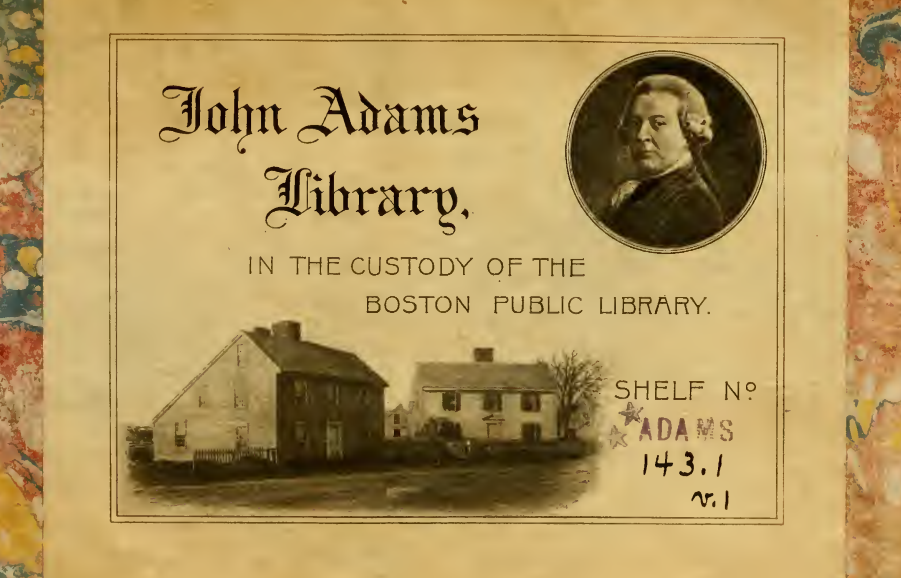






De heijmissen 1721

LES DECADES DE TITE-LIVE.

AVEC LES SUPPLEMENS
DE J. FREINSHEMIUS;
Nouvellement augmentées d'un Abregé
Chronologique:
Mises en François par P. DU-RYER,
De l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.
Contenant les I. II. III. & IV. Livres.
DE LA PREMIERE DECADE.



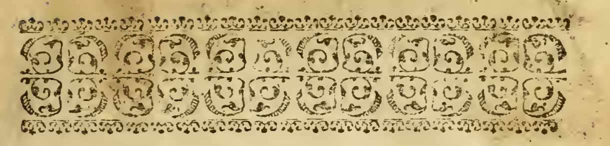
A AMSTERDAM,
Chez ANDRE' DE HOOGENHUYSEN.

M. D. CC


LES DECADES
DE
TITE-LIVE



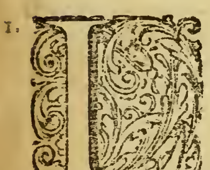
TITE-LIVE



LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE DE FLORUS.



1. *L'ARRIVE'E d'Enée en Italie, & les choses qu'il y fit.*
2. *Le regne d'Ascanius dans l'Albe, d'Eneas Sylvius, & en suite des Rois surnommez Sylviens.*
3. *La fille de Numitor est violée par le Dieu Mars.*
4. *La naissance de Romulus & de Remus; & la mort d'Amulius.*
5. *Rome est fondée par Romulus, & le Senat estably.*
6. *On fait la guerre contre les Sabins.*
7. *Les dépouilles opimes sont offertes à Jupiter Feretrien.*
8 *Le peuple est divisé en Centuries.*
9. *Les Fidenates & les Veïens sont vaincus.*
10. *Romulus est mis au nombre des Dieux:*

11. *Numa Pompilius institue les choses qui concernent la Religion.*

12. *Il fait bastir un Temple à Janus, & fut le premier qui le ferma aprés avoir fait la paix avec tous les peuples voisins; il feint d'avoir de nuit des conservations avec la Déesse Egerié; & par cette feinte il adoucit un peuple farouche & belliqueux, & le porte à la pieté.*

13. *Tullus Hostilius fait la guerre aux Albains.*

14. *Le combat des trois freres jumeaux.*

15. *Horace est renvoyé absous du meurtre de sa sœur.*

16. *Le supplice de Metius Suffetius.*

17. *Albe est rasée.*

18. *Les Albains sont receus dans Rome, l'on declare la guerre aux Sabins, & enfin Tullus est tué d'un coup de foudre.*

19. *Ancus Martius renouvelle les ceremonies que Numa avoit établies.*

20 *Aprés avoir vaincu les Latins, il les fait passer dans Rome, & leur donne pour leur habitation le Mont Aventin.*

21. *Il fait raser la ville de Politorium qu'il avoit prise deux fois sur eux.*

22. *Il ajouste à la ville la montagne du Janicule.*

23. *Il fait faire un Point de bois sur le Tibre.*

24. *Il porte plus loin les frontieres du Royaume; il fait bastir la ville d'Ostie, & regne vingt-quatre ans.*

25. *Durant son regne, Lucumon fils de Demarathe Corinthien vint à Rome de Tarquines ville qui appartenoit aux Toscans.*

26. *Il est receu dans les bonnes graces & dans l'Amitié d'Ancus.*

27. *Il prend le nom de Tarquinius, & aprés la mort d'Ancus il se fait élire Roy.*

28. *Il adjoûte au Senat cent Senateurs.*

29. *Il subjugue les Latins.*

30. *Il desseigne le Cirque.*

31. *Il fait celebrer des jeux.*

32. *Il augmante les compagnies de Cavaleries, voyant attaqué par les Sabins.*

33. *Il veut éprouver la science d'Accius Nevius Augure,*

re, & luy demande si ce qu'il pensoit, se pouvoit faire.

34. *L'Augure luy ayant répondu que cela se pouvoit, il lui dit qu'il coupast avec un rasoir une pierre à éguiser, & Accius la coupe en mesme temps.*

35. *Il défait pour la seconde fois les Sabins en bataille rangée.*

36. *Il fait enfermer la ville de murailles, & y fait faire des égousts.*

37. *Il est tué par les pratiques des enfans d'Ancus, aprés avoir regné trente-huit ans.*

38. *Servius Tullius né d'une noble esclave de Cornicule, luy succeda; & l'on dit que comme il estoit encore enfant & presque dans le berceau, on vid une flamme qui environnoit sa teste.*

39. *Il defait dans une bataille les Veïens & les Toscans.*

40. *Il fait faire le premier le denombrement du peuple, & de ses biens.*

41. *Il establit le lustre qui est comme une reveuë qui se faisoit de cinq en cinq ans, & trouve quatre-vingts mille hommes capables de porter les armes.*

42. *Il dispose les Classes & les Centuries.*

43. *Il étend ce qu'on appelle* Pomœrium.

44. *L'explication de ce mot.*

45. *Il adjoûte à la Ville, le Mont-Quirinal, le Viminal, & l'Esquilin.*

46. *Il fait bastir avec les Latins le Temple de Diane sur le Mont-Aventin.*

47. *Il est assassiné suivant le conseil de sa fille par L. Tarquinius son gendre, fils de Priscus.*

48. *Ainsi le mesme Tarquinius surnommé le Superbe, s'empare du Roiaume sans se soucier du consentement ny du peuple ny du Senat, & le mesme jour la detestable Tullie sa femme fait passer son char par dessus le corps de son pere.*

49. *Il a ordinairement à l'entour de luy des gens en armes, pour la garde de sa personne.*

50. *Il fait mourir par une ruse Turnus Herdonius.*

51. *Il fait la guerre contre les Volsques, & du butin qu'il*

en remporta il bastit dans le Capitole un Temple à Jupiter ; mais le Dieu Terme & la Déesse Jeunesse, n'y voulurent point consentir, leurs Autels n'ayant pû être transportez comme ceux des autres Dieux.

52. *Il reduit les Gabiens sous son obeïssance, par une ruse de Sextus Tarquinius son fils.*

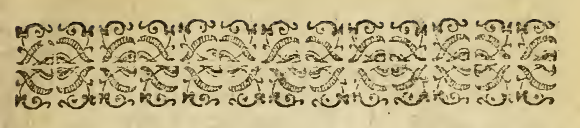
53. *Ses enfans estant allez à Delphes, & ayant consulté l'Oracle pour sçavoir qui d'entr eux regneroit dans Rome, il leur fut fait response que celuy-là regneroit qui baiseroit le premier sa Mere.*

54. *Ils interpreterent cette response autrement qu'il ne falloit ; Mais Junius Brutus qui avoit fait le voyage avec eux, comprit le sens de l'Oracle. Il feignit donc d'estre tombé en descendant du vaisseau, & baisa la terre comme la Mere commune de tous les hommes. L'evement confirma ce qu'il avoit fait.*

55. *Car comme Tarquinius le Superbe, qui avoit déja regné vingt-cinq ans, eut attiré sur luy la haine de tout le monde, par des tyrannies insupportables, enfin il fut chassé du Royaume par le moyen de Brutus, à cause que Sextus son fils avoit violé Lucrece, qui ayant mandé son Pere & son Mary, & les ayant conjurez de ne pas laisser sa mort impunie, se tua elle-même d'un coup de poignard.*

56. *Alors les Consuls furent créez ; & les premiers qui exercerent cette charge, furent L. Junius Brutus, & L. Tarquinius Collatinus mary de Lucrece.*

TITE-



TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE PREMIERE.

JE ne ſçai ſi le deſſein que j'ai fait de repreſenter les actions du peuple Romain, depuis la naiſſance de Rome; aura un ſuccez avantageux; & quand même je le ſçaurois, je n'aurois pas la hardieſſe de le dire. En effet, outre que ces choſes ſont trop anciennes, il ſemble qu'on les ait trop ſouvent écrites; & les Nouveaux Eſcrivains ont toûjours cette confiance, ou qu'ils apporteront à l'Hiſtoire plus de lumiere & de certitude, ou qu'ils ſurpaſſeront par leur éloquence, la rudeſſe de l'antiquité. Quoy qu'il en ſoit, j'auray pour le moins cet avantage d'avoir fait tous mes efforts pour conſerver la memoire du premier peuple de la terre; & ſi je ne puis me faire connoiſtre parmy un ſi grand nombre d'Hiſtoriens, je me conſoleray par le merite & par la gloire de ceux qui feront ombrage à mon nom. D'ailleurs cet ouvrage eſt grand & ſans doute laborieux; car il faut remonter plus de ſept cens ans dans les ſiecles paſſez, afin de rechercher des choſes, qui d'un petit commencement

se sont élevées si haut, que leur propre grandeur leur est maintenant à charge. Je sçai bien aussi que ces premiers commencemens, & toutes les choses qui en sont proches, ne donneront pas grand plaisir à la plusspart de mes Lecteurs, parce qu'ils auront de l'impatience de descendre à ces nouveautez qui sont cause il y a déja long-tems que les forces d'un si puissant peuple se ruinent par elles-mêmes. Je tirerai toutefois cette recompense de mon travail, que je m'occuperai à la recherche de l'antiquité; je me déroberai pour quelque tems de la contemplation des maux que nostre siecle a soufferts durant l'espace de tant d'annees. Je seray au moins exempt & des soucis & des craintes, qui sans doute ne doivent pas détourner un Historien des sentiers de la verité, mais qui peuvent bien quelquefois lui donner de l'inquietude. Au reste, je n'ay pas intention de confirmer ny de refuter les choses qu'on dit avoir été faites avant la fondation de Rome, & avant qu'on parlast de la fonder. Comme elles sont plus dignes de la poësie que de l'histoire, elles sont aussi plus renommées par les fables des Poëtes, que par les témoignages des Historiens. Mais il faut pardonner cela à l'antiquité, qui a voulu mesler les actions humaines avec les actions divines, afin de rendre par ce moyen les commencemens des Empires plus venerables & plus augustes. Si toutefois il est permis à quelque peuple de consacrer son origine, & de la raporter aux Dieux, le peuple Romain s'est acquis tant de gloire dans la guerre, que s'il se vante d'estre descendu de Mars, aussi bien que son Fondateur, toutes les nations du monde le souffrent aussi patiemment que sa domination & son Empire. Mais enfin toutes ces choses & toutes celles qui leur ressemblent, de quelque façon qu'on les regarde, & qu'on les veüille examiner, ne me semblent pas de grande importance. Il vaut bien mieux qu'on me preste son attention, afin de considerer les mœurs & les façons de vivre du temps passé; par quelles personnes, & par quels moyens salutaires durant la paix & durant la guerre, cét Empire a esté si bien établi, & si glorieusement augmenté;

té ; comment par le defaut de la discipline qui s'est peu à peu corrompuë, les bonnes mœurs, qu'on avoit veu monter si haut ont commencé à descendre ; & comment en suite elles sont tombées comme dans un precipice, jusqu'à ce qu'enfin on est arrivé dans un siecle, où nous ne pouvons plus souffrir ny nos maladies ni nos remedes. Le meilleur & le plus beau fruict que vous puissiez tirer de la connoissance de l'histoire, c'est de considerer en chaque exemple ; ce que vous en devez imiter pour vôtre conduite particuliere, & pour l'administration des Estats ; c'est d'apprendre à eviter les choses dont les succez seront honteux, si les entreprises en sont honteuses. Au reste, ou l'amour de mon ouvrage me trompe, ou il n'y a jamais eu de Republique ni plus grande, ni plus religieuse, ni plus riche en bons exemples ; ni où l'avarice, & la dissolution se soient plus tard introduites, ni où la moderation & la pauvreté ayent plus long-tems eté honorés, tant il est veritable que moins il y avoit de richesse, & moins il y avoit de convoitise. Car il n'y a pas long-tems que les grands biens y ont fait entrer l'avarice ; & que l'abondance des voluptez y a fait naître, comme un desir de ruïner toutes choses par les excez. Mais ne nous amusons point à faire des plaintes, qui ne seroient pas agreables, & qui neantmoins seroient peut-estre necessaires ; Bannissons les entierement dés le commencement d'un si grand dessein. Si c'estoit nostre coustume, comme c'est celle des Poetes, nous commencerions plus volontiers par de bons presages, par des vœux & par des prieres, afin de supplier les Dieux de donner un bon succez à une entreprise si laborieuse.

1. Il est certain que dans la prise de Troye, on traita rigoureusement tous les Troyens, si l'on en excepte deux seulement, Enée & Antenor. Car comme il y avoit entr'eux & les Grecs une ancienne amitié, & qu'ils avoient toûjours conseillé de faire la paix & de rendre Helene, on n'usa point contre eux des droits de la guerre, & l'on ne leur fit aucuns outrages. Depuis, apres des avantures diverses, Antenor accompagné d'une multitude d'He-

netes qui avoient été chassez de la Paphlagonie par quelques guerres intestines, & qui ayant perdu à Troye Pylemenes leur Roi, cherchoient un chef & une habitation nouvelle, se vint rendre dans le Golfe le plus enfoncé de la mer Adriatique. Il en chassa les Euganéens qui habitoient entre la mer & les Alpes, & les Henetes & les Troïens se rendirent maîtres de cette contrée. Ils donnerent le nom de Troie, au premier lieu où ils descendirent de leurs vaisseaux; & la Bourgade qu'ils y bâtirent, en conserva depuis le nom, mais generalement tout le peuple fut appellé les Henetes, (*Venitiens.*) Cependant Enée qu'une pareille avanture avoit chassé de son païs, mais qui étoit reservé par les destins à de plus hautes entreprises, alla premierement dans la Macedoine, d'où il fut porté dans la Sicile en cherchant un lieu pour habiter. De la Sicile, il passa avec sa flotte dans le territoire de Laurance, dont il s'empara; & ce lieu fut aussi appellé Troie. Quand les Troiens y eurent pris terre, comme ils n'avoient plus rien de reste aprés un si long voïage que leurs armes & leurs vaisseaux, ils firent des courses par le païs, afin de trouver des vivres. De sorte que le Roi Latin, & les Aborigenes qui occupoient alors cette contrée, accoururent aussi-tôt en armes de la campagne & de la ville, pour repousser la violence de ces nouveaux ennemis. On parle de deux façons differentes de ce qui arriva en suite. Les uns disent que le Roy Latin ayant éte vaincu dans le combat, fit paix & enfin alliance avec Enée. D'autres disent que comme les deux armées étoient l'une devant l'autre en bataille, le Roi Latin sortit à la teste de ses troupes accompagné des plus grands Seigneurs, & demanda à parler au Chef de ces estrangers; qu'il s'enquit quels ils estoient; d'où ils venoient; par quelle avanture ils avoient quitté leur païs, & ce qu'ils venoient chercher dans la terre de Laurence? Qu'aprés avoir apris qu'ils estoient Troyens; qu'Enée fils d'Anchise & de Venus estoit leur chef; & que maintenant vagabons par le malheur de leur patrie qui avoit eté mise en cendre, ils cherchoient un lieu pour y bastir une ville; Alors le Roy admirant la generosité de ce peu-

peuple & de son chef qu'il voioit courageusement disposez ou à la paix ou à la guerre, leur tendit la main en signe de paix, & leur jura pour l'advenir une amitié inviolable; Qu'en suite les deux chefs firent alliance, & les deux armées se saluerent, & qu'Enée alla loger chez le Roy Latin qui ajouta à l'alliance publique une alliance particuliere, en donnant sa fille en mariage à Enée. Cela fit juger aux Troiens que leurs travaux étoient terminez & qu'aprés tant d'incertitudes, enfin ils avoient trouvé une demeure asseurée. Ils bâtirent donc une ville; Enée la fit appeller Lavinie du nom de sa femme, & eut bientost aprés de son mariage, un fils qui fut nommé Ascanius. Depuis on attaqua les Aborigenes, & les Troiens tout ensemble. Car Turnus Roy des Rutules à qui Lavinie avoit esté promise avant l'arrivée d'Enée, ne pouvant souffrir qu'un estranger luy fust preferé, déclara la guerre au Roy Latin & à Enée. Les deux armées ne se retirerent pas du combat avec beaucoup de satisfaction: veritablement les Rutules furent vaincus, mais les Aborigines & les Troiens y perdirent le Roy Latin. Turnus & les Rutules se deffiant de leurs forces eurent recours aux Toscans qui florissoient en ce temps-là; & implorerent l'assistance de Mesentius leur Prince, qui regnoit dans Cette ville pour lors assez opulente. Comme il n'estoit pas déja fort content de cette nouvelle ville qu'on bâtissoit proche de lui, & qu'il voioit que les affaires des Troiens prosperoient plus qu'il ne falloit pour la seureté des peuples voisins, il n'eut pas beaucoup de peine à se laisser persuader de se joindre avec les Rutules. Cependant Enée voulant s'opposer à une guerre de telle importance, & gagner l'affection des Aborigenes, donna le nom de Latins à l'un & à l'autre peuple, afin qu'ils ne fussent pas seulement sous de mêmes Loix, mais qu'ils portassent encore un même nom; Et depuis les Aborigenes ne le cederent pas aux Troyens en affection, & en fidelité pour ce Prince. Encore que la Toscane fust déja si puissante qu'elle remplissoit de son bruit, & de ses menaces non seulement la terre, mais encore la mer, depuis les Alpes jusqu'en Sicile.

Toutesfois Enée appuyé par le zele & par le courage de ces deux peuples qui se fortifioient de jour en jour, fit mettre ses troupes en campagne, bien qu'il se peust defendre de cette guerre, en se tenant enfermé dans sa ville. Le combat fut favorable aux Latins, mais aussi ce fut la derniere action que fit Enée parmi les hommes. De quelque façon qu'il soit permis de le nommer, il fut inhumé sur le rivage de la riviere de Numique, & fut appellé Jupiter Indigete. (*Homme Deifie.*)

2. Lors que ce Prince mourut, Ascanius son fils n'étoit pas encore capable de gouverner son état; & toutesfois il luy demeura paisible & entier, jusqu'à ce qu'il fut parvenu en âge, par la bonne conduite de Lavinie sa mere, femme d'un merveilleux esprit qui lui conserva durant sa minorité, & le Royaume de son Ayeul, & la Couronne de son Pere. Mais comme on ne peut rien asseurer dans une chose si ancienne, je doute si cét Ascanius fut fils de Lavinie, ou si ce ne fut point un autre qui nasquit de Creüse, durant que Troye florissoit encore; qui accompagna son Pere dans sa fuite, & de qui la maison de Juliens se vante d'avoir tiré son origine & son nom, parce qu'il s'appelloit Julus. Mais en quelque lieu & de quelque mere que soit né cét Ascanius, il est constant qu'il fut fils d'Enée. Enfin voiant que la ville de Lavinium s'étoit infiniment multipliée par la quantité du peuple, il laissa à sa mere ou à sa belle-mere, cette ville riche & puissante pour ce temps-là; & en bastit une nouvelle au pied du mont Alban, qui à cause de sa longueur, comme estant située le long de la montagne; fut appellée Albe la longue. On ne compte que trente ans ou environ depuis la fondation de Lavinium, jusqu'au temps qu'on alla peupler Albe la longue; Mais les forces s'estoient augmentées de telle sorte, principalement aprés la defaitte des Toscans, que depuis la mort d'Enée ny durant la Regence d'une femme, ny dans les commencements du regne du jeune Roy, Mesentius, les Toscans, & tous les autres peuples voisins n'eurent pas la hardiesse de prendre les armes, ny de faire des entreprises.

ses. La paix avoit été concluë aux conditions que le fleuve Albule, qui porte aujourd'huy le nom du Tibre, serviroit de frontiere & de limite aux Toscans & aux Latins. Le fils d'Ascanius, appellé Silvius qui avoit esté nourri dans les bois, par je ne sçay quelle avanture, luy succeda au Royaume. Il engendra Eneas Silvius; & cét Eneas engendra Latinius Silvius qui establit quelques Colonies qu'on appella les Vieux Latins. Depuis le nom de Silvius demeura à tous les Rois qui regnerent dans Albe. Alba nasquit de Latinus; d'Alba Atys; d'Atys Capis; de Capis Capetus; de Capetus Tiberinus, qui se noya en passant l'Albule, & lui donna le nom celebre qui lui est depuis demeuré. Agrippa nasquit de Tiberinus, & aprés Agrippa Romulus Silvius regna, aiant receu de son pere le Royaume. Ce Prince fut tué d'un coup de Tonnerre. Aventin lui succeda, & fut inhumé dans cette montagne qui fait aujourd'hui une des parties de Rome, & lui donna son nom par ce moyen. Procas regna aprés lui, & eut pour enfans Numitor, & Amulius. Il legua à Numitor qui estoit l'aisnée, l'ancien Royaume de la maison des Silviens. Toutefois la violence l'emporta bien-tôt par dessus la volonté du Pere, & passa par dessus le respect de l'âge. Car Amulius chassa son frere & se rendit Maistre du Royaume. Il adjousta un second crime à ce premier; il fit tuer tous les enfans mâles de son frere, & sous pretexte de faire honneur à Rhea Silvia fille de Numitor, il la choisit pour Vestale; & par cét honneur qui exigeoit une virginité perpetuelle, il lui osta l'esperance d'avoir jamais des enfans. Mais l'origine d'une si grande ville, & le commencement de la plus grande des dominations aprés la domination des Dieux, estoient, je croi, des ouvrages qui estoient deus aux destinées.

3. La Vestale fut forcée, elle accoucha de deux enfans jumeaux; & protesta que Mars en estoit le pere, soit qu'elle crût ce qu'elle en disoit, soit qu'il lui semblast plus honneste d'attribuer sa faute à un Dieu. Neantmoins ni les Diux ni les hommes ne purent dérober à la cruauté du Roi ni les enfans ni la mere. Il fit charger de

liens cette miserable Vestale, la fit mettre dans une basse-fosse, & commanda qu'on allât jetter les enfans dans la riviere. En ce tems là comme par un effect de la providence, le Tibre plus enflé que d'ordinaire, s'estoit respandu par dessus ses bords, & aiant fait comme un marescage de part & d'autre, il ne permettoit pas d'avancer jusqu'à son courant. Toutefois ceux qui avoient charge d'aller perdre ces enfans, s'imaginerent qu'il y avoit assez d'eau dans ces marescages pour les y noyer. De sorte que comme s'ils eussent satisfait au commandement du Roy, ils les laisserent dans la premiere eau qu'ils rencontrerent, au mesme lieu où l'on voit aujourd'hui le Figuier Ruminal, qui fut, dit-on, appellé Romulaire. Il y avoit alors en cét endroit de grands deserts: Et l'on dit que quand l'eau se fut retirée, & qu'elle eut laissé à sec le berceau où l'on avoit exposé ces enfans, une Louve descendant pour boire, des montagnes prochaines, accourut à leurs cris vers le lieu où ils estoient; qu'elle leur tendit amiablemet ses tettes, & se monstra si douce à ces deux petits innocens, que le Berger du Roy la trouva qui les léchoit; Que cét homme qui s'appelloit, dit-on, Faustule, les emporta dans sa bergerie, & les fit nourrir par sa femme appellée Laurence. Il y en a qui croient que cette femme fut appellée Louve par les Bergers, à cause qu'elle se prostituoit à tout le monde; & que cela a donné lieu à la fable, & à la mervielle que l'on en conte. Ainsi ces deux enfans furent engendrez, ainsi ils furent élevez. Mais aussi-tost qu'ils furent devenus un peu grands, la bergerie commença à leur desplaire, ils ne purent se tenir oisifs parmi des troupeaux, & s'occuperent à la chasse dans les bois & dans les forêts. Enfin aprés avoir acquis plus de vigueur, & de courage par un exercice si violent, ils ne s'amuserent pas seulement à poursuivre les bestes, mais ils faisoient la guerre aux voleurs qu'ils trouvoient chargez de butin, & le partageoient entre les autres Bergers; & comme leur troupe s'augmentoit de jour en jour, ils establirent des jeux & des festes. On dit que dés ce temps là on celebroit déja au mont Palatin les jeux Lupercaux; Que le mont Palatin

fut

fut premierement appellé Palantium du nom de Palante ville d'Arcadie, & que depuis il fut appellé Palatin. Qu'Evandre qui avoit autrefois possede cette contrée, & qui estoit venu d'Arcadie, en avoit apporté cette feste qu'il institua, où les jeunes gens couroient tout nuds par lasciveté en l'honneur de Pan Lycéen, que les Romains ont depuis appellé Innus; Que comme Romulus estoit occupé à cette sorte de divertissement le jour d'une feste publique, les voleurs en colere d'avoir perdu leur butin, luy dresserent une embusche, qu'aprés qu'il se fut defendu courageusement, ils prirent Remus son frere qu'ils amenerent aussi-tost devant le Roy Amulius; & les accuserent tous deux d'avoir fait des courses, comme d'ennemis dans les terres de Numitor; & d'en avoir emporté un grand butin avec une trouppe de jeunes gens qu'ils avoient attirez avec eux. Ainsi Remus fut mis en la puissance de Numitor pour en faire la punition. Cependant Faustule avoit tousjous eu opinion que les enfans qu'il faisoit nourrir chez luy estoient sortis de sang Royal; car il sçavoit bien qu'on en avoit exposé deux par le commandement du Roy. Et d'ailleurs le temps auquel il les avoit sauvez de la mort, s'y raportoit entierement. Toutefois comme il avoit cru qu'il n'estoit pas à propos de découvrir cette avanture, il n'en avoit point voulu parler à Romulus, sans en avoir l'occasion, ou sans y estre contraint par une forte necessité. Mais enfin la necessité prevint ici l'occasion; & la crainte de ce bon homme l'obligea de découvrir toute la chose à Romulus. D'un autre costé Numitor qui tenoit Remus en prison, ayant oui dire qu'il avoit un frere jumeau, avoit confronté leur âge au temps, qu'ils avoient esté exposez, & ayant consideré qu'il n'y avoit rien en eux ny de bas, ny de servile, il avoit esté sensiblement touché du funête souvenir qui representa ses petits-fils. De sorte que de question en question il arriva à ce point, qu'il ne s'en fallut pas beaucoup qu'il ne reconnût Remus. Cependant on machina de tous costez contre le

le Roy,& voici comment on y proceda.Romulus ne vint pas accompagné d'une troupe de jeunes gens, car il n'étoit pas assez fort pour faire ouvertement la guerre; mais ayant commandé aux Bergers qui marchoient ordinairement avec luy, de se rendre au Palais par divers chemins en un certain temps, il surprit le Roy & s'alla jetter sur lui; Remus aussi-tost lui vint donner du secours de la maison de Numitor, avec une trouppe d'autres gens qui s'y étoient amassez,& par ce moyen ils tuerent Amulius. Au premier bruit que fit ce tumulte, Numitor croiant que les ennemis avoient surpris la ville, & qu'ils étoient dans le Palais,fit assembler dans la forteresse toute la jeunesse d'Albane, pour s'y fortifier, & la defendre. Mais aprés avoir reconnu que ces jeunes-hommes qui avoient fait un si grand coup, venoient à lui avec un visage riant, il assembla aussi-tôt le Conseil, lui representa les crimes que son frere avoit commis en son endroit, lui fit sçavoir la naissance de ses petits fils, comment ils avoient été engendrez, comment nourris, & comment enfin reconnus, & ensuite il remontra la justice de la mort du Tyran, & s'en avoüa lui-même l'autheur. En même temps ces jeunes hommes aiant passé en bataille au milieu de cette Assemblée, viennent saluer leur ayeul comme Roy,& toute la multitude d'un commun consentement, lui en confirma le nom & l'authorite

4. Ainsi Romulus & Remus aiant laissé à Numitor la domination d'Albe, il leur prit envie d'aller bastir une ville aux mêmes lieux où ils avoient esté exposez, & où ils avoient été nourris.Or comme il y avoit de reste,pour ainsi dire, un grand nombre d'Albaniens & de Latins, à qui quantité de Bergers se vinrent joindre, cela fit juger qu'Albe & Lavinium seroient bien-tost de petites villes, en comparaison de celle que Romulus alloit fonder.Mais une si belle entreprise fut bien-tost traversée par le mesme mal qui avoit tourmenté les Ancestres de ces deux freres; je veux dire l'ambition ou le desir de regner. Ainsi on vid naistre une grande & honteuse dispute d'un commencement assez foible : car dautant qu'ils estoient jumeaux,

mieaux, & que le respect de l'âge ne pouvoit rien regler entre eux, il fallut que les Dieux en la protection desquels étoient ces lieux,montrassent eux-mêmes par quelques signes,celuy qui devoit imposer le nom à cette ville nouvelle, & qui en auroit la domination, quand elle auroit esté bastie. Romulus alla sur le mont Palatin, & Remus sur l'Aventin comme aux lieux d'où ils pouvoient chacun plus facilement observer les presages. L'on dit que six Vautours se presenterent premierement à Remus,& que ce presage aiant été déja divulgué,il s'en presenta deux fois autant à Romulus. De sorte que tous les deux furent saluez Rois par leurs partisans, les uns se fondant sur le temps que ces oiseaux avoient paru, & les autres sur le nombre. De cette dispute on en vint aux mains,&dans la chaleur du combatRemus reçût un coup dont il mourut sur le champ.Mais la plus commune opinion est que Remus aiant sauté par dedain par dessus la muraille, Romulus s'en miten colere, lui fit une aigre reprimande,& le tua lui-mesme,en prononçant ces paroles, Qu'il traiteroit de la mesme sorte quiconque auroit la hardiesse de sauter par dessus ses murs. Ainsi Romulus eut tout seul la domination ; la ville fut fondée par lui,& fut appellée du nom de son Fondateur.Il fortifia premierement le mont Palatin, où il avoit esté élevé ; il fit à tous les Dieux des sacrifices, comme on les faisoit dans Albe,excepté à Hercule à qui il fit sacrifier à la mode des Grecs, suivant l'institution d'Evandre. On rapporte qu'Hercule aiant tué Geryon, chassa de ce costé-là ses bœufs qui étoient d'une merveilleuse grandeur, & qu'étant las du chemin,il se coucha dans une prairie proche du Tibre, qu'il avoit passé à la nage, en poussant ses bœufs devant lui pour les faire paître en cet endroit. Comme il dormoit dans cette prairie, chargé de viande & de vin, un Berger de cette contrée que l'on appelloit Cacus, & que sa force excessive rendoit superbe & hardy, n'eut pas si-tôt veu ces bœufs, qu'il eut envie de les avoir, & chercha les moiens d'enlever une si belle proie. Mais parce qu'il jugeoit bien que s'il chassoit devant lui ces bœufs pour

pour les faire entrer dans son antre, leurs traces y ameneroient leur Maistre; il en entraîna les plus beaux par la queuë, & les fit entrer à reculons dans sa cavarne. Hercule s'estant éveillé dés-le point du jour, fit la reveuë de son troupeau, & aprés avoir reconnu qu'il en manquoit une partie, il s'en alla vers sa plus proche caverne, à dessein de découvrir par les traces de ses bœufs, s'ils n'y seroient point entrez. Mais aprés avoir veu au contraire que leurs vestiges estoient tournez, comme s'ils en fussent sortis, & que neantmoins ils ne conduisoient nulle part, il demeura confus & en doute de ce qu'il feroit; & enfin il se resolut de faire sortir le reste de ses bœufs, d'un lieu si malheureux & si funeste. Alors quelques-uns des bœufs qu'il emmenoit, commencerent à meugler, ainsi qu'il arrive ordinairement, comme de regret de quitter les autres; & ceux qui estoient enfermez dans la caverne, leur ayant aussi-tôt répondu, obligerent Hercule de tourner visage. Comme il alloit du costé de cét antre, il rencontra Cacus en teste qui fit tous ses efforts pour l'empescher d'avancer. Mais enfin Hercule luy donna un coup de massuë, dont ce miserable voleur mourut sur le champ, sans pouvoir estre secouru par les Bergers qu'il appella vainement à son ayde. En ce temps-là Evandre fugitif du Peloponnese, regnoit en cette contrée plustost par son credit, & par son autorité que par la force. Il estoit certes reveré, à cause de la merveille de l'écriture, dont il avoit apporté l'usage, chose nouvelle parmy des hommes ignorans de toutes sortes d'arts & de sciences: mais il étoit encore plus reveré à cause de Cârpente sa mere, en qui l'on croioit qu'une divinité residoit, & qui annonçant les choses futures avant l'arrivée de la Sibille en Italie, étoit en grande admiration parmy ces peuples. Enfin Evandre parut au bruit que faisoient ces Bergers tremblans, & qui s'assembloient en foule à l'entour de cét étranger coupable d'un meurtre si manifeste. Apres qu'il eut appris son action, & la cause de son action, & qu'il eut consideré sa façon & sa contenance, en qui il reconnut je ne sçai quoi de plus auguste &

da

de plus grand que ne porte la nature humaine, il lui demanda quel il estoit. Quand il eut appris son nom, celuy de son pere & de son pais, je te saluë, luy dit-il, Hercule fils de Jupiter: ma mere veritable interprête des Dieux, me donna la connoissance que tu devois un jour augmenter le nombre des puissances celestes, qu'on te dresseroit icy un Autel, que le plus rusé & le plus puissant peuple de la terre, appelleroit un jour le grand Autel & qu'on y sacrifieroit selon que tu l'ordonnerois. (*Ara maxima.* Rome dediée à Hercule.) Hercule luy tendit la main, & luy fit response, qu'il acceptoit le presage, & qu'il accompliroit les destinées en bâtissant & en consacrant un Autel. Alors il y fit le premier sacrifice de la plus belle bête de son troupeau, & appella à ce ministere & au festin du sacrifice les Potitiens & les Pinariens, qui estoient les deux familles les plus nobles & les plus renommées de ces lieux. Comme les Potitiens vinrent à tems & de bonne heure, on leur servit les dedans de la bête; & lors qu'ils furent mangez, les Pinariens arriverent & se jetterent sur le reste de la viande. Cela a été cause, que l's Pinariens n'ont jamais mangé des dedans de la victime, tant que leur maison a duré. Les Potitiens instruits par Evandre furent long-tems les Prestres & les Ministres de ce sacrifice. Jusqu'à ce que cette charge fut donnée aux esclaves publics, quand la race des Potitiens à qui elle estoit reservée, fut entierement éteinte. Romulus ne prit que ce sacrifice de toutes les ceremonies étrangeres, voulant dés ce tems se montrer le protecteur de l'immortalité, que l'on gagnoit par la vertu, & où ses destinés le conduisoient. Aprés avoir donné ordre à ce qui concerne les choses divines, il fit convoquer l'assemblée du peuple, dont il étoit impossible de faire un corps d'Estat, que par le moïen des loix. Il fit donc des Institutions & des Ordonnances, & crut qu'il les feroit mieux observer par ces hommes rustiques & champêtres, s'il se rendoit lui même venerable par les marques de la puissance & de l'Empire. Ainsi il se montra pompeux, & magnifique en son équipage, & en augmenta la pompe par douze Licteurs qu'il

qu'il y adjousta. (*Espece d'Huissiers qui portoient des verges, & des haches devant luy.*) Quelques uns estiment qu'il en vouloit avoir ce nombre, à cause du nombre des oyseaux, qui avoient donné le presage de sa Royauté. Pour moy je me rendrois volontiers à l'opinion de ceux, qui croyent que, comme ces Officiers, & toutes les choses qui les concernent, la Selle-curule, & la Pretexte, ont esté empruntées des Toscans, on en a aussi emprunté ce nombre de douze. (*Une robe longue brochée de pourpre, dont les enfans des Senateurs de Rome, estoient vestus jusqu'à seize ans.*) En effet les Toscans qui étoient composez de douze peuples, observoient cette coûtume, qu'ayant éleu leur Roi en commun, chacun lui donnoit un Licteur. Cependant la ville croissoit & par son enceinte, & par les bâtimens qu'on y faisoit de toutes parts, plûtôt pour loger la multitude qui la devoit remplir un jour, que pour le besoin du peuple qui y estoit alors. Mais afin que la grandeur de cette ville ne fût pas inutile, & qu'on y pût attirer des habitans, il fit un Asyle du lieu, qui est maintenant environné de grands buissons entre les deux bois sacrez. Il suivit en ce dessein la vieille coûtume des premiers Fondateurs des villes, qui attiroient à eux toutes sortes de gens inconnus, & qui feignoient aprés cela que c'étoient de nouveaux peuples qui leur étoient nez de la terre. Là se rendirent de toutes parts indifferemment toutes sortes de personnes libres & esclaves, avides de choses nouvelles ; & ce fut là le premier secours qui contribua à l'avancement de la grandeur de la ville. Comme Romulus eut reconnu qu'il ne pouvoit plus manquer de forces, il resolut d'y établir un Conseil qui sceût gouverner la force. Il crea donc cent Senateurs soit qu'il estimât que ce nombre suffisoit, soit qu'il ne s'en pût trouver que cent qui fussent capables de cette charge. Ils furent par honneur appellez Peres, & leurs descendans furent appllez Patriciens. Déja l'Estat des Romains étoit si puissant qu'il se pouvoit comparer par la force & par les armes, aux plus forts des Estats voisins. Mais parce qu'ils avoient faute de femmes, leur grandeur ne pouvoit durer que l'âge d'un hom-

homme. En effet, ils n'avoient point chez-eux d'esperance de pouvoir avoir des enfans, ny de contracter des mariages avec leurs voisins. C'est pourquoy par l'advis & par le conseil des Senateurs, Romulus envoya des Ambassadeurs chez les nations d'alentour, pour demander leur alliance & des femmes pour son nouveau peuple. Il leur fit remontrer que les villes aussi bien que les autres choses prenoient leur origine d'un petit commencement; que celles qui estoient soûtenuës par leur vertu & par l'assistance des Dieux, acqueroient bien-tôt de grandes forces, & une grande reputation; Qu'on avoit assez de connoissance que les Dieux avoient favorisé la naissance de Rome, & qu'elle ne manquoit ny de courage ny de vertu; Que partant des hommes ne devoient point faire difficulté de contracter alliance avec des hommes. Mais cette Ambassade ne fut favorablement écoutée par aucuns peuples; tant ils méprisoient les Romains, tant ils craignoient tout ensemble, & pour eux & pour leur posterité, cette grandeur naissante qui s'élevoit au milieu d'eux. Plusieurs demanderent à ces Ambassadeurs en les renvoyant, s'ils n'avoient point fait aussi un Asyle pour les femmes, parce que c'étoit le moyen de faire des mariages où l'on n'auroit rien à se reprocher. Mais la jeunesse de Rome ne put endurer ce refus. Elle resolut de se servir de la violence; & pour favoriser son dessein & lui en donner l'occasion, Romulus qui dissimuloit son dépit & sa colere, fit faire les apprets des jeux que l'on appelle Consüalia, qui sont consacrez à Neptune surnommé Chevalier (*De Consus qui étoit le Dieu du Conseil.*)

5. Apres céla, il fit publier cette feste parmy tous les peuples voisins; & pour la rendre plus éclacante & plus desirée, on la celebra avec toute la pompe & toute la magnificence que l'on y put apporter. Il y vint quantité de monde, afin de voir aussi la nouvelle ville. Les plus proches principalement y vinrent, comme les Ceniniens, les Crustumeniens, les Antemnates; & enfin tous les Sabins y vinrent avec leurs femmes & leurs enfans. Ils furent invitez de prendre logis, de part & d'autre; & com-

comme ils virent la situation de Rome, les murailles de la ville, & le grand nombre de maisons dont elle étoit déja remplie, ils s'étonnerent de l'accroissement qui s'etoit fait en si peu de tems parmy les Romains. Lors que le jour du spectacle fut venu, & que chacun y attachoit & son esprit & ses yeux, on fit éclorre le dessein que l'on s'étoit proposé, & au signal que l'on en donna, la jeunesse Romaine fit effort de tous côtez pour enlever les filles des Sabins. La plûpart furent prises, selon que chacun les rencontroit indifferemment & sans choix; & quelques-unes des plus belles qu'on avoit destinées aux principaux Senateurs, furent amenées dans leurs maisons par quelques-uns de la populace à qui l'on avoit donné cette charge. On dit qu'il y en eut une remarquable sur toutes les autres par sa beauté & par sa taille, qui fut enlevée par les gens d'un nommé Talassius, & que plusieurs, aiant demandé à qui ils la menoient, ils crierent plusieurs fois à Talassius, de peur qu'elle ne leur fût ôtée de force; & que c'est de là qu'on à commencé à invoquer Talassius dans les nopces. Ainsi la fête aiant été troublée, les peres de ces filles épouvantez de cette avanture, prirent la fuite en se plaignant que l'Hospitalité avoit été violée, & appellerent à leur vengeance, le Dieu, à la fête duquel ils étoient venus de bonne foi pour être si lâchement trompez. Dailleurs les filles ravies n'en avoient pas plus d'esperance pour elles, ni moins d'indignation, & de colere pour leurs ravaisseurs. Cependant Romulus alloit de tous côtez pour les appaiser; il leur remontroit que ce desordre étoit arrivé seulement, par l'arrogance de leurs Peres qui les avoient refusées aux Romains, qu'ils les prendroient neantmoins en mariage: qu'elles auroient part à leurs biens & aux privileges de la ville, & que, ce qui est le plus doux & le plus agreable parmi les hommes, elles vivroient paisiblement en la compagnie de leurs enfans; qu'elles s'appaisassent seulement, & qu'elles donnassent leurs volontez & leurs cœurs à ceux à qui la fortune avoit déja donné leurs corps; que bien souvent l'amitié avoit pris naissance d'une injure; que cela seroit cause qu'elles trouveroient

plus

plus de douceur & de bonté en leurs maris, & que chacun s'efforceroit de ſon côté par ſes devoirs, & par de bons traitemens de leur faire oublier avec joye leurs peres & leur Patrie. D'autre côté les hommes qui les avoient enlevées, n'épargnoient aucunes careſſes; & ce qui eſt ſans doute plus capable que toutes les choſes du monde, de gagner l'eſprit des femmes, ils excuſoient leur action par la violence de l'amour qu'ils avoient toûjours eu pour elles. Mais cependant leurs peres en deüil, alloient de tous côtez dans les villes, afin d'émouvoir les peuples par leurs larmes & par leurs plaintes. Ils n'enfermerent pas leur douleur dans leurs maiſons particulieres; mais ils s'aſſemblerent de toutes parts à la Cour de Titus Tatius Roi des Sabins, à qui il venoit ſans ceſſe des Ambaſſadeurs, à cauſe de la grande reputation qu'il avoit acquiſe dans ces contrées. Les Ceniniens, les Cruſtumeniens & les Antemnates, avoient part comme les autres à cette injure, & parce qu'il leur ſembla que Tatius & les Sabiens agiſſoient froidement en cette occaſion ces trois peuples ſe liguerent enſemble pour faire la guerre. Mais comme les Cruſtumeniens & les Antemnates montroient encore trop peu d'ardeur au gré des Ceniniens qui bruloient du deſir de ſe vanger, les Ceniniens ſeuls ſe jetterent dans le territoire des Romains, où tandis qu'ils faiſoient le dégât, Romulus vint au devant d'eux avec une armée. Il leur apprit en cette occaſion que la colere & la violence ſont inutiles ſans la force; il mit en fuite leur armée, il pourſuivit les fuïards, il tua leur Roi dans le combat; il le dépoüilla de ſes armes, & du premier effort qu'il fit, il ſe rendit maiſtre de la ville. De-là ayant ramené ſon armée victorieuſe, comme il affectoit les grandes actions, & qu'il n'étoit pas moins curieux de les faire paroître avec pompe & magnificence, il monta au Capitole portant lui-même ſur une machine accommodée tout expres, les dépoüilles du chef de ſes ennemis qu'il avoit tué. Aprés qu'il les eût attachées à un chêne conſacré & venerable aux Bergers, il traça un Temple de Jupiter à qui il donna en même tems un ſurnom,

6. Jupiter Feretrien, dit-il, Romulus Roy victorieux de ses ennemis te presente ces armes Roiales, & je te consacre en ce lieu le Temple que mon esprit vient de tracer, pour estre à l'avenir le siege des dépoüilles opimes, qui ceux qui viendront apres nous, apporteront à mon imitation, des Rois & des Chefs des ennemis qu'ils auront tuez de leur main. (*Feretrien vient de* Ferire *frapper.*) Telle fut l'origine du Temple qui fut le premier consacré dans Rome; Et depuis les Dieux ont permis que la prediction du Fondateur de ce Temple, n'a point été vaine; & que la gloire de cette offrande ne se rendit pas commune par le grand nombre de ceux qui executeroient une action si glorieuse. En effet, depuis ce tems-là, durant tant d'années & tant de guerres, on n'a gagné que deux fois de pareilles dépoüilles, tant la fortune a été avare de cette gloire. Tandis que les Romains faisoient ces choses, les armées des Antemnates voyant leurs frontieres sans defence & sans secours, prirent cette occasion d'y faire des courses: mais on envoya aussi-tôt contr'eux une legion Romaine qui les deffit dans la campagne; & ayant été mis en fuite aux premiers coups qu'on leur porta, leur ville fut prise en même tems. Mais Hersilie importunée par les prieres des filles ravies, pria Romulus son mari triomphant de deux victoires, de pardonner à leurs peres, & de les recevoir dans la ville. Elle luy remontra que par le moyen de cette union, son Estat s'affermiroit davantage, & obtint facilement ce qu'elle demandoit. En suite il marcha contre les Crustumeniens qui luy avoient declaré la guerre, & qui neantmoins lui donnerent moins de peine que les autres, parce qu'ils étoient déja affoiblis, & qu'ils avoient perdu le courage par la défaite de leurs alliez. Il envoya des colonies chez ces deux peuples: & parce que les terres des Crustumeniens étoient des terres fertiles & abondantes, il s'en trouva plusieurs qui les allerent habiter. Mais en recompense, quantité de Crustumeniens vinrent à Rome, & principalement les peres & les parens de celles qui avoient esté ravies. La derniere guerre fut entreprise & commencée

par

par les Sabins ; & fut sans doute la plus grande & la plus dangereuse de toutes. Et certes ils ne firent rien par precipitation, ny par une fureur aveugle. Ils ne parlerent point de la guerre, avant que de la declarer, & ajoûterent la tromperie à leurs desseins. Sp. Tarpejus estoit alors Gouverneur de la citadelle de Rome, & comme sa fille estoit d'avanture sortie hors des murailles, afin d'aller querir de l'eau pour les sacrifices, Tatius la gagna par argent, & l'obligea par ce moyen de faire entrer ses gens dans la forteresse. Mais ils n'y furent pas si-tôt entrez qu'ils l'accablerent sous leurs armes, soit qu'ils voulussent faire paroître que la forteresse avoit été prise de force, soit qu'ils voulussent laisser un exemple qu'on ne doit point avoir de foi pour les traîtres & qu'il n'y a aucuns endroits qui soient assurez pour eux. On ajoûte à ce discours que comme les Sabins portent ordinairement au bras gauche de bracelets d'or fort pesans, & des anneaux aux doigts garnis de pierres precieuses, elle fit cette composition avec eux, qu'ils luy donneroient ce qu'ils portoient à la main gauche, & qu'au lieu de l'or qu'elle en attendoit, ils l'accablerent sous leurs boucliers. Il y en a qui disent que selon l'accord que les ennemis avoient fait avec elle, de luy donner ce qu'ils portoient au bras gauche, elle demanda leurs armes ; & que voyant qu'il y avoit de la malice en son procedé, ils la tuërent par sa propre recompense. Quoy qu'il en soit, les Sabins s'emparerent de la forteresse ; & le lendemain comme toute l'armée Romaine eut rempli cet espace qui est entre le mont Palatin & le Capitole, ils ne voulurent point descendre que les Romains poussez de colere & du desir de recouvrer la Citadelle, n'eussent commencé à monter, pour les aller attaquer. Les Chefs de part & d'autre, commencerent le combat, du côté des Sabins, Metius Curtius, & du côté des Romains Hostius Hostilius. Il combattoit à la teste des siens en lieu desavantageux, & toutefois il defendit quelque tems les Romains par sa hardiesse, & par son courage. Mais aussi-tôt qu'il eut été tué, l'armée Romaine commenca à plier, & fut repoussée

poussée jusqu'à la vieille porte du Palais. Romulus luy-même fut emporté par la foule de ceux qui fuyoient, & alors levant son épée au Ciel, *Jupiter*, dit-il, *J'ay jetté sur le mont Palatin les premiers fondemens de cette ville, suivant l'ordre que j'en ay receu par tes oyseaux; Cependant les Sabins sont maîtres de la forteresse qu'ils ont achetée par un crime, & de là ayant passé la moitié du vallon, ils viennent à nous les armes à la main. O Pere des Dieux & des Hommes, au moins répousse les de cét endroit, oste l'épouvante aux Romains, & arrête une fuite si honteuse. Icy je fais vœu de te faire bâtir un Temple consacré à Jupiter Stateur pour une marque perpetuelle, que cette ville aura esté conservée par ta faveur & par ton secours.* Apres avoir fait cette priere, comme s'il eût ressenty qu'elle avoit été exaucée, *Romains*, dit-il, *Jupiter ce Dieu tres bon & tres-grand, nous commande de tenir ferme, & recommencer le combat.* En même tems ils s'arresterent comme si un Dieu leur en fut venu faire le commandement. Romulus court aussi-tôt jusqu'aux premiers rangs des Romains, que Metius Curtius Chef des Sabins. étant décendu de la forteresse, avoit repoussés & écartés de part & d'autre dans la place; Et même il étoit bien proche de la premiere porte du Palais, lors qu'il commença à crier, *Enfin nous sommes vainqueurs de ces hostes sans foy, de ces lâches ennemis. Ils connoissent maintenant que c'est autre chose de ravir des filles, & de combattre contre des hommes.* Tandis qu'il se glorifioit de la sorte, Romulus le vint charger avec une troupe des plus braves jeunes hommes de la ville; & comme Metius combattoit alors à cheval, il fut d'autant plus aisé de le repousser. En même tems les Romains le poursuivirent, & le reste des troupes animées par le courage du Roy, mit en déroute les Sabins. Metius se jetta dans un marets, son cheval s'estant épouvanté du bruit de ceux qui le poursuivoient; & cette avanture attira en cét endroit les Sabins, qui apprehendoient pour un si grand homme. Toutefois il reprit courage par les cris des siens qui l'appellerent, & se retira de ce peril par les signes qu'ils luy firent, en luy montrant un chemin pour en sortir. Enfin les Romains & les Sabins recom-

recommencerent le combat dans un vallon qui separe les deux montagnes ; Et déja la victoire panchoit du côté des Romains, lors que les Sabines dont le Rapt avoit fait naiſtre cette guerre, parurent toutes échevelées, leurs habillemens rompus, & comme ayant ſurmonté par les maux preſens, la crainte naturelle aux femmes. Ainſi elles eurent le hardieſſe de ſe jetter entre les deux armées, parmy les traits qu'on pouſſoit de part & d'autre, pour tâcher de les ſeparer, & de vaincre de ſi fortes haines. Elles conjuroient d'un côté leurs peres, & de l'autre côté leurs maris, de ne ſe pas ſoüiller du ſang de leur beau-pere, & de leur gendre, de ne pas diffamer par un parricide, ceux qu'elles avoient mis au monde, les Sabins, leurs petits-fils, & les Romains, leurs propres enfans. *Si*, diſoient-elles, *Vous avez tant d'averſion pour cette alliance & pour nos mariages, tournez vos armes contre nous, puiſque nous ſommes cauſes de la guerre, & du meurtre de nos maris, & de nos peres. Il nous eſt plus doux de mourir que de vivre miſerables, par la perte des uns ou des autres.* Ce ſpectacle toucha les Soldats & les Capitaines, & en même tems, il ſe fit un grand ſilence, & l'on demeura ſans rien faire de chaque côté. Aprés cela les chefs s'avancerent, afin d'en venir à quelque accord; & non ſeulement ils firent la paix, mais ils ne firent qu'une ville de deux villes. Ils unirent enſemble l'un & l'autre Roïaume, & mirent dans Rome le ſiege de la domination. Ainſi la ville fut bien-tôt multipliée, mais pour donner quelque choſe aux Sabins, les Romains, & les Sabins furent appellez tous enſemble, Quirites, du nom de Cures ville des Sabins ; Et afin de laiſſer aux ſiecles ſuivans la memoire de cette bataille, lors que Curtius fut ſorti de ces marets, où il eſtoit tombé avec ſon cheval, on le nomma le Lac Curtien.

7. La paix qui nâquit inopinément d'une guerre ſi funeſte, rendit les Sabines plus cheres à leurs maris, & à leurs peres, & principalement à Romulus ; c'eſt pourquoi quand il diviſa le peuple en trente Curies, (*Quartiers ou parties*) il leur impoſa le nom de ces femmes. Il eſt vrai que leur nombre étoit plus grand que celui de ces Cu-

ries ; Et l'on ne dit point si celles dont le nom leur fut donné furent choisies, ou à cause de leur âge, ou en consideration de leur merite, & de la dignité de leurs maris, ou si ce fut enfin par le sort. On fit en mesme tems trois cens Chevaliers, les Ramnenses prirent leur nom de Romulus; Les Tatiens de Titus Tatius; mais on ne peut dire certainement d'où les Luceres tirerent leur nom & leur origine. Depuis non seulement le Roïaume fut commun entre les deux Rois; mais ils le possederent ensemble avec une parfaite intelligence. Quelques années aprés, les parens de Tatius outragerent les Ambassadeurs des Laurentes, qui agirent en cette occurrence selon le droit des gens, mais la faveur & les prieres eurent plus de force sur Tatius que des plaintes legitimes. Aussi en attira-t-il sur lui seul le châtiment, & toute la haine de cette action; car estant allé quelque tems aprés à Lavinium pour un sacrifice solemnel, il fut tué par le peuple qui se vint jetter sur luy. On dit que Romulus en montra moins de sentiment qu'il ne devoit, soit à cause qu'il n'y a pas beaucoup de foi dans la societé de l'Empire, soit qu'il estimât que Tatius étoit mort avec justice. En effet il n'entreprit point de guerre, pour prendre la vengeance de cette mort; Neantmoins pour reparer l'injure qui avoit éte faite aux Ambassadeurs, & le meurtre commis en la personne du Roi, on renouvella l'alliance entre Rome & Lavinium. A peine cette paix qui sembloit desesperée eut-elle esté concluë, qu'une guerre s'eleva plus prés de la ville, & presque dans ses portes.

8. Les Fidenates qui estimoient que le pouvoir de leurs voisins, se rendroit trop grand & trop formidable, jugerent qu'il leur falloit faire la guerre, avant qu'ils fussent arrivez à ce degré de grandeur, que l'apparence leur promettoit. Ils envoierent donc leur jeunesse sur les terres de Rome, & ruinerent tout le païs qui est entre la ville & Fidene. De là ils passerent à main gauche, parce que le Tibre les empêchoit de prendre la droite, & firent par tout des pillages, avec un grand effroi des païsans. Le bruit de ce tumulte passa bien-tôt de la campagne dans la ville, & fut

pour

pour ainsi dire, le Courrier, qui y apporta la nouvelle de cette guerre. Romulus qui se voïoit attaqué, fit aussi-tôt sortir ses troupes, car une guerre si proche ne pouviot souffrir de retardement. Il alla camper à mille pas de Fidene, & aiant laissé quelques-uns des siens pour la garde de son camp, il parut en campagne avec toutes ses forces; mais cependant il en mit une partie en embuscade dans les bois & dans les buissons d'alentour. Ainsi avec la plûpart de ses gens de pied, & avec toute sa Cavalerie, il alla comme en desordre, & toutefois avec audace, escarmoucher jusqu'aux portes de la ville, pour attirer l'ennemi. Alors ses gens de cheval firent semblant de reculer, parce qu'il étoit plus vrai-semblable que la fuite commençât par eux; Et quand les gens de pied eurent aussi commencé à se retirer, voïant la Cavalerie comme en branle, entre la resolution de combattre ou de fuïr, en même tems les ennemis sortirent de leur ville à portes ouvertes, courûrent aprés les Romains, & donnerent dans l'embuscade en les poursuivant. Aussi-tôt les Romains parurent, se jetterent au travers des ennemis, & ceux qui avoient été laissez pour la garde du camp, sortirent à l'heure même contr'-eux, & augmenterent leur épouvante. Les Fidenates saisis d'une double peur, tournerent le dos avant presque que Romulus, & les Cavaliers qu'il avoit avec lui, eussent le tems de tourner bride; Et comme ils fuïoient veritablement, ils retournerent bien plus vîte du côté de la ville, qu'ils n'avoient auparavant poursuivi ceux dont la fuite n'étoit que feinte. Toutefois ils ne se déroberent pas à leurs ennemis, car les Romains qui les poursuivoient l'épée dans les reins, entrerent pêle-mêle avec eux dans la ville avant qu'on en pût fermer les portes. La guerre des Fidenates fut comme une contagion qui se répandit dans l'esprit des Veiens; En effet, ce peuple touché du peril de ses voisins, & de l'alliance qu'il avoit avec eux (car les Fidenates estoient aussi comptez entre les Toscans) & craignant d'ailleurs le voisinage d'un si puissant ennemy, si par hazard il se declaroit contre les nations d'alentour, fit des courses sur les frontieres des Romains, plûtôt tou-

tefois comme des gens qui veulent piller, que comme des ennemis declarez. C'eſt pourquoi ſans avoir campé nulle part, & ſans attendre l'ennemy, ils s'en retournerent à Veies (*Aujourd'hui* Civita Caſtellana, *ſelon d'autres*, Veano *ou* Caſtel Pontiano) avec leur butin. Au contraire les Romains ne les ayant pas trouvez en campagne, paſſerent le Tibre, reſolus de les pourſuivre juſqu'à la derniere extremité, & de tenter la fortune de la guerre. Quand les Veiens eurent appris que les Romains avoient campé, afin de venir en ſuite contre leur ville, ils ſortirent au devant d'eux, aimant mieux donner bataille, que de combattre enfermez, pour leurs maiſons & pour leurs murailles; & ſans que la force fût aidée da l'artifice, Romulus ſe rendit victorieux par la force de ſon armée compoſée de vieux ſoldats. Toutefois il ſe cóntenta de pourſuivre les ennemis juſques dans leur ville, & ne voulut point l'aſſieger, parce qu'elle étoit trop forte par ſes murailles & par ſon aſſiette. Mais à ſon retour il fit le degât dans le païs, plutôt pour ſe vanger, que pour y faire quelque butin. Enfin les Veiens non moins affoiblis par ce dommage que par leur défaite, envoyerent à Rome des Ambaſſadeurs, afin de demander la paix. On leur ôta, comme pour leur châtiment, la moitié de leurs terres, & on leur accorda une tréve de cent ans. Voila à peu pres les choſes qui furent faites, pendant le regne de Romulus dans la paix & dans la guerre. Certes il n'y a rien en toute ſa vie qui demente ſon origine celeſte, & la divinité qu'on a cruë en luy aprés ſa mort, ſoit qu'on regarde ſon courage à recouvrer le Royaume de ſon ayeul, ſoit que l'on conſidere ſon deſſein de fonder une ville, & la façon dont il l'aſſeura pour la guerre & pour la paix. En effet, il luy donna un établiſſement ſi merveilleux, & la porta à un ſi haut degré de puiſſance, qu'elle jouït quarante ans depuis d'une paix inébranlable. Il fut neantmoins plus chery de la multitude que des Senateurs; mais ſur tout, il fut aimé des gens de guerre. Il avoit trois cens ſoldats pour ſa garde durant la paix & durant la guerre, & les appelloit les Legers.

9. Aprés

9. Aprés avoir fait tant de belles choses, comme il eut fait assembler son armée auprés du marets de la Chevre, afin d'en faire la reveuë, une tempête qui s'éleva inopinément, avec un grand éclat de tonnerre, couvrit le Roy d'un nuage si épais, qu'il en déroba la veuë à l'assemblée, & depuis Romulus n'a plus paru sur la terre. Quand la jeunesse Romaine fut revenuë de sa peur, aprés avoir veu sortir d'un jour si trouble, une lumiere si tranquille, elle crut veritablement ce que disoient les Senateurs qui estoient les plus proches de Romulus, qu'il avoit été enlevé au Ciel par cette tempête. Toutefois elle fut touchée d'une soudaine apprehension, en se voyant privée d'un si grand homme, & demeura quelque tems dans un triste & morne silence. Depuis, suivant la proposition de quelques-uns, chacun voulut aussi qu'on saluât Romulus, comme un Dieu né d'un Dieu, comme le Pere, & le Roy de la ville de Rome. On luy demanda la paix par des prieres, & que se rendant propice & favorable à la ville, qu'il avoit fondée, il voulût aussi la conserver éternellement. Je croirois bien que quelques-uns soupçonnerent les Senateurs, d'avoir mis en pieces Romulus, car enfin le bruit en courut, mais sourdement & sans beaucoup de connoissance. Cependant l'admiration qu'on avoit pour luy, & l'épouvante où l'on estoit, authoriserent le premier bruit qui s'en étoit déja répandu. D'ailleurs, il fut confirmé par le raport d'un homme à qui l'on donna de la croyance. Car Proculus Julius voyant que la perte du Roy, avoit mis en trouble toute la ville, & qu'il l'avoit animée contre les Senateurs, s'alla presenter au peuple, à qui il compta une chose veritablement étrange, & qui neantmoins fut cruë, parce qu'il estoit en grande consideration dans la ville. *Messieurs*, dit-il, *Aujourd'huy sur le point du jour Romulus le Pere & le Fondateur de cette ville, est tout à coup décendu du Ciel, & s'est presenté devant moy. Epouvanté de cette apparition, je me suis arresté pour l'adorer; & lorsque je l'ay prié de me permettre de le regarder en face; Va*, m'a-t-il dit, *annonce aux Romains, que c'est la volonté des*

Dieux, que Rome soit le Chef de toute la terre. Qu'ils se rendent donc sçavans dans la science militaire. Qu'ils sçachent & qu'ils apprennent à leurs descendans, qu'il n'y aura point de forces humaines qui puissent resister à leurs armes. Aprés m'avoir tenu ce discours, continua Proculus, *il est remonté dans le Ciel.* On ne sçauroit dire combien on donna de foi à ce rapport, & combien la douleur que le peuple & les gens de guerre, avoient ressentie de la mort de Romulus, fut adoucie par la croyance de son immortalité. Cependant le thrône que personne n'occupoit encore excitoit entre les Senateurs de l'ambition & de la dispute. Ce n'étoit pas neantmoins que pas un en particulier eust déja formé quelque party. Comme ce peuple étoit nouveau, il n'y avoit encore personne qui fût plus considerable que l'autre. La dispute estoit seulement entre les deux ordres. Ceux qui estoient sortis des Sabins, vouloient que le Roi fût creé de leur corps, de peur de perdre le droit & la possession du Royaume, parce que depuis la mort de Tatius, personne d'entre eux n'y avoit eu part; mais au contraire, les vieux Romains ne vouloient point de Roy qui fût étranger; & toutefois dans cette diversité de volontez, comme on n'avoit pas encore goûté les douceurs de la liberté, tout le monde en general demandoit un Roy. Alors les Senateurs commencerent à craindre, que si la ville demeuroit plus long-tems sans conduite, & l'armée sans Capitaine, les peuples voisins déja irritez de la prosperité de Rome, ne fissent contre elle des entreprises. Chacun trouvoit donc à propos d'avoir un Chef, & personne toutefois ne vouloit ceder à l'autre. C'est pourquoi les cent Senateurs resolurent de diviser leur corps en dix dixaines, & d'establir en chacune une personne qui commanderoit. De sorte que chaque dixaine regnoit à son tour; c'est à dire, que dix hommes regnoient ensemble. Et il y en avoit un entr'eux qui avoit les Licteurs, & les marques de la souveraine domination. Cette autorité ne duroit que cinq jours, & passant ainsi de main en main, cette espece de gouvernement fut continué l'espace d'un an. Ce fut de là que tira

son

son nom ce qu'on appelle encore aujourd'huy Interregne. Mais enfin le peuple commença à murmurer, qu'on avoit multiplié sa servitude, puis qu'au lieu d'un Maître, on luy en avoit donné cent, & témoigna qu'il ne vouloit plus avoir qu'un Roi, dont il eût fait lui-même le choix. Quand les Senateurs eurent remarqué ce mécontentement du peuple, ils aimerent mieux offrir volontairement ce qu'ils eussent esté contraints de ceder, & gagnerent la bienveillance du peuple, en lui abandonnant l'authorité souveraine. Toutefois, ils ne se reserverent pas moins de puissance, qu'ils en cedoient; car ils ordonnerent que quand le peuple auroit creé un Roi, il ne pourroit être receu, si les Senateurs n'approuvoient son election. Et encore aujourd'hui, soit qu'il s'agisse de faire des Loix, ou de créer des Magistrats, le Senat s'attribuë ce droit qu'il a obtenu par la force. En effet, avant que le peuple donne ses suffrages, la resolution que l'on doit prendre étant encore incertaine, les Senateurs ont toûjours l'authorité de l'approuver. Al rs l'Entreroi aiant convoqué l'assemblée, *Messieurs*, dit-il, *Créez un Roi sous de bons auspices, & pour vôtre bien, le Senat le trouve bon, & vous le permet. Si vous élisez un Monarque, qui merite d'estre le second aprés Romulus, les Senateurs le confirmeront dans cette supreme dignité.* Cela fut si agreable au peuple, que pour ne se pas laisser vaincre en courtoisie, il ne voulut rien ordonner, sinon que le Senat fist choix de celui qui devoit regner dans Rome.

Numa Pompilius second Roi de Rome.

En ce tems-là, la justice & la pieté de Numa Pompilius estoient en grande reputation. Il demeuroit à Cures ville des Sabins, & au reste il étoit sçavant dans les Loix divines & humaines, autant qu'alors on le pouvoit être. On a faussement attribué sa doctrine à Pythagore Samien, parce qu'on n'en trouve point d'autre autheur; & cependant il est certain que ce fut seulement durant le regne de Servius Tullus, plus de cent ans aprés Numa, que Pythagore ouvrit ses écoles à quelques jeunes hommes ses Sectateurs aux extremitez de l'Italie, proche de Metaponte,

te, d'Heraclée & de Crotone. Mais quand il eût esté du même-tems que Numa, comment de ces lieux éloignez le bruit en fût-il venu jusqu'aux Sabins ? ou par quel commerce de langage, eust-il fait naître en quelqu'un d'eux, la curiosité de l'aller entendre ? ou par quels guides & par quels secours, un seul homme l'eût-il été trouver sans peril, parmi tant de peuples differens de mœurs & de langues, qu'il eût esté besoin de traverser ? Je croirois donc plûtôt qu'il estoit naturellement vertueux, & qu'il estoit moins instruit dans les sciences étrangeres, que dans la severe discipline des vieux Sabins, qui a esté la plus pure de l'antiquité. Bien que les Senateurs Romains jugéassent, que la puissance pancheroit du côte des Sabins, si l'on prenoit chez eux un Roi, toutefois au nom de Numa, pas un des Senateurs ou des Citoyens, n'osa se preferer soi-même, ni aucun autre de sa faction à ce celebre personnage ; & chacun demeura d'accord de donner le Royaume à Numa Pompilius.

10. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il voulut, comme Romulus avoit fait à la fondation de la ville, qu'on observât les presages, avant qu'il montât dans le thrône, & fit consulter les Dieux touchant son élection. Ainsi ayant esté mené dans la forteresse par l'augure, à qui depuis par honneur, ce Sacerdoce demeura à perpetuité, sous le titre d'augure public, il s'assit sur une pierre, le visage tourné du côté du Midy. L'augure prit place à sa gauche, ayant la teste couverte, & tenant en sa main un bâton courbé & sans nœuds, qui est appellé *Lituus*. Puis, aprés avoir fait ses prieres, & jetté les yeux sur la ville & sur la campagne, il marqua l'Orient & l'Occident. Il appella Midy ce qui estoit à la droite, & Septentrion ce qui estoit à la gauche ; il determina de l'esprit une certaine marque, à l'endroit le plus éloigné où sa veuë se pût étendre, & ensuite ayant pris son bâton de la main gauche ; & mis la droite sur la teste de Numa, il fit sa pierre en ces termes. *Jupiter, s'il est expedient que Numa Pompilius, dont je tiens maintenant la teste, gouverne & soit Roy de Rome, fais en paroî-*

paroître des signes certains, entre les bornes que je me suis proposées. En mesme tems il specifia les presages qu'il vouloit luy estre envoyez; & aussi-tôt qu'on les eut veus, Numa fut declaré Roy, & décendit du lieu où il estoit. Il ne fut pas si-tost entré dans la possession du Royaume, qu'il resolut de fonder & de bâtir de nouveau par des Loix, & par de salutaires Ordonnances, cette nouvelle ville qui venoit d'être fondée par la force & par les armes. Mais comme il eut reconnu, qu'il estoit bien difficile d'y accoûtumer le Peuple durant la guerre, qui avoit engendré dans les esprits comme une espece de barbarie, il jugea que pour l'adoucir, il le falloit desaccoûtumer des armes.

11. Il fonda premierement au pied d'Argilete un Temple de Janus, pour estre la marque de la guerre & de la paix. Car quand il étoit ouvert, on jugeoit de là qu'on estoit en armes, & quand il estoit fermé, c'estoit un signe certain que tous les Peuples d'alentour, étoient en paix. Il n'a esté fermé que deux fois depuis le regne de Numa, une fois durant le consulat de T. Manlius, apres qu'on eut achevé la premiere guerre Punique; & l'autre (ce que les Dieux nous ont permis de voir en nôtre tems) aprés la guerre Actiaque, quand la paix eut esté établie sur la terre, & sur la mer par l'Empereur Auguste Cesar. Enfin Numa ayant fermé ce Temple, & fait alliance avec tous les Peuples voisins, voulut empêcher que comme on n'apprehendoit plus rien du coste des étrangers, l'oisiveté ne corrompist les esprits, que la crainte des ennemis, & la discipline militaire avoient toujours tenus dans le devoir. Il estima donc que le plus puissant moyen de gouverner la multitude ignorante & grossiere, en ce tems-là, estoit de luy imprimer la crainte des Dieux; & dautant qu'il ne la pouvoit faire entrer dans l'ame du Peuple, que par la fiction de quelque miracle, il feignit qu'il avoit de nuict des conferences avec la Déesse Egerie, que c'étoit par ses conseils qu'il instituoit les sacrifices, qui étoient les plus agreables aux Dieux, & qu'il établissoit des Prestres particuliers pour le service de chaque

Dieu. Mais avant toute autre chose, il divisa l'année en douze mois, suivant le cours de la Lune; & parce qu'en chaque mois, elle n'emploie pas trente jours entiers à faire son cours, ce qui est cause qu'il s'en faut quelques-uns, pour composer l'an solaire, il distribua de telle sorte les jours intercalaires dans les mois, qu'à chaque vingt-quatriéme année, le nombre des jours ne manquoient pas de se rapporter au même degré du Soleil, auquel ils avoient commencé, & que toutes les années se trouvoient parfaites & remplies. Il institua aussi les jours où il est permis de vaquer aux affaires, & ceux où il n'est pas permis de travailler, parce qu'il jugeoit bien qu'il seroit quelquefois utile de ne rien faire avec le Peuple. Aprés cela, il créa des Prestres, encore qu'il fist luy-mesme la plus grande partie des sacrifices, & principalement ceux, qui sont aujourd'hui de la charge de celui qu'on appelle Flamen Dialis. (*Les Prêtres de Jupiter.*) Mais parce qu'il se doutoit bien que dans une ville belliqueuse, plus de Romulus regneroient que de Rois semblables à Numa, & qu'ils feroient leurs delices d'aller eux-mêmes à la guerre; il ordonna afin que les sacrifices que le Roi devoit faire lui-même ne fussent pas intermis, un Prêtre pour vaquer perpetüellement au service de Jupiter; & outre qu'il le para d'un habit pompeux & magnifique, il l'honora de la Selle-curule. Il ajoûta deux autres Prêtres à celui-là, l'un pour Mars, & l'autre pour Quirinus, & consacra des filles à la Déesse Vesta, dont l'ordre étoit venu d'Albe, & faisoit souvenir de la race & de la naissance du Fondateur de la ville. Il leur assigna une pension aux depens du public, pour servir assiduement au Ministere du Temple, & les rendit saintes & venerables, par leur virginité, & par les autres ceremonies. Il institua aussi douze Saliens en l'honneur de Mars, surnommé Gradive. Il leur donna pour habillemens des hoquetons en broderie, & un plastron d'airain par dessus. Il voulut qu'ils portassent les boucliers qui étoient tombez du Ciel, & qu'ils allassent ainsi par la ville, chantant des Hymnes, & dansant une danse ordonnée pour cela. Depuis il éleut pour Pontife

Mar-

Marcius fils de Marcus de l'ordre des Senateurs. Il lui donna par écrit l'ordre, & les façons des sacrifices ; quelles victimes il falloit sacrifier, en quels jours, en quels Temples, & d'où l'on prendroit l'argent qu'on employeroit à cette dépense. Il fit aussi dépendre des resolutions du Pontife, toutes les autres choses qui concernoient la Religion, tant publiques que particulieres, afin que le Peuple eût quelqu'un qui pût aller consulter, & que la Religion ne fût ny corrompue ny troublée, ou par le mepris des Coûtumes du païs, ou par l'introduction des Coûtumes étrangeres. Il voulut que le même Pontife eût non seulement la charge des ceremonies qui regardent les Dieux, mais qu'il enseignât aussi ce qui estoit des funerailles, & comment il falloit appaiser les Manes des Morts ; Quels prodiges, & quels autres signes il falloit prendre pour presages, & quels il seroit necessaire d'expier. Enfin pour tirer une veritable connoissance de l'intention des Dieux, il consacra un Autel sur le mont Aventin à Jupiter Elicien, qu'il consultoit par des augures sur tout ce qu'il devoit entreprendre. (*Elicien vient de* Elicere, *qui signifie tirer.*) Ainsi en s'instruisant sur toutes choses, & en les pratiquant aussi, le peuple insensiblement desaccoûtumé de la guerre, ne manquoit pas d'occupation. Et comme on connoissoit bien que quelque divinité avoit soin des choses humaines, enfin la pensée & la meditation des Dieux, imprima tant de pieté dans le cœur de tout le monde, que sans crainte des Loix & des peines, la foi seule & le serment gouvernoient toute la ville. Or dautant qu'on se formoit dans Rome sur les mœurs du Prince, comme sur le plus beau modelle qu'on ne pouvoit proposer, les Peuples voisins qui avoient jusques là consideré Rome, comme un camp planté au milieu d'eux, pour troubler la paix de tout le monde ; conceurent pour elle tant de respect, qu'ils creurent que ce seroit faire un crime que de faire la moindre injure à une ville si religieuse. Il y avoit auprés de Rome un bocage, qu'une eau vive qui sortoit d'une grotte obscure, arrosoit incessamment ; Et parce que Numa y alloit ordinairement

seul, comme pour conferer avec la Déesse, il les consacra aux Muses, à cause qu'il se servoit de leurs conseils avec ceux d'Egerie sa femme, & y dedia un Temple à la seule foi. Il voulut que les Prestres y fussent portez sur un chariot fait en arcade, & qu'ils y sacrifiassent les mains envelopées jusqu'aux doigts, afin de montrer par ce moien que la foi se doit garder, & que son trône est dans les mains. Il institua quantité d'autres sacrifices que les Pontifes appellent Argéens, & consacra les lieux où ils devoient estre celebrez. Mais la plus grande & la plus glorieuse de ses actions, fut que durant son regne, il n'eut pas moins de soin de conserver la paix, que son Royaume. Ainsi deux Rois ont augmenté l'Estat des Romains par deux moyens differens, l'un par la paix, l'autre par la guerre. Romulus regna trente-sept ans, & Numa quarante-trois. Et alors l'Estat des Romains estoit déja fort & puissant, & avoit un temperament qui tenoit de la guerre & de la paix.

Tullus Hostilius III. Roy.

12. La mort de Numa ramena l'interregne dans Rome, jusqu'à ce que le peuple éleut pour son Roy Tullus Hostilius, petit-fils d'Hostilius qui combattit si genereusement contre les Sabins, au pied de la forteresse; & les Senateurs approuverent son Election. Ce Prince ne fut pas seulement dissemblable à Numa, mais il fut encore plus hardy, & plus belliqueux que Romulus. Son âge, ses forces, & la gloire de son ayeul, estoient les persuasions qui sollicitoient son courage; De sorte que s'imaginant que la ville se deshonoroit par une lâche oysiveté, il chercha de tous côtez des matieres & des pretextes de guerre. Il arriva par hazard que quelques paysans Romains coururent sur les terres d'Albe, & en emporterent quelque butin, & que ceux d'Albe, où regnoit alors Cluilius, firent la même chose sur les terres de Rome, pour rendre la pareille aux Romains. On envoya presque en même tems des Ambassadeurs de part & d'autre, pour demander les choses qui avoient esté enlevées. Mais Tullus commanda aux siens, de ne point avoir de conversation avec les Albains,

bains, avant que d'avoir exposé leurs ordres. Il sçavoit bien qu'on ne lui voudroit rien accorder ; & que par consequent on pourroit legitimement declarer la guerre. Les Albains montrerent moins d'esprit dans leur conduite; car Tullus les ayant receus avec toute sorte de bon accueil, & même les aiant fait loger dans son Palais, ils s'amuserent avec lui de faire des festins, & des débauches qui leur firent perdre le tems. Cependant les Romains firent les premiers leurs demandes dans Albe, & voiant que le Roi les avoit refusez, ils lui declarerent la guerre pour le trentiéme jour d'aprés. Quand Tullus eut appris cette nouvelle, alors il donna audience aux Ambassadeurs des Albains, pour sçavoir ce qu'ils venoient demander. Comme ils ne sçavoient rien de tout ce qui s'estoit passé, ils commencerent leurs discours par de vaines excuses ; Que s'ils lui disoient des choses qui fussent capables de lui deplaire, c'étoit à regret & malgré eux ; Qu'ils étoient obligez d'obéir au commandement qui leur avoit esté donné ; Qu'ils venoient demander leurs biens, & que s'ils ne leur estoient rendus, ils avoient ordre de lui declarer la guerre. Tullus fit cette response à ces paroles, *Allez dire à vostre Roi, que le Roi des Romains prend les Dieux à témoin qui des deux peuples a méprisé le premier les Ambassadeurs qui demandoient leurs biens, & les a renvoiez avec un refus ; afin que tous les maux de cette guerre tombent sur luy avec justice.* Ainsi les Albains ayant porté chez eux cette nouvelle, on fit de part & d'autre de grands preparatifs pour cette guerre, qui avoit beaucoup de ressemblance avec une guerre civile, puisque ces deux Peuples étant sortis des Troyens, on peut dire en quelque façon, que les peres & les enfans s'armoient les uns contre les autres. Car la ville de Lavinium avoit été bâtie par les Troyens, Albe par ceux de Lavinium, & enfin les Rois de Rome étoient sortis de la maison Roïale des Albains. Toutefois le succez & l'évenement de cette guerre, la rendit moins deplorable qu'on ne pensoit, parce qu'on ne donna point de bataille, & que les maisons de la ville d'Albe, ayant seulement esté abbatuës, il ne se fit

qu'un

qu'un peuple de ces deux peuples. Les Albains se jetterent les premiers avec une grande armée dans le territoire des Romains. Ils planterent leur camp à cinq milles de la ville, & l'enfermerent d'un grand fossé qui fut longtemps appellé du nom de leur chef, la fosse Cluilienne. Mais enfin comme le temps l'a rempli, il lui a fait perdre aussi son nom. Cluilius Roi d'Albe mourut dans ce camp, & les Albains créerent Dictateur Metius Suffetius. Cependant Tullus devenu plus hardy principalement par la mort du Roy, publioit hautement que la justice des Dieux, avoit commencé à le vanger par la mort du chef des Albains; pour exterminer toute leur force, comme coupable d'une guerre si injustement declarée; & une nuict sans estre veu, ayant passé le camp des ennemis, il s'alla jetter dans leurs terres avec son armée. Cela obligea Metius de décamper, & de s'approcher des Romains le plus prés qu'il lui fut possible. Alors il envoya un Heraut à Tullus, pour luy faire sçavoir, qu'il estoit besoin qu'ils se parlassent, avant que d'en venir aux mains. Que s'il pouvoit conferer avec lui, il estoit assuré qu'il lui feroit des propositions qui ne concernoient pas moins l'Etat de Rome, que celui des Albains. Tullus qui ne voulut pas le refuser; bien qu'on ne lui alleguât que des choses vaines, met aussi-tôt son armée en bataille, & les Albains firent de leur côté la même chose. Lorsque les deux armées furent en bataille l'une devant l'autre, les deux chefs accompagnez de quelques grands Seigneurs, s'avancerent entre les deux camps, & l'Albain parla de la sorte. *Il me semble avoir ouy dire que si l'on a fait quelques injures, & qu'on n'ait point rendu les choses qui ont été demandées suivant le traité, Cluilius nôtre Roi a été cause de tout ce desordre, & en mesme temps de la guerre. Je ne doute point, Tullus, que vous n'ayez les mesmes sentimens. Mais s'il faut dire la verité plûtôt que des choses apparentes & specieuses, c'est le seul desir de regner, qui met les armes à la main des peuples alliez & voisins. Si c'est justement, ou à tort, je ne le veux point examiner, j'en remets le jugement & la connoissance à celuy qui a entrepris cette guerre. Pour moy, j'ay été*

choisi

choisi par les Albains, seulement pour estre leur chef dans cette expedition. Mais il faut que je vous donne avis d'une chose. Jusqu'à quel point les Toscans étendent-ils leur puissance alentour de nous, & de vous principalement? Certes comme vous en estes plus proches, vous en avez aussi plus de connoissance. Ils sont forts & puissans sur la terre, & le sont encore plus sur la mer. Sachez que la bataille que nos deux armées donneront, leur servira de jouët & de divertissement; & quand ils verront les uns fatiguez & les autres défaits, ils attaqueront tout ensemble, & les vainqueurs & les vaincus. C'est pourquoy si nous ne sommes pas contens d'une liberté certaine, & que nous voulions tenter le hazard de servir ou de commander, cherchons des moyens qui decident lequel des deux peuples demeurera maistre de l'autre, & qui finissent cette querelle sans faire de si grandes pertes, & sans respandre tant de sang. Cette proposition ne déplust pas à Tullus, bien qu'il fust assez imperieux, & de son humeur, & par l'esperance de la victoire. Comme chacun de son costé cherchoit une voye pour sortir de cette guerre, la fortune en presenta les moyens.

13. Il y avoit alors dans chaque armée, trois freres jumeaux, & tous égaux en âge & en force; Chacun sçait que ce sont les Horaces & les Curiaces. Et certes il y a peu d'histoires anciennes, qui soient plus illustres & plus celebres. Toutefois dans une chose si connuë, on ne peut dire assurément de quel peuple étoient les Horaces, & de quel les Curiaces; tant les Autheurs sont partagez sur ce sujet. Neantmoins la plufpart assurent que les Horaces estoient Romains, & pour moy je n'ay pas beaucoup de peine à suivre cette opinion. Les Rois proposerent donc à ces freres jumeaux de combattre pour la gloire de la patrie parce que l'Empire devoit demeurer du côté où s'attacheroit la victoire (*Les trois Horaces étoient jumeaux, aussi bien que les trois Curiaces.*) Ils ne refuserent pas cet honneur; on convient du temps & du lieu, mais avant que de combattre, les Romains & les Albains tomberent d'accord, que le peuple dont les combattans seroient vainqueurs, commanderoit paisiblement à l'autre. Ces especes de traittez se font en diverses façons, qui se rapportent toutes à

un. Nous avons appris que celui-ci qui eſt le plus ancien, qui ſoit venu juſqu'à nous, fut fait en cette maniere. Le Fecialien vint faire à Tullus cette demande: (*nous appellons cet Officier Heraut d'armes*) voulez-vous, Sire, que je traitte avec le pere Patrat du peuple d'Albe? Quand il en eut donné la permiſſion, je vous demande, dit le Fecialien, les herbes ſacrées; A quoi le Roi reſpondit cueillez-en de pures; alors le Fecialien en apporta du haut d'une montagne, & puis il fit encore cette demande au Roi; Ne me faites-vous pas l'Entremetteur Royal du peuple Romain des Quirites, ces vaſes & mes compagnons? Ouy reſpondit le Roy, pourveu que ce ſoit ſans fraude, & ſans bleſſer mes intereſts, & ceux du peuple Romain des Quirites. Ce Fecialien étoit M. Valerius, qui fit Sp. Fuſius pere Patrat, en lui touchant la teſte & les cheveux avec de la Verveine. Au reſte, on a de couſtume, de créer ce pere Patrat; pour faire & pour prendre le ſerment, & enfin il arrête l'accord avec pluſieurs paroles, & quantité de ceremonies qu'il n'eſt pas beſoin de raporter. Enſuite, lors qu'on eut fait la lecture des conditions du traitté; *Ecoutez*, dit-il, *ô Jupiter, écoutez, ô pere Patrat du peuple d'Albe, écoutez vous-même peuple d'Albe. Les choſes qui vous viennent d'eſtre leuës, tant les premieres que les dernieres vous ont été leuës ſans fraude; & vous avez pû clairement les entendre. Le peuple Romain ne contreviendra pas le premier à ces conditions. Que s'il y contrevient de mauvaiſe foy le premier par un conſentement du public, ô Jupiter, frappe le en meſme tems, comme je vay frapper ce Porc, & le frappe avec d'autant plus de violence, que tu es plus fort & plus puiſſant que les hommes.* Aprés ce diſcours, il frappa le porc avec un caillou; & les Albains de leur coſté, preſterent auſſi le ſerment par leur Dictateur & par leurs Preſtres, ayant fait les ceremonies qu'ils ont accoûtumé d'obſerver en pareille occaſion. L'accord ayant eſté fait, les trois jumeaux prirent leurs armes, ſelon qu'il avoit eſté reſolu. Chaque peuple exhorta les ſiens à combattre genereuſement, leur repreſentant que les Dieux du Païs, que la Patrie, que leurs peres, que tous ceux qui eſtoient demeurez dans la ville, que tous ceux

qui estoient alors dans l'armée, n'esperoient qu'en leurs mains & en leurs armes. Et enfin ces jeunes hommes naturellement courageux, & animez outre cela par la voix de leurs partisans, s'avancerent entre les deux armées qui estoient chacune en bataille devant leurs retranchemens, moins en peine du peril present, que du succez de ce combat; car il s'agissoit en cette occasion de l'Empire, qui dépendoit du courage d'un si petit nombre de combattans. C'est pourquoy chacun en suspens & en doute regardoit avec effroy un spectacle si peu agreable. Aussi-tôt que le signal fut donné, ces jeunes hommes jumeaux qui portoient avec eux tout le courage, & toute l'ardeur de deux puissantes armées, marcherent teste baissée les uns contre les autres, comme feroient deux bataillons. Ils ne considererent point leur propre peril, & rien ne se presentoit devant leurs yeux que l'Empire ou la servitude, que la fortune de leur patrie qui estoit alors entre leurs mains, & qui devoit estre telle qu'ils la feroient. Dés qu'ils commencerent à marcher, & qu'on eut veu la lueur de leurs épées, tous les Spectateurs de ce combat furent saisis d'une horreur épouvantable; & comme l'esperance de la victoire ne panchoit encore ny d'un côté ni de l'autre, il n'y avoit de part & d'autre, que de la crainte & du silence. Ensuite, quand ils en furent venus aux mains, & que non seulement leur démarche, & le maniement de leurs armes, mais encore le sang & les playes eurent de toutes parts attiré les yeux, deux des Romains tomberent morts l'un sur l'autre, aprés avoir blessé les trois Albains. L'armée du peuple d'Albe en jetta un grand cry de joye; & les legions Romaines desesperant de la victoire, demeurerent épouvantées de la fortune de celui qu'environnoient les trois Curiaces. Toutefois il n'avoit point esté blessé, & s'il n'estoit pas seul assez fort pour resister contre trois, il estoit au moins en estat de les combattre l'un aprés l'autre. Aussi, pour les separer les uns des autres, il commença à prendre la fuite, s'imaginant qu'ils le suivroient l'un de plus loin, l'autre de plus prés, selon la force qu'il leur resteroit,

steroit, & que leurs blessures le permettroient. Comme il fut un peu éloigné de la place où l'on avoit combattu, il tourne la teste en arriere ; & voiant que ses ennemis ne le suivoient que de loin, & les uns éloignez des autres, il retourne de toutes ses forces, contre celuy qui le suivoit de plus prés: & malgré le bruit de l'armée du peuple d'Albe qui crioit aux Curiaces qu'ils allassent secourir leur frere, Horace vainqueur du premier, attaquoit déja le second. Alors par un cry que poussent d'ordinaire ceux qui sortent inopinément du danger, les Romains encouragerent leur combattant, qui se hâtoit de son costé d'achever le combat & la victoire. De sorte qu'avant que le troisiéme, qui n'estoit pas fort éloigné, pût estre au secours de son frere, Horace avoit déja tué le deuxiéme des Curiaces. Ainsi la partie devint égale par le nombre, mais non pas par l'esperance & par les forces. Car l'un couroit au combat sans estre blessé, & mesme plus fort par les deux victoires qu'il venoit de remporter ; & l'autre traînant à peine son corps déja affoibly par sa course & par ses playes, & presque vaincu par la mort de ses freres, qu'il avoit veu mourir devant luy, venoit comme une victime se presenter au victorieux ; car cette derniere action ne fut pas proprement un combat. Alors le Romain se glorifiant, *J'en donnay deux*, dit-il, *aux manes de mes freres, je donneray le troisiéme à Rome, afin que l'Empire luy demeure, & qu'elle soit maistresse d'Albe.* En mesme temps il passa son épée au travers du corps du dernier des Curiaces, qui à peine pouvoit soustenir la sienne, & quand il l'eut renversé par terre, il le dépoüilla de ses armes. Les Romains satisfaits & glorieux, en receurent Horace avec d'autant plus d'allegresse, que leurs affaires avoient paru plus desesperées, & plus proches de la derniere extremité. Aprés cela on travailla de chaque costé à enterrer les morts, non pas neantmoins avec un pareil sentiment de part & d'autre. Car les uns avoient augmenté leur Empire ; les autres au contraire l'avoient perdu, & étoient tombez sous la domination d'autruy.

On

On voit leurs sepultures aux mesmes lieux, où chacun fut tué ; celle des deux Romains du costé d'Albe en un mesme endroit, & celle des trois Albains du costé de Rome, mais en des lieux differens, selon que l'on avoit combattu : avant que de partir de là, Metius suivant le traitté qui avoit esté fait, demanda à Tullus ce qu'il vouloit lui commander ; & Tullus lui commanda de tenir la jeunesse en armes, pour s'en servir dans l'occasion s'il avoit guerre contre les Veiens, & en suite les deux armées se retirerent. Horace marchoit le premier portant devant luy les depoüilles de ces jumeaux. Cependant sa sœur qui étoit encore fille, & qui avoit esté fiancée à l'un des Curiaces, vint au devant de lui hors de la porte Capene, & quand elle eut reconnu sur les épaules de son frere, la cotte-d'armes de son fiancé, qu'elle avoit faite elle-mesme, elle s'arracha les cheveux, appella le mort par son nom, & donna toutes les marques d'un cœur veritablement affligé.

14. Horace se mit en colere des plaintes, & des lamentations que faisoit sa sœur, dans une si grande victoire, & dans une joie si publique ; de sorte qu'ayant mis la main à l'épée, il en donna au travers du corps de cette fille, en prononçant ces paroles, *Va*, dit-il, *va trouver ton fiancé avec cette amour impudente, qui t'a fait mettre en oubly deux freres morts, un frere vivant, & la gloire de ta patrie. Perisse de la mesme sorte, quelque Romaine que ce soit qui pleurera pour un ennemy.* Cette action sembla inhumaine & cruelle & aux Senateurs, & au peuple ; mais le service qu'il venoit de rendre à l'Empire, sembloit en quelque sorte excuser ce crime. On ne laissa pas neantmoins de le faire comparoistre devant le Roy. Mais le Roi qui ne voulut pas rendre en cette occasion un jugement si funeste, & si desagreable à la multitude, ny estre enfin l'auteur du supplice qui le devoit suivre, ayant convoqué l'assemblée du peuple, Je commets, *dit-il*, deux hommes pour faire le procez à Horace, selon la Loy, touchant le crime de perduellion. (*De leze Majesté.*) Cette Loy étoit redoutable, & estoit conçuë en ces termes,

Que les Duumvirs jugent celuy qui sera coupable du crime de perduellion. S'il en appelle, qu'il soûtienne son appel. Mais si le jugement des Duumvirs est confirmé, que l'on couvre la teste du criminel, qu'il soit pendu & étranglé à un gibet, & qu'il soit auparavant foüeté ou dans la ville ou au dehors. Les Duumvirs ayant esté créez suivant cette loy, condamnerent Horace, parce que suivant cette même loy, ils ne croyoient pas avoir la puissance d'absoudre mesme un innocent. Alors l'un des deux prononça contre Horace en ces termes. Horacé, *dit-il*, je te juge coupable du crime de perduellion, va Licteur, & luy lie les mains. Déja le Licteur approchoit, & preparoit la corde, lors que par le conseil de Tullus favorable interprete de la Loy, Horace dit qu'il en appelloit. Ainsi l'appel en alla devant le peuple; & dans une cause si extraordinaire, l'on fut touché principalement par Horace le pere, qui crioit à haute voix, que sa fille estoit morte avec justice, & que si la chose n'estoit ainsi, il se serviroit contre son fils, de la puissance & de l'authorité d'un pere. Il pria ensuite le peuple qu'on ne le privast pas du reste de ses enfans, luy que l'on voyoit nagueres avec une famille si florissante; & en mesme temps ce miserable vieillard, embrassant son fils, montroit les dépoüilles des Curiaces, élevées au lieu qu'on appelle aujourd'huy la pile d'Horace. *Quoy, Messieurs*, disoit-il, *pourriez-vous bien voir sous un gibet, parmy les gesnes & les tortures, celuy que vous venez de voir dans l'honneur, & comme marchant en triomphe aprés une victoire qu'il a gagnée, & dont vous recueillez tous les fruits? Les Albains mesmes auroient de la peine à souffrir un spectacle si épouvantable & si honteux. Va Licteur, lie les mains qui viennent d'acquerir au peuple Romain, la domination & l'Empire; va couvrir la teste du liberateur de cette ville; attache son corps à un gibet; frappe à coups de foüet ce miserable, ou au dedans de nos murailles, pourveu que ce soit entre les armes & les dépoüilles de nos ennemis; ou au dehors de nos murailles, pourveu que ce soit entre les sepultures des Curiaces. Car enfin en quels lieux le pouvez-vous mener où*

n'éclate

'*éclate pas sa gloire, & où les marques de sa vertu ne le ga-
rantissent pas de l'infamie de ce supplice?* Le peuple ne pût
oir sans pitié les larmes du pere, ni le courage du fils qui
e changea point de visage, en l'un ni en l'autre danger;
c le renvoia absous, plûtôt par l'admiration de sa vertu,
ue par la justice de sa cause. Toutefois afin qu'un meur-
'e si manifeste fût reparé en quelque sorte, on commanda
u pere de faire faire à son fils cette reparation des deniers
ublics. Et aprés quelques sacrifices propiciatoires, dont
: charge fut depuis donnée à la famille des Horaces, on
it en travers dans la ruë, une piece de bois, & comme
c'eût été sous un gibet, on fit passer Horace par dessous,
ant la teste couverte. Cela a esté conservé jusqu'à no-
re siecle, aiant toûjours esté refait aux dépens du public,
: s'appelle encore aujourd'huy la Perche de la sœur.
'n fit la sepulture de la sœur d'Horace, au même lieu où
le estoit tombée morte. Mais au reste la paix ne fut pas
e longue durée entre Rome & Albe, & fut bien-tôt rom-
uë par l'indignation du peuple, qui ne pouvoit endu-
:r, qu'on eust commis la fortune publique à trois soldats
ulement. Ainsi il corrompit facilement l'esprit de son
'ictateur, qui estoit facile & leger; & parce que les bons
onseils de ce Dictateur, ne lui avoient pas bien succedé,
tâcha par de lâches moyens de se reconcilier avec le
euple, & de rentrer dans ses bonnes graces. Comme il
'oit auparavant cherché la paix dans la guerre, il com-
ença alors de chercher la guerre dans la paix; voyant
onc que la ville avoit plus de courage que de force, il
ccita en secret les autres peuples de prendre les armes
ontre Rome, & de lui declarer la guerre ouvertement.
Quant à lui, il se reserva avec les siens pour la trahison
u'il vouloit faire contre les Romains par le moien de l'a-
ance qu'il avoit faite avec eux. Les Fidenates colonie des
omains, aiant attiré les Veiens à leur entreprise, prennent
s armes, & se preparent à la guerre, par les promesses
ue leur firent les Albains. Tullus voyant que Fidene s'é-
it ouvertement revoltée, manda Metius & ses troupes,
marcha contre les ennemis. Lors qu'il eut passé le Teve-
ron,

ron, il campa au lieu où s'assemblent les deux eaux. Cependant l'armée des Veiens passa le Tibre entre ce lieu-là, & Fidene. Elle tenoit la pointe droite proche du Fleuve, & les Fidenates prirent la gauche plus prés des montagnes. Tullus opposa ses gens aux Veiens & ordonna les Albains contre les Fidenates. Au reste, leur chef ne montra pas plus de courage que de foy; De sorte que n'aiant pas eu la hardiesse ou de tenir ferme, ou de passer ouvertement du costé des ennemis, enfin se retira peu à peu vers les montagnes. Ainsi s'estant imaginé qu'il avoit pris assez d'avantage, il commença à encourager ses gens, & comme il estoit en doute de ce qu'il feroit, il les disposa en bataillons, afin de gagner tousjours le temps, & se ranger du parti que la fortune favoriseroit. D'abord les Romains qui étoient les plus proches d'eux, s'étonnerent de se voir abandonnez en flanc, par le depart de leurs alliez; & en même temps ils envoierent un cavalier à Tullus, pour lui dire que les Albains se retiroient. Ce Prince dans un si grand sujet d'épouvante, voüa deux Saliens, & des Temples à la pâleur, & à la crainte; & aussi-tôt il reprimanda tout haut ce Cavalier, afin que les ennemis l'entendissent, & lui commanda de retourner au combat. Il lui dit qu'il n'y avoit rien à craindre, & que par son commandement, les troupes des Albains étoient allées enfermer les Fidenates, qui étoient foibles & sans defense par le derriere. Il lui commanda aussi de donner ordre de sa part à tous les gens de cheval, de tenir leurs lances levées, afin d'empêcher la plupart de l'infanterie Romaine, de voir la retraite & la trahison des Albains. Ceux qui les avoient veus, & qui avoient entendu parler le Roy, estimerent qu'il disoit vrai, ils en combattirent avec plus de confiance de courage, & la crainte s'en repandit parmy les Fidenates, qui avoient aussi entendu Tullus: car la plus grande partie sçavoit la langue Latine, comme estant une colonie des Romains. C'est pourquoy afin de n'estre pas enfermez par les Albains, qui pouvoient descendre des montagnes & fondre promptement sur eux, ils tournerent le dos & prirent la fuite. Tullus les pour-

ourſuivit chaudement, & aiant defait la pointe des Fide-
nates, il retourna avec plus de violence contre les Veiens,
épouvantez par la crainte & par la fuite des autres. Mais
ils n'eurent pas le courage de ſoûtenir ſon effort, ils fu-
rent bien-tôt mis en deroute, ſans ſçavoir quels chemins
ils pourroient prendre. ; car le fleuve qu'ils avoient à
dos, leur defendoit le paſſage. Neantmoins quand ils ſe
virent contraints de prendre la fuite, les uns abandon-
nant honteuſement leurs armes, ſe precipiterent aveu-
glément dans le fleuve, & les autres qui étoient demeu-
rez en ſuſpens ſur le rivage, entre la fuite & le combat,
furent defaits & taillez en pieces. Juſques-là les Romains
n'avoient jamais donné de bataille qui eût eſté ſi cruelle
& ſi ſanglante. Alors les Albains qui avoient eſté ſpecta-
teurs du combat, deſcendirent dans la plaine, & Metius
vint ſe réjouïr avec Tullus de ſa victoire. D'ailleurs Tul-
lus fit à Metius toute ſorte de bon accueil, & lui comman-
da de joindre ſes troupes avec celles des Romains. Il or-
donna un ſacrifice expiatoire pour le lendemain, & auſſi-
toſt qu'il fut jour, & que toutes les choſes furent preſtes
selon la couſtume, il fit aſſembler les deux armées pour
leur parler. Les trompettes ayant commencé par l'ex-
tremité du camp, appellerent les Albains les premiers.
Et comme ils avoient envie d'entendre parler Tullus, &
que cela leur ſembloit nouveau, ils s'approcherent auſſi
pour l'entendre, le plus prés qu'il leur fut poſſible. On
fit mettre derriere eux à deſſein de les enfermer une le-
gion Romaine en armes ; & l'on donna ordre aux Capi-
taines d'executer ſur le champ, le commandement qu'on
leur feroit. Alors le Roy parla de la ſorte. *Romains*, dit-il,
*jamais en quelque guerre vous avez eu ſujet de rendre gra-
ces aux Dieux immortels, & enſuite à voſtre vertu ce fut ſans
doute dans la bataille que nous donnâmes hier. En effet, on
combattit moins contre des ennemis, que contre la perfidie &
la trahiſon des alliez. Ce qui eſt ſans doute le combat le plus
grand, & le plus funeſte de tous. Et certes afin que vous ne
vous abuſiez point par une fauſſe opinion, les Albains ſe reti-
rerent ſur les montagnes, ſans en avoir receu mes ordres. Et
quoy*

quoy que j'aye pû dire, je ne leur fis point ce commandement; mais je feignis adroitement de l'avoir donné, de peur que vous ne perdissiez courage; ſçachant la perfidie des Albains, & afin que l'ennemy s'imaginant qu'on l'alloit attaquer en queuë, fût mis en fuite par ſa propre crainte. Ce n'eſt pas que je veuille croire que la faute que je condamne, ſoit commune à tous les Albains. Ils ont ſeulement ſuivi leur chef, comme vous euſſiez fait vous-mêmes, ſi j'euße fait retirer mon armée. Metius que vous voyez, a été leur guide dans le chemin qu'ils ont pris; Metius a eſté la cauſe & l'artiſan de cette guerre; Metius a eſté l'infracteur de l'accord des Romains, & des Albains. Qu'un autre ait donc la hardieſſe d'entreprendre la meſme choſe, ſi je ne fais de celuy-ci un exemple formidable à tous les hommes. Alors les Centurions armez ſe mirent alentour de Metius, & le Roy pourſuivit ainſi ſon diſcours. *Je prie les Dieux que mon entrepriſe me ſoit heureuſe, & favorable au peuple Romain & à vous peuple d'Albe. J'ay deßein de tranſporter dans Rome tous les Albains, de leur donner droit de bourgeoiſie, d'admettre au nombre des Senateurs les plus conſiderables d'entr'eux, & enfin d'en faire une ſeule ville, & une ſeule republique: afin que comme autrefois l'Eſtat des Albains fut diviſé en deux peuples, il ſoit maintenant remis en un.* Bien que la jeuneſſe d'Albe ne fuſt pas de ce ſentiment, neantmoins comme elle ſe voyoit ſans armes environnée de gens d'armes, la crainte l'obligea de demeurer dans le ſilence.

13. Et auſſi-toſt Tullus s'addreſſant à Metius. *Metius Suffetius*, dit-il, *ſi tu pouvois apprendre à garder ta foy, & à obſerver des traitez, je tâcherois de t'enſeigner cette belle ſcience, tandis que tu és encore au monde. Mais puiſque ton eſprit en eſt incapable, il faut que tu enſeignes aux hommes par la rigueur de ton châtiment, que les choſes que tu as violées ſont venerables & ſaintes. Comme tu nous as naguere montré que ton eſprit balançoit, entre le party de Rome & le party de Fidene, ainſi tu donneras icy ton corps pour être mis en deux pieces.* Aprés ce diſcours, il fit attacher Metius à deux chariots, attelez de quatre chevaux, & les fit tirer en meſme temps, l'un d'un côté & l'autre de l'autre: de ſorte que
cha-

que chariot emporta une partie du corps de ce miserable. Tout le monde détourna les yeux d'un spectacle si plein d'horreur ; & ce fut là chez les Romains, le premier & le dernier supplice, où l'on témoigna qu'on avoit presque perdu la memoire de l'humanité. Car au reste les Romains se peuvent vanter qu'il n'y a point eu de peuples qui ayent davantage recherché la moderation des peines.

16. Cependant on avoit envoyé à Albe de la cavalerie pour faire passer à Rome, le menu peuple, & ensuite on y mena des legions afin de raser la ville. Quand elles y furent entrées, on n'y vid point ce tumulte, & cette frayeur qu'on voit ordinairement dans les villes prises, lorsque les portes ayant esté rompuës, les murailles renversées, & la forteresse emportée de force, les cris de l'ennemy, & les soldats qui courent en armes de tous côtez, mettent tout à feu & à sang ; Mais il n'y avoit de toutes parts qu'un épouvantable silence, & une tristesse muette. La douleur possedoit de telle sorte les habitans de cette ville, qu'elle leur ôtoit le jugement de discerner ce qu'ils laisseroient, ou ce qu'ils emporteroient plûtôt. Et comme ils étoient sans conseil, ils se demandoient les uns aux autres, ce qu'il estoit besoin de faire. Quelquefois ils s'arrestoient à la porte de leurs maisons, quelquefois ils entroient dedans pour les revoir la derniere fois, & les revisitoient de tous costez, comme pour leur dire un dernier adieu. Mais quand les gens de cheval qui avoient ordre de les faire partir, eurent commencé à les presser, qu'on entendit des extremitez de la ville, le fracas des maisons qu'on abbatoit, & que la poudre que faisoient les ruïnes, eut comme un grand nuage remply l'air & offusqué les yeux, alors chacun prit à la haste tout ce qu'il pouvoit emporter, abandonnant le reste avec leurs dieux domestiques, & les maisons où ils avoient pris naissance, & où ils avoient esté enlevez. Ainsi les ruës estoient pleines de grandes troupes de malheureux, qui alloient changer de païs. Et en se regardant les uns les autres, ils faisoient naistre parmi eux une compassion mu-

 tuelle,

tuelle, qui renouvelloit leurs larmes à chaque pas. On entendoit en mesme tems des voix lamentables, principalement des femmes qui jettoient des sanglots & des gemissemens, en passant devant les Temples occupez par des gens de guerre, comme si elles eussent laissé les Dieux captifs entre les mains de leurs ennemis. Aussi-tost que les Albains furent sortis de la ville, les Romains la raserent; & une heure seulement ruïna l'ouvrage de quatre cens ans, que la ville d'Albe avoit duré. Cependant Rome s'augmenta de la ruïne de cette ville, le nombre de ses Citoyens se redoubla; on y ajouta le Mont Celius, & afin que cét endroit se peuplast plus facilement, Tullus y fit bastir un Palais, où il vint ensuite demeurer.

17. Il mit au nombre des Senateurs, pour faire croistre cette partie de la Republique, les principaux des Albains, comme les Tulliens, les Serviliens, les Quintiens, les Geganiens, les Curiaces, & les Cleliens. Et pour faire les assemblées du Senat, il lui assigna un Temple, qui a esté appellé la Cour d'Hostilie jusqu'au siecle de nos peres. Au reste, afin d'augmenter tous les ordres de l'Estat, par le moïen de ce nouveau peuple, il leva dix compagnies de cavalerie qui etoient composées d'Albains. Il remplit aussi le nombre des vieilles Legions de ce nouveau peuple, & en leva de nouvelles. Tullus se confiant à de si grandes forces, declara la guerre aux Sabins qui étoient en ce tems-là, aprés les Toscans les plus puissans & les plus forts par le nombre & par les armes. Il y avoit eu de part & d'autre quelque injure receuë, & les choses qui avoient esté ravies, avoient esté en vain redemandées. (*la Déesse des Bains.*) Tullus se plaignoit qu'on eût pris dans une foire proche du Temple de Feronie quelques Marchands de Rome; & les Sabins disoient que quelques-uns de leurs gens s'étant auparavant rendus dans l'asyle d'un bois sacré, avoient pourtant eté retenus à Rome. Ce sont là les causes que l'on apportoit de la guerre. Mais dautant que les Sabins n'avoient pas perdu la memoire qu'une partie de leurs forces avoit été transportée dans Rome par Tatius, & que l'Etat des Romains avoit été encore depuis

peu

peu augmenté par le peuple d'Albe, ils recoururent à un secours étranger. La Toscane estoit voisine, & les plus proches d'entre les Toscans étoient les Veiens. Comme ils conservoient un reste de dépit & de haine des guerres passées, qui les sollicitoit à la rebellion, les Sabins en tirerent quelques volontaires: & la recompense qu'on offrit, attira quelques vagabonds du menu peuple. Mais on ne donna aux Sabins aucun secours au nom du public; tant les Veiens eurent de respect pour la tréve qu'ils avoient jurée avec Romulus. Lors qu'on faisoit de part & d'autre les preparatifs de la guerre, on creut que l'avantage seroit pour celui qui commenceroit le premier. C'est pourquoi Tullus prevint les Sabins, & s'alla jetter dans leurs terres. Il se donna un grand combat par delà la Forest de Malieuse, où l'armee des Romains se signala glorieusement, & par le courage des Legions, & par la valeur de la nouvelle Cavallerie. Car les bataillons des Sabins furent rompus par les gens de cheval, qui fondirent soudainement sur eux; de sorte qu'ils ne peurent ensuitte ny se rallier pour combattre, ny se dêbarasser pour fuïr, sans un épouvantable carnage. Aprés la defaite des Sabins, le Regne de Tullus & l'Estat de Rome étant devenu plus considerable par sa gloire & par sa puissance, on apporta nouvelle au Roi & au Senat, qu'il avoit pleu des pierres sur le Mont-Alban. Mais parce qu'on ne peut croire ce rapport, on envoya des gens sur les lieux afin de voir ce prodige; & en leur presence il tomba des cailloux du Ciel, comme si c'eût été de la gresle. Il sembla mesme que l'on entendoit une forte voix qui venoit du Sacré boccage, & qui enjoignoit aux Albains de faire selon les coûtumes de leurs Peres, les sacrifices, dont ils avoient oublié l'usage, comme s'ils eussent quitté leurs Dieux aussi bien que leur Patrie, pour suivre les Dieux des Romains, ou que par un dépit de leur infortune, comme il arrive quelquefois, ils voulussent entierement abandonner le culte des Dieux. Les Romains estonnez de ce prodigue firent durant neuf jours des sacrifices publics, soit pour satisfaire à cette voix celeste qu'on avoit entenduë sur le Mont Alban;

car on a dit aussi cela, soit que ce fût par l'avertissement des Devins. Depuis, cette ceremonie est demeurée, que toutes les fois qu'un semblable prodige arriveroit, on ne vaqueroit à aucune chose durant neuf jours. Peu de tems aprés les Romains furent travaillez de la peste; & bien qu'elle les rendist plus pesans & comme incapables de la guerre, neantmoins ce Prince belliqueux ne faisoit point de treves avec les armes. Il s'imaginoit que les jeunes gens se porteroient mieux dans la campagne, que dans le repos de leurs maisons: mais enfin il fut lui-mesme attaqué d'une longue, & fascheuse maladie. Elle abbatit de telle sorte la fierté de son esprit avec les forces de son corps, que ce Prince qui auparavant ne croyoit rien de plus indigne d'un Roi, que d'appliquer son esprit aux ceremonies de la Religion, se laissa tomber en un instant dans toutes sortes de superstitions grandes & petites, & remplit une autrefois le peuple de devotion & de pieté. Ainsi les Romains reprenant la façon de vivre qu'on avoit observée sous Numa, crurent que le seul remede qu'ils pouvoient trouver en leurs maux étoit de prier les Dieux, & d'implorer leur misericorde. On rapporte que le Roi même lisant les memoires de Numa, & y ayant trouvé qu'on avoit fait quelques secrets sacrifices à Jupiter Elicien, se cacha pour les celebrer; mais que ce sacrifice n'ayant pas esté fait avec toutes les ceremonies requises, non seulement il n'apparut à ce Prince aucune vision celeste, mais que Jupiter en colere d'avoir esté importuné par une fausse pieté, le frappa d'un coup de foudre, & le brûla avec sa maison. Tullus regna trente-deux ans; avec toute la gloire qu'on peut acquerir dans la guerre. Et aprés sa mort, le Gouvernement retourna entre les mains des Senateurs, suivant la coûtume qui avoit déja été observée. Ils nommerent donc un Entre-roy, qui ayant fait assembler ce Peuple pour proceder à l'election d'un Roi, Ancus Martius fut éleu, & confirmé par le Senat, & fut le quatriéme Roi des Romains.

18. Il estoit petit-fils de Numa, & estoit né de sa fille, C'est pourquoy comme il se ressouvenoit de la gloire de

son ayeul, & que le regne de son predecesseur, glorieux en toutes les autres choses, n'avoit pas eu toutes sortes de prosperitez, ou pour avoir negligé la Religion, ou pour l'avoir mal observée, il crut qu'il ne devoit rien avoir en plus grande recommandation que de faire celebrer les sacrifices, comme Numa les avoit instituez: Et en même tems il donna ordre au grand Pontife de les extraire des Memoires de ce Roi, & de les exposer au public, afin que chacun en eût connoissance. Les Citoyens qui ne demandoient que du repos, & les Villes prochaines en conceurent l'esperance que ce Prince se regleroit sur les mœurs & sur les institutions de son ayeul. C'est pourquoi les Latins avec lesquels on avoit fait alliance durant le regne de Tullus, commencerent à remuer. Ils firent des courses dans le territoire des Romains, & lors qu'on leur eut envoyé demander ce qui avoit esté pris, ils ne firent qu'une response superbe, s'imaginant que le Roy de Rome demeureroit dans l'oisiveté, parmi les Temples & les Autels. En effet Ancus estoit d'un naturel moderé, & tenoit quelque chose de Romulus & de Numa, qu'il avoit toûjours dans la memoire. Mais encore qu'il connût bien que la paix avoit été plus necessaire au regne de son ayeul dans la conduite d'un peuple altier & nouveau, outre que Numa eut cét avantage que sa tranquilité ne rencontra point de tempestes; toutefois comme Ancus ne croyoit pas obtenir si facilement le mesme bonheur, & qu'il apprehendoit qu'on ne voulût essayer sa patience, & la mespriser ensuite, il estima qu'il luy seroit plus avantageux de suivre l'exemple de Tullus que celuy de Numa. Mais comme Numa avoit institué dans la paix les ceremonies de la Religion, il voulut establir les ceremonies qui concernent la guerre: & afin qu'on ne fist pas seulement la guerre, mais qu'elle fût auparavant declarée avec quelque sorte de solemnité, il fit mettre par escrit la forme de redemander les choses, telle que les Feciaux l'observent encore aujourd'hui, qu'il avoit empruntée des Equicoles peuple ancien. Lors que le Heraut est arrivé sur les frontieres de ceux à qui l'on veut de-

mander reparation d'une injure & le butin qu'ils ont pris, aiant la têté voilée d'un filet de laine. *Ecoute*, dit-il, *Jupiter: écoutez frontieres, & alors il nomme de quel peuple. Que la raison & la Justice m'écoutent, je suis le Heraut du peuple Romain, je suis envoyé justement; que l'on ajouste foi à mes paroles.* Aprés cela il fait ses demandes, & appelle Jupiter en témoignage de son Action. *Si*, dit-il, *si je demande injustement qu'on rende tels hommes & telles choses, & au peuple Romain & à moi, ne me permets jamais, ô Jupiter de retourner dans ma Patrie.* Il prononce ses paroles tout aussi-tôt qu'il est entré dans leurs frontieres: Il les prononce au premier qu'il rencontre, quand il entre dans la ville, & qu'il est arrivé dans la place, en changeant seulement quelques mots de la forme de sa declaration. Que si on ne lui rend pas ceux qu'il demande dans trente-trois jours accomplis (car on en donne autant à cette ceremonie) il declare la guerre en ces termes. *Ecoutez Jupiter & vous Junon. Ecoutez Quirinus, écoutez Dieux du Ciel, de la Terre & des Enfers, je vous prens à témoin que ce peuple (qu'il nomme) est injuste, & qu'il ne veut pas nous faire justice. Mais quand nous serons en nôtre païs, nous consulterons les plus vieux pour sçavoir par quels moiens nous pourrons reprendre nos droits, & ce qui nous a été enlevé.* Quand ce Heraut étoit retourné à Rome pour consulter sur ce sujet; aussi-tôt le Roi en demandoit l'avis du Senat presque en ces termes. *Dites-moy*, disoit-il, au premier à qui il demandoit son opinion, *ce que vous pensez touchant les choses, les differends & les causes que le Pere Patrat du peuple Romain des Quirites a specifiées au Pere Patrat des anciens Latins, & même aux anciens Latins. Ils n'ont point rendu ces choses, ils ne les ont point payées, ils n'en ont point fait de satisfaction, bien qu'il falût ou les rendre, ou les payer, ou en faire satisfaction.* Alors celuy de qui il avoit demandé le sentiment: *Je suis d'avis*, disoit-il, *qu'on les reprime par une juste & legitime guerre; c'est à quoy je consens & je conclus.* Aprés cela, on demandoit par ordre à chacun son opinion, & quand la plus grande partie de ceux qui estoient au conseil estoient d'un même sentiment, alors on entreprenoit

prenoit la guerre d'un commun consentement. Le Fecialien alloit porter une javeline ferrée, ou sanglante brûlée par le bout sur les frontieres des ennemis, & en la presence au moins de trois personnes âgées de quatorze à quinze ans, il prononçoit ces paroles. *Comme les Peuples des anciens Latins ont outragé le peuple Romain des Quirites, & comme quoi le peuple Romain des Quirites a resolu de faire la guerre contre les anciens Latins, & que le Senat du peuple Romain des Quirites a consenty & arresté que la guerre se fist contre les anciens Latins. Pour ces causes le peuple Romain & moi, nous commençons & declarons la guerre aux peuples des anciens Latins.* Et apres avoir parlé il jettoit une javeline dans leurs frontieres.

19. Ce fut ainsi que l'on demanda aux Latins les choses qu'ils avoient alors enlevées; ce fut ainsi qu'on leur declara la guerre, & c'est là la coustume qu'on a depuis toûjours observée. Enfin Ancus aiant remis aux Prêtres le soin de ce qui concerne la Religion, & levé une nouvelle armée, marcha contre Politorium ville des Latins & la prit de force: Et suivant la coustume des Roys ses predecesseurs, qui avoient augmenté l'Etat des Romains, en donnant à leurs ennemis droit de bourgeoisie dans leur Ville, il transporta dans Rome tout le menu peuple. Mais parce que les anciens Romains occupoient tout ce qui est alentour du Mont Palatin; les Sabins les environs du Capitole, & de la forteresse, & les Albains le Mont Celius, on donna l'Aventin à ce nouveau peuple qui fut introduit dans Rome. Quelque tems aprés on y ajoûta de nouveaux Citoyens, lors que les villes de Telene, & de Ficane eurent esté prises. Quelque tems aprés on alla une autrefois attaquer Politorium, dont les anciens Latins s'estoient emparez, parce qu'ils la trouverent vuide & sans defense.

20. Cela fut cause que les Romains se resolurent de faire raser cette Ville, pour empescher que desormais elle ne servist de retraite aux ennemis. Au reste tout l'effort de la guerre aiant esté tourné du côté de Medullie, on ne sçauroit dire quel parti eut plus d'avantage, & la Victoi-

re inclinoit tantost d'un côté & tantost d'un autre. Certes, outre que cette place estoit forte, par les remparts, & par la garnison qui étoit dedans, l'armée Latine s'étant campée assez prés de celle des Romains, elle en vint souvent aux mains avec eux. Mais enfin; Ancus secouru de toutes ses forces, deffit les Latins dans une bataille, & ensuite il s'en retourna à Rome avec le grand butin qu'il avoit fait. Il y receut au nombre des Citoyens plusieurs milliers de Latins; & pour joindre l'Aventin au Palatin, on leur donna pour leur habitation tout cét espace qui est alentour du Temple de la Deesse Murtie.

21. On y ajoûta aussi le Janicule, non par faute de place, mais de peur que les ennemis n'en fissent quelque jour leur forteresse.

22. On ne l'environna pas seulement d'une muraille, mais on trouva bon pour la commodité du passage, de l'attacher à la ville par un Pont de bois, qui fut le premier que l'on bâtit sur le Tybre. On met aussi entre les ouvrages d'Ancus le fossé des Quirites, qui n'est pas une petite defense pour les avenuës du côté des plaines. Lors qu'un si grand accroissement se fut fait dans Rome, comme parmy une si prodigieuse quantité de peuple, il estoit bien mal-aisé de discerner les bonnes & les mauvaises actions qui se confondoient ensemble, & que l'on commettoit en secret une infinité de crimes; enfin pour épouvanter les méchans, & reprimer cette licence qui s'augmentoit de jour en jour, on bastit au milieu de la ville une prison qui regardoit sur la place.

23. Non seulement la ville s'accrut sous le regne de ce Roy, mais encore son territoire. La forest de Mesie fut prise sur les Veiens; les frontieres du Royaume furent étenduës jusqu'à la mer, & l'on bâtit la ville d'Ostie sur l'embouchure du Tybre. On fit des salines aux environs, & aprés tant de belles choses qui furent faites dans la guerre, on agrandit le Temple de Jupiter Feretrien.

24. Durant le regne d'Ancus, Lucumon personnage courageux & puissant par ses richesses, vint demeurer dans Rome par le desir & l'esperance de s'avancer dans les

hon-

honneurs qu'il n'avoit pû acquerir dans Tarquines d'où il eſtoit, mais d'une maiſon eſtrangere. Il eſtoit fils de Demarathe Corinthien, qui ſe retira de ſon pays à cauſe de quelques troubles, & s'arrêta d'avanture dans Tarquines, où il eſpouſa une femme dont il eut deux enfans, Lucumon & Arvus. Lucumon ſucceda à tous les biens de ſon pere; car Arvus mourut avant luy, ayant laiſſé ſa femme groſſe, & Demarathe ne ſurvécut pas long-temps Arvus. De ſorte que comme il ne ſçavoit pas que ſa bru fût groſſe, il ne parla point dans ſon teſtament de ſon petit-fils, qui étant né depuis la mort de ſon aieul, ſans avoir aucune part à ſes biens, fut appellé Eugerius à cauſe de ſa pauvreté. (*Ce mot vient d Egens, c'eſt à dire pauvre.*) Quant à Lucumon qui eſtoit heritier de tous les biens de ſon pere, à qui les richeſſes avoient déja élevé le courage, il les augmenta de beaucoup par le mariage de Tanaquil, qui eſtoit de grande maiſon, & qui ne ſe fût point ayſément réſoluë à deſcendre en un rang plus bas que celuy où elle eſtoit née. Lors qu'elle fut mariée à Lucumon, & qu'elle eut reconnu que les Toſcans mépriſoient ſon mary, comme eſtant ſorty d'un eſtranger banny de ſon pays, elle ne put endurer plus long-temps cette indignité: Ainſi mettant en oubli l'amour que la Nature donne pour le pays, elle ne ſe soucia pas de le quitter, pourveu qu'elle pût voir ſon mary dans les honneurs, & fit deſſein de ſortir de Tarquines. Elle crut que Rome eſtoit le lieu le plus propre pour ſe retirer, & que ſon mary qui étoit brave & courageux, ſe feroit bien-toſt eſtimer parmi un nouveau peuple, chez qui la Nobleſſe s'acquiert par le moyen de la Vertu. Elle ſe repreſentoit que Tatius qui eſtoit Sabin y avoit regné; Que Numa avoit été tiré de la ville de Cures, pour monter au thrône de Rome; & qu'Ancus qui eſtoit né d'une Sabine, & qui n'eſtoit illuſtre que par la memoire de Numa, avoit auſſi regné chez les Romains. Enfin elle perſuada bien-toſt à ſon mari qui eſtoit ambitieux d'honneur, & qui d'ailleurs n'eſtoit attaché à la ville de Tarquines que du coſté de ſa mere, de regarder les meſmes choſes, & de

porter ses esperances où les autres estoient montez. Ils allerent donc à Rome, & firent transporter tous leurs biens. Comme ils furent arrivez proche du Janicule, & qu'ils estoient encore dans leur coche, une Aigle décendit doucement sur eux, osta le chapeau de Lucumon, & aprés avoir volé quelque tems avec un grand bruit au dessus du coche, elle luy remit adroitement son chapeau sur la teste, comme si les Dieux l'eussent envoyé exprez pour luy rendre ce service; & aussi-tost elle prit son vol vers le Ciel. On dit que Tanaquil qui estoit sçavante dans les presages celestes, comme sont ordinairement tous les Toscans, receut celuy-cy avec joye, & qu'en embrassant son mari, elle luy dit qu'il n'esperât que des choses grandes & relevées; qu'un tel oiseau étant decendu d'une telle region du Ciel, estoit venu comme messager d'un tel Dieu, pour luy en donner le presage en volant alentour du plus haut sommet de l'homme, & qu'il avoit levé l'ornement qui couvre la teste de l'homme; pour le remettre tout à l'heure par un commandement des Dieux. Ils entrerent dans la ville avec ces pensées & ces esperances; Ils y acheterent une maison, & Lucumon se fit appeller Lucius Tarquinius.

25. La nouveauté & ses richesses le rendirent bien-tôt considerable aux Romains; & luy-même autant qu'il lui fut possible; il contribua de son costé à l'avancement de sa fortune, en gagnant l'esprit de tout le monde, & par de douces paroles, & par la façon agreable dont il invitoit chacun à manger chez-lui, & par toutes sortes de courtoisies & bienfaits. Enfin sa reputation passa jusqu'à la Cour du Prince. Et aprés qu'il se fut fait connoistre au Roy, il acquit en peu de tems son estime & son amitié, en s'acquittant dignement de toutes les charges qui luy furent données; de sorte qu'on luy donna bien-tost entrée dans les conseils publics, & dans les conseils secrets, soit qu'il fallût deliberer des affaires de la guerre, ou des affaires de la ville: Et comme il avoit témoigné en toutes sortes d'occupations l'intelligence qu'il avoit en toutes choses, enfin le Roy le fit tuteur

teur de ses enfans par son testament. Ancus regna vingt-quatre ans, égal à tous ses predecesseurs, & par la gloire des armes, & par sa bonne conduite durant la paix.

26. Lors que les enfans du Roi approcherent de l'âge de puberté, Tarquin pressa d'autant plus de convoquer l'assemblée du peuple pour élire le Roi; Et le jour mesme qu'elle se fit, il trouva moïen de faire aller les Princes à la chasse. Il fut, dit-on, le premier qui fit des brigues pour parvenir à la Couronne, & qui fit au peuple une harangue premeditée, afin de gagner les esprits. *Il representa au peuple qu'il ne faisoit pas une chose nouvelle, qu'on ne devoit pas trouver étrange ce qu'il avoit entrepris; Qu'il n'étoit pas le premier estranger, mais le troisiéme qui avoit aspiré à la Couronne des Romains; Que Tatius non seulement d'estranger qu'il étoit, mais encore d'ennemy avoit esté fait Roi de Rome; Que Numa qui n'avoit aucune connoissance des affaires de Rome, avoit été par eux-mesmes & de leur propre mouvement appellé au thrône qu'il ne demandoit pas; Que pour luy aussi-tost qu'il avoit eu le pouvoir de disposer de soy-mesme, il estoit venu à Rome avec sa femme & tous ses biens; Qu'il y avoit passé un plus long espace de cet âge, où l'on est capable de plus grandes affaires, que dans son propre pays; Qu'il avoit appris sous un sage Maistre, sous le Roy Ancus les loix & les coustumes de Rome; Qu'il avoit disputé avec tout le monde, le prix de l'obéïssance & de la fidelité envers le Roi; & avec le Roi mesme, la gloire d'obliger tout le monde par de plus grandes liberalitez, & par des bien-faits plus signalez.*

(*Tarquinius Priscus cinquiéme Roy.*)

Comme tout ce qu'il disoit étoit veritable, le peuple d'un commun consentement resolut qu'il regneroit; Et la mesme ambition que ce personnage, illustre certes en toutes choses, avoit fait paroistre en demandant la Couronne, l'accompagna encore aprés l'avoir obtenuë.

27. De sorte que comme il ne songeoit pas moins à établir sa puissance qu'à augmenter la Republique, il mit au nombre des Senateurs cent hommes, qui furent depuis appellez ceux des moindres gens, & qui estoient

sans doute ses partisans & ses creatures, puisque c'estoit par ses faveurs qu'ils estoient montez à cét honneur.

28. La premiere guerre qu'il fit fut contre les Latins, sur qui il prit de force Appioles ; & aprés en avoir remporté un plus grand butin que le bruit de cette guerre ne le permettoit ; il fit celebrer à son retour des jeux plus pompeux & plus magnifiques que pas un des Roys ses predecesseurs.

29. Ce fut alors la premiere fois qu'on designa un endroit pour faire les lices, qu'on appelle aujourd'huy le grand Cirque.

30. On y marqua des places pour les Senateurs, & pour les Chevaliers, afin d'y faire des échafauts pour voir les jeux plus à leur ayse. Ils les virent donc de dessus ce eschaffauts qui estoient eslevez de terre de douze pied & soustenus par des pieces de bois faites en potence. L spectacle estoit de chevaux qui couroient un prix, & d certains hommes qu'on avoit particulierement fait veni de la Toscane, qui se battoient à coups de poing, arme seulement de gros gans ; Ces jeux ont esté depuis cele brez tous les ans, & ont esté diversement appellez, tar tost les jeux Romains, & tantost les grands jeux. L mesme Roi donna des places aux particuliers pour bast alentour du marché, & l'on y fit des galleries & des bou tiques.

31. Il faisoit dessein d'enfermer la ville de murailles, lo que la guerre des Sabins interrompit son entrepris Et certes cette guerre fut si prompte, que les ennem avoient passé le Teveron, avant que l'armée Romair pût aller au devant d'eux, & leur empescher le passag Cela fut causé qu'on commença à craindre dans Rome, que les Romains prirent l'allarme. Le premier comb qui fut donné coûta beaucoup de sang de part & d'autr & pas un ne remporta la victoire. Enfin les ennemis s'éta retirez, les Romains eurent le temps de se prepar de nouveau à la guerre. Tarquinius qui avoit remarqu qu'il manquoit de Cavalerie, resolut d'ajouster quelqu compagnies aux Ramnenses, aux Tatiens, & aux Luce

res, que Romulus avoit créez, & de les faire appeller de son nom.

32. Mais parce que Romulus n'avoit fait cela qu'aprés avoir consulté les Augures, Accius Nevius des plus renommez de ce temps s'opposa à ce dessein; & dit pour ses raisons, qu'il ne falloit en cette occasion ny rien changer, ny rien faire de nouveau, qu'auparavant les oyseaux n'eussent montré qu'on le pouvoit. Le Roy s'en mit en colere contre l'Augure, & se mocquant de son art, au moins on le rapporte ainsi, Grand & sage Devin, dit-il, consultez un peu vos presages, & dites-moy si ce que je pense maintenant se pourra faire?

33. Nevius ayant observé les presages sur ce sujet, luy respondit que la chose estoit possible; Et neantmoins, repliqua le Roy, je songeois si on pouvoit avec un rasoir couper une pierre à éguiser; Qu'on apporte donc un rasoir, & voyez si vous ferez ce que vos oiseaux vous promettent. Alors le Devin coupa, dit-on, cette pierre sans peine, & sans difficulté. On en erigea à Accius une statuë ayant la teste couverte, au mesme endroit où la chose fut faite, à main gauche du lieu où l'on tenoit le Senat, & sur les degrez mesme de la place où se faisoient les assemblées du peuple. On dit aussi que la pierre qui fut coupée, fut mise au même endroit pour laisser aux siecles suivans un témoignage de ce prodige. Cela fut cause que la science des Augures, & les Augures mesme acquirent tant d'authorité & de credit, que depuis on ne fit rien sans les consulter, soit dans la paix soit dans la guerre. On rompoit les Assemblées, on rappelloit les armées; enfin on ne deliberoit rien dans les plus importantes affaires, si les oiseaux, pour ainsi dire, n'en avoient donné leur avis. Tarquin mesme en ce temps-là ne changea rien dans les compagnies de Cavalerie; il se contenta de les augmenter, & par ce moyen ces trois compagnies furent composées de treize cens chevaux. Mais les derniers qu'on y ajoûta, prirent le nom des premiers; & parce que ces trois compagnies furent doublées, on les appelle maintenant les six compagnies. Ainsi cette partie

des

des troupes ayant esté augmentée, on combattit une autrefois contre les Sabins.

34. Mais outre que l'armée estoit devenuë plus puissante & plus nombreuse, on ajoûta encore la ruse à la force. On envoya des gens sur le rivage du Teveron, qui mirent le feu à de grandes piles de bois qui y estoient, & les pousserent en même temps dans la riviere. Ce bois qui s'alluma d'autant plus par le vent, & quelques petits bateaux sur lesquels on en avoit mis une partie, vinrent s'arrester contre les pieux du Pont, & y mirent aussi-tost le feu. De sorte que dans le combat, cela donna de l'épouvante aux Sabins; & quand ils eurent été defaits, la mesme chose empescha leur fuite. Plusieurs voulant éviter l'ennemy, se jetterent dans l'eau, où ils se noyerent, & leurs armes flottantes sur le Tybre, ayant esté reconnuës dans Rome, y apprirent cette victoire avant presque qu'on en pût avoir la nouvelle. Les gens de cheval emporterent la plus grande gloire de ce combat. Ils avoient eté ordonnez sur les ailes de l'Infanterie, & voyant que la bataille estoit repoussée, ils se jetterent si à propos sur l'ennemy, que non seulement ils arresterent les legions Sabines qui pressoient vivement les Romains, que l'on voyoit déja reculer, mais ils les mirent aussi-tost en fuite. Les Sabins pensoient se retirer sur les montagnes, mais il y en eut peu qui y arriverent, la plus grande partie, comme nous avons déja dit, fut poussée dans la riviere par les gens de cheval. Alors Tarquin ayant resolu de poursuivre l'ennemi épouvanté, envoya le butin & les prisonniers à Rome; & aprés avoir brûlé en un monceau les dépoüilles des ennemis, comme il en avoit fait vœu à Vulcain, il mena sans differer son armée victorieuse dans le pays des Sabins. Bien qu'ils eussent eu un si mauvais succez dans le combat, & qu'ils n'en pussent esperer de meilleurs; toutefois parce qu'ils n'avoient pas le temps de deliberer sur ce qu'ils feroient, ils allerent au devant des Romains avec des troupes assemblées à la hâte. Et enfin aiant encore été deffaits, & voyant leurs affaires desesperées, ils vinrent demander

a paix On leur osta Collatia, & toutes les terres d'alentour, & on laissa dans cette Ville avec une garnison Egerius, qui estoit neveu du Roy. Au reste j'ay appris que les Collatins se rendirent de cette façon, & que la formule de leur reddition fut telle. Le Roy leur fit cette question. *Estes-vous les deputez de Collatia? avez-vous été envoyez par le peuple Collatin, pour vous rendre vous & vostre peuple Collatin? Nous avons esté envoyez pour cela. Le peuple Collatin est-il en sa puissance? Il y est. Ne mettez-vous pas sous mon obéïssance, & au pouvoir du peuple Romain, vos personnes, le peuple Collatin, la terre, l'eau, vos frontieres, vos temples, vos ustenciles, & tout ce qu'il y a parmy vous, qui concerne les Dieux & les hommes? Nous mettons tout sous vostre puissance; & pour moy je vous reçoy.* Quand la guerre des Sabins fut achevée, Tarquin retourna triomphant à Rome, & ensuite il fit la guerre aux anciens Latins. Il ne se donna dans cette guerre aucune bataille generale : mais en attaquant les villes les unes apres les autres, Tarquin se rendit maître de tout ce qui dependoit des Latins. Il prit Cornicule, Ficulnée la vieille, Camerie, Crustumerie, Ameriole, Medullie, & Nomente, villes qui appartenoient aux anciens Latins, ou qui s'étoient données à eux. Et aprés cela, on fit la paix : Mais afin que le peuple ne fût pas plus oisif durant la paix que parmi les armes, Tarquin entreprit certains ouvrages avec plus d'ardeur & de passion, que tout ce qu'il avoit fait dans la guerre.

35. Il fit dessein d'achever d'enfermer la ville de murailles, ce qu'il n'avoit pas fait encore, parce que comme il commençoit, il en avoit été destourné par la guerre des Sabins. Il dessecha les lieux les plus bas de la Ville, qui sont alentour de la place, & mesmes les fonds qui sont entre les montagnes, par le moyen des égouts qu'il fit conduire de haut en bas dans le Tibre, parce que de ces lieux plats on ne pouvoit faire aysément écouler les eaux. Enfin il jetta dans le Capitole les fondements du Temple de Jupiter, qu'il avoit voüé dans la guerre des Sabins, comme s'il eût déja preveu la grandeur & la majesté qui devoit à l'advenir faire respecter ce lieu. En ce

temps-là il arriva dans le Palais un prodige qui fut merveilleux à voir, & merveilleux pour l'évenement. On dit que quantité de monde vid en feu la teste d'un jeune garçon qui dormoit, appellé Servius Tullus ; Qu'au grand bruit qui fut fait, quand on apperceut ce prodige, le Roy sortit pour le voir ; que comme l'un de ses domestiques apportoit de l'eau pour esteindre ce feu, la Reine l'arresta. Que le bruit aiant esté appaisé, elle defendit qu'on touchast à cet enfant, jusques à ce qu'il se fût éveillé de luy-mesme ; & qu'avec son sommeil cette flamme s'évanouït. Alors Tanaquil ayant tiré le Roy son mari à l'escart : Voyez-vous, dit-elle, ce garçon, dont nous faisons si peu d'estat, & que nous élevons dans une si grande bassesse ? Vous devez sçavoir qu'il sera quelque jour la lumiere qui nous éclairera dans nos plus fascheuses affaires, & qu'il servira de support à vostre Maison affligée. C'est pourquoy nous devons employer tous nos soins à le bien élever, luy qui doit estre un grand ornement, & pour le public, & pour nous en particulier. Depuis ils le considererent à l'égal de leur propre enfant, & le firent élever dans les exercices, & dans les sciences qui élevent l'esprit, & qui le portent aux grandes choses. Comme il estoit chery des Dieux, on réüssit facilement dans son éducation ; Il respondit en croissant à l'attente que l'on en avoit, & monstra bien-tost qu'il avoit un cœur veritablement Royal. Quand mesme il fut question de chercher un gendre à Tarquin, on ne trouva point de jeune homme parmy la jeunesse Romaine qui luy pût estre comparé ; de sorte que le Roy luy donna sa fille en mariage. Quelques raisons qu'on se puisse imaginer de sa grandeur & de son avancement, le grand honneur qu'on luy fit, m'empesche de croire, qu'il ait esté né d'une esclave, & qu'il fût lui-même esclave, durant qu'il estoit encore enfant. Je serois plûtôt de l'opinion de ceux qui disent, que dans la prise de Cornicule Servius Tullus le premier homme de cette ville, ayant esté tué, sa femme qui estoit grosse, fut reconnuë entre les autres esclaves, & mise en liberté par la Reyne, en con-

onsideration seulement de sa Noblesse, & qu'elle accoucha à Rome dans la maison de Tarquin; Que depuis ces eux femmes vescurent en grande amitié l'une avec l'aue; Que l'enfant qui avoit esté élevé à la Cour dés le erceau, y demeura toûjours ayné, & en grande recomandation, & que la fortune de la mere qui avoit esté rise dans le sac de sa Patrie, fut cause qu'on le crut né 'une esclave.

36. Environ trente-huit ans aprés que Tarquin eut ommencé de regner, Servius Tullus fut en grande estie dans l'esprit non seulement du Roi, mais des Senaeurs& du peuple. Alors les deux fils d'Ancus qui avoient ousjours conservé le ressentiment d'avoir esté privez de Couronne de leur pere, par la fraude de leur tuteur, & e voir regner dans Rome un étranger, qui n'estoit forny d'un peuple voisin, ny même de l'Italie, conceurent ncore un dépit plus grand de ne voir point d'apparence e recouvrer la Couronne aprés la mort de Tarquin. Ils e pouvoient endurer que de la teste d'un étranger la Couronne allast tomber, comme dans un precipice sur la este d'un valet, & qu'enfin un esclave né d'une esclave egnast dans la même ville, où cent ans auparavant Roulus né d'un Dieu, & Dieu lui-même avoit regné, tant u'il avoit esté sur la terre. Ils crurent donc qu'il estoit onteux au peuple Romain en general, & à leur Maison n particulier, que le thrône de Rome fût occupé non eulement par des étrangers, mais encore par des esclaes, lors qu'il y avoit des enfans masles d'Ancus qui pouient vanger cette injure. Ils resolurent de se servir de a violence pour effacer cetre honte, mais ils étoient plus nimez contre Tarquin que contre Servius, parce qu'ils ugeoiont bien que si le Roy échappoit de leurs mains il e vangeroit plus puissamment de l'entreprise de sa mort, que ne feroit un particulier, & que, quand ils auroient ué Servius, le Roy prendroit tel autre gendre qu'il uy plairoit, & le declareroit heritier & successeur du Royaume. C'est pourquoi ils conclurent de se deffaire du Roy, & y procederent en cette maniere. Deux des plus forts

forts & des plus hardis bergers qu'ils avoient choisis pour cette action, armez des bastons dont ils avoient accoustumé de se servir, vinrent en criant à la porte du Palais, comme s'ils eussent eu dispute ensemble, & par le grand bruit qu'ils firent, ils attirerent alentour d'eux tous ceux qui étoient en garde. Ensuite, comme l'un & l'autre invoquoit le Roy à haute voix, & que leurs cris penetrerent jusques dans le Palais, on les fit entrer tous deux, & on les mena devant le Roi. D'abord ils se mirent à crier tous deux ensemble, & pas-un ne vouloit souffrir que l'autre parlast. Mais enfin le Licteur leur ayant commandé de parler chacun à son tour, ils cesserent de crier, & de s'interrompre. L'un des deux suivant le dessein qu'ils avoient pris, commença aussi-tost à parler, & tandis que le Roy estoit attentif à l'entendre, l'autre luy donna un grand coup de hache sur la teste, & tous deux s'enfuyrent ayant laissé le fer dans la playe. Ceux qui estoient alentour de Tarquin, le receurent mourant entre leurs bras & les Licteurs se saisirent des meurtriers qui fuyoient. Cela ne se put faire sans un grand bruit; le peuple étonné accourut de toutes parts pour sçavoir ce que c'étoit, mais Tanaquil avoit fait fermer le Palais durant le tumulte, & commanda que tout le monde en sortît. En même tems, comme s'il y eût eu quelque esperance, elle donna ordre avec grand soin de faire apporter tout ce qui estoit necessaire pour panser une playe; & cependant elle chercha d'autres remedes, si d'avanture il n'y avoit point d'esperance de guerison.

37. Ainsi elle manda promptement Servius, & luy ayant monstré le Roi qui expiroit, elle lui prit la main, & le conjura de ne pas laisser sans vengeance la mort de son beau-pere, & de ne pas endurer que sa belle-mere demeurast honteusement exposée aux mépris & aux injures de ses ennemis. *Servius*, dit-elle, *si vous estes homme de cœur, le Royaume est à vous, & non pas à ceux qui viennent de commettre par les mains d'autruy une si méchante action. Relevez donc vos esperances, & suivez les Dieux qui vous menent, & qui ont autrefois monstré par le feu divin qui environnoi.*

roit vostre teste, combien vous seriez un jour illustre. Que e divine flamme vous excite maintenant; Reveillez vous 1, mais réveillez-vous veritablement, bien que nous soyons ngers, nous n'avons pas laissé de regner; Regardez qui estes, & non pas d'où vous estes sorty. Si vous ne pouvez resoudre de vous-mesme en une chose si prompte, & opinée, pour le moins suivez mes conseils. En voyant on ne pouvoit plus arrester ny les cris, ny les efforts a multitude, Tanaquil mit la teste aux fenestres qui rdent sur la ruë neuve (car le Roy demeuroit prés Temple de Jupiter Stateur) & de là elle parla au peu- Elle lui dit qu'il ne devoit rien apprehender, que le avoit este seulement estourdy, que le coup n'avoit été fort avant, qu'il estoit déja revenu à soy; qu'on t reconnu qu'il n'y avoit aucun danger, aprés avoir yé le sang de la playe; Que l'on devoit esperer de voir dans peu de temps, & que cependant il com- doit au peuple d'obéir à Servius Tullus, qui lui ren- it la Justice, & feroit toutes les autres choses qui de- dent de la dignité Royale. Alors Servius sortir en pu- revestū de la robe Royale, & accompagné des Li- rs, & s'étant assis dans le siege Roial, il depescha quel- s affaires, & feignit qu'il consulteroit des autres avec oi. Ainsi aiant caché quelques jours la mort de Tar- n, il asseura sa puissance sous ombre d'exercer la char- l'autruy..

(*Servius Tullus 6. Roy.*)

Enfin lors que cette mort eut esté découverte, par les urs & gemissements que l'on jettoit dans le Palais, Ser- s qui s'estoit appuyé d'un puissant secours, fut le pre- er qui regna dans Rome, par le seul consentement du at & sans avoir été éleu par le peuple. Pour les en- s d'Ancus, ils se retirerent à Suesse Pometie, ayant u que les Ministres de leur dessein avoient esté pris; le même le Roi vivoit encore, & que Servius avoit ite l'authorité & la puissance. Au reste, il ne travailla moins à establir sa grandeur par des secours domesti- es, que par l'assistance du public. Car afin que les

enfans

enfans de Tarquin ne fissent pas contre lui les mêmes de
seins, que les enfans d'Ancus avoient fait contre Ta
quin, il maria ses deux filles aux deux enfans du feu R
Lucius, & Arvus. Il ne pût forcer toutefois la necessi
de la destinée par les artifices humains. Il ne pût empe
cher que le desir de regner ne s'emparât de ses plus pr
ches, & lui rendist toutes choses contraires & mal asse
rées.

38. Cependant pour le bien & pour la tranquillité
l'Estat present, il entreprit à propos la guerre contre l
Veiens (car la treve estoit deja finie) & contre les autr
Toscans. Le courage & le bonheur de Tullus par
rent en cette expedition: Car aprés avoir mis en fui
une grande armée des ennemis, il s'en retourna à Ror
Roy paisible, & assuré de sa puissance, quoy que l'on e
voulu faire pour sonder les sentimens du Senat & du pe
ple.

39. Il entreprit en suite le plus grand ouvrage qui
pouvoit entreprendre durant la paix, voulant que cor
me Numa avoit esté le fondateur des ceremonies qui co
cernent la Religion, la posterité reconnût Servius pou
l'autheur de la distinction des rangs & des condition
qui ajoûtent quelque lustre aux richesses des Citoyen
Ainsi il institua le Cens, c'est à dire qu'il fit faire le d
nombrement des Citoyens, & de leurs biens; la cho
certes la plus utile qu'on pouvoit s'imaginer pour u
Estat qui devoit devenir si grand, & voulut que l'on
tirast ce qui estoit necessaire pour les charges de la pa
& de la guerre, non pas par teste, comme l'on faiso
auparavant, mais selon les biens que l'on possedoit. Apr
cela, il distribua suivant le denombrement qu'il avo
fait faire, les classes & les centuries, & tout ce qui e
dépend, soit pour la guerre, soit pour la paix. Il com
posa quatre-vingts centuries, de ceux dont le bien va
loit plus de mille escus; quarante des vieillards, quaran
te autres des plus jeunes, & tous ensemble ils estoien
appellez la premiere classe. Il destina les vieillards pou
la défense, & pour la garde de la ville, & les jeunes pou
fair

'e la guerre au dehors. Il leur donna pour leurs armes casque & un bouclier, une cuirasse avec les greves, tout d'airain, afin de deffendre & de couvrir leurs 'ps ; & pour combattre leurs ennemis, ils portoient dards, une javeline, & l'espée. On ajoûta à cette sse deux centuries d'artisans qui suivoient le Camp, s estre armez, & leur charge consistoit à conduire & orter les machines de guerre. La seconde classe étoit npofée de ceux qui possedoient depuis sept cens cinante escus jusqu'à mille, & l'on fit vingt centuries de rs vieillards & de leurs jeunes hommes. Ils portoient ur armes l'escu au lieu du bouclier, & si l'on en exce- la cuirasse, ils estoient armez comme les autres. Il ulut que la troisiéme classe fût formée de ceux dont le n estoit estimé à cinq cens escus. On en fit autant de turies, suivant la difference des âges, & l'on ne chan- rien à leurs armes, si ce n'est que les greves leur fu- it ôtées. Ceux qui composoient la quatriéme classe, ssedoient environ chacun deux cens cinquante escus : en forma même nombre de centuries que des prece- ntes : mais leurs armes furent changées, & ils ne por- ent rien autre chose qu'un dard court & aigu. La iquiéme classe estoit plus grande, il y avoit trente nturies, & tous portoient des frondes & des pierres. voyoit entre-eux les Accenses ou les Officiers des agistrats, tous les sonneurs de cornets, & tous les mpettes divisez en trois centuries ; & cette classe oit composée de ceux dont le bien montoit à cent dix cus ou environ. Le reste de la multitude qui possedoit moindre bien, estoit compris tout ensemble dans e seule classe, & l'on en fit une centurie exempte aller à la guerre. Ainsi ayant donné ordre à ce qui con- rnoit les gens de pied, il fit douze centuries de Cavale- des premiers & des plus considerables de la ville, & x trois anciennes que Romulus avoit levées, il en ajoû- six, sous les mêmes noms qu'on leur donna, lors 'elles furent établies suivant les auspices. On distribua es gens de cheval à chacun cent escus des deniers pu- blics

blics pour achepter des chevaux ; & on nomma quelqu femmes qui fourniroient tous les ans chacune vingt escu pour les nourrir. Mais les pauvres rejetterent toutes c charges sur les personnes riches. On ne se contenta p d'avoir establi ces choses, on y voulut ajoûter des prero gatives & des honneurs. Car on n'accorda pas à chacun d donner son suffrage dans les assemblées confusément, avec le même pouvoir & la même authorité, & sans diff rence des conditions, suivant l'institution de Romulu que les autres Rois avoient toûjours observée ; mais on f quelques degrez & quelque distinction, de telle sort neantmoins que personne ne semblast avoir perdu so droit de suffrage, & que tout le credit & l'authorité d meurât aux premiers, & aux plus considerables Citoyen On appelloit donc premierement les gens de cheval, apr cela les quatre vingts centuries de la premiere classe ; les opinions estoient diverses (ce qui arrivoit rarement on appelloit les centuries de la seconde classe, & l'on n'a loit jamais si avant, qu'on fût obligé d'appeller le pet peuple. Il ne faut donc pas s'estonner si maintenant qu'il a trente-cinq tribus toutes entieres, parce que leur nom bre a esté depuis doublé, l'ordre d'aujourd'hui ne répon pas aux centuries des jeunes gens & des vieillards, selo l'établissement de Servius Tullus. Car la ville aiant es divisée en quatre quartiers, & collines, il appella trib les lieux qui estoient habitez, comme je pense, du m de tribut. En effet ce fut ce Prince, qui ordonna que ch cun feroit des contributions, selon les biens qu'il poss doit. Et partant ces tribus n'ont point de rapport avec division, & le nombre des centuries. Aprés qu'on e achevé le denombrement des biens qu'il avoit hasté p l'ordonnance qui fut faite contre ceux qui ne les auroie pas declarez ; il ordonna sur peine de la prison, & de vie, que tous les Citoyens Romains, tant les gens d pied, que les gens de cheval, se rendissent le lendemai dans le champ de Mars, chacun en sa centurie. Là il fit reveuë de ses troupes, & ayant fait mettre son armée e bataille, il la purgea par le sacrifice d'un verrat, d'un
br

·ebis, & d'un taureau. Et cela fut appellé Lustre, dau- nt qu'on acheva alors de faire le denombrement des Ro- ains. On dit qu'il se trouva dans ce Lustre quatre-vingts ille Citoyens, & Fabius Pictor le plus ancien de nos hi- oriens ajoûte, que ce nombre n'estoit composé seule- ent que de ceux qui pouvoient porter les armes.

40. Comme on vid la ville si peuplée, on jugea à propos e l'agrandir. Le Roy y ajoûta donc le mont Viminal, & Quirinal ; il augmenta ensuite les Esquiles, & pour endre ce lieu plus honorable, il voulut luy-mesme y de- ieurer.

41. Il environna la ville de remparts, de fossez, & de iurailles ; & par ce moyen il estendit ce qu'on appelle omœrium. (*Certain espace tant au dehors qu'au dedans des urs de la ville, où il n'estoit permis à personne de bastir.*)

42. Ceux qui ne considerent que la seule force du mot, interpretent par Postmœrium, comme qui diroit ce qui st au delà de la muraille. Neantmoins c'est plustost un eu de costé & d'autre alentour des murailles. Et autre- ois quand les Toscans vouloient édifier des Villes, ils les onsacroient depuis un certain espace, jusqu'à l'endroit ù ils devoient faire leur murs, afin que par le dedans les naisons ne touchassent point aux murailles de la ville, omme elles les touchent aujourd'hui ; & que par le de- iors il y eust quelque endroit de terre que l'on respectât, & où l'on ne conduisist point la charrue. Cet espace qu'il i'estoit pas permis d'habiter, & de labourer estoit donc ppellé Pomœrium par les Romains, non pas qu'il fût plû- ost au delà qu'au deça de la muraille ; & toutes les fois que l'on augmentoit la Ville, on avançoit autant cet espa- ce consacré, qu'on reculoit les murailles. Ainsi l'estat des Romains ayant esté augmenté par l'augmentation de la ville, & toutes choses y ayant esté establies ; & pour la paix & pour la guerre ; enfin pour ne pas toûjours em- ployer les armes, afin d'acquerir de la puissance, il tascha d'agrandir son Empire par l'industrie, & par la prudence, & de donner en mesme temps de nouveaux ornemens à la ville.

45. Dés ce tems-la le Temple de Diane d'Ephese estoit en grande reputation ; & l'on disoit qu'il avoit esté basti à fraiz communs par les villes de l'Asie. De sorte que comme Servius donnoit de hautes loüanges en la presence des plus grands Seigneurs des Latins, avec lesquels il avoit contracté à dessein des alliances & des amitiez ou publiques, ou particulieres, à ce consentement general que tant de peuples avoient montré en faveur de la Religion, enfin en leur parlant souvent de la même chose, il fit tant d'impression sur les esprits qu'il persuada aux Latins de bastir avec les Romains, un temple de Diane dans Rome. C'estoit sans doute faire un aveu & une confession publique, d'une chose qu'on avoit tant de fois contestée avec les armes. Que Rome estoit la teste de l'Estat ; & bien qu'il y eust apparence que cette dispute eust esté entierement oubliée par les Latins, à cause des mauvais succez qui avoient tant de fois suivy leurs armes, neantmoins il sembla à un des Sabins, que la fortune lui presentoit l'occasion de recouvrer par son industrie l'empire & l'authorité. On dit qu'il nasquit parmy les Sabins dans une certaine famille, une vache merveilleuse pour sa grandeur & sa beauté ; & ses cornes qui furent long-tems attachées à l'entrée du Temple de Diane, ont donné témoignage de cette merveille. La chose fut prise pour un prodige, comme en effet c'en étoit un ; aussi les Devins annoncerent que l'Empire demeureroit à la ville, dont un Citoyen immoleroit cette vache à Diane. Et le bruit de cette perdiction passa jusqu'au Prestre de son Temple. Aussi-tôt que le Sabin se fut imaginé que le jour propre pour le sacrifice estoit venu, il mena sa vache à Rome dans le temple de Diane, & la presenta devant l'autel. En mesme tems le Prestre Romain s'estonnant de la grandeur de cette victime dont il avoit ouy parler, se remit en memoire cette fatale prediction, & parla aux Sabins en ces termes. *Comment*, dit-il, mon ami, *vous osez-vous preparer pollu comme vous estes de faire un sacrifice à Diane sans vous estre auparavant lavé dans une eau vive & courante? Le Tibre passe au pied de cet-*

te

te coline. Le Sabin ſcrupuleux, & qui vouloit faire toute choſe ſelon les formes; afin que l'évenement reſpondît au prodige, deſcendit à l'heure même dans le Tibre. Cependant le Romain immola cette vache à Diane, & cette action fut merveilleuſement agreable au Roy, & à toute la ville.

46. Encore que la longueur du tems euſt donné à Servius l'entiere poſſeſſion du Royaume, neantmoins parce qu'il avoit ouy dire que le jeune Tarquin faiſoit courir le bruit, qu'il s'eſtoit fait Roy, malgré le peuple, il gagna premierement l'eſprit de la populace, en lui diſtribuant quelques terres qu'il avoit conquiſes ſur les ennemis: & eut enfin la hardieſſe de faire demander au peuple s'il vouloit, & s'il ordonnoit qu'il regnaſt. Il fut donc proclamé Roi avec plus d'applaudiſſement de la multitude, que pas-un des autres Rois. Mais cette avanture ne diminua pas l'eſpérance que Tarquin avoit de regner; au contraire elle l'augmenta. Comme il avoit remarqué que cette diſtribution des terres avoit été faite au peuple, contre la volonté des Senateurs, il crut voir en cela une favorable occaſion de calómnier Servius & de s'acquerir un plus grand credit dans le Senat; outre que c'eſtoit un jeune homme qui avoit l'eſprit ardent, & inquiet, & que Tullia ſa femme le ſollicitoit ſans ceſſe, & ajoûtoit de la flamme à un courage ſi boüillant. Ainſi la Cour de Rome fournit à ſon tour un ſanglant exemple d'une avanture tragique, afin que le dégouſt & la haine qu'on euſt pour les Roys, avançaſt la naiſſance de la liberté, & qu'un regne acquis par le crime, fût le dernier chez les Romains. On n'eſt pas bien aſſuré ſi L. Tarquin fut fils ou petit-fils de Tarquinius Priſcus; s'il faut toutefois s'arreſter où il y a plus de témoignages, je croirois qu'il fut ſon fils, & qu'il étoit frere d'Arvus Tarquin, jeune Prince, d'un eſprit doux & facile. Les deux filles du Roi appellées Tullies, furent mariées à ces deux Princes, comme nous avons déja dit, & toutes les deux eſtoient bien diſſemblables d'humeur. Peut-eſtre que cela eſtoit arrivé de la ſorte pour le bon-

bonheur du peuple Romain, afin que deux esprits si violens ne fussent pas ensemble; Que le regne de Servius fût de plus longue durée, & que les mœurs & les bonnes coûtumes s'y pussent plus facilement établir. Cependant l'orgueilleuse & fiere Tullie estoit en une torture perpetuelle, de ne voir en son mary ny ambition, ny hardiesse. Ainsi elle se tourne entierement du côté de l'autre Tarquin, elle en fait des admirations, elle dit qu'il est veritablement homme; & veritablement sorti du sang Roïal; elle méprise & blâme sa sœur; de ce qu'ayant un mary si courageux, elle le prive du secours qui vient de l'audace d'un femme. Enfin comme le mal s'accommode aisément avec le mal, la ressemblance de leurs esprits les accorda bien-tôt ensemble. Mais le commencement de tout le trouble vint de cette ambitieuse femme. Ainsi s'étant accoûtumées aux secrets entretiens d'un autre mari, elle commença à blasmer le sien envers son frere, & sa sœur envers son mari. Elle n'épargna ny invectives, ni injures contre l'un & l'autre; Elle disoit qu'il seroit plus avantageux, & à elle d'estre sans mari, & à lui destre sans femme, que d'estre unis comme ils estoient à des personnes si dissemblables, & d'humeur & de courage, pour languir perpetuellement, & demeurer dans la bassesse, par la lascheté d'autrui; Que si les Dieux lui avoient donné le mari qu'elle meritoit, elle verroit dans peu de tems dans sa maison la Couronne qu'elle voyoit sur la teste de son pere, & par ces discours elle inspira bien-tost à ce jeune Prince sa temerité, & son audace. Arvus Tarquin, & la jeune Tullie estant morts presque en même tems, & ayant fait par leur mort l'ouverture d'un nouveau mariage, les deux autres se marierent ensemble, plûtost par la tolerance que par le consentement de Servius. Depuis comme la vieillesse du Roi leur devenoit de jour en jour plus ennuyeuse, & plus insupportable, son regne commença tout de même à leur devenir plus insupportable, & plus ennuyeux. De sorte que cette audacieuse Princesse prit la resolution de passer d'un grand crime à un plus grand. Et de peur que les parricides qu'ils

avoient

roient déja commis ne leur fussent inutiles & infructu-
ux, elle ne laissoit son mari en repos, ny durant le
our, ny durant la nuit. *Elle lui disoit qu'elle n'avoit pas
ianqué d'un homme dont elle se pût dire la femme, & avec
quel elle eust pû demeurer dans la servitude, en demeurant
ins le silence; Qu'elle avoit manqué seulement d'un homme
ui s'estimast digne de regner, qui se souvinst d'estre du sang de
arquin, & qui aymast mieux la possession que l'esperance de
Couronne. Si vous ressemblez donc à celui de qui je pense ê-
e la femme, je vous reconnois maintenant pour mon époux,
pour mon Roi. Autrement je confesse que la chose a été de
al en pis, puisqu'en cette occasion le crime est joint à la la-
eté. Prenez donc une genereuse resolution. Vous n'avez pas
soin comme vostre pere de venir de Corinthe, où de Tarqui-
s, pour aspirer à des Roïaumes estrangers, les Dieux domesti-
es & les Dieux du païs, l'image de vostre pere, la Maison
yale, le thrône qui est dans cette Maison, enfin le nom de
irquin vous élisent, & vous ont déja proclamé Roi. Si vous
ivez pas assez de courage pour executer un si beau dessein,
irquoy trompez-vous tout un peuple? Pourquoy voulez-
us qu'on vous regarde comme un Prince du sang Royal? Re-
irnez à Tarquines ou à Corinthe, fuiez enfin jusqu'à la sour-
de vostre Maison, plus semblable à un frere lasche, qu'à un
e genereux.* Elle persuada ce jeune Prince par ce dis-
urs, & par d'autres de même nature: mais cependant
e ne pouvoit demeurer en repos. *Si*, disoit-elle, *Tana-
il toute estrangere qu'elle estoit, a eu tant de force & d'a-
esse, que de disposer deux fois du Roiaume, & de le donner
emierement à son mari, & en suite à son gendre; Pourquoi
e femme comme moi descenduë du sang Roial, n'aura-t el-
pas la puissance d'en disposer une fois, de l'oster & de le
nner?* Tarquin excité par la furieuse passion de cette
nme, aborde principalement les Senateurs que son Pe-
avoit ajoûtez au nombre ancien. Il leur remet en me-
ire les graces qu'il avoit receuës de son pere, & en de-
nde les reconnoissances. Il attire les jeunes par les pre-
s, & autant par les grandes choses qu'il se promettoit
xecuter, que par les calomnies qu'il semoit contre le

Roi, il tascha de se rendre considerable, & d'augmenter son credit & sa faveur.

47. Enfin lors qu'il crut que le tems d'executer son dessein estoit arrivé, il se jetta dans la place accompagné d'une troupe de gens armez, & ensuite ayant mis l'épouvante dans l'esprit de tout le monde, il alla prendre place dans le siege Royal, prés du lieu où se tenoit le Senat, & par le Crieur public, il fit commander aux Senateurs de venir trouver le Roi, Tarquin. Ils y vinrent en même tems, les uns ayant déja esté disposez; & les autres de crainte qu'on leur attribuast à crime de n'avoi pas obeï. Ce ne fut pas neantmoins sans que chacun témoignast de l'étonnement d'une nouveauté si extraordinaire: & personne ne douta alors de la ruïne de Servius. Là Tarquin commença les injures qu'il vomit contre c Prince, par l'origine de sa race. *Il remonstra qu'aprés l mort indigne de Tarquin son pere, cet esclave né d'une esclave s'étoit emparé du Royaume, sans qu'il y eût eu d'inter regne, comme on faisoit auparavant, non par le suffrage d peuple, non par le consentement du Senat, mais par les seul pratiques d'une femme. Qu'estant né de la sorte, & aiant ét créé Roi de la sorte, ce partisan du menu peuple, dont il éto sorti lui-même, avoit, en haine de la Noblesse, ôté aux pre miers de la Ville leurs terres, & leurs heritages, pour les divis entre les moindres de la populace: Qu'il avoit fait tomber si les plus illustres Citoyens, toutes les charges qu'on portoit au paravant en commun; Qu'il avoit fait faire le denombreme des biens, afin d'exposer à l'envie, la fortune & la conditio des riches, & d'avoir toûjours des richesses prestes pour fai aux pauvres des liberalités, quand il en auroit la volont* Servius étant survenu en haste à cette harangue, dont avoit été averti. *Hé quoi,* s'écria-t-il, en arrivant, *qu'est-c ci, Tarquin? Pourquoi étes vous si hardi que d'assembler le S nat & de prendre place en mon siege, lorsque je suis encore v vant?* Tarquin répondit orgueilleusement à cela: *Q c'estoit la place de son pere qu'il avoit prise; Que le fils Roi étoit plus raisonnablement, qu'un esclave, l'heriter Royaume; & qu'enfin Servius abusant de la Majesté Roya*

av

avoit marché aſſez long-tems ſur la gorge de ſes Maiſtres. Il ſe fit auſſi-toſt un grand bruit par les partiſans de l'un & de l'autre. Le peuple accourut de tous coſtez, & il y avoit de l'apparence que le victorieux regneroit. Alors Tarquin ſe voyant reduit à une neceſſité qui le forçoit d'en venir aux dernieres extremitez, comme il eſtoit le plus robuſte & par l'âge & par la force, il empoigne Servius par le milieu du corps, & l'ayant enlevé du ſiege, il le jetta du haut en bas des degrez; Auſſi-toſt il y reprend place, afin d'aſſembler le Senat. Les gardes du Roy, & ceux qui l'accompagnoient, prirent en même tems-là fuite; & comme le Roi ſe retiroit en ſa maiſon avec quelques-uns des ſiens, & qu'il eſtoit deja au bout de la ruë Cyprienne, il fut tué par ceux que Tarquin avoit envoyez pour le ſuivre.

On croit que ce crime fut executé à l'inſtigation de Tullie, parce qu'il a beaucoup de conformité avec l'action épouvantable dont elle ſe deshonora le même jour. En effet, il eſt conſtant que s'eſtant fait porter en chariot dans la place, elle fit appeller ſon mary du Palais, ſans avoir égard à un Aſſemblée ſi venerable, & le ſalüa Roy la premiere. Tarquin luy commanda de ſe retirer de ce tumulte: & comme elle s'en alloit en ſa maiſon, & qu'elle fut au bout de la ruë Cyprienne, où eſtoit il n'y a pas long-tems, le Dianium, (*Lieu conſacré à Diane*,) ſon cocher qui vouloit faire tourner ſon chariot à main droite, du coſté de la deſcente Virbienne, pour paſſer par la colline des Eſquilles, arreſta les chevaux d'étonnement & d'effroy, & monſtra à ſa Maiſtreſſe le corps de Servius ſanglant, & étendu ſur la terre. On rapporte ſur ce ſujet une inhumanité prodigieuſe; auſſi le lieu où elle fut faite, en donne encore témoignage, car on l'appelle la ruë deteſtable. On dit donc que Tullie devenuë furieuſe par la mort de ſa ſœur, & de ſon mary, dont les ombres la pourſuivoient ſans ceſſe, fit paſſer ſon chariot par deſſus le corps de ſon pere, & que ſanglante elle-même elle emporta avec elle ſur ſon chariot ſanglant, une partie de ce ſang, & de ce parricide, à ſes Dieux domeſtiques, & à ceux de

son mary, afin que les ayant irritez, la fin d'un regne si epouvantable eût quelque jour de la ressemblance avec un si mauvais commencement. Servius Tullus regna quarante-quatre ans avec tant de moderation, & de bonheur, que si même un bon Roy luy eust succedé, il eust eu de la peine à l'imiter. Au reste, on peut encore ajoûter cela à sa loüange, qu'on vid perir avec lui dans Rome les regnes justes & legitimes. Quelques-uns ont asseuré qu'encore que sa domination fût douce & moderée, neantmoins il s'en fut depoüillé luy-même, dautant que la puissance estoit entre les mains d'un seul; si son parricide n'eust point prevenu son dessein, de mettre en liberté sa patrie.

48. Ainsi commença le regne de Tarquin, à qui ses actions donnerent le tître, & le surnom de superbe, parce que d'abord il refusa la sepulture à son beau-pere, alleguant pour ses raisons, que même Romulus n'avoit point eu de sepulchre aprés sa mort. Davantage, il fit tuër les principaux du Senat, qu'il soupçonnoit d'avoir favorisé le parti de Servius; & craignant que de ces lasches moiens qu'il avoit mis en usage pour s'emparer du Royaume, on ne prist exemple sur luy, afin de s'en servir contre luy-même il faisoit toûjours tenir des gens armez alentour de sa personne. Et certes il n'avoit point d'autre droit au Royaume, que celui qu'il avoit acquis par la violence, & par la force. Car enfin il ne regnoit ni par les suffrages du peuple, ni par le consentement du Senat; & il faloit necessairement qu'il se conservast le Royaume par la crainte, puis qu'il n'avoit point d'esperance en l'amour de ses Citoyens. Aussi pour les assujettir davantage, il jugeoit tout seul, & sans y appeller personne, les procez criminels. De sorte que par ce moyen il pouvoit faire mourir, envoyer en exil, & punir en leurs biens, non seulement les personnes suspectes & odieuses, mais encore tous les Citoyens, dont il pouvoit esperer du butin. Ainsi le nombre des Senateurs ayant esté diminué, il resolut de n'en point establir de nouveaux, afin de rendre cet ordre plus méprisable par le petit nombre, & qu'il

y eût moins de mécontentement quand il y auroit moins d'emplois & d'affaires. Car il fut le premier des Rois qui abolit la coûtume instituée par ses predecesseurs, de consulter le Senat sur toutes choses. Il gouverna la Republique de sa seule authorité, & sans prendre conseil que de lui-même, il fit la guerre, il fit la paix, il fit des alliances avec tels peuples qu'il lui plût, & les rompit tout de même à sa fantaisie, sans se soucier de l'authorité & du consentement, ny du Senat, ny du peuple. Il affecta particulierement de se conserver l'amitié des Latins, afin de s'assurer davantage parmi les siens, par les forces, & par l'assistance des estrangers. Et non seulement il contracta des amitiez avec les premiers d'entre-eux, mais encore des alliances. Ainsi il donna sa fille en mariage à Octavius Mamillus de Tusculé, le premier de tous les Latins, descendu d'Ulysse, & de la Déesse Circé, s'il faut croire ce que l'on en dit; & il gagna par ce mariage un grand nombre des parens, & des amis de son gendre.

49. Enfin l'authorité de Tarquin étoit déja en grande consideration parmi les plus grands Seigneurs des Latins, lors qu'il fit publier chez eux, qu'ils s'assemblassent en un certain jour dans le bocage de Ferentine, pour traiter de certaines choses où ils avoient tous de l'interest. Ils s'y rendirent en grand nombre dés le point du jour, Tarquin mesme ne manqua pas de s'y rendre, mais il y vint fort tard, & un peu avant que le Soleil se couchast. Durant tout le jour on parla dans cette Assemblée de plusieurs choses, & Turnus Herdonius de la ville d'Aricie, y fit de puissantes invectives contre Tarquin absent. Il dit qu'il ne se faloit pas étonner si on lui avoit donné dans Rome le nom de Superbe, & que déja ceux qui l'appelloient ainsi en secret, ne s'en cachoient plus. *Que pouvoit-on*, ajoûtoit-il, *s'imaginer de plus superbe, que de se mocquer si insolemment des Latins? Que d'avoir fait venir de si loin les plus grands Seigneurs d'entre-eux, & avoir manqué lui-mesme de se trouver dans l'assemblée qu'il avoit fait convoquer? Qu'il vouloit éprouver leur patience, à dessein de les opprimer, s'ils avoient assez de lâcheté pour se soûmettre; car qui ne pou-*

 voit

voit pas connoître, qu'il aspiroit secretement à se rendre maître des Latins; Que si ses Citoiens ne se repentent pas de s'être abandonnez à sa puissance, & que l'Empire qu'il possede luy ait été donné volontairement, & non pas par un parricide, les Latins les peuvent bien imiter, & se soûmettre à la domination de Tarquin, encore que cela ne soit pas une raison qui y doive facilement obliger des estrangers. Que si au contraire les siens mêmes se repentent de s'estre soûmis, parce qu'ils voient tous les jours meurtres sur meurtres, parce qu'on les envoie en exil, parce qu'on les dépoüille de leurs biens. Quelle plus avantageuse esperance en peuvent concevoir les Latins? Que partant s'ils le veulent croire, chacun s'en retournera en sa maison, & ne respectera pas davantage le jour de cette Assemblée, que celui qui l'a convoquée. Comme ce personnage qui étoit à la verité un meschant, un seditieux, & qui par de semblables pratiques avoit acquis beaucoup de credit, & de grands biens, debitoit toutes ces choses, & quantité d'autres qui tendoient à mesme fin, Tarquin arriva dans l'Assemblee. De sorte qu'Herdonius finit aussitost son discours. Tout le monde alla au devant de ce Prince, qui aiant été averti par quelques-uns de ses plus familiers, de s'excuser d'estre venu si tard, dit pour excuse à la compagnie, qu'il avoit esté choisi pour arbitre entre un pere & un fils; qu'il n'avoit tardé si long-tems à venir, que pour les reconcilier ensemble; & que, puisque cette affaire l'avoit occupé durant tout ce jour, il parleroit le lendemain des choses, qu'il s'estoit resolu de proposer. On rapporte que Turnus ne pût souffrir ce discours, sans en témoigner son ressentiment; Il dit, qu'il n'y avoit point de disputes plus faciles à terminer, que celles d'un pere avec un fils; que de pareils differens pouvoient s'accommoder en peu de paroles, & que si un fils n'obéïssoit à son pere, il lui arriveroit bien-tôt pour la punition quelque infortune signalée. Il sortit de l'Assemblée, en prononçant ces paroles contre le Roy des Romains, qui en fut touché plus sensiblement, qu'il ne le fit alors paroistre. En effet, il resolut aussi-tôt la mort de Turnus, afin de donner aux Latins la même crainte, dont

dont il avoit abattu dans Rome le courage de ses Citoyens. Et parce qu'il ne pouvoit le faire mourir ouvertement, ni de puissance absoluë, il perdit cet innocent par un crime supposé. Ainsi par les pratiques de quelques Ariciniens de parti contraire, il gagna à force d'argent un esclave de Turnus, pour l'obliger de permettre qu'on portast en secret quantité d'épées, & d'autres armes dans la maison de son Maître. Cela aiant été fait de nuit, Tarquin manda un peu avant le jour les plus grands Seigneurs des Latins, comme s'il eût été troublé par quelque prodige nouveau, il leur dit : *Que si le jour precedent il s'estoit rendu si tard dans l'Assemblée, cela estoit arrivé par une conduite particuliere de la providence des Dieux, pour son salut & pour leur bien; Qu'on lui avoit rapporté que Turnus avoit medité leur mort & la sienne, afin de se rendre seul Maistre absolu des Latins ; Qu'il devoit le jour de devant commencer son entreprise dans l'Assemblée ; Que l execution en avoit été remise, parce que celui qu'il vouloit attaquer le premier, & qui étoit le but de son deßein, n'y estoit pas ; Qu'il avoit fait contre lui de si injurieuses invectives, parce que son retardement avoit trompé l'attente de ce factieux ; Qu'il ne falloit point douter, si les rapports qu'on luy avoit faits estoient veritables, qu'aussi-tost que l on seroit assemblé, il ne se jettast en armes sur eux, avec une trouppe de conjurez; Qu'on disoit même qu'on avoit porté chez luy une grande quantité d espées : Qu'on pouvoit sçavoir sur le champ si cela estoit vray, ou faux; Que partant il les prioit de l'accompagner chez Turnus sans differer davantage.* L'humeur altiere de Turnus, le discours qu'il avoit fait le jour precedent, & le retardement de Tarquin, qui sembloit probablement avoir differé l'entreprise de sa mort, rendirent la chose suspecte, & jetterent des doutes dans les esprits. Ils accompagnent donc Tarquin avec une grande disposition à le croire, s'ils trouvent des armes dans la maison de l'accusé. Lors qu'ils y furent arrivez, les gardes de Tarquin se saisirent de Turnus, qu'on avoit réveillé en sursaut, & prirent les esclaves fidelles, & que l'amour de leur Maistre faisoit preparer à sa deffense. Enfin, comme on eut tiré de tous les endroits

de la maison, les armes & les epées que l'on y avoit fait cacher, alors la chose parut manifeste ; on ne douta plus du crime de Turnus; il fut comme coupable chargé de chaînes ; & aussi-tôt on fit à la haste assembler le conseil des Latins. On y conceut tant de haine contre ce miserable, à l'aspect des épees, & des autres armes que l'on produisit; que sans lui permettre de se deffendre, on le condamna à un nouveau genre de mort ; on le jetta dans la source de l'eau de Ferentine, & pour le faire noyer plûtôt, on mit sur lui une claie, & quantité de pierres pardessus. Aprés cela, Tarquin fit une autre fois assembler le Conseil, & l'aiant loüé d'avoir puni ce factieux, selon que le meritoit son parricide manifeste ; il lui parla en ces termes. *Que veritablement il auroit pû se prevaloir du droit ancien, selon le traitté de paix qu'on avoit fait avec Tullus, & par lequel l'Estat d'Albe, & tout ce qui en dependoit, avoit été uni à l'Empire de Rome ; Que neantmoins il étoit à son avis plus avantageux aux uns & aux autres de renouveller ce traitté, & de faire part aux Latins de la prosperité du peuple Romain, que de les laisser sans cesse dans la crainte, & même dans le déplaisir de voir sans cesse les ruïnes, & les mêmes degasts qu'ils avoient tant de fois endurez; premierement sous Ancus, & ensuite sous le regne de son pere.* Il ne fut pas mal-aisé de persuader cela aux Latins, encore que par ce traité tout l'avantage fût pour Rome. Mais les premiers de ce peuple témoignoient ouvertement qu'ils favorisoient le party du Roi ; Et d'ailleurs, l'exemple de Turnus encore tout recent, faisoit apprehender à chacun le mesme traitement, s'il s'opposoit aux desseins de Tarquin. On renouvella donc le traitté, & selon ce traitté, on commanda à la Jeunesse Latine, de se rendre en armes à un certain jour dans le bois de Ferentine. Lors qu'elle s'y fut renduë, suivant les ordres de Tarquin, de tous les endroits du païs, il distribua les Latins parmy les troupes des Romains, pour empescher qu'ils n'eussent un Chef particulier, ni par consequent des ordres secrets à executer : & pour faire en sorte par ce moyen, de ne faire de deux corps, qu'un mesme corps. Ainsi les bandes ayant esté redou-

redoublées, il y establit des centeniers ; mais au reste, il ne se monstra pas dans la guerre si injurieux, & si mauvais Capitaine, qu'il estoit injuste Roy durant la paix. Au contraire, il eust égalé les autres Rois dans le mestier de la guerre, si, ayant degeneré en tant d'autres choses, il ne se fût point lui-mesme dérobé cette gloire par sa mauvaise conduite.

50. Il commença la guerre aux Volsques, qu'on ne put pas encore achever plus de deux cens ans aprés luy. Il prit de force sur eux Suesse Pometie, & aiant tiré de la vente de son butin quarante talents d'or & d'argent, il dessigna dans son esprit la grandeur d'un Temple de Jupiter, qui fût digne du Souverain des Dieux & des hommes, de l'Empire Romain, & de la Majesté même du lieu ; & mit à part cét argent pour l'édification de ce Temple. Il eut ensuite une guerre qui fut plus longue qu'il ne pensoit. Car il attaqua en vain la ville des Gabiens, voisine de Rome. De sorte que se voyant privé de l'esperance mesme de la pouvoir assieger, aprés y avoir été repoussé, enfin il l'assaillit par la fraude & par la ruse, contre la coustume des Romains.

51. Il feignit donc, comme s'il n'eût plus pensé à cette guerre, de s'occuper seulement à bastir son Temple, & à faire quelques autres ouvrages publics ; & cependant Sextus le plus jeune de trois enfans qu'il avoit, s'enfuit de dessein formé chez les Gabiens ; il se plaignoit devant eux de la rigueur insupportable de son pere. *Qu'il avoit tourné contre les siens cette humeur cruelle & inhumaine qu'il exerçoit contre les autres ; Qu'il étoit fasché d'avoir tant d'enfans, & qu'il vouloit rendre sa Maison deserte aussi-bien que le Senat, afin d'exterminer lui-même sa race, & de ne point laisser de successeur de la Couronne ; Que pour lui il s'étoit sauvé de sa fureur au travers des poignards & des épées, aiant cru qu'il ne pouvoit trouver de seureté que chez les ennemis de son pere même. Il leur dit au reste, qu'ils devoient sçavoir, que cette guerre qui sembloit être éteinte, esclatteroit bien-tôt pour les perdre, & qu'à la premiere occasion, & lors qu'ils y penseroient le moins, Tarquin viendroit fondre sur eux. Que*

s'ils ne vouloient point donner de protection à ceux qui leur en demandoient, il estoit resolu de courir tout le pays, de passer de là chez les Volsques, chez les Eques, & chez les Herniques, jusqu'à ce qu'il eust trouvé des hommes qui eussent quelque compassion pour des enfans miserables, & qui sceussent les mettre à couvert des injustes rigueurs de leurs peres. Que peut-estre il les serviroit en cette guerre, & qu'il leur feroit trouver des forces contre les armes de ce Roy superbe, & de ce peuple belliqueux. Les Gabiens lui firent bon accueil, & le receurent ches eux craignant que, s'ils ne faisoient rien en sa faveur, il ne se retirast mal satisfait, & en colere. Ils luy dirent qu'il ne se devoit pas estonner que Tarquin se fût monstré le mesme envers ses enfans, qu'envers ses Citoiens, & ses alliez; qu'il exerceroit ses cruautez contre sa propre personne, s'il manquoit de sujet de les exercer autre part; Que sa venue leur estoit tres-agreable, & qu'ils esperoient que par son secours la guerre qui avoit menacé leurs portes, en seroit bientost transportée jusques aux murailles des Romains. Depuis on ne tint point de conseils touchant les affaires publiques, où il ne fût appellé. Et quand il s'agissoit d'y parler, il disoit que pour les autres choses, il s'en rapporteroit tousjours aux vieux Gabiens, qui en avoient plus de connoissance que lui : mais pour ce qui concernoit la guerre, qu'il leur conseilloit, il souhaitoit qu'on le crust, parce qu'il connoissoit les forces de l'un & de l'autre Peuple; & qu'il sçavoit mieux que personne combien cét orgueil du Roy, insupportable mesme à ses enfans, estoit odieux à ses Citoiens. Ainsi il excita peu à peu les principaux des Gabiens à faire la guerre, & cependant il faisoit tous les jours des courses sur les terres des Romains, avec les plus braves & les plus courageux de la jeunesse. Enfin s'estant acquis toute sorte de croyance & d'authorité par ses paroles & par ses actions trompeuses, les Gabiens en firent leur General, & le Conducteur de cette guerre. Il se donna d'abord quelques combats legers entre Rome & les Gabiens, qui demeuroient ordinairement vainqueurs; de sorte que les grands

& les petits à l'envy les uns des autres, commencerent à croire queSextusTarquinius estoit un present desDieux; Et d'ailleurs , il se mit si bien dans l'esprit des soldats, par les fatigues qu'il supportoit , par les dangers où il s'exposoit lui-mesme , & par les largesses qu'il leur faisoit du bùtin, que Tarquin n'avoit pas plus de puissance dans Rome que le fils en avoit chez les Gabiens. Lors qu'il se vid donc assez fort pour faire réüssir ses desseins,il envoia un des siens à Rome , pour sçavoir de son pere ce qu'il vouloit qu'il executast,puis qu'il possedoit tout seul toute la puissance des Gabiens. Il ne fut rien respondu de bouche à celui quiporta cette nonvelle , parce qu'à mon opinion il étoit suspect : mais en même temps, comme si le Roi eust voulu rever sur quelque affaire, il entra dans son Jardin, où il fut suivi par le Courrier de son fils en s'y promenant sans rien dire,il abbatit avec sa baguette les testes des plus hauts pavots. Enfin le Courrier lassé de demander,d'attendre sa responsc s'en retourna chez les Gabiens comme n'ayant rien fait dans ce voyage ; Il fit sçavoir à son Maistre ce qu'il avoit dit , & ce qu'il avoit veu, & que le Roi n'avoit pas seulement daigné lui parler, soit par colere, soit par haine, soit que ce fût un effet de son orgueil ordinaire. Mais Sextus comprit aisément ce que son pere desiroit , & ce qu'ïl vouloit luy prescrire par cette espece d'enigme. Il fit donc mourir les principaux des Gabiens , les uns les accusant devant le peuple , & les autres par la haine & par l'envie qu'ils avoient déja attirée sur eux & qui les faisoit juger coupables. Plusieurs furent executez en public , & quelques-uns furent tuez en secret. On en laissa échapper à dessein : on en envoya d'autres en exil , mais les biens des absens & des morts, furent indifferemment divisez entre le peuple. Les charmes de cette largesse, & les douceurs que chacun recevoit en particulier de la distribution de ce butin , firent perdre le sentiment des maux publics : mais enfin l'estat des Gabiens destitué de conseil & de secours , tomba par cét artifice sous la puissance de Tarquin, sans qu'il fallût

donner

donner des combats. Aprés qu'il les eut receus sous son obéïssance, il fit la paix avec les Eques, & renouvella l'alliance avec les Toscans. Depuis il n'appliqua son esprit qu'aux affaires de la ville, & n'eut point de plus grand souci que de faire bâtir le Temple de Jupiter sur le Mont-Tarpeien, pour laisser un témoignage de son regne, & de sa grandeur. On peut dire que les deux Tarquins y travaillerent : car le pere le voüa & il fut achevé par le fils. Mais afin que la place ne demeurast point consacrée aux autres Dieux, & de la donner toute entiere à Jupiter, & au Temple qui devoit y être basty ; il fit destruire & degrader d'autres Temples, & quelques Chapelles ; que le Roy Tatius avoit premierement voüées dans l'extremité où il se trouva en combattant contre Romulus, & qu'il avoit ensuite basties. On dit que comme on commençoit cét ouvrage, la souveraine Divinité obligea les autres Dieux de donner quelque signe de la grandeur de cét Empire. Car encore qu'on eust connu par les oiseaux que rien ne s'opposoit à la demolition des autres Temples, toutefois ils ne se declarerent point contre le Dieu Terme, & l'on en tira ce presage, que toutes choses demeureroient fermes, & inébranlables, puisque le siege de ce Dieu n'avoit point esté remué, & que de tous les autres Dieux, il avoit esté le seul qu'on n'avoit pû faire sortir des limites qui lui estoient consacrées. Ce presage de la longue durée de Rome, fut suivi d'un autre prodige qui annonçoit la grandeur de cét Empire. Une teste d'homme qui avoit le visage entier, apparut (dit-on) à ceux qui creusoient les fondements de ce Temple. Cela témoignoit bien clairement que ce lieu seroit quelque jour la forteresse de l'Empire, & le Chef de tout le monde. Ce fut aussi la prediction & des Devins qui estoient alors dans la ville, & de ceux qu'on avoit fait venir de la Toscane, pour les consulter sur ce sujet. Cependant la dépense qu'il faloit faire, donnoit au Roy de l'inquietude ; car le pillage de Pometie, que l'on avoit destiné pour achever l'ouvrage entier, ne pouvoit suffire qu'à peine, pour élever les fondemens : C'est

pour

pourquoy, outre que Fabius eſt le plus ancien de ceux qui en parlent, je m'attacherois pluſtoſt à ce qu'il dit, qu'on ne mit à part que quarante talens, qu'à l'opinion de Piſon, qui a laiſſé par écrit qu'on deſtina pour cét ouvrage quarante mille livres d'argent. C'eſt une ſomme que l'on ne pouvoit eſperer du pillage des plus riches Villes de ce temps-là, & qui ſuffiroit aujourd'huy pour les fondemens de nos plus magnifiques ouvrages. Enfin, comme il n'avoit point de plus grande paſſion que d'achever ce Temple, aprés avoir fait venir des ouvriers de tous côtez de la Toſcane, non ſeulement il ſe ſervit en cela des deniers publics, mais encore des corvées du peuple. Bien que ce travail ajoûté à celuy de la guerre, ne fût pas un petit travail; toutefois la Populace ne le trouvoit pas ſi fâcheux, par la ſatisfaction qu'elle avoit d'employer ſes mains & ſa peine à baſtir les Temples des Dieux. Pour les autres ouvrages où il occupa depuis la populace de Rome, comme les échaffaux du Cirque, & le grand égouſt qu'il fit faire par-deſſous terre, pour recevoir & entraiſner les immondices de la ville, ils tourmenterent beaucoup plus le peuple, bien qu'en apparence, ils ne fuſſent pas de ſi grand travail. Mais auſſi ces deux ouvrages ſont ſi excellens, que les magnificences d'aujourd'hui leur ſont à peine comparables. Tarquin exerçoit le peuple par ces ſortes de travaux, parce qu'il eſtimoit que la multitude étoit à charge à une Ville, ſi on ne l'emploioit à quelque choſe; Et dautant qu'il avoit envie de porter plus loin les bornes de ſa domination, il envoya des colonies à Signie, & à Circées, (*Signie ville en la terre de Labour, vulgairement Signia. Circées en la meſme contrée ſur le bord de la mer, vulgairement Circelli.*) comme de fortes garniſons, qui deffendroient un jour la Ville par mer, & par terre.

52. En meſme temps qu'il faiſoit toutes ces choſes, il arriva un prodige eſtrange & epouvantable. Il ſortit d'une colomne de bois, un Serpent, qui effraya & mit en fuite toute la Cour, & qui neantmoins ne donna pas au Roy tant d'épouvante, que d'inquietude & de ſoucy. C'eſt pourquoi encore qu'on ne ſe ſerviſt ordinairement

que des Devins de la Toscane, pour interpreter les prodiges qui regardoient le public ; toutefois Tarquin étonné de cét accident , comme d'un presage qui le menaçoit en particulier, resolut d'envoyer à l'Oracle de Delphes , le plus fameux & le plus celebre qui fût alors sur la terre. Ainsi ne voulant pas se rapporter à d'autres personnes de la response qu'on luy rendroit , il envoya en Grece deux de ses enfans,par des terres qu'on ne connoissoit pas en ce temps-là , & par des mers encore plus inconnuës. Titus & Aruns firent donc ce voyage,& menerent avec eux L. Iunius Brutus fils de Tarquinie sœur du Roy. C'estoit un jeune homme, qui avoit beaucoup d'esprit, mais il ne le témoignoit pas en apparence. En effet, aprés avoir appris que Tarquin son oncle avoit fait mourir son frere, avec les principaux de la Ville, il se proposa de ne monstrer aucune marque d'esprit, qui pût estre suspecte au Roy , & de ne rien laisser entre ses biens qui pût exciter de l'envie. Enfin,il resolut de s'asseurer par le mépris qu'on feroit de lui, puis qu'il y avoit si peu d'asseurance & de force dans la raison, & dans la Justice. Il contrefit donc l'insensé, il abandonna au Roi & sa personne , & ses biens , il ne se soucia pas mesme quon l'appelât du nom de Brutus , afin de cacher sous ce voile ce courage heroïque, qui delivra le peuple Romain, & de le découvrir enfin quand l'occasion en seroit venuë. Ce jeune homme que les enfans de Tarquin menerent à Delphes avec eux ; plustost pour les faire rire par le chemin, que pour les accompagner , presenta (dit-on) pour offrande à Apollon une verge d'or enfermée dans un baston de Cornouillier , comme une Image de son esprit representé par cét enigme. Lors qu'ils furent arrivez à Delphes, & qu'ils eurent executé tous les ordres de leur pere, il leur prit envie de demander qui seroit le successeur de la Couronne. Alors, s'il en faut croire ce que l'on dit, on entendit cette voix qui sortit du fonds de la caverne , CELUI D'ENTRE VOUS, JEUNES SEIGNEURS, QUI BAISERA LE PREMIER SA MERE, OBTIENDRA DANS ROME LA PUISSANCE SOUVERAINE.

53. Les

53. Les Tarquins donnerent ordre qu'on cachât soigneusement ce secret, afin que Sextus leur frere, qui étoit demeuré à Rome, ne pût sçavoir cette réponse, & qu'il fût privé du Royaume. Cependant ils jettent au sort à qui baiseroit le premier sa mere, quand ils seroient de retour à Rome. Mais Brutus qui s'imagina que la réponse de la Pythie devoit avoir un autre sens, se laissa tomber comme par hazard, & baisa la terre, comme la mere commune de tous les hommes. On retourna ensuite à Rome, où l'on se preparoit à la guerre contre les Rutules.

54. Les Rutules tenoient alors la ville d'Ardée, & en cette contrée, & en ce tems-là, il n'y avoit point de peuple plus considerable par les richesses. (*Ardée garde encore aujourd'hui son nom. Elle est entre Ostie & Taracine à un quart de lieuë de la mer.*) C'est ce qui fut cause de la guerre que l'on entreprit contre eux, parce que Tarquin étant épuisé d'argent gar la magnificence des ouvrages publics, vouloit remplir son épargne; & par la douceur du butin, appaiser en même tems les peuples à qui son regne estoit odieux, non seulement par son orgueil, mais parce qu'il les avoit si long-tems occupez dans une besogne d'Esclaves. On essaya premierement de surprendre Ardée, & cela n'ayant point eu de succez, on commença à faire des retranchemens, & enfin à former un siege. Mais comme il arrive d'ordinaire dans les guerres qui sont plus longues que violentes, il étoit assez libre d'aller du camp à Rome; plus toutefois aux principaux de l'armée qu'aux simples soldats. Quelquefois aussi les enfans du Roi se traitoient les uns les autres; & un jour comme ils soupoient chez Sextus Tarquinius, où étoit Collatinus Tarquinius fils d'Egerius, ils tomberent sur le discours de leurs femmes, & chacun y loüa la sienne d'une façon extraordinaire. Enfin estant venus de ce discours à une espece de dispute, & de contestation, Collatinus dit à la compagnie, que les paroles n'étoient pas necessaires en cette occasion, & qu'en fort peu de tems on pouvoit apprendre combien sa Lucrece l'emportoit par-dessus les autres. *Si nous avons donc du courage & de l'amitié pour nos femmes* (dit-il) *mo-*

montons promptement à cheval, allons de ce pas les trouver; & comme elles ne nous attendent pas, que chacun juge de la sienne par l'estat où il la surprendra. Le vin les avoit échauffez, & sans differer davantage, ils courent à Rome à bride abatuë, & y estant arrivez sur le soir, ils passerent de là à Collatie, où ils trouverent Lucrece, non pas à table, & dans des passe-tems inutiles, comme ils avoient rencontré les autres, mais assise au milieu de ses servantes, & filant la laine avec elles, que la nuit estoit déja bien avancéé. De sorte que la gloire de ce combat demeura entierement à Lucrece. Elle receut son mary & les Tarquins avec toute sorte de bon accueil; & Collatin glorieux de sa victoire, invita sa compagnie de renouveller chez lui la débauche. En même tems Sextus Tarquinius conceut un lâche desir de forcer Lucrece, de qui les beautez & la chasteté enflammerent d'autant plus la convoitise de ce méchant. Mais on ne fit que rire toute cette nuit, & sur le matin on s'en retourna au camp. Quelques jours aprés Sextus Tarquinius revint à Collatie, au déceu de Collatin, accompagné seulement d'un homme. Il fut fort bien receu par des personnes qui ne sçavoient pas son dessein; & comme on eut soupé, & qu'on l'eut mené dans la chambre qui luy avoit esté preparée; enfin brûlant d'amour, & s'imaginant qu'il n'y avoit rien à craindre, & que tout le monde estoit endormy, il entra le poignard à la main dans la chambre de Lucrece, qui dormoit, & l'ayant prise à la gorge de l'autre main: Ne dites rien, Lucrece, (luy dit-il) voila le poignard, vous estes morte si vous parlez. Elle se réveille en sursaut, & bien étonnée, se voyant privée de tout secours contre la mort, qui la menaçoit de si prés. Alors Tarquin luy declare son amour, la prie de luy en accorder la satisfaction, mesle des menaces à ses prieres, met toutes choses en usage pour gagner l'esprit de Lucrece, & voyant qu'elle estoit invincible, & qu'il ne la pouvoit fléchir, par la crainte même de la mort, il ajoûta l'infamie à la crainte. Il luy dit qu'aprés l'avoir tuée, il tuëroit aussi son Esclave, & l'etendroit tout nud auprés d'elle, afin

fin de faire dire qu'elle avoit été tuée dans un si honteux adultere, & qu'elle en avoit receu cette punition. Enfin cette amour deteſtable, comme triomphante de l'honneur, vainquit par le moyen de cette crainte, cette forte & conſtante pudicité. Et Tarquin orgueilleux de la victoire qu'il venoit de remporter ſur l'honneur de cette femme, s'en retourna de là au camp. Lucrece deſeſperée de ce malheur, envoya auſſi-toſt un même homme à Rome chez ſon pere, & au camp d'Ardée à ſon mary; & leur manda qu'ils vinſſent promptement chacun avec ſon meilleur amy; Qu'il étoit beſoin de ſe hâter, & qu'il lui eſtoit arrivé une épouvantable infortune. Sp. Lucretius ſon pere la vint trouver avec P. Valerius fils de Voleſme, & Collatin avec Jun. Brutus, qui avoient rencontré le Meſſager de Lucrece, comme par hazard. Ils revenoient enſemble à Rome. Ils trouverent la miſerable Lucrece toute triſte & deſolée, aſſiſe dans ſa chambre. L'arrivée de ces perſonnes qu'elle aymoit, lui tira de nouvelles larmes, & quand ſon mary luy eut demandé ſi elle ſe portoit bien. *Non, non,* (dit-elle) *& quel bien auroit de reſte une femme qui a perdu ſon honneur? Vous voyez, Collatin, vous voyez dans voſtre lit la place d'un autre que vous. Il n'a pourtant violé que le corps, l'eſprit eſt demeuré ſans tache, & ma mort le témoignera. Mais donnez-moy les mains & la foy, que l'adultere ne demeurera pas impuny. C'eſt Sextus Tarquinius, qui ſe couvrant du nom d'amy, eſt venu icy cette nuit en ennemy, & les armes à la main, il en a remporté un plaiſir qui eſt mortel à mon honneur, & qui luy doit eſtre funeſte, ſi vous eſtes tous hommes de cœur.* Ils luy donnerent leur foy l'un aprés l'autre, & en même tems ils tâcherent de conſoler cette affligée, en rejettant la faute ſur celuy qui l'avoit commiſe. Ils luy repreſenterent que c'eſtoit l'ame qui pechoit, & non pas le corps; & qu'il n'y avoit point de crime où il n'y avoit point de conſentement. *Vous conſidererez* (leur reſpondit-elle) *ce qu'il merite, & ce qu'on luy doit; Pour moy, encore que je me tienne innocente de la faute, je ne veux pas m'excuſer de la peine. Et deſormais aucune femme ne vivra impudique, en ſui-*

vant l'exemple de Lucrece. Auſſi-toſt elle s'enfonça dans le cœur un poignard qu'elle avoit caché ſous ſa robe, & tomba morte du coup qu'elle ſe donna. Le mari & le pere s'écrierent à ce ſpectacle, mais tandis qu'ils s'abandonnent à l'affliction, Brutus tira le poignard de la playe de Lucrece, & le levant en ſa main encore tout degoûtant de ſang: *Je jure* (dit-il) *par ce ſang tres-chaſte, de vanger l'injure qui lui a été faite, & vous en appelle à témoin, ô Dieux immortels, que j'employeray tous mes efforts, le fer & le feu, & tout ce qui me ſera poſſible, pour exterminer Tarquin le ſuperbe avec ſa méchante femme, & toute ſa race criminelle, & que je ne ſouffriray jamais que pas un de ſon ſang, ny que quelque autre que ce ſoit, regne deſormais dans Rome.* Il donna enſuite le poignard à Collatin, puis à Lucretius & à Valerius, qui s'eſtonnerent, comme d'un prodige, de voir un changement ſi prompt dans l'eſprit de Brutus. Ils jurerent neantmoins, ſelon la forme qu'il leur venoit de preſcrire, & ayant changé leur deüil & leurs plaintes en une juſte fureur, ils le ſuivirent depuis comme leur Chef dans le deſſein d'exterminer la Monarchie. Cependant ils firent tranſporter dans la place le corps de Lucrece, l'expoſerent en veuë, & firent aſſembler le peuple pour une nouveauté ſi étrange & ſi deteſtable. Alors chacun commença à murmurer contre le crime & la violence du fils du Roi. D'un côté l'affliction du pere touche l'Aſſemblée, & luy donne de la compaſſion, & d'un autre coſté Brutus condamnant ces larmes & ces plaintes inutiles, anime les eſprits à la vangeance, & leur perſuade qu'il leur eſtoit glorieux, comme à gens de cœur, & comme Romains, de prendre les armes contre ceux qui avoient eu la hardieſſe de faire ces actes d'hoſtilité. Les plus courageux de la jeuneſſe ſe preſenterent volontairement, & le reſte ſuivit avec une même paſſion. Enfin aprés avoir laiſſé une partie de leurs forces aux portes de Collatie, & y avoir mis des gardes, pour empeſcher que perſonne n'en ſortiſt pour avertir le Roi de ce trouble, les autres s'en allerent en armes à Rome, ſous la conduite de Brutus. Ils n'y ſont pas ſi-toſt arrivez, qu'ils met-

mettent de l'épouvante & du tumulte par tous les lieux où ils passent ; mais quand on vid que les premiers de la Ville marchoient à la teste de cette troupe, alors on s'imagina qu'il s'agissoit de quelque chose de grande importance. De sorte que cette étrange nouveauté n'excita pas moins de bruit dans Rome, que dans Collatie. On accourut donc dans la place de tous les endroits de la Ville. Et en même tems le Crieur public fit assembler le peuple alentour de Brutus qui estoit alors Tribun des Celeres, c'est à dire (*Capitaine des gardes, ou Capitaine de chevaux legers.*) Il leur fit en cette occasion une harangue qui n'avoit aucunes marques de cette folie qu'il avoit feinte jusque-là. Il parla de la violence de Sex. Tarquinius, de l'execrable violement de Lucrece, de sa mort déplorable, de l'affliction de Tricipitinus; qui se voyoit privé d'enfans, & qui étoit plus affligé de la funeste cause de la mort de sa fille, que de la mort même. Il n'oublia pas aussi de parler de l'orgueil du Roi, des miseres & des travaux du peuple, qui avoit esté si long-tems comme ensevely sous la terre, en creusant ou en épuisant ses égouts ; Que les Romains victorieux de tous les peuples d'alentour, avoient esté convertis de guerriers & de belliqueux qu'ils estoient en de miserables carriers, & malheureux artisans. Il fit mention du meurtre de Serv. Tullius, & de l'action de sa detestable fille, qui fit passer son chariot sur le corps mort de son pere, & il invoqua là dessus les Dieux vangeurs des peres outragez. Il excita le peuple par ce discours, & comme je croy par quantité d'autres encore plus atroces, que l'indignité des choses presentes lui suggera plus facilement ; qu'un Historien ne les sçauroit rapporter ; & par ce moyen il persuada la multitude de dépoüiller le Roi de la puissance Souveraine, & de prononcer le bannissement de Tarquin, de sa femme, & de ses enfans. Aussi-tost ayant pris avec luy toute la fleur de la jeunesse, qui venoit volontairement s'offrir, les armes à la main, il s'en alla au camp d'Ardée, pour faire soulever l'armée contre le Roy, & laissa le gouvernement de la Ville à Lucretius, à qui le Roy l'avoit auparavant donné. Durant ce tu-

tumulte & ce desordre, Tullie s'enfuit du Palais, avec les maledictions de tout le monde, par tous les lieux où elle passoit. La nouvelle de toutes ces choses estant arrivée dans le camp, le Roy tout épouvanté d'une avanture si estrange, se mit en chemin de Rome, pour appaiser la sedition; & Brutus, qui avoit appris sa venuë, se détourna de son chemin, de peur de le rencontrer. De sorte que presque en même tems, & par chemins differens Brutus arriva au camp d'Ardee, & Tarquin à Rome. On ferma les portes à Tarquin, on lui signifia son bannissement. Et au contraire, Brutus fut receu dans l'armée, comme le liberateur de la Ville. Deux des enfans du Roy, qui furent chassez du camp, suivireut leur pere, & comme de malheureux exilez, ils s'en allerent à Cire ville de la Toscane. Mais Sextus Tarquinius s'étant retiré à Gabies, comme au lieu de sa domination, y fut tué par quelques vieux ennemis, qu'il avoit animez contre luy par ses meurtres, & par ses rapines. Tarquin le Superbe regna dans Rome vingt-cinq ans. Et depuis la fondation de la Ville ju'qu'à l'établissement de sa liberté, les Rois y regnerent l'espace de deux cens quarante-quatre ans.

55. Enfin, suivant les Memoires de Servius Tullius, deux Consuls furent créez par le Gouverneur de la Ville, dans une Assemblée du peuple divisé en Centuries, & ces Consuls furent L. Junius Brutus, & L. Tarquinius Collatinus.



LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. BRUTUS oblige le Peuple par serment, de ne souffrir jamais que personne regne dans Rome.
2. Il contraint Tarquinius Collatinus, son compagnon au Consulat, de se démettre de sa charge, & de sortir de la Ville, parce qu'il estoit suspect, à cause de l'alliance qu'il avoit avec les Tarquins.
3. Il fait piller les biens des Roys, & en consacre à Mars une terre, qui fut depuis appellée le Champ de Mars.
4. Il fait couper la teste à quelques jeunes Romains, des meilleures maisons de Rome entre lesquels estoient ses enfans, & ceux de sa sœur, parce qu'ils avoient conspiré de restablir les Roys dans la ville.
5. Il donna la liberté à un Esclave, appellé Vindicius, qui avoit

voit découvert leur trahison, & c'est de son nom qu'est venu le mot de vindicte.

6. *Il mene l'armée contre les Rois qui venoient faire la guerre à Rome, avec les forces des Veiens & des Tarquiniens. Brutus & Aruns l'un des fils de Tarquin s'entreprennent dans le combat, & se tuent d'un mesme coup reciproquement donné & reçû.*

7. *Les Dames de Rome pleurent Brutus, & en portent le deüil l'espace d'un an.*

8. *Valerius Consul fait la loi des appellations au peuple.*

9. *Le Capitole est dedié.*

10. *Porsene Roi des Clusiniens entreprend la guerre pour les Tarquins; Il s'empare d'abord du Janicule, & Horatius Cocles assisté seulement de son courage, l'empêche de passer le Tybre.*

11. *En effet, ce Romain tout seul soûtint l'impetuosité des Toscans, tandis que les autres rompoient le Pont derriere luy; & aussi-tost qu'il eut esté rompu, il se jetta tout armé dans la riviere, & se rendit à la nage de l'autre costé.*

12. *Autre exemple de courage & de vertu en la personne de Mutius.*
Il entre secrettement dans le camp des ennemis pour tuër Porsene.
Il en tuë un autre qu'il croyoit estre le Roi; & ayant esté pris en mesme tems, il met sa main dans le feu de l'Autel où l'on venoit de sacrifier, la laisse constamment brûler, comme pour se punir d'avoir manqué un si grand coup, & dit qu'il y en avoit trois cens dans le camp, qui avoient tous conspiré de tuer Porsene.

13. *Ce Prince epouvanté de ce discours propose des conditions de paix, & termine cette guerre aprés avoir pris des ostages.*

14. *Il y eut entre eux une jeune Romaine appellée Clelie, qui trompa ses gardes, & qui ayant traversé le Tybre, se rendit courageusement dans la ville: Mais elle fut aussi-tost renduë à Porsene, qui la renvoya honorablement, où on lui dressa une statuë à cheval.*

15. *Appius Claudius ayant abandonné les Sabins, se vint refu-*

refugier à Rome. Cela est cause qu'on ajoûte aux autres Tribus la Tribu Claudienne, & que le nombre en est augmenté jusqu'à vingt & une.

16. *A. Posthumius Dictateur marche contre Tarquin le Superbe, qui recommençoit la guerre avec une armée de Latins, & gagne la bataille prés du Lac de Regille.*

17. *Menenius Agrippa empéche la mutinerie du Peuple, qui s'étoit retiré sur le Mont Sacré, à cause de ceux qui ne pouvant paier leurs debtes, étoient mis en servitude par leurs creanciers. Le mesme Agrippa étant mort pauvre, est inhumé aux dépens du public.*

18. *On crea cinq Tribuns du Peuple.*

19. *Corioles ville des Volsques, est prise par le courage & par la conduite de C. Marcius, qui en fut depuis appellé Coriolanus.*

20. *T. Latinius qui étoit d'entre le peuple, est averti en songe de representer au Senat quelques choses qui concernoient la Religion.*

21. *Parce qu'il ne fait point d'estat de cet avertissement, il perd son fils, & devient perclus de ses membres. Mais enfin s'estant fait porter au Senat, & ayant satisfait à ce qu'un Dieu lui avoit commandé, il recouvre l'usage des pieds & s'en retourne sain & sauf en sa maison.*

22. *C. Marcius Coriolanus est fait General de l'armée des Volsques, chez qui il s'estoit retiré, aprés avoir été banni par les Romains.*

23. *Il vient avec une armée aux portes de Rome.*

24. *On lui envoye premierement des deputez, & ensuite les Prestres pour tâcher de l'obliger de ne point faire la guerre à sa Patrie. Mais tout cela est vain & inutile.*

25. *Enfin Veturie sa mere, & Volomnie sa femme, obtinrent de lui qu'il se retireroit.*

26. *On propose pour la premiere fois la loi touchant la division des terres.*

27. *Sp. Cassius qui avoit été Consul, est accusé d'aspirer à la Royauté, & en est puny de mort.*

28. *Oppia, Religieuse Vestale, convaincue d'inceste, est enterrée toute vive.*

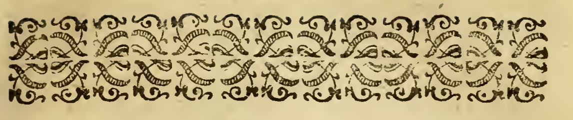
29. *La Maison des Fabiens demande qu'on lui remette tout le soin de la guerre des Veiens proches voisins de Rome, & ennemis plus importuns que dangereux.*

30. *Ainsi marcherent contre eux trois cens six Fabiens, qui furent tous tuez prés de la riviere de Cremere, & il ne demeura de cette Maison dans Rome, qu'un seul enfant.*

31. *Appius Claudius Consul, ne réüssit pas heureusement contre les Volsques, par la desobéïssance & par la haine de ses soldats, qu'il fait ensuite desarmer.*

32. *Le reste de ce Livre contient les guerres contre les Volsques, contre les Eques, & les Veiens, & les divisions qui arriverent entre le Senat & le Peuple.*





TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE SECOND.

1. JE parlerai desormais des choses que le peuple Romain, devenu libre dés cet instant, a executées durant la paix, & durant la guerre; des Magistratures annuelles, & de l'authorité des Loix, bien plus puissante que celle des hommes. Certes l'orgueil & la violence du dernier Roi contribua entierement à rendre la liberté plus plaisante, & plus agreable: Car les premiers Rois avoient regné de telle sorte, que ce n'est pas sans raison qu'on les considere comme les fondateurs de tous les endroits qu'ils ont ajoûtez à cette Ville, pour loger la multitude qu'ils avoient eu soin d'augmenter. On ne doute point aussi que Brutus, qui a merité tant de gloire, pour avoir chassé ce Roi Superbe, n'eust entrepris cette action au desavantage du public, si pour un desir hors de saison d'avancer la liberté, il eût attaché le Roiaume à quelqu'un des Rois precedens. Car enfin, que fût-il arrivé, si cette troupe de bergers, & de personnes ramassées, vagabonde & fugitive, qui avoit trouvé dans l'asile inviolable d'un Temple, une liberté,

entiere, ou du moins l'impunité de toutes choses, n'eût point été retenuë par la crainte & par le respect des Rois, & qu'elle eût commencé d'être agitée par les tempestes de la puissance des Tribuns? Eust-on veu naistre autre chose entre le peuple & le Senat, dans une Ville toute composée d'estrangers, que des dissentions & des disputes, avant que les gages precieux de leurs femmes & de leurs enfans, & que l'amour du païs où l'on ne s'accoûtume que par le tems, les eussent tous unis ensemble? Il ne faut point douter que la discorde n'eust entierement ruïné les choses qui n'estoient pas encore bien établies; mais que la douce moderation d'un regne a si bien entretenuës, & si heureusement élevées, qu'elles ont été capables de produire l'agreable fruit de la liberté. Au reste, elle commença plûtôt par la puissance annuelle des Consuls, que par aucun retranchement du pouvoir & l'authorité des Rois: car les premiers Consuls eurent les mesmes droits & les mesmes marques d'honneur. On donna ordre seulement qu'il ne semblast pas qu'on voulût redoubler la crainte, si les deux Consuls avoient ensemble les faisseaux. Brutus les eut le premier par le consentement de son compagnon au Consulat; & ne monstra pas moins de passion à conserver la liberté, qu'il en avoit monstré pour l'acquerir. Ainsi, afin qu'on ne pût se laisser fléchir par les prieres, & par des largesses Royales; Premierement, il obligea par serment le Peuple amoureux de la liberté nouvelle, de ne plus endurer à l'avenir que personne regnast dans Rome. Et pour augmenter la puissance du Senat par l'augmentation de cet Ordre, il choisit les plus considerables d'entre les Chevaliers, & en remplit jusques à trois cens, le nombre des Senateurs, qui avoit esté diminué par les meurtres, & par les violences de Tarquin. C'est de là, dit-on, que la coustume est venuë d'admettre dans le Senat & ceux qui estoient des anciens Senateurs, & ceux qui leur furent depuis ajoûtez, qu'on appelloit le nouveau Senat; ou (*Péres conscripts, c'est à dire Senateurs nouveaux ajoustez aux anciens.*) On ne sçauroit dire combien cela eut de force, pour mettre la concorde

corde dans la ville, & pour unir le Peuple avec le Senat. On donna ordre ensuite aux choses qui concernoient la Religion; & parce qu'il y avoit quelques sacrifices qui ne se faisoient que par les Rois, on crea un Roi Sacrificateur, afin qu'on n'eust aucune occasion de les desirer. Mais on soûmit au grand Pontife ce Sacerdoce, de peur que l'honneur qu'on ajoûtoit à ce nom ne nuisist à la liberté, qui faisoit alors le plus grand souci, & la plus forte passion des Romains.

2. Certes je ne sçai si en la voulant asseurer de toutes parts, par des choses même de peu d'importance, ils ne passerent point les bornes que l'on se doit prescrire. Car le nom même de l'un de leurs Consuls leur devint suspect & odieux, encore qu'il ne leur eust donné aucun sujet de mécontentement. On disoit que les Tarquins estoient trop accoustumez à regner, qu'ils avoient commencé par Tarquinius Priscus; Que depuis, Servius Tullius ayant regné, la longueur de son regne n'avoit pas fait perdre à Tarquin le Superbe le desir de la Couronne, comme d'un bien qui ne luy appartenoit pas, mais qu'il l'avoit reprise par le crime & par la force, comme une succession de ses Peres; Qu'aujourd'hui Tarquin le Superbe ayant été chassé, l'authorité Souveraine estoit tombée entre les mains de Collatinus Tarquinius; Que les Tarquins ne pouvoient vivre en personnes privées, & qu'il se faloit défier d'un nom si dangereux à la liberté. On fit premierement courir ce discours dans la Ville, afin de tenter les Esprits; Et cependant Brutus fit assembler le peuple en inquietude de ce soupçon. *Il lui representa d'abord le serment qu'il avoit fait, de ne souffrir jamais que personne regnast dans Rome; Qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour la liberté, mais que pour la maintenir il ne faloit rien mépriser, Qu'il tenoit malgré lui ce discours, touchant une personne qu'il estimoit, & qu'il n'auroit eu garde de rien dire si l'amour de la Patrie n'eût été plus forte dans son ame, que la consideration d'un Ami; Que le Peuple Rom. ne croioit pas entierement avoir recouvré sa liberté, parce que le sang Roïal, & le nom du Roi étoit non seulement dans la ville, mais encore dans la puis-*

 sance;

ſance; Que cela nuiſoit à la liberté, & lui étoit comme un obſtacle, ôtez nous donc, dit-il, à Lucius Tarquinius Collatin, ôtes-nous volontairement cette crainte. Nous nous ſouvenons & nous confeſſons auſſi que vous avez genereuſement chaſſé les Rois: mais achevez vôtre bienfait, ôtez de Rome le nom de Roi. Nos Citoiens vous rendront non ſeulement ce qui vous appartient, mais ſi quelque choſe y manque, ils vous la rendront avec uſure. Retirez-vous donc avec l'amitié de Rome, delivrez la Ville d'une crainte peut-être vaine, & ſans raiſon. Mais l'on s'eſt perſuadé que la domination des Rois ne devoit ſortir de Rome qu'avec la race des Tarquins. L'étonnement d'une choſe ſi nouvelle & ſi ſubite ôta d'abord la parole au Conſul, & lors qu'il voulut commencer à parler, les premiers de la ville ſe mirent alentour de lui, & le prierent inſtamment de ne point faire de reſiſtance. Mais comme les diſcours de tous les autres ne faiſoient pas grand effet ſur ſon eſprit, enfin Sp. Lucretius plus venerable par ſon âge, & par ſon authorité, & outre cela ſon beau-pere le ſollicita par toutes ſortes de moïens, tantôt par prieres, tantôt par perſuaſions de conſentir à une choſe que tout le monde deſiroit. De ſorte que le Conſul craignant que, quand il ſeroit perſonne privée, la même choſe ne lui arrivaſt avec la perte de ſes biens, & avec ignominie, ſe dépoüilla volontairement de ſa dignité, ſe retira de la Ville, & fit tranſporter tous ſes biens à Lavinium. Brutus propoſa au Peuple de l'ordonnance du Senat, que tous ceux qui étoient de la race des Tarquins fuſſent bannis, & par les ſuffrages des Centuries il prit pour Compagnon au Conſulat P. Valerius qui lui avoit aidé à chaſſer les Rois. Bien que perſonne ne fût en doute que du côté des Tarquins on étoit menacé de la guerre, elle fut toutefois plus lente qu'on ne ſe l'étoit propoſé. Mais ce que l'on craignoit le moins, il ne s'en fallut gueres que la liberté ne fût perduë, par la trahiſon & par la fraude. Il y avoit parmi la jeuneſſe Romaine, quelques jeunes hommes, & même des meilleures maiſons de la Ville, de qui la licence avoit été plus grande durant les Rois, qui étoient de même âge que les Tarquins, qui aiant été leurs compagnons

de

de débauches, avoient accoûtumé de vivre avec eux à la Royale. Ces jeunes gens qui se voyoient dépoüillez de cette licence, par l'égalité qu'on avoit mise entre tout le monde, commencerent entre-eux à se plaindre que la liberté des autres étoit pour eux une servitude; Ils disoient qu'on pouvoit esperer d'un Roi ou de la Justice, ou de la faveur, selon que l'on en avoit besoin; Qu'il pouvoit faire grace, qu'il pouvoit faire plaisir, se fâcher & pardonner, & qu'il sçavoit faire mettre de la difference entre un ami & un ennemi. Qu'au contraire, la loi étoit une puissance sourde & inexorable, plus utile & plus favorable pour les pauvres & pour les foibles, que pour les personnes puissantes; Qu'elle ne se relaschoit jamais; qu'elle ne donnoit jamais de grace, pour peu que l'on s'en éloignast; & qu'il étoit bien difficile d'être toûjours innocent parmi tant d'occasions de faillir, qui se rencontrent parmi les hommes.

3. Durant que ces jeunes esprits se corrompoient les uns les autres par ces manieres de plaintes, il arriva à Rome des Deputez de la part des Rois qui sans faire mention de leur retour demanderent seulement leurs biens. Aprés qu'ils eurent exposé au Senat le sujet de leur deputation, on employa quelques jours à consulter sur cette affaire. Car on disoit que c'étoit leur donner une occasion de faire la guerre, que de ne leur rendre pas leurs biens, & que d'autre côté c'étoit leur donner de la force, & les moiens de nourrir la guerre, que de leur rendre ce qu'ils demandoient. Cependant les Deputez faisoient encore autre chose, & tandis qu'ils demandoient ouvertement les biens de leurs Maistres, ils faisoient en secret des trames pour leur faire recouvrer le Royaume. Ainsi feignant de n'avoir point d'autre dessein que de solliciter les jeunes Gentils-hommes, pour obtenir ce qu'ils sembloient demander, ils sonderent adroitement leurs esprits & leurs volontés. Et comme ils virent qu'ils les écoutoient sans repugnance, ils leur presenterent des lettres de la part des Tarquins, & traiterent avec eux pour les faire entrer de nuit dans la Ville. La charge en fut premierement don-

née aux Vitelliens & aux Aquiliens, dont la sœur avoit époufé Brutus & de ce mariage etoient déja fortis deux enfans, Titus & Tiberius. Leurs oncles les firent entrer dans leur complot, & avec eux quelques autres jeunes Gentilshommes, dont le tems nous a dérobé les noms & la connoiffance. Cependant ceux qui étoient d'avis qu'on rendît aux Tarquins ce qui leur appartenoit l'emporterent par deffus les autres. De forte que, comme les Deputez n'avoient plus d'autres raifons de demeurer dans la Ville, que le tems qu'ils avoient obtenu des Confuls, pour trouver des chariots & des voitures, afin de faire tranfporter les meubles des Rois, ils emploierent tout ce tems-là à confulter avec les conjurez, & en obtinrent enfin qu'ils efcriroient à leurs Maiftres. Car comment auroit-on pû croire autrement des Deputez, fur des chofes de fi grande importance? Mais ces lettres qui furent données pour eftre un gage de foi & d'affeurance, découvrirent tout l'attentat. Car le jour avant le départ des Deputez, comme des conjurez qui avoient foupé chez les Vitelliens, parloient enfemble de leur complot, & qu'ils difoient fur ce fujet quantité de chofes, penfant n'avoir point de témoins, leur difcours fut entendu par un de leurs Efclaves, mais qui avoit deja connu quelque chofe de leur deffein, mais il attendoit, pour les deceler qu'on eût donné aux Deputez les lettres, afin que leur témoignage decouvrift plus manifeftement ce crime. Lors qu'il eut donc appris qu'elles avoient eté données; il alla découvrir l'entreprife aux Confuls, qui partirent auffi-toft de leur maifon pour s'aller faifir & des Deputez & des Conjurez. Ils s'eclaircirent fans bruit de toute l'affaire, & donnerent ordre fur tout que les lettres ne fuffent point détournées. On mit fur le champ les traîtres aux fers. On douta quelque tems, fi l'on feroit le même traitement aux Deputez; & bien qu'ils femblaffent avoir merité d'eftre traitez en ennemis, toutefois le droit des gens fut le plus fort. Quant aux biens des Rois qu'on avoit auparavant été d'avis qu'ils fuffent rendus, on en remit de nouveau la deliberation au Senat, que la colere furmonta en cette occafion:

sion: car il deffendit qu'ils fussent rendus, & ne voulut pas aussi qu'ils fussent confisquez au public. Mais il les abandonna à la multitude pour être pillez, afin que par ce pillage des biens des Rois le peuple perdit l'esperance de se reconcilier jamais avec eux. Les terres des Tarquins qui étoient entre le Tibre & la ville, furent consacrées à Mars. On dit que ces terres étoient semées de froment tout prêt à couper; que, parce qu'il n'étoit pas permis de s'en servir, le peuple qui etoit accouru de tous côtez, aiant coupé ce bled, le jetta avec sa paille dans la riviere, qui étoit alors fort basse, comme il arrive ordinairement dans les chaleur de l'Esté, & que les javelles de ce froment remplies de fange & de limon, s'étant arrêtées aux endroits où il y avoit moins d'eau, avec les autres choses que la riviere entraîne, il s'en fit peu aprés une Isle; (*On voit encore cette Isle.*) Je croi que depuis on y ajoûta de la terre; & que la main des hommes acheva ce qu'avoit commencé le hazard, & on y fit un lieu capable de porter mesme des Temples.

4. Les biens des Rois aiant été pillez, les traîtres furent condamnez, & envoyez au supplice, qui fut d'autant plus considerable, que la charge de Consul imposoit au Pere la necessité de faire punir ses propres enfans. Et la fortune voulut que celui qui raisonnablement devoit s'éloigner du spectacle, & de la poursuite de ce supplice, en fut luimême le solliciteur & le témoin. Tous ces jeunes Gentilshommes furent attachez à un poteau, mais comme s'ils eussent été inconnus, on ne consideroit que les enfans du Consul, qui avoient attiré sur eux les regards de tout le monde. Et l'on n'avoit pas moins de pitie de les voir exposez au supplice, que l'on avoit d'horreur du crime qui leur faisoit meriter ce supplice; qu'il leur fût entré dans l'esprit, de mettre en la puissance d'un Roy tyrannique, & alors banny de leur Patrie, qui avoit este mise en liberté cette mesme année, leur Pere liberateur de la Patrie, le Senat, la multitude, & enfin tout ce qui concernoit les Dieux, & le peuple de Rome. Les Consuls allerent donc prendre leur place, les Licteurs, c'est à dire (*Sergens*) furent envoyez pour faire l'execution. Ils depoüillè-

poüillerent les criminels,les battirent à côups de verges, & enfin ils leur couperent la teste avec une hache. Pendant tout ce temps-là le Pere aiant le visage découvert, demeura en veuë à tout le monde, & l'amitié paternelle ne surmonta pas sa constance durant une exe ution si furieuse.

5.Mais afin d'enseigner de toutes façons à fuïr les trahisons & les crimes,& d'en laisser d'illustres exemples, aprés avoir puny les coupables, on donna pour recompense au denonciateur,avec la liberté & le droit de bourgeoisie,une somme d'argent:qui fut prise dans l'épargne. On dit qu'il fut le premier qui fut mis en liberté avec la vindicte: (*C'estoit une petite houssine avec laquelle on mettoit un esclave en liberté.*)Mais quelques-uns estiment que ce mot de vindicte est venu de luy, parce qu'il s'appelloit Vindicius. Et depuis on a gardé cette coustume,que tous ceux qu'on mettroit en liberté de la mesme sorte, seroient reputez Citoyens Romains.

6.Lors qu'on eut rapporté à Tarquin toutes ces choses de la mesme façon qu'elles s'estoient passées, ce miserable enflammé non seulement du dépit de voir ses esperances ruïnes, mais encore de fureur & de hayne, voiant les chemins fermés à l'artifice & à la ruse, se resolut à faire ouvertement la guerre. Il alla donc mendier du secours dans les Villes de la Toscane. Il implora particulierement l'assistance des Veiens & des Tarquiniens, & les conjura de ne pas souffrir,qu'estant descendu de leur sang, il perist devant leurs yeux miserablement banny, & chassé d'un si grand Royaume avec ses malheureux enfans.Il representa *que les autres avoient été appellez d'un païs estranger pour regner à Rome, & que pour lui comme il agrandissoit l'Empire Romain par la force de ses armes, il en avoit été chassé par une excerable conjuraiton de ses plus proches, que comme pas un d'eux n'avoit paru digne de regner, ils avoient mis en pieces le Roiaume, & l'avoient divisé entr'eux; Qu'on avoit donné ses biens à piller au Peuple, afin que le monde eût part au crime, Qu'il vouloit seulement retourner en sa Patrie, & en son Roiaume, & punir ses sujets ingrats, & rebelles.*

belles. Qu'ils lui donnaſſent donc du ſecours, que par ce moien ils ſe vangeroient eux mêmes des vieilles injures, leurs Legions tant de fois deffaites, & leurs terres ſi ſouvent ravies. Ces paroles toucherent les Veiens, & chacun d'eux diſoit tout haut, & en menaçant, qu'au moins ſous la conduite d'un Rom. ils devoient aller effacer leurs anciennes ignominies, & reprendre par les armes ce que l'on avoit pris ſur eux. Quant aux Tarquiniens, ils ſe laiſſerent gagner par le nom & par l'alliance; & eſtimerent qu'il leur eſtoit glorieux, que des Princes de leur ſang regnaſſent dans Rome. Ainſi les forces de deux Villes, accompagnerent Tarquin pour aller recouvrer ſon Royaume, & faire la guerre aux Romains. Auſſi-toſt qu'il fut arrivé ſur leurs frontieres, les Conſ. allerent au devant de lui avec une armée. Valerius avoit la conduite des gens de pied diſpoſez en un bataillon quarré; & Brutus prit le devant avec la Cavalerie, afin de reconnoiſtre les ennemis qui avoient fait de leur côte la même choſe. Car Aruns fils de Tarquin s'etoit avancé avec ſa Cavalerie, & le Roi le ſuivoit avec les Legions.

6. Aruns aiant remarqué de loin par les faiſſeaux que l'on portoit que le Conſul y étoit; & enſuite s'étant approché, & enfin reconnu Brutus au viſage; Alors tout enflammé de colere. *Voila donc*, dit-il, *voila le traiſtre qui nous a chaſſez de nôtre Patrie. Le voila qui marche magnifiquement paré des marques de nôtre grandeur. Dieux vengeurs des Rois declarez-vous maintenant, & paroiſſez à mon ſecours.* Il pique auſſi-tôt ſon cheval, & court à bride abattuë contre le Conſul, qui connut bien qu'on venoit à lui, il ſe preſente donc au combat avec une ardeur incomparable; Ces deux Capitaines coururent l'un contre l'autre avec tant de colere & de haine, que ne ſe ſouvenant pas de couvrir leurs corps, pourveu qu'ils bleſſaſſent leur ennemi, ils s'enferrerent d'un même coup, qui paſſa au travers de leurs ecus, & tomberent morts à terre, attachez l'un à l'autre avec leurs lances. En même-tems toute la Cavalerie commença le combat, & bien-tôt aprés les gens de pied arriverent. La victoire fut douteuſe en cette occaſion, & l'on combatit de part & d'autre, à forces égales. La pointe droite fut vi-

victorieuse de chaque costé, & la gauche fut battuë. Les Veiens accoûtumez à estre vaincus par les Romains, furent deffaits & mis en fuite: mais les Tarquiniens qui étoient des ennemis nouveaux, non seulement demeurerent fermes, mais ils repousserent les Romains. Cependant aprés ce succez une si grande terreur s'empara de Tarquin & des Toscans, qu'ils laisserent la chose imparfaite, & les deux armées, celle des Veiens, & celle des Tarquiniens se retirerent de nuict dans leur pays. On ajouste à ce combat des prodiges & des miracles. On dit que durant le silence de la nuict on oüit une voix qui venoit de la Forest d'Arsie, & l'on croit que ce fut celle de Silvain; voici les paroles qu'on entendit, IL EST MORT UN HOMME DE PLUS DU COSTE' DES TOSCANS, c'est pourquoi les Romains sont demeurez victorieux. Ainsi les Romains se retirerent comme vainqueurs, & les Toscans comme vaincus. Car aussi-tôt qu'il fut jour, comme on ne vid plus paroistre d'ennemis, P. Valerius Consul fit ramasser leurs dépoüilles, retourna dans Rome en Triomphe, & y fit faire les funerailles de son compagnon au Consulat, avec toute la pompe que l'on se pût imaginer.

7. Mais la tristesse publique fut sans doute le plus grand ornement de ses obseques, qui furent certes illustres, principalement en ce que les Dames Romaines en porterent le deüil un an durant, comme de leur pere; parce qu'il avoit si hautement vangé la pudicité violée.

8. Ensuite, comme les affections du peuple sont variables & changeantes, le Consul qui étoit demeuré, & qui s'étoit veu dans une si grande consideration tomba de son credit non seulement dans l'envie de ses Citoiens, mais encore dans le soupçon d'un crime enorme. Le bruit couroit qu'il aspiroit à la Couronne, parce que depuis la mort de son Collegue il n'avoit mis personne en sa place, & qu'il bâtissoit sur le haut de Velie, (*Au plus haut du mont Palatin,*) en un lieu assez fort, & assez asseuré pour y faire un jour une forteresse. Toutes ces choses qui se disoient communément, & à quoi même on ajoûtoit de la croiance, affligerent le Consul par leur horreur & par leur indignité.

C'est

C'est pourquoi il fit assembler le peuple, & aiant fait metre bas les faisseaux, il monta au lieu où l'on faisoit les harangues. Cette action fut agreable à la multitude. Elle fut ravie de voir qu'on abbaissoit devant elle les marques de l'authorité Souveraine, parce que c'étoit confesser que la force & la majesté du Peuple étoit plus grande que celle du Consul. Aprés qu'on lui eut fait signe d'écouter, le Consul commença à loüer *la bonne fortune de son Collegue, de ce qu'aprés avoir mis en liberté sa Patrie, & combattu pour la Republique, honoré du plus haut rang où un Romain puisse monter, il étoit mort glorieusement, & avant que son estime où on ne pouvoit plus rien ajoûter, lui eût excité de l'envie. Que pour lui, il étoit bien malheureux de survivre à sa gloire, pour demeurer exposé aux soupçons d'un si grand crime, & se voir mis si honteusement entre les Viteliens & les Aquiliens, aprés avoir été reconnu pour liberateur de la Patrie. Quoi donc,* (dit-il) *n'y aura-t il jamais de Vertu si bien éprouvée par vous-même, qu'elle ne puisse être violée par les soupçons & par les défiances? Moi qui fus l'ennemi des Rois, je craindrois d'estre soupçonné d'avoir affecté le Roiaume? Moi je croirois me faire craindre par mes Citoiens, si j'étois logé dans la forteresse & sur le Capitole? Ma reputation dependra donc parmi vous d'une chose si legere? La confiance que vous devez avoir en moi, a-t-elle de si mauvais fondemens, qu'il vous soit plus important de regarder où je suis, que de considerer qui je suis? Non, non, Mrs. la maison de P. Valerius ne sera plus l'obstacle de vôtre liberté; Velie sera desormais pour vous un lieu d'asseurance. Je transporterai ma maison non seulement dans un lieu plat, mais au pied même de cette montagne, afin que de vos maisons vous regardiez dans la mienne, & que vous soyez au dessus de moi qui vous suis devenu suspect. Que ceux-là donc bastissent sur Velie, à qui vôtre liberté sera plus seurement confiée qu'à P. Valerius.* En même tems il fit transporter tous les materiaux au pied de Velie, & fit faire sa maison dans le plus bas de la pente, où il y a aujourd'hui une place publique. On fit ensuite des loix qui purgerent le Consul non seulement du soupçon d'avoir des desseins pour le Roiaume, mais qui estoient si contraires à cela, qu'il en

fut

fut eſtimé populaire, & appellé Publicola : (*Comme qui diroit Partiſan du peuple.*) Il fut ordonné ſur toutes choſes, qu'on appelleroit au peuple du jugement des Magiſtrats, & que celui qui voudroit prendre le nom de Roi, & s'emparer du Roiaume, ſeroit puni en ſa perſonne, & en ſes biens ; & tenu pour maudit & execrable. Ces loix furent tres-agreables à la multitude ; Et aprés les avoir faites tout ſeul, afin qu'on lui en ſceuſt tout le gré, il fit convoquer l'Aſſemblée du peuple, pour s'élire un compagnon au Conſulat. On éleut donc pour Conſul Sp. Lucretius : mais comme il eſtoit déja vieux, & qu'il n'avoit pas aſſez de force pour ſouſtenir une ſi grande charge, il mourut bien-toſt aprés ; Et l'on ſubſtitua en ſa place M. Horatius Pulvillus : toutefois je ne trouve pas Lucretius au nombre des Conſuls dans quelques anciens Autheurs, qui font immediatement ſucceder Pulvillus à Brutus. Mais pour moi, je croirois qu'on ne parla point de Lucretius, parce qu'il ne fit aucune action qui ſignalât ſon Conſulat.

9. On n'avoit pas encore dedié ſur le Capitole le Temple de Jupiter, c'eſt pourquoi les Conſuls Publicola & Horatius tirerent au ſort à qui auroit cét honneur ; il eſcheut à Horatius, & Publicola s'en alla faire la guerre aux Veiens. Mais les amis de Valerius monſtrerent peut-eſtre plus de reſſentiment qu'ils ne devoient que l'honneur de conſacrer un Temple ſi fameux fuſt écheu à Horatius. Ils firent tous leurs efforts pour le priver de cette gloire, & enfin aprés avoir tenté vainement toutes les autres choſes, comme ils virent que le Conſul tenoit déja la porte, & qu'il faiſoit ſes prieres, ils lui vinrent dire que ſon fils venoit de mourir, & qu'un homme qui avoit des morts dans ſa maiſon, ne pouvoit conſacrer le Temple. S'il n'ajoûta point de croiance à cette nouvelle, ou s'il eut aſſez de force pour la recevoir conſtamment, c'eſt une choſe dont on ne donne point de témoignage, & qu'il eſt mal-aiſé de deviner. Quoi qu'il en ſoit, il ne quitta point ſon entrepriſe pour une ſi faſcheuſe nouvelle, il commanda ſeulement que l'on enterraſt ſon fils ;

& en

ꝛ en tenant tousjours la porte du Temple, il acheva ſa riere, & le dedia. Voila les choſes qui ſe paſſerent, & ans la Ville, & à la guerre, durant la premiere année, prés qu'on eut chaſſé les Rois.

10. Depuis, P. Valerius fut creé Conſul pour la ſeconde ɔis, & avec lui T. Lucretius; Et en ce tems-là les Tar- uins s'étoient retirez chez Lartes Porſene Roi de Clu- um, (*Aujourd'hui Chiuſi*) à qui tantôt par des remonſtran- ɛs, & tantôt par des prieres, ils tâchoient de perſuader, u'étant ſortis des Toſcans, du même ſang, & du meſme om, il ne devoit pas endurer qu'ils demeuraſſent miſera- lement bannis, & dans une honteuſe neceſſité de toutes hoſes. *Tantoſt ils lui remonſtroient qu'il eſtoit dangereux ɛ ſouffrir cette couſtume naiſſante de chaſſer les Rois; Que ι liberté étoit aſſez douce d'elle même, & aſſez capable de agner les cœurs, ſi les Roys ne deffendoient leur puiſſance a- ec autant d'ardeur & de force, que les peuples ſouhaittent ι liberté; Que par elle les plus grandes choſes étoient égalées ux plus baſſes; qu'on ne ſouffre rien dans les Republiques, qui euille s'élever trop haut, & exceller par deſſus le reſte; & u'enfin cette liberté alloit faire voir la cheute & la fin de la oiauté, qui étoit la plus belle choſe que l'on ſe pût imaginer armi les Dieux & parmi les Hommes.* Porſene s'imaginant u'il étoit avantageux aux Toſcans, qu'il y eût à Rome un oi de leur nation, y vint auſſi-tôt avec une armée. Jamais ne ſi grande terreur ne s'étoit emparée du Senat, tant les luſiniens eſtoient puiſſans en ce temps-là, & le nom e Porſene redoutable. D'ailleurs les Romains ne crai- noient pas ſeulement leurs ennemis, mais encore leurs itoiens. On apprehendoit que le peuple épouvanté ne eceuſt les Rois dans la Ville, & qu'il ne ſe ſouciaſt pas de jetter dans la ſervitude, pourveu qu'on lui donnaſt la aix. C'eſt pourquoi en ce tems-là le Senat fit au peuple uantité de douceurs extraordinaires. Il eut ſoin ſur tou- ɛs choſes du vivre; on envoia pour avoir du bled les uns ıez les Volſques, & les autres à Cumes. Le privilege de endre du ſel fut oſté aux particuliers, parce qu'ils le endoient trop cher au public. Le menu peuple fut dé-

charge

chargé de toutes sortes de tributs & d'impositions, qu'on rejetta sur les riches qui pouvoient porter cette charge : & l'on crût que les pauvres paieroient assez de tribut, s'ils nourrissoient leurs enfans. Cette indulgence du Senat conserva si bien l'union dans la Ville, que depuis dans les grandes incommoditez, & d'un siege, & de la famine : les moindres de la multitude n'eurent pas moins d'aversion pour le nom de Roy, que les premiers & les plus considerables de Rome. Enfin, il n'y eut jamais personne qui gagnast si puissamment l'amitié du peuple par de moyens illicites, que fit alors le Senat par son gouvernement, & par sa conduite favorable. Aussi-tost que les ennemis approcherent, chacun revint des champs à la Ville, pour la deffendre selon ses forces; & chacun travailla à la fortifier. Enfin elle sembloit assez bien fortifiée par ses murailles, & par le Tibre qui la deffendoit. Mais sans doute le pont de Bois eust esté cause de sa perte, & y eust donné l'entrée à l'ennemi, sans le courage d'un seul homme, Horatius Cocles, qui fut en cette occasion le deffenseur de la fortune de la Ville. Il avoit alors d'avanture la garde du Pont ; Et comme il eut pris garde que les ennemis s'étoient d'abord emparez du Janicule, qu'ils accouroient de là de toutes leurs forces pour se saisir du Pont, & que les siens épouvantez quittoient déja leurs armes & leur rang, il commença à leur faire des reprimandes ; il se mit au devant d'eux pour les empécher de fuïr ; il atteste les Dieux & les hommes ; leur remonstre que c'est en vain qu'ils quittent leur poste pour se sauver par la fuite ; Qu'ils ne feront rien pour eux, s'ils laissent le Pont derriere eux, & que bien-tost ils verront un plus grand nombre d'ennemis sur le Palatin, & sur le Capitole, que sur les avenuës. C'est pourquoi il les conjure de mettre le fer & le feu, & toutes choses en usage pour rompre le Pont ; & que cependant il soûtiendroit les efforts des ennemis aussi long-tems que le corps d'un seul homme seroit capable de les soustenir.

11. Il n'eut pas si-tost parlé qu'il marcha vers l'entrée du Pont ; & estoit d'autant plus remarquable, qu'il

s'avan-

'avançoit contre les ennemis, lors que tous les siens lui ournoient le dos. Ainsi se presentant les armes à la main our commencer le combat, il estonna les ennemis par u-e audace si prodigieuse. Il y eut toutefois deux Romains ue la honte retint prés de lui, Sp. Largius & T. Hermi-ius, tous deux considerables par leur naissance & par eur valeur. Il soûtint quelque tems avec eux le premier hoc, & la premiere furie du combat; & puis comme ceux ui rompoient le Pont les rappelloient, il les fit retirer ui-même par un petit endroit qu'on avoit exprez laissé. Alors jettant ses yeux menaçans & enflammez d'un noble ourroux sur les Capitaines des Toscans, rantost il les rovoquoit au combat l'un aprés l'autre, tantost il les ccusoit tous ensemble de lascheté, de se rendre esclaves es Roys Tyrans, & d'oublier leur propre liberté pour ttaquer celle des autres. Ils demeurerent quelque ems sans rien faire, & à se regarder l'un l'autre, pour oir qui commenceroit le combat. Enfin la honte ébran-a la troupe, on poussa de tous costez des traits contre Iorace, qui en receut quelques-uns sur son bouclier, ù ils demeurerent attachez. Mais malgré toutes leurs orces, il ne monstra pas moins de resistance, il marchoit e part & d'autre à grands pas, & remplissoit seul tout le Pont. Enfin, comme l'ennemy faisoit ses derniers efforts our le faire tomber dans la riviere, en mesme tems le ruit du Pont qui tomboit, & les cris de réjoüissance que etterent les Romains, épouvanterent les ennemis, & ar-esterent leur impetuosité. Alors Cocles, Dieu du Tibre, dit-il) reçois favorablement dans tes eaux & ces ar-nes, & ce soldat ton deffenseur. En mesme tems il se etta dans l'eau tout armé comme il estoit, & en dépit les traits qu'on poussoit d'en haut sur luy, il passe la iviere sans peril, & retourne glorieux chez les siens, yant eu la hardiesse de faire une chose, qui aura sans loute à l'avenir bien plus de reputation que de croyan-e. Au reste, la Ville ne fut pas ingrate de tant de vertu. On luy dressa une statuë dans la place des Assemblées: on luy donna autant de terre qu'il en pourroit envi-

ron-

ronner en un jour avec la charruë, & l'affection même des particuliers voulut paroistre en sa faveur parmy les honneurs que lui faisoit le public. Car au milieu de la famine, & de la necessité de toutes choses, chacun selon ses commoditez se retrancha de ses vivres, afin d'en faire part à Horace. Porsene qui avoit esté repoussé d'abord, changea son dessein de prendre la Ville d'assaut en celui de l'assieger. Il mit donc une forte garnison dans le Janicule, planta son camp dans la plaine, & sur les rivages du Tibre & fit venir de tous costez quantité de bâteaux, pour empêcher qu'il n'entrast des vivres dans Rome, & pour faire passer ses gens de l'autre costé de la riviere, afin d'aller fourrager tantost en un lieu, tantôt en un autre, selon les occasions qui se presenteroient. De sorte qu'en fort peu de tems il reduisit en une si grande extremité tout le territoire d'alentour, qu'on fut contraint non seulement de faire transporter dans la Ville les autres biens que l'on avoit dans la campagne, mais encore d'y faire retirer le bestail, sans qu'on osast le moins du monde le faire sortir hors des portes. Mais les Toscans ne gagnerent pas tant cet avantage par la crainte des Romains, que par les avis & par la prudence de leur Consul. Car comme Valerius épioit l'occasion d'en attaquer à l'impourveu plusieurs ensemble quand ils seroient écartez, il negligeoit les petites choses, & se reservoit pour les plus grandes. Ainsi pour attirer les fourrageurs, il commanda aux siens de faire sortir le lendemain quantité de leur bestail par la porte Esquiline, qui ne regardoit pas du côté des ennemis, sçachant bien qu'ils ne manqueroient pas d'en estre avertis, parce que pendant ce siege, & durant la famine qui estoit dans Rome, quelques Esclaves infidelles s'en déroboient à tous moments, & se rendoient au camp de Porsene. En effet, les ennemis le sceurent par l'un de ces fugitifs; & cela fut cause qu'ils passerent l'eau en plus grand nombre, comme asseurez de faire un plus grand butin qu'auparavant. Aussi tôt P. Valerius dépescha T. Herminius avec un petit nombre de gens de guerre, pour s'aller mettre en embuscade sur le grand chemin

hemin des Gabiniens, à deux milles de la ville, & comnanda à Sp.Largius de demeurer à la porte Colline avec ne troupe de jeuneſſe,juſqu'à ce que les ennemis fuſſent aſſez, & de leur couper chemin, quand ils penſeroient evenir du côté de la riviere. T.Lucretius l'autre Conſul rtit par la porteNeuve avec quelques compagnies d'Innterie: Titus Valerius fit paſſer avec lui quelques Coortes d'élite par le mont Celion; & ils furent les preiers qui ſe monſtrerent aux ennemis.Auſſi-toſt qu'Herinius en eut entendu le bruit, il ſortit de ſon embuſcae, & les ayant répouſſez du coſté de Lucretius, il les arge à droit en les pourſuivant. En meſme tems il s'éve un grand cry, & à la gauche, & à la droite, du coſté la porte Colline, & de la porte Neuve.De ſorte que les nemis ſe trouverent enveloppez de part & d'autre; & mme ils n'éſtoient pas aſſez forts pour reſiſter, & que us les chemins leur eſtoient fermez, ils furent bien-toſt faits & taillez en pieces. Depuis les Toſcans ne ſe harderent plus de paſſer ſi avant.Neantmoins le ſiege conuoit; & outre que le bled étoit bien cher dans la ville, y avoit une grande neceſſité; enfin Porſene eſperoit endre Rome par le tems.

2. Cependant C. Mutius jeune Gentil-homme, s'alla iaginer qu'il étoit indigne du peuple Romain; que n'ant jamais été aſſiegé ni durant la paix, ni durant la gure par aucune ſorte d'ennemis, tandis même qu'il étoit ns la ſervitude des Rois, il fuſt, maintenant qu'il étoit re, comme captivé par les Toſcans, dont il avoit ſi ſount été victorieux,& mis en fuite les armées: C'eſt pouroi il ſe reſolut à vanger cette indignité par quelque ande & memorable action. Il ſe propoſa donc premiement de paſſer dans le camp des ennemis, ſans commuquer ſon deſſein à perſonne.Mais craignant que s'il ſorit de la ville ſans la permiſſion des Conſuls, & ſans que rſonne en fuſt averty,il ne fuſt arreſté par les gardes qui oient aux portes, & ramené dans la ville comme un fuitif, & un deſerteur de ſon party, veu même que la forne preſente pouvoit aiſément faire croire ce crime,il al trouver le Senat, & lui parla en ces termes: *j'ai reſolu*

(dit-il) *de passer le Tybre, & d'entre, s'il m'est possible, dans le camp des ennemis, non pas pour aller faire quelque butin, & pour vanger nos ruïnes, & les degasts qui ont esté faits dans nos terres. Je medite dans mon esprit une action plus importante, si les Dieux me sont favorables.* Le Senat approuva sa resolution, & en même tems Mutius partit ayant caché sous ses habits un poignard : Aussi-tost qu'il fut au camp, il s'alla mettre où il y avoit le plus de monde proche du siege du Roi. Alors on payoit d'avanture les soldats ; & comme celuy qui tenoit compte de ces payemens etoit assez prés du Roi, presque habillé de même façon, qui expedioit quantité d'affaires, & que les soldats s'adressoient à lui plustost qu'au Roi, Mutius qui ne connoissoit pas Porsene, & qui ne vouloit pas demander lequel des deux étoit le Roi, de peur de se découvrir par ce moyen, porta son coup au hazard, & tua l'autre au lieu du Roi. Il se retira aussi-tost parmi la multitude épouvantée, ayant en main le poignard sanglant dont il se faisoit faire passage : mais les gardes qui accoururent au bruit, se saisirent de lui, & le ramenerent devant le Roi. Bien qu'il fût abandonné de tout secours au milieu de ces menaces de la fortune, il parut neantmoins plus redoutable qu'il ne parut épouvanté. *Je suis Romain,* (dit-il) *& l'on m'appellé C. Mutius. J'ai voulu comme ennemi triompher de l'ennemi, & je n'ai pas moins de cœur pour mourir, que j'en ay montré pour ce meurtre. C'est le propre des Romains de faire & de souffrir les choses grandes & difficiles. Au reste, je ne suis pas seul, qui ay fait contre toy ce dessein, il y en a un grand nombre qui me doivent suivre, & qui cherchent la mesme gloire. Resous, toy donc, si tu veux, à combattre à tout moment pour ta propre vie, & d'avoir toûjours un ennemy à tes côtez. La jeunesse de Rome te declare cette guerre, ne redoute desormais ni des armées, ni des batailles; Nous t'attaquerons l'un aprés l'autre, & ce sera enfin à toi a te défendre contr tous.*

13. A ce discours le Roi enflâmé de colere, & tout ensemble épouvanté du peril, commanda qu'on allumât des feux pour le gesner, s'il ne découvroit les trames dont il faisoit les menaces. Mais Mutius au lieu de répondre; *Voi-*

(dit-il) *pour te faire connoître, combien ceux qui cherchent gloire font peu d'estime de leurs corps*; & en même tems :ononçant ces paroles, il mit sa main droite dans le feu, ıi étoit allumé pour le sacrifice, & la vid lui-même brû-r, comme s'il eust perdu tout ensemble & l'esprit & le ntiment. Le Roi étonné de cette action, comme d'un mi-cle, se leve aussi-tost de son siege, & ayant commandé ı'on le retirast de l'Autel; *Va-t-en, va-t-en*, (lui dit-il) *i qui es plus osé contre toi que contre moi-mesme. Certes je ierois ton courage, s'il avoit paru pour mon service.* Enfin ivant le droit de la guerre, je te renvoye sain & sauf, & ıs qu'on t'ayt fait aucune injure. Alors Mutius, com-: voulant reconnoître cette grace, *Puisque la vertu* (lui t-il) *est en honneur, & en consideration prés de toi, tu obti-dras de moi par ta courtoisie, ce que tu n'as pû obtenir par :menaces. Nous sommes trois cens dans ton camp, qu'on ut appeller l'Elite de la jeunesse Romaine, qui avons conspi-de te perdre par cette voye. Le sort est tombé sur moi le pre-er, les autres paroîtront à leur tour, jusqu'à ce qu'enfin la rtune te fasse tomber sous leurs coups.* Ainsi Mutius, qui t depuis appellé Scevole, à cause de l'accident de sa ıin droite, ayant esté mis en liberté fut suivy à Ro-: par les deputez de Porsene, tant il avoit esté tou-é du peril dont rien ne l'avoit défendu que l'erreur son ennemy. Et enfin ne voulant pas se mettre au ha-rd de soustenir autant de combats qu'il restoit de con-rateurs, il envoya de lui-mesme aux Romains des con-tions de paix. Il parla, mais en vain, parmy les arti-:s de cette paix de rendre aux Tarquins le Royaume, ssi il en parla pluſtôt, parce qu'il ne pouvoit honneste-:nt leur refuser de faire cette proposition, que par espe-ıce qu'il eust de rien obtenir, sçachant bien que les Ro-iins ne lui accorderoient jamais cette demande. Ils de-:urerent d'accord de rendre le territoire des Veiens, on leur imposa la necessité de donner des ostages, ls vouloient qu'on fist sortir du Janicule la garnison ıi y estoit. La paix ayant est concluë à ces conditions, rsene retira ses armes du Janicule, & sortit du terri-oire des Romains. Le Senat donna à Mutius pour

recompenser son courage quelques terres au delà du Tibre, qui ont esté depuis appellées les prez Mutiens.

14. Cet honneur qu'on fit à la Vertu, excita même les Fereniens de faire des actions heroïques. En effet, Clelie jeune fille à marier, qui estoit entre les ostages, ayant consideré que le camp des Toscans n'estoit pas loin de la riviere, se déroba de ses gardes, & monstrant le chemin à ses compagnes, elle passa le Tybre avec elles, malgré les efforts des ennemis, & les rendit sans peril dans Rome, entre les mains de leurs parens. Cette nouvelle ayant été rapportée au Roy, il s'en mit d'abord en colere, & envoya des Ambassadeurs à Rome, afin de redemander Clelie, sans se soucier beaucoup des autres. Et ensuite convertissant sa colere en admiration, il releva cette action de Clelie par dessus celles des Horaces & des Mutiens. Mais il protesta que si on ne luy rendoit cet ostage; il tiendroit pour rompu le traité qu'on avoit fait; qu'au contraire, si on remettoit cette fille entre ses mains, il la renvoyeroit à ses parens, sans qu'on lui fist aucune injure. On tint de part & d'autre la parole qui avoit esté donnee. Les Romains suivant leur accord rendirent ce gage de paix, & la Vertu ne trouva pas seulement de la seureté auprez du Roy de Toscane, mais encore des honneurs & des recompenses. Car aprés avoir loüé Clelie, il luy offrit tous les ostages dont elle voudroit faire le choix. On dit que quand on les eut amenez en sa presence, elle choisit tous les jeunes garçons qui estoient au dessous de quatorze ans. Cela sembla bien seant à la pudicité d'une fille; & même tous les autres ostages demeurerent d'accord, qu'elle ne pouvoit rien faire de plus raisonnable, que de retirer de la puissance des ennemis un âge si tendre, & si exposé aux outrages. Enfin aprés avoir fait la paix, les Romains recompenserent cette nouvelle vertu de femme d'une nouvelle sorte d'honneur. Ils firent dresser à sa gloire, au haut de la ruë Sacrée, une statuë de fille à cheval. Il nous est demeuré parmy les autres choses solemnelles, qui sont en usage parmy nous, une coûtume de nos Ancestres, bien eloignée sans doute de ce paisible decam-

campement de Porſene de devant Rome. Car quand on nd quelques biens à l'enchere, on crie tout haut que ſont aes biens de Porſene qu'on met en vente. Il faut rtes qne cette coûtume ait pris naiſſance durant la gure, & qu'elle n'ait pas eſté abolie durant la paix; ou 'elle ait pris ſon origine d'une occaſion plus douce que le témoigne cette façon de vendre des biens, comme ſi ſtoit d'un ennemy. Il eſt donc plus vray-ſemblable que mme la ville etoit pauvre & neceſſiteuſe, à cauſe d'un ge ſi long, Porſene donna aux Romains toutes les chonéceſſaires dont ſon camp étoit remply, & qu'il avoit t venir des meilleurs endroits de la Toſcane; qu'ente ils furent vendus, de peur qu'en les abandonnant au uple, il ne les donnaſt comme un butin qu'on auroit t ſur l'ennemy, & qu'enfin on appella ces biens les ns de Porſene; parce que cela marquoit plûtoſt la liralité de ce Prince que la vente de ſes biens, qui d'ailrs n'eſtoient pas en la puiſſance du p uple Romain. rés avoir quitté cette guerre, Porſene envoya Aruns ı fils avec une partie de ſes troupes, aſſieger la ville ricie, afin qu'il ne ſemblaſt pas avoir inutilement aené une armée en ce pays. Les Aricins furent eſtonnez bord de cette guerre qu'ils n'attendoient pas. Mais ecours qui leur vint bien-toſt aprés, & des Latins, & Cumes, releva de telle ſorte leur courage & leurs eſances, qu'ils eurent aſſez de hardieſſe pour en venir à bataille. Les Toſcans ſe jetterent donc ſur eux avec ſi grande impetuoſité, qu'ils les repouſſerent d'abord. is les troupes de Cumes oppoſant la ruſe à la violence létournerent tant ſoit peu, & puis retournant ſur l'enny qui les avoit déja paſſez, & qui eſtoit comme en ordre, ils le chargerent par derriere. Ainſi les Toſıs furent deffaits quand ils penſoient eſtre victorieux. petit nombre ſeulement ayant perdu leur Chef, vint deſarmez, & comme des gens mal traitez de la forıe, chercher dans Rome un refuge, parce qu'il n'y at point de plus proche retraite. Ils y furent receus faablement, & logez de part & d'autre. Quand ils eurent

rent été gueris de leurs blessures, les uns se retirerent che: eux, & y porterent la nouvelle du bon traittement qu'il avoient receu des Romains ; les autres furent retenus Rome par l'affection de leurs hôtes, & par l'amour mêm de la ville ; & on leur assigna un lieu pour habiter, qui fu depuis appellé la ruë des Toscans. Cependant P. Lucre tius, & P. Valerius Publicola furent faits Consuls pour l troisiéme fois, & en cette année Porsene envoia pour l derniere fois des Ambassadeurs à Rome ; afin de retabli Tarquin dans le Roïaume. On leur fit réponse, que le Sen: envoyeroit des Ambassadeurs à leur Roi, & sans differe davantage, on dépecha vers lui les plus considerables d Senat. *Ce n'est pas que pour abreger chemin on ne pût répo dre en un mot, qu'on ne recevroit jamais les Rois, mais on aim mieux lui envoier les Principaux du Senat, que de faire répon dans Rome à ses Ambassadeurs, afin d'étouffer pour jama cette affaire. Car on apprehendoit que parmi tant de bons of ces mutuels, ils ne vinssent à s'aigrir les uns les autres, qua Porsene de son côté demanderoit toûjours une chose entier ment opposée à la liberté Romaine: & que d'ailleurs les Ro à moins que de vouloir eux-mêmes leur perte, refuseroie toûjours un Prince qu'ils ne voudroient en rien refuser. Que Peuple Rom. n'étoit plus sous la puissance des Rois, mais qu étoit en liberté; Qu'on avoit resolu dans Rome d'ouvrir plût les portes aux ennemis qu'aux Rois; & que c'étoit la passi de tout le monde, que la ville perist en même tems que la libe té; Que partant on le prioit de souffrir que Rome fût libre, s vouloit qu'elle subsistast. Puisque vous avez pris cette resol tion,* (leur répondit le Roi vaincu; pour ainsi dire, par u: espece de honte) *je n'en parlerai jamais, je ne vous impo tuneray plus d'une chose que j'ai si souvent demandée en vai & je n'amuserai plus les Tarquins par l'esperance d'un cours qui n'est pas en ma puissance, & afin que rien n'empê la paix que nous avons jurée ensemble, Qu'ils cherchent mai tenant un autre refuge, soit qu'ils veuillent faire la guerr soit qu'ils veuillent vivre en repos.* Il ajoûta à ses parol des effets qui marquerent encore mieux son amitié. rendit aux Romains le reste des ostages ; & le territoi

d

es Veiens, qui leur avoit été ôté par le traité du Janicu-. Tarquin se voiant entierement privé de l'esperance de on retour, se retira à Tuscule chez Mamilius Octavius on gendre, & par ce moien les Romains demeurerent en aix avec Porsene. On créa ensuite pour Consuls M. Vale-us, & P. Posthumius; & la même année on combattit eureusement contre les Sabins, & les Consuls triomphe-ent. Neantmoins les Sabins ne perdirent pas courage, & rent de plus grands preparatifs pour la guerre. Mais de eur qu'on ne fût surpris du côté de Tuscule; car encore u'il n'y eût point de guerre declarée, on en avoit toute-ois quelques soupçons, P. Valerius fut fait Consul pour quatriéme fois, & T. Lucretius pour la seconde.

15. Cependant la sedition qui s'éleva parmi les Sabins ntre ceux qui demandoient la paix, & ceux qui vouloient ire la guerre, donna de nouvelles forces aux Romains. ar Ap. Clausus, qui fut depuis appellé dans Rome Ap. laudius, se voiant pressé par les autheurs de la guerre, arce qu'il persuadoit la paix, & considerant d'ailleurs u'il n'étoit pas assez fort contre le parti contraire, se etira de Regille à Rome, avec un grand nombre de ses artisans. On leur y donna droit de bourgeoisie, & des erres au delà de la riviere du Teveron; Et ce fut de là que rit son nom l'ancienne Tribu Claudienne; Quelques-ns de la même race, qui étoient venus de ces terres, y a-nt été depuis ajoûtez. Appius aiant été receu dans le enat, se rendit bien-tôt considerable, & arriva bien-tôt la reputation des plus grands & des premiers de la ville. nfin les Consuls se jetterent avec une armée dans le païs es Sabins, qui l'aiant ruiné de telle sorte, premiere-ment par les dégâts, & ensuite par une bataille, qu'ils 'y laisserent pour long-tems rien à craindre pour les Romains, ils s'en retournerent triomphans à Rome. L'année d'aprés durant qu'Agrippa Menenius, & Post-humius étoient Consuls, Publius Valerius estimé par les uffrages de tout le monde, le premier des Romains, soit dans la paix, soit dans la guerre; mourut dans une gloire, mais aussi dans une si grande pauvreté, qu'on ne trouva

pas chez lui dequoi faire ses funerailles. Elles furent fai tes aux dépens du Public; & les Dames Romaines le pleu rerent comme Brutus. La même année deux Colonies La tines, Pometie, & Corć se donnerent aux Arunciens. Cel fut cause qu'on leur alla declarer la guerre. Ils oppose rent une puissante armée aux Consuls dés qu'ils entreren sur leurs frontieres; mais elle fut defaite d'abord & tout la violence de cette guerre alla tomber sur Pometie. O ne fit pas un moindre carnage des ennemis aprés le com bat que durant le combat. Le nombre des morts fut plu grand que celui des prisonniers, qu'on tua de part & d'autre, & la fureur de cette guerre n'épargna pas les o tages qui étoient au nombre de trois cens. Ainsi l'on tr ompha encore dans Rome cette année. Les Consuls sui vant Opito Virginius, & Sp. Cassius attaquerent Pome tie premierement de force, & puis par des machines Mais les Arunciens plûtôt par haine que par esperance d réüssir, estant sortis de leur ville plus armez de feu que d fer, remplirent tout de flamme & de sang; & aprés avo blessé & tué un grand nombre des ennemis, peu s'en fa lut qu'ils ne tuassent l'un des Consuls, qui estoit tomb de son cheval à terre d'un coup qu'il avoit receu. Les H storiens ne le nomment point. Aprés ce mauvais succe on revint à Rome, où parmi le grand nombre des blesse on desespera long-tems de la guerison du Consul. Enfi lors qu'on eut donné autant de tems qu'il en faloit, pour guerir les blessez, & pour refaire l'armée, on retou na à Pometie avec plus de fureur & de force. De sorte qu toutes les machines de guerre aiant esté si heureusemen restablies, que le soldat montoit déja sur les murailles la ville se rendit aux Romains. Neantmoins on ne la trai pas plus doucement, que si elle eust esté prise de forc On fit couper la tête aux principaux des Arunciens, reste du Peuple fut mis en vente, la ville rasée, & son te ritoire vendu. Les Consuls en obtinrent l'honneur d triomphe, plustost pour avoir pris une vengeance rigoureuse des injures receuës, que pour avoir achev cette guerre, qui n'estoit pas de grande importance. O

cr

rea pour Consuls l'année suivante Posthumius Comici-
s, & T. Largius ; & durant cette année, comme la jeu-
esse des Sabins eut voulu avec insolence enlever de for-
e quelques femmes publiques, tandis qu'on celebroit les
eux, tant de monde y accourut; qu'il s'en falut bien peu
u'il n'y eust combat, & que d'une occasion si legere on
e vist naistre un grand tumulte.

16. Outre la guerre Latine qu'on apprehendoit, on
stoit asseuré qu'il y avoit trente Villes ; qui estoient li-
uées contre les Romains, par les pratiques d'Octavius
Mamilius. Ce fut dans l'apprehension de tant de trou-
les, qui mettoient la Ville en peine, qu'on parla la pre-
miere fois de créer un Dictateur. Mais on n'est pas asseu-
é en quelle année, ni sous quels Consuls cela fut ; on dit
eulement qu'ils tenoient le parti des Tarquins. On ne
çait pas aussi avec certitude, qui fut le premier Dictateur.
e trouve toutefois dans les plus anciens Autheurs, que
T. Largius fut le premier qui fut créé Dictateur, & Sp.
Cassius le premier qui fut General de la Cavalerie; Et par-
e que la Loi qui concernoit la creation des Dictateurs,
rdonnoit qu'on n'élevast à cette dignité que ceux qui a-
oient été Consuls; Je me persuade que Largius qui etoit
Consulaire, fnt plûtost éleu pour tenir en bride les Con-
uls, que M. Valerius, fils de Marcus; & petit fils de Vo-
esius, qui n'avoit pas encore esté Consul. Et certes si
n eust voulu prendre un Dictateur dans cette maison, on
ust bien plûtost choisi M. Valerius le pere, dont la ver-
u estoit en recommandation, & qui outre cela estoit
Consulaire. Aussi-tost que le Dictateur fut créé dans Ro-
ne pour la premiere fois, le Peuple qui voyoit porter de-
vant lui les faisseaux en conceut une grande crainte, qui le
endit plus prompt à obeïr. Car il n'y avoit point alors,
comme durant l'administration des Consuls ; qui avoient
ine puissance égale, d'appellations de l'un à l'autre, &
'on ne pouvoit esperer de secours que de la soûmission &
le l'obeissance. L'élection même du Dictateur épouvan-
a d'autant plus les Sabins, qu'ils croyoient qu'on l'avoit
créé particulierement à cause d'eux ; C'est pourquoi ils

voierent à Rome des Ambassadeurs afin de traiter de l paix. Ils supplierent le Dictateur & le Senat de pardon ner à de jeunes gens la faute qu'ils avoient commise ; E l'on respondit à cela qu'on pourroit bien pardonner à d jeunes gens, mais qu'on ne pouvoit pas faire cette grac à des vieillards, qui ne cherchoient que des occasions d faire succeder la guerre à la guerre. On ne laissa pa pourtant de parler de la paix, & les Sabins l'eussent obte nuë, s'ils eussent pû se resoudre à paier les frais de la guer re ; car c'étoit une des choses que le Senat demandoit La guerre fut donc declarée, & toutefois il y eut com me une tréve qui dura toute cette année, sans qu'on par last d'aucune chose. Servius Sulpitius, & M. Tulliu étoient alors Consuls, & durant leur Consulat il ne f fit rien de memorable. T. Ebutius, & C. Vetusius furen ensuite creez Consuls. Durant leur administration Fi denes fut assiegée, & Crustumerie fut prise ; Prenest s'étant revoltée contre les Latins, se donna au peupl Romain, & l'on ne differa pas davantage la guerre Lati ne, qui s'étoit déja fomentée durant quelques années Ainsi A. Posthumius Dictateur, & T. Ebutius General d la Cavalerie, s'avancerent avec de grandes troupes d pied & de cheval, jusques au Lac de Regille, (*Aujour d'hui Lac de sainte Prastide, ou de sainte Severe*) dans l territoire de Tuscule, & y rencontrerent l'armée en nemie. Et parce qu'on avoit oüi dire que les Tarquin y estoient, la colere & l'indignation firent precipite le combat, qui fut plus rude & plus cruel que toutes le batailles precedentes. En effet dans la conduite de cett expedition les Chefs ne contribuerent pas seulement d leurs conseils, mais encore de leurs corps, & combati rent en personne : Et pas un des Principaux de chaqu parti ne sortit du combat sans blessure, excepté le Dicta teur de Rome. Encore que Tarquin le Superbe fût char gé d'années & presque sans force, il poussa toutefois for cheval contre Posthumius qui étoit à la tête de ses trou pes, où il exhortoit les siens & les mettoit en bataille. mais ce miserable Prince aiant été blessé au côté, fut sau-

vé

& mis en seureté par ses gens. Cependant Ebutius Ge-
ral de la Cavalerie s'étoit emporté en l'autre pointe
ntre Octavius Mamilius, qui poussa aussi son cheval
ntre lui, & s'étant tous deux rencontrez avec leurs
nces, Ebutius eut le bras percé, & Mamilius fut blessé
a poitrine. Toutefois les Latins le receurent en même
mps, & Mamilius ne pouvant plus tenir son espée du
as dont il avoit été blessé, se retira du combat. Le
hef des Latins qui ne s'étoit pas étonné de sa blessure
mene ses gens à la charge, & les voiant mal-traitez il
venir à son secours une cohorte de bannis Romains,
nt Lucius fils de Tarquin avoit la conduite. Comme
se voioient privez de leur patrie & de leurs biens, ils
combatirent aussi avec d'autant plus de fureur, & ce-
fut cause que les ennemis soustinrent quelque tems le
mbat. De sorte que de ce côté-là les Romains com-
encerent à reculer. M. Valerius frere de Publicola
ant apperceu le fils de Tarquin, & voulant qu'on dist
our sa gloire; que la mesme Maison qui avoit eu l'hon-
eur de chasser les Rois les avoit aussi mis à mort, pique
n cheval & court la lance baissée contre le jeune Tar-
uin, qui n'attendit pas son ennemi, car il se retira par-
i ses gens: Mais Valerius qui s'étoit emporté trop avant
ns cette troupe de bannis, fut percé en passant de part
part, & tomba mort par terre comme enseveli sous
s armes, sans que son cheval s'arrestast du coup. Le
Dictateur Posthumius voiant qu'un personnage de cet-
consideration étoit mort, que les bannis s'avançoient
vec furie, que les siens epouvantez commençoient à se
etirer, commanda à la compagnie d'élite qu'il avoit a-
entour de lui pour la garde de sa personne, de traiter
omme ennemis tous les siens qu'on verroit fuir: De sor-
e que les Romains hors d'esperance de se sauver par
a fuite, tournerent visage contre l'ennemi, & l'on en
evint aux mains. La cohorte du Dictateur recommen-
a le combat, & comme elle étoit toute fraîche, elle fit
n grand carnage des bannis, qui étoient déja las & fati-
guez. Le combat recommença encore par cette occasion

 entre

entre les personnes qui tenoient quelque rang. Le General des Latins voiant que la cohorte des ennemis étoit deja presque defaite par le Dictateur Romain, mena avec lui pour la soustenir quelques troupes de secours. Alors T. Herminius les aiant apperceuës comme elles venoient en bataille, & ayant reconnu Manlius remarquable par ses armes; courut contre lui avec plus d'ardeur & d'impetuosité, que n'avoit fait un peu auparavant le General de la Cavalerie, & le chargea si vivement qu'il le tua d'un seul coup, dont il le perça de part en part. Quant à lui; comme il dépoüilloit le corps de son ennemi, il fut blessé d'un petit dard, & aiant esté remporté victorieux dans le camp, il mourut comme on le pansoit. Cependant le Dictateur alla en diligence trouver les gens de cheval, les conjure de mettre pied à terre, & de soustenir le combat, parce que l'Infanterie n'en pouvoit plus. Ils obeïssent à sa parole, & se jettent à bas de leurs chevaux, courent à la teste de l'Infanterie, & couvrent de leurs escus ceux qui portoient les enseignes. Les gens de pied reprirent courage, lors qu'ils virent que les premiers de la jeunesse Romaine s'exposoient avec eux au peril d'un même combat. De sorte que les Latins furent repoussez, & leurs troupes dissipées & mises en fuite. On ramene aussi-tost les chevaux à la Cavalerie, afin de poursuivre l'ennemi & l'infanterie la suivit. On dit que le Dictateur ne voulant rien oublier en cette occasion de ce qu'on pouvoit esperer & du côté des Dieux & du côté des hommes, voüa un Temple à Castor, & qu'il promit de grandes recompenses aux soldats qui entreroient les premiers dans le camp de l'ennemi. Enfin les Romains en témoignerent tant d'ardeur, qu'ils se rendirent les maistres de son camp avec la même impetuosité qu'ils venoient de le mettre en fuite. Ainsi succeda le combat auprés du Lac de Regille; ainsi le Dictateur & le General de la Cavalerie retournerent triomphans à Rome. Il se passa depuis trois années sans qu'il y eust de paix asseurée, & sans qu'il y eust aussi de guerre. Q. Clelius, & T. Lartius furent Consuls, aprés eux A. Sempronius & M. Minutius, & durant leur Consulat le Temple de Sa-

rne fut dedié, & la feste des Saturnales instituée. Ente A. Posthumius, & T. Virginius furent faits Consuls. trouve dans quelques autres, que ce ne fut qu'en cette année que l'on combattit au Lac de Regille, & que osthumius s'estant dépoüillé du Consulat, fut éleu Diteur, parce que son Collegue fut tenu pour suspect. outes ces incertitudes des tems mettent l'esprit en confion, parce que dans quelques-uns les Magistrats sont trement ordonnez que chez les autres; & que parmi cette antiquité non seulement des choses, mais encore des utheurs, il est impossible de sçavoir ceux qui ont été onsuls, & ce qui a esté fait en chaque année. Ap. Claurus & P. Servilius furent depuis créez Consuls. Et cette née est remarquable par la nouvelle qu'on apporta de la ort de Tarquin. Il mourut à Cumes, où aprés la ruïne la puissance des Latins il s'étoit retiré de chez le Tiran ristomede. Cette nouvelle releva le courage & du Senat du Peuple, mais la joye qu'en eut le Senat passa bientost jusqu'à l'exez & à l'insolence. Car les Grands commencerent à mal-traitter le Peuple, à qui jusques-là on voit esté curieux de rendre des devoirs. La colonie Siniene: (*Signie aujourd'hui Segna dans la terre de Labour.*) ue Tarquin avoit establie, fut en cette année une autreois establie par le nouveau Peuple qu'on y envoia. On fit ans Rome trente & une Tribu; & le Temple de Mercure fut dedié environ le quinzieme du mois de May. Durant la guerre des Latins, il n'y avoit eu ny paix ni guere avec les Volsques, encore qu'ils eussent levé du monde our le secours des Latins, si le Dictateur de Rome ne se ust hasté, comme en effet il se hasta, de peur d'avoir sur es bras les Latins & les Volsques tout ensemble, & d'estre obligé de combattre ces deux peuples à une seule fois. Cela fut cause que les Consuls indignez contre les Volsques; menerent les Legions dans leurs terres. Comme ls ne se doutoient pas qu'on se voulust vanger de leur dessein, ils furent bien épouvantez de cette surprise: Aussi sans songer à prendre les armes, ils donnerent pour otagez trois cens enfans des Principaux de Core & de Pometie,

metie, & par ce moien l'on fit retirer les Legions sans combattre. Mais peu de tems aprés quand leur crainte fut évanoüie les mêmes pensées leur revinrent. Ils se preparerent en secret à la guerre, aiant fait alliance avec les Herniques. Ils envoierent même de tous côtez dans le Latium pour le faire soulever. Mais la perte que les Latins venoient de faire prés du Lac de Regille, leur avoit fait concevoir tant de colere & de haine contre tous ceux qui voudroient persuader la guerre qu'ils ne pûrent même s'empêcher de mal traiter les Ambassadeurs des Volsques. Ils les prirent & les menerent à Rome entre les mains des Consuls, qui découvrirent par cette voie, que les Volsques & les Herniques se preparoient à faire la guerre aux Romains. Cette action aiant été rapportée au Senat, lui pleut de telle sorte, qu'il renvoia aussi-tôt aux Latins six mille de leurs prisonniers; & quant à l'alliance qu'on leur avoit presque toûjours refusée, il en remit la resolution aux nouveaux Consuls. Les Latins furent infiniment satisfaits de ce procedé, eurent en grande veneration les Autheurs de la paix, & envoierent pour offrande dans le Capitole une couronne d'or à Jupiter. On vid venir avec les Ambassadeurs & le present qu'ils apportoient, grand nombre des prisonniers que les Romains avoient renvoiez. Ils allerent chacun en la maison de ceux chez qui ils avoient été retenus, pour les remercier du bon traitement qu'ils en avoient receu dans leur infortune; & ensuite ils contracterent ensemble alliance. Jamais les Latins n'avoient été auparavant, soit en particulier, soit en general, mieux unis avec l'Empire Romain.

17. Mais cependant on étoit menacé de la guerre du côté des Volsques; & la Ville en divorce avec elle-même, nourrissoit une haine intestine entre le Senat & le Peuple, principalement à cause de ceux qui étoient chargés de detes. On murmuroit de tous côtez, qu'ayant combattu au dehors pour la liberté & pour l'Empire, on retournoit en sa maison pour être captif & miserablement opprimé par ses propres Citoiens; Que la liberté du Peuple étoit plus asseurée durant la guerre que durant la paix,

ix, & qu'elle estoit plus en danger parmi les Citoiens .e parmi les Ennemis. Cette haine qui prenoit deja elle même assez de force, receut un accroissement nou-au par la calamité d'un seul. Un certain homme déja eux se vint jetter dans la place publique, avec toutes les irques de la gloire de ses Ancestres. Il estoit couvert de serables habits, mais sa façon & sa contenance étoit en-re plus déplorable. Il estoit si pasle & si maigre, qu'il ssembloit à un homme qui viendroit de mourir de faim; e grande barbe negligée, & les cheveux en desordre ndoient son visage affreux & épouvantable; & toute-is on ne laissoit pas de le conuoistre dans un estat si hor-ole. On disoit qu'il avoit autrefois mené des troupes, & 'il avoit fait dans la guerre de memorables actions; & fin les loüanges qu'on lui donnoit, en excitoient parmi Peuple une plus grande compassion. Il monstroit lui-esme ses playes, comme d'illustres témoignages des casions glorieuses où il s'estoit signalé. On ne manqua is aussi-tost de lui demander ce qui l'avoit mis en ce iste estat, & d'où venoit son infortune? Et la multitu-e s'estant amassée alentour de lui, comme pour ouyr iranguer; *Il dit que durant qu'il portoit les armes dans guerre des Sabins non seulement il n'avoit pû recevoir ses venus, à cause des courses & des degasts des Ennemis; ais qu'on avoit mis le feu dans ses heritages; que tous ses ens avoient esté pillez, & son bestail enlevé; & que les ibuts & les impositions, dont il avoit esté chargé dans un mps si fascheux, l'avoient contraint de faire des detes; Que epuis les interests qui s'étoient toûjours augmentez, l'avoient orcé premierement de se dépoüiller des terres que son pere & son ayeul luy avoient laissées; qu'aprés cela il avoit bandonné ses autres biens, & qu'enfin le malheur s'estoit em-aré de luy comme une peste qui gagne insensiblement le œur; que son creancier l'avoit jetté non pas dans la servitu-le, mais dans des chaisnes, & entre les mains des bourreaux.* Et en mesme temps il monstra son dos encore tout san-glant des coups de foüet qu'il avoit receus. A ce discours & à ce spectacle s'eleva un grand cry, & le bruit qu'il

excita ne remplit pas seulement la place, il se repandit pa toute la Ville. Ceux qui étoient dans les chaînes, & ceu qui en étoient delivrez, sortant aussi-tôt de toutes parts ils implorent l'assistance & la protection du Peuple. I se trouve par tout des autheurs & des partisans de sedition. Il n'y a point de ruës d'où l'on n'accourust avec de grands cris & à grandes troupes dans la place ; Et ce ne fut pas sans peril que les Senateurs qui s'y rencontrerent alors tomberent dans les mains de cette multitude. En effet on ne les eût pas épargnez si les Consuls P. Serviliu & Ap. Claudius n'y fussent promptement arrivez pou appaiser la sedition. Neantmoins cette multitude qui se tourna vers eux commença à leur monstrer ses liens & à leur representer ses autres maux ; leur demanda si le mauvais traitemens estoient la recompense qu'ils meritoient ; leur reprocha chacun à sa façon les services qu'i avoit rendus dans la guerre, & demanda en menaçant bien plûtost qu'en suppliant qu'on assemblât le Senat. Enfin comme si tous ces gens confusément assemblez, eussen voulu se rendre les arbitres & les moderateurs des resolutions publiques, ils se mirent alentour du lieu où l'on devoit tenir le Senat. Un petit nombre de Senateurs qui s'y estoient trouvez par hazard, se rangerent prés des Consuls, & la crainte fit retirer les autres non seulement de l Cour, mais encore de la place, & à cause du petit nombre on ne pouvoit rien determiner. Alors la multitude commença à croire qu'on la trompoit, & qu'on vouloi tirer l'affaire en longueur ; Que les Senateurs qui n'y estoient pas, n'estoient absens ny par hazard, ny pa crainte, mais à dessein pour empescher la chose dont il s'agissoit ; Que les Consuls mesmes ne faisoient pas ce qu'ils devoient, & qu'il ne falloit point douter qu'on ne se mocquast de ses miseres. On en estoit presque venu à ce point, que déja le respect & la majesté des Consuls ne pouvoient plus retenir la colere de ces mutinez ; Mais enfin les Senateurs qui avoient long-tems douté lequel estoit le plus dangereux, ou de retarder, ou de venir, se rendirent en grand nombre au Senat, où il y eut diversité d'opi-

'opinions, non seulement entre-eux, mais encore entre sConsuls Ap. qui étoit homme violent, vouloit terminer : desordre par un coup de la puissance Consulaire, s'imaginant que la prise & la punition de quelques-uns remet-'oit les autres dans le devoir. Et Servilius qui inclinoit our les remedes plus doux, dit qu'il étoit plus seur & iéme plus facile de gagner par la douceur des esprits irtez, que de les avoir par la force. Cependant il arriva un lus grand sujet de crainte. Quelques Cavaliers des Latins inrent à bride abattuë apporter nouvelle que les Volsues venoient assieger les Romains avec une puissante arnée. Comme la Ville étoit divisée, & que la discorde en voit fait comme deux villes differentes, cette nouvelle ut receuë diversement par le Senat & par le Peuple. La multitude en témoigna de la joie ; elle disoit hautement que les Dieux venoient punir l'orgueil & l'insolence des Senateurs ; chacun persuadoit à son compagnon de ne point prendre les armes pour cette guerre ; Qu'il valoit mieux perir avec tout le monde, que de perir seuls ; Que es Senateurs combatissent; que les Senateurs prissent les armes, & qu'il estoit bien raisonnable que ceux qui avoient toute la gloire & tout le gain de la guerre, en eussent aussi toute la peine, & en partageassent tout le danger. Mais au contraire le Senat n'y conceut que de la tristesse; il craignoit également & le Citoïen, & l'Ennnemy, & pria le Consul Servilius, qui avoit l'esprit plus populaire, de delivrer la Republique de ces diverses terreurs dont elle étoit assiegée. Alors le Consul aiant congedié le Senat, vint faire au Peuple une harangue; & luy remonstra que le Senat avoit grande passion de le soulager, mais que comme on deliberoit sur l'affaire qui concernoit veritablement la plus grande partie de la ville, on avoit receu une allarme qui regardoit toute la Republique : Que, quand l'ennemi étoit aux portes, il n'y avoit point d'apparence de songer à autre chose qu'à la guerre; Qu'encore même qu'on le pût faire, il ne seroit pas honorable au Peuple de n'avoir pris les armes pour la patrie, qu'aprés en avoir receu recompense, ny glorieux au Senat d'a-

voir soulagé le Peuple plustost par une crainte forcée, que volontairement, comme il arriveroit bien-tost aprés. Et afin qu'on ajoustast plus de foy à son discours, il le confirma par un Edit, par lequel il fit deffense de tenir en prison aucun Citoien Romain, & de luy oster par ce moyen la liberté de se faire enrôler par le Consul ; de se saisir du bien des soldats, ou de les vendre tandis qu'ils seroient dans le camp, & d'arrester enfin leurs enfans, ou les enfans de leurs enfans. Cét Edit n'eut pas si-tost esté publié, que ceux qui estoient arrestez pour detes & presens à cette assemblée se firent enrôler ; Et comme les creanciers n'avoient plus le pouvoir de retenir leurs debiteurs, on vid aussi-tost arriver dans la place de tous les costez de la Ville une quantité de peuple qui vint prester le serment. Et il n'y en eut point dans cette guerre des Volsques, qui firent plus paroître de courage. Enfin le Consul fit sortir des troupes contre les ennemis, & planta son camp assez proche d'eux. La nuit suivante les Volsques qui s'estoient asseurez sur la mauvaise intelligence des Romains, envoyerent dans leur camp, pour voir si durant la nuit il n'y en auroit point qui voulussent passer chez eux & trahir la Republique: Les sentinelles s'en apperceurent, toute l'armée se réveilla, & au signal qui fut donné on courut aussi-tost aux armes. Ainsi le dessein des Volsques n'eut point de succez, & de part & d'autre on passa en repos le reste de la nuit. Le lendemain dés la pointe du jour les Volsques aiant comblé les retranchemens des Romains vinrent attaquer leurs deffenses ; & on les forçoit déja de toutes parts, lors que le Consul fit sortir ses gens qui ne demandoient que le combat. Il est vrai qu'il les retint quelque temps pour éprouver leur courage, bien que tout le monde, & principalement ceux qui avoient esté arrestez pour detes criassent de tous costez qu'il donnast le signal de la bataille. Les ennemis furent repoussez d'abord ; l'infanterie les battit en queuë aussi long-temps qu'elle les pût suivre, & la Cavalerie les poussa jusques dans leur camp, d'où enfin la peur les

chassa,

chassa, quand ils se virent environnez des Legions Romaines ; de sorte qu'on le prit & qu'on le pilla. Le lendemain on alla avec les Legions à Suesse Pometie. (*Aujourd'huy Sesse*) où les ennemis s'estoient retirez ; on prit cette place en peu de jours, elle fut abandonnée au pillage ; & les soldats qui estoient pauvres s'enrichirent de ce butin. Ainsi le Consul ramena à Rome avec une grande gloire son armée victorieuse ; Et comme il s'en retournoit, les Deputez des Volsques Ecetraniens le vinrent trouver, craignant qu'on ne vinst fondre sur eux aprés la prise de Pometie. La paix leur fut accordée par une ordonnance du Senat, mais on leur osta leur territoire. Bien-tost aprés, les Sabins jetterent dans Rome l'épouvante, cela ressembla plustost à un tumulte qu'à une guerre. Les nouvelles arriverent de nuit dans Rome, que l'armée des Sabins estoit venuë faire des courses jusques sur les rivages de l'Anien ; Qu'elle y faisoit de tous costez le dégast, & qu'elle mettoit le feu par tout. On envoya aussi-tost contre eux avec toute la Cavalerie A. Posthumius qui avoit esté Dictateur dans la guerre Latine ; & le Consul Servilius le suivit, avec une troupe d'Eslite de gens de pied. La Cavalerie en surprit plusieurs qui s'estoient écartez des autres ; & la Legion des Sabins ne resista point à l'infanterie Romaine. Comme ils estoient fatiguez du chemin, & d'avoir couru toute la nuit pour butiner, la pluspart s'estant remplis de vin & de viandes dans les maisons des champs qu'ils avoient pillées, n'eurent pas seulement assez de force pour prendre la fuite. Ainsi la guerre des Sabins ayant esté en une mesme nuit & declarée & finie ; le lendemain comme on pensoit dans la ville avoir de tous costez des asseurances de la paix, les Deputez des Arunciens vinrent trouver le Senat, & luy declarerent la guerre, si on ne rendoit les terres des Volsques. L'Armée des Arunciens estoit partie de chez eux en mesme temps que leurs Deputez ; & le bruit de ces nouveaux eunemis qu'on avoit déja apperceus aux environs d'Aricie, mit tant de trouble parmi les Romains, que la haste qu'on eut de prendre les armes, ne donna

n'a pas seulement le tems de recüeillir par ordre les opinions du Senat, ny de faire une douce responsе à ceux qu'on voioit venir en armes. On marcha donc avec une armée du côté d'Aricie, & assez proche de là on en vint aux mains avec les Arunciens, qui furent deffaits en un seul combat. Aprés leur deffaite le peuple Romain, si souvent victorieux en si peu de jours, attendoit l'effet des promesses du Consul, & de la foi du Senat, lors qu'Appius par une arrogance qui lui étoit naturelle, & voulant faire en sorte que son compagnon manquast à sa parole, commença à rendre des jugemens sur ce qui concernoit les detes, avec toute la rigueur dont il se pût aviser. De sorte qu'on mit entre les mains des creanciers, & ceux qui en avoient été retirez & ceux qui n'avoient pas encore été arrêtez. Quand on vouloit arrêter quelque soldat il en appelloit à Servilius qu'on venoit trouver de toutes parts. On lui representoit ses promesses, chacun lui reprochoit ses services ; & les plaies qu'il avoit receuës, & tout le monde lui demandoit ou qu'il en fist son rapport au Senat, & que comme Consul il prist la deffense de ses Citoyens, ou que comme General d'armée il travaillât pour ses soldats. Veritablement toutes ces choses le touchoient; mais l'importance de l'affaire le contraignoit de differer, parce que non seulement son Collegue tenoit le parti contraire avec opiniastreté, mais encore toute la faction des Nobles. De sorte qu'en voulant tenir comme un milieu entre les deux, il ne pût éviter la haine du Peuple, ni se mettre bien avec le Senat. Le Senat le considera comme un homme mol & ambitieux, & la Multitude comme un trompeur. Et l'on reconnut bien-tost qu'il n'estoit pas moins hay qu'Appius. Il y avoit eu dispute entre les Consuls, pour sçavoir qui dedieroit le Temple de Mercure. Le Senat en remit au Peuple le jugement, & ordonna que celui que le Peuple nommeroit pour faire cette dedicace, auroit le soin des vivres ; qu'il establiroit une societé de Marchands, & qu'il en feroit les solemnitez en la place du Pontife. Le Peuple nomma M. Lectorius Capitaine de la Colonelle ; ce qui fit aisément juger que si on

ſi on lui donnoit cette charge , qui eſtoit au deſſus de ſa condition, ce n'étoit pas tant pour lui faire honneur, que pour faire honte aux Conſuls. Cette action mit en colere l'un des Conſuls, & meſme le Senat contre le Peuple ; mais le Peuple avoit pris un nouveau courage, & de nouvelles reſolutions, & commença à proceder d'une autre façon qu'il n'avoit accouſtumé. Car enfin deſeſperant de l'aſſiſtance des Conſuls & du Senat, auſſi-tôt qu'il voioit qu'on faſoit venir en Juſtice quelque debiteur, il accouroit en foule de tous coſtez, & faiſoit un grand bruit, qu'il eſtoit impoſſible d'entendre le jugement du Conſul ; & qu'il ne ſe trouvoit perſonne qui vouluſt executer ce qui avoit eſté ordonné. Toutes choſes ſe faiſoient par la force; les debiteurs avoient fait tourner toute la crainte, & tout le danger de la liberté ſur les creanciers ; Et la preſence même du Conſul ne pouvoit pas empeſcher que le Peuple en foule ne leur fiſt outrage. Cependant on fut menacé de la guerre du côté des Sabins, & toute la Ville en fut en allarme. Neantmoins encore qu'il euſt eſté ordonné de prendre les armes, perſonne ne ſe voulut faire enroller. Appius ſe laiſſa tranſporter à la colere, & deteſta hautement l'ambition de ſon Collegue qui trahiſſoit la Republique par un ſilence agreable au Peuple , ajouſtant à cela, qu'outre qu'il n'avoit pas voulu rendre la Juſtice pour ce qui concernoit les detes, il ne ſe ſoucioit pas encore de lever des gens de guerre ſuivant l'ordonnance du Senat. Il proteſta toutefois que la Republique n'en demeureroit pas abandonnée , que l'authorité Conſulaire n'en perdroit rien de ſa vigueur, & qu'il ſçauroit deffendre tout ſeul, & la dignité de ſa charge, & la majeſté du Senat. Enfin voiant qu'il eſtoit tousjours aſſiegé par une multitude importune & inſolente , il commanda qu'on priſt un des principaux Chefs de cette mutinerie. Mais comme les Licteurs le traiſnoient, il en appella ; & neantmoins le Conſul ſe fuſt moqué de cét appel, parce qu'il ne doutoit pas du jugement qu'euſt rendu le Peuple , ſi ſon opiniaſtreté n'euſt eſté enfin vaincuë plûtoſt par la prudence & par l'authorité des principaux Senateurs , que
par

par les clameurs de la Multitude, tant il restoit de courage en ce Consul pour en mépriser l'indignation & la haine. Depuis le mal s'augmenta de jour en jour, non seulement par des cris & par des remonstrances découvertes: mais ce qui étoit le plus dangereux & le plus à craindre, par des assemblées & des conferences secrettes. Enfin les Consuls, tous deux odieux au Peuple sortirent de charge ; Servilius ne s'estant fait aimer ni des uns ni des autres: Et App. merveilleusement estimé du Senat. A. Virginius & T. Vetusius leur succederent au Consulat ; & alors le Peuple incertain de l'inclination de ses Consuls, commença à faire des assemblées nocturnes en partie aux Esquilies, & en partie sur le mont Aventin, afin de n'estre plus surpris quand il seroit en la place, & de ne rien faire indiscrettement, & sans l'avoir auparavant premedité. Les Consuls qui estimoient que cela étoit dangereux, comme en effet il l'estoit, en firent leur rapport au Senat, mais il fut impossible de recueillir les opinions par ordre, à cause du grand bruit qui se fit dans le Senat, indigné que les Consuls voulussent rejetter sur lui toute la haine d'une chose qui devoit estre executée par l'autorité des Consuls. On disoit que s'il y avoit dans la Rep. de veritables Magistrats, il n'y auroit point dans Rome d'autre assemblée que les assemblées publiques, & que maintenant qu'on tenoit des conseils, & qu'on faisoit ces conventicules tantôt aux Esquilies, & tantôt sur l'Aventin, il faloit conclurre de là que la Republique étoit divisée, & qu'un homme comme étoit App. par une puissance plus que Consulaire, dissiperoit en un instant toutes ces assemblées illicites. Les Consuls aiant receu cette sorte de reprimande, & demandé ce qu'ils feroient, dautant qu'ils ne vouloient rien entreprendre que ce qu'il plairroit au Senat; il fut ordonné qu'ils feroient faire la plus rigoureuse levée de gens de guerre qu'il seroit possible, parce que le Peuple devenoit insolent par l'oisiveté & par le repos. Le Senat levé, les Consuls montent dans la Tribune, ils font appeller les plus jeunes chacun par son nom, mais pas un ne répondit; & la multitude assemblée tout alentour comme

en

n une harangue publique, declara hautement qu'on ne
pouvoit plus tromper le peuple; Qu'on n'en tireroit pas
un soldat, si on ne lui tenoit la foi qu'on lui avoit donnée
publiquement; Qu'on lui devoit rendre sa liberté avant
que de lui faire prendre les armes, afin de combattre pour
la Patrie, & non pas pour leurs Souverains, & pour leurs
Maîtres. Les Consuls n'ignoroient pas ce qui avoit été arresté dans le Senat; mais ils voyoient bien aussi que de tous
ceux qui parloient si hautement & avec tant de hardiesse
entre des murailles, il n'y en avoit pas un present pour
partager le danger, & la hayne qu'ils alloient exciter contre eux. Il y avoit donc apparence qu'ils auroient à soûtenir de grands combats contre le Peuple; c'est pourquoi avant que d'en venir aux extremitez, ils jugerent à propos
de consulter une autrefois le Senat. Aussi-tôt qu'il fut assemblé, les plus jeunes d'entre les Senateurs s'approcherent à la haste du siege des Consuls, & leur ordonnerent
de se dépouiller de leur charge, puis qu'ils n'avoient pas
assez de courage pour en soustenir la dignité. L'affaire ayant été assez long-tems considerée de part & d'autre, enfin les Consuls parlerent de la sorte: *Messieurs, il faut que vous sçachiez, pour ne nous pas accuser de vous avoir caché quelque chose, que nous sommes à la veille d'une grande sedition. Nous demandons seulement que ceux qui nous reprochent la lascheté, soient presents avec nous lors que nous ferons la levée. Nous nous gouvernerons puisque vous le souhaitez ainsi, par leur opinion, quelque severe qu'elle puisse estre.* En même-tems ils retournerent sur la Tribune; & firent appeller à dessein un de ceux qui étoient presens. Comme ils
virent qu'il ne répondoit point, & qu'il s'étoit assemblé
autour de lui quantité de monde pour empêcher qu'on
ne lui fist violence, ils envoierent un Licteur pour le prendre. Et ce Peuple l'ayant repoussé, les Senateurs qui assistoient les Consuls commencerent à crier contre cette
indignité; & descendirent de la Tribune pour donner secours au Licteur à qui cette multitude ne fit point d'autre mal, que de l'empêcher d'executer son ordre. Mais elle tourna toute sa furie contre les Senateurs; neantmoins
ils

il y eut en tout cela bien plus de bruit que de mal, & le desordre fut appaisé par l'entremise des Consuls. Le Senat ayant été tumultuairement assemblé, on le consulta encore plus tumultuairement sur cette affaire ; ceux qui avoient esté mal-traitez demandoient qu'on en informât, & les plus violens l'ordonnerent, non pas tant par une resolution commune, que par le bruit qu'ils en firent. Enfin comme la colere se fut appaisée, & que les Consuls eurent remonstré qu'il n'y avoit pas plus de sagesse ny de prudence au Senat qu'en la place, on commença à prendre par ordre les opinions, qui furent de trois sortes. P. Virginius ne vouloit pas qu'on estendist l'affaire si avant, & étoit d'avis qu'on eût égard seulement à ceux, qui s'étan asseurez en la parole du Consul Servilius, avoient pris le armes dans la guerre des Volsques, des Arunciens, & de Sabins. T. Largius disoit que ce n'étoit pas le tems de penser seulement à païer quelques services; Que tout l Peuple estoit accablé de detes, qu'il seroit impossible d venir à bout du mal, si l'on n'avoit égard à tout le monde & que si quelques-uns étoient mieux traitez que les au tres, on allumeroit la sedition au lieu de l'éteindre. Mai App. Claudius, homme naturellement cruel, & deve nu comme forcené par la hayne du Peuple, & par le loüanges du Senat : *Tant de mutineries* (dit-il) *ne pro cedent pas des miseres & calamitez publiques, mais d'un licence desordonnée. Ce n'est pas le desespoir qui fait soule ver le Peuple, c'est l'embonpoint où il se trouve. Tout ce des ordre n'a pris naissance que de la facilité des appellations Car aujourd'huy les Consuls ne font que des menaces vaine & n'ont ny force ny puissance, puis qu'il est permis d'ap peller de la condamnation d'un crime, devant les complic mesme de ce crime. Creons donc un Dictateur dont les juge mens soient souverains, & dont on ne puisse pas appeller. Cet te fureur qui fait par tout des embrasemens sera bien-to appaisée. Et ne craignez pas aprés cela qu'il y en ayt d'asse insolens pour repousser un Licteur, quand ils verront leur corp & leur vie en la puissance d'un seul homme, dont ils auront vi lé la dignité, & méprise la puissance.* Cette opinion d'Ap pius sembla cruelle & horrible à la pluspart, & celle d

irginius & de Largius d'une dangereuse consequence.
n croyoit sur tout que l'opinion de Largius étoit preju-
iciable, parce qu'il vouloit faire perdre aux creanciers
: qu'ils avoient presté de bonne foy ; & le sentiment de
irginius sembla le plus moderé entre l'un & l'autre.
outefois comme les interests particuliers nuisent &
uiront toûjours au bien public, l'opinion d'Appius l'em-
orta par les pratiques de ceux qui ne regardoient que
ur avantage, & il s'en falut bien peu qu'il ne fût lui
ême créé Dictateur. Cela sans doute eust entierement
rité le Peuple en un tems même où les Volsques, les E-
ues, & les Sabins estoient en armes tous ensemble. Mais
s Consuls & les plus anciens Senateurs firent en sorte,
ue cette charge imperieuse de soy fût donnée à un per-
nage doux & moderé. Ils créerent donc pour Dictateur
. Valerius fils de Volesius. Bien que le Peuple recon-
ût qu'on l'avoit créé contre lui; toutefois parce que par
s ordonnances du frere de Valerius il avoit la liberté
appeller, il ne craignoit rien de cette maison ny de fu-
ste, ny de superbe. L'Edict que le Dictateur fit en sui-
publier, & qui étoit presque conforme à celui de Ser-
lius, donna de la consolation & de l'asseurance à tout le
onde. Ainsi le Peuple estima que le plus avantageux
our lui estoit de se confier à ce personnage, & d'obeïr à
puissance; & sans contester plus long-tems chacun se
: enroller, & prit volontairement les armes. Jamais au-
uravant il ne s'estoit levé une si puissante armée ; on fit
es Legions entieres, on en donna trois à chaque Con-
l, & le Dictateur se servit des quatre autres. Enfin le
ms étoit venu qu'on ne pouvoit plus differer la guerre.
es Eques estoient déja entrez dans le pays des Latins,
ont les Ambassadeurs demandoient au Senat, ou qu'on
ur envoyast du secours, ou qu'il leur fust permis de
endre les armes pour la défense de leurs frontieres. On
gea qu'il y avoit plus de seureté de laisser les Latins des-
mez: & de les aller secourir, que de leur permettre de
endre les armes. On y envoya donc le Consul Vetusius,
ui fit aussi-tost cesser les pillages & le degast : Car les
Volf-

Volſques ſe retirerent du plat pays, & s'allerent fortifier ſur les plus hautes montagnes, ſe confiant plûtoſt à l'aſſiete du lieu, qu'à leur courage & à leurs armes. L'autre Conſul marcha droit contre les Volſques ; Et afin de ne point perdre le tems, ils alla faire le degaſt dans les terres de l'ennemy, & l'obligea par ce moyen de faire avancer ſes troupes, & d'en venir au combat. Les deux armées parurent en bataille chacune devant ſes retranchemens dans une campagne qui étoit entre les deux camps. Comme les Volſques étoient en plus grand nombre que les Romains, ils commencerent le combat per mépris & en deſordre, comme étant aſſeurez de la victoire. Le Conſul Romain ne voulut point avancer ſes troupes, ny permettre que les ſiens répondiſſent au bruit que faiſoient les ennemis, & qui annonçoit la bataille : mais il leur commanda de planter leurs javelots en terre, & de faire tenir ferme, & mettre la main à l'eſpée quand les ennemis les auroient joints. Les Volſques laſſez de crier & de courir, s'étoient jettez ſur les Romains comme des gens que la crainte avoit à demi vaincus: mais lors qu'ils virent qu'on les recevoit à coups d'épée, & qu'elles reluiſoient à leurs yeux, alors comme s'ils fuſſent tombez dans quelque embuſcade, ils prirent l'épouvante, & tournerent le dos. Mais parce qu'ils étoient venus au combat en courant à perte d'haleine, ils n'eurent pas aſſez de force pour ſe ſauver par la fuite. Au contraire, les Romains qui n'avoient bougé de leur place au commencement du combat, & qui eſtoient encore tout frais, atteignirent facilement des gens fatiguez qui fuyoient devant eux. Ils ſe rendirent d'abord maiſtres de leur camp, & pourſuivirent l'ennemi juſqu'à Velitre, (*cette Ville eſt encore*) où les vainqueurs & les vaincus entrerent peſle meſle. Il y eut en cette occaſion plus de ſang répandu que dans le combat : Car on ne fit grace qu'à peu de perſonnes, qui s'étoient venus rendre ſans armes. Tandis que ces choſes ſe font chez les Volſques, le Dictateur bat les Sabins, chez qui ſe faiſoit le plus grand effort de la guerre, les met en fuite, & les dépoüille de leur Camp. Sa Cavalerie alla donner par ſon ordre

dans

ıns le milieu de leur bataillon ; & comme il étoit foible ıcet endroit, parce que de part & d'autre il s'étendoit op avant en pointe, elle le rompit ſans beaucoup de difculté. L'Infanterie ſuivit auſſi-toſt, & par le meſme efrt on gagna leur camp, & tout enſemble la victoire. Deıis la bataille du Lac de Regille il ne s'en eſtoit point ɔnné en tout ce tems-là de plus grande, & de plus meorable. Le Dictateur rentra dans Rome en triomphe; & ıtre les honneurs ordinaires on luy donna pour luy & ɔur ſes deſcendans un lieu particulier dans le Cirque, ɔur voir plus ayſément les ſpectacles avec une ſelle cule dans le meſme lieu. On oſta aux Volſques qu'on veɔit de vaincre, les terres de Velitre ; on chaſſa les habins de la ville, & l'on y en envoya de nouveaux. Quelque ms aprés on combattit contre les Eques malgré le Conl, parce qu'il faloit les aller trouver par un chemin ſavantageux. Mais dautant que les gens de guerre crioıt ſans ceſſe contre lui qu'il tiroit en longueur, afin que Dictateur fuſt hors de charge avant qu'ils retournaſıt dans la Ville, & par ce moyen ſes promeſſes fuſſent ines auſſi bien que celles du Conſul : Enfin il fut conıint, & peut-être temerairement, de faire monter à ſon mée une montagne rude & difficile ; Neantmoins cet action qui ſembloit avoir eſté entrepriſe mal à propos ıiſſit heureuſement par la laſcheté des ennemis. Car ant qu'on ſe fuſt approché de la portée du javelot, ils funt ſi épouvantez de la hardieſſe des Romains, qu'ils abannnerent leur camp encore qu'il fût puiſſamment forti par la ſeule aſſiette du lieu, & deſcendirent dans les vans, d'où l'on remporta un grand butin; & une victoire u ſanglante. Mais bien que la guere eût ſuccede heureument en trois endroits; ni le Senat ni le Peuple ne perdint pas pour cela le ſoin & la paſſion de trouver enfin u iſſuë dans les affaires domeſtiques. Cependant les uſurs avoient ſi bien conduit leurs trames, qu'ils pouvoient ɔmper aiſément non ſeulement le Peuple, mais encore Dictateur. La premiere choſe qu'il fit au Senat aprés le tour du Conſ. Vetuſius, fut de parler en faveur du Peuple victo-

victorieux, & de dire son opinion sur le sujet des endetez. Mais sa proposition ayant esté rejettée; *Je voy bien* (dit-il) *que je ne vous suis pas agreable, parce que je travaille à remettre la concorde dans la Ville: Mais vous souhaiterez bien tost que la Populace de Rome ayt des deffenseur qui me ressemblent. Pour moi, Messieurs, je ne tromperai pa. davantage mes Citoyens; & je ne veux pas estre Dictateur en vain. Nos discordes intestines, & une guerre étrangere on esté cause que la Republique a eu besoin de cette Magistratu re. Nous avons la paix au dehors, on l'empesche d'entrer dan la Ville, & j'ayme mieux voir la sedition comme personn privée, qu'avec le tître de Dictateur.* Ainsi sortant du Senat il se dépoüilla de sa Magistrature; & le Peuple n'ignor pas qu'il s'en étoit dépoüillé par le déplaisir seulement d ne pouvoir rien faire à son avantage. C'est pourquoi n'a yant pas tenu à lui que sa promesse ne fust accomplie, o le reconduisit en sa maison avec autant de loüanges, qu s'il eust executé sa parole. Cela fit apprehender au Senat que ces conspirations & ces assemblées secrettes ne re commençassent quand on auroit congedié l'armée. Ain encore que ce fust le Dictateur qui eust fait cette levé de gens de guerre; toutefois parce que les Consuls avoier fait prester le serment, ils estimerent que le soldat y é toit encore obligé, & sous pretexte que les Volsques re commençoient la guerre, ils firent sortir les Legion Cette action avança la mutinerie; & l'on dit que la pre miere chose qu'on mit en deliberation, fut de tuër les Cor suls, afin de se dégager de son serment. Mais aprés avoi appris qu'il n'y avoit point de serment dont on se pût dé gager par un crime: enfin à la persuasion d'un certain Si cinius, les mutinez se retirerent sur le Mont sacré, au de là du Teveron à trois milles de la Ville. Cette opinio est plus universellement receuë que celle de Pison, qu les fait retirer sur l'Aventin. Là sans avoir aucun Che ayant fortifié leur camp d'un retranchement, ils demeu rerent quelques jours sans rien faire, ne prirent rien autr chose que ce qui leur étoit necessaire pour vivre; & com me ils ne furent point attaquez, ils n'attaquerent aus personne. Cependant la Ville étoit dans une grande ap

ehension ; & la crainte reciproque de tout le monde y
isoit une suspension generale de toutes choses. Le menu
:uple, qui se voyoit abandonné par ses Partisans, crai-
ıoit la violence du Senat, & le Senat craignoit le Peuple,
ıi estoit demeuré dans la Ville, & ne sçavoit s'il aymoit
eux qu'il y demeurast, ou qu'il en sortist. D'ailleurs,
mbien de tems pouvoit-on croire que ceux qui s'en é-
ient retirez, demeureroient en repos, & sans rien en-
:prendre de nouveau ? Et quand même ils ne feroient
int d'entreprise, que pourroit-il arriver, s'il survenoit
rant ce desordre quelque guerre estrangere? Ainsi l'on
ıvoit d'esperance qu'en l'union des Citoyens ; partant
'il faloit tout mettre en usage, & les choses justes &
injustes, pour les reconcilier ensemble. On resolut
nc d'envoyer à ces mutins Menenius Agrippa homme
ɔquent, & agreable au Peuple, parce qu'il en tiroit son
igine. On dit que quand ils l'eurent fait entrer dans
ır camp, il les harangua sans façon, & suivant l'ancien-
mode, & qu'il ne leur tint que ce discours. *Au tems
e toutes les parties de l homme n'étoient pas d'accord en-
nble comme elles sont maintenant, & que chacune faisoit à
rt ses resolutions & ses desseins, elles se mutinerent toutes
ıtre le ventre, comme d'un commun consentement, & alle-
:rent pour raison qu'il n'étoit pas raisonnable qu'elles n'eus-
ıt de la peine que pour luy, & qu'elles travaillassent perpe-
:llement pour son service, tandis qu'il étoit en repos au mi-
u du corps, & qu'il ne faisoit rien autre chose que de jouyr
s voluptez qu'elles lui avoient preparées. Elles conspirerent
nc toutes ensemble; la main promit à la bouche de ne lui plus
rter de viandes; la bouche promit à la main de n'en plus aussi
:cevoir ; & les dents donnerent leur foy qu'elles ne masche-
ient plus rien. Mais durant cette colere, comme elles penso-
ıt par la faim dompter le ventre, & le mettre à la raison,
es commencerent à s'affoiblir, & avec tout le reste du corps
es tomberent en langueur. On reconnût de là que les fon-
ons du ventre avoient aussi leur utilité, & qu'il n'étoit pas
ıs nourry des autres parties, qu'il les nourrissoit lui-mesme
envoyant de tous costez, aprés avoir digeré la viande, ce
ng qui coule dans les veines, & qui entretient tout ensemble*

nostre vie et
nos forces

en comparant cette mutinerie du corps avec l'indignation du Peuple envers le Senat, il adoucit les esprits, & les disposa à la concorde. De sorte que l'on commença à parler d'un traité où l'on accorda au Peuple qu'il auroit des Magistrats à part, pour lui donner du secours contre l'authorité des Consuls & que nul des Senateurs ne pourroit jamais avoir cette charge.

18. On crea donc deux Tribuns du Peuple, C. Licinius & L. Albinus, qui se donnerent trois compagnons, entre lesquels fut Sicinius, qui avoit été l'autheur de la mutinerie. Pour les deux autres, on n'en demeure pas d'accord Il y en a qui disent qu'on ne crea que deux Tribuns sur le Mont sacré, & que ce fut là que fut faite la Loi sacrée Durant cette division du Peuple, Sp. Cassius, & Posthumus Cominius furent faits Consuls, & pendant leur Consulat on fit alliance avec les Latins. L'un des Consuls demeura à Rome, pour traiter de cet accord, & l'autre fu envoyé à la guerre contre les Volsques; Il défit & mit e suite les Volsques Antiates, & les ayant poursuivis jusqu' la ville de Longule, il entra dedans, & s'en rendit Maître Aprés cela il prit Mucamite, & assaillit de force Coriole

19. Il y avoit alors dans son camp parmi les plus considera bles de la jeunesse, un jeune homme appellé Cn. Martius qui fut depuis surnommé Coriolanus, aussi excellent pou le conseil que pour l'execution. Il étoit d'avanture d garde un jour que les Legions des Volsques sortant d'Ar tium vinrent à l'impourveu assaillir l'armée Romaine qu ne pensoit qu'à ceux de dedans qu'elle tenoit assiegez, san rien apprehender du dehors. De sorte que comme il vi qu'au même tems que les Volsques venoient fondre sur le Romains, ceux de la Ville faisoient une sortie; non seule ment il repoussa ces derniers avec une troupe d'elite qu' avoit avec lui; mais il entra courageusement dans la Vil par la porte ouverte, fit à l'entrée un grand carnage, mit le feu dans les maisons le plus proches des muraille Le bruit qu'en firent les habitans, entremeslé des cris des gemissemens que jetterent les femmes & les enfan comme il arrive d'ordinaire dans ces premieres fraieur

dont

nna aux Romains un nouveau courage, & mit en desor-
e les Volsques, voiant qu'on avoit pris la Ville qu'ils
nsoient aller secourir. Ainsi les Volsques Antiates fu-
ıt mis en fuite, Coriole fut prise, & la loüange qu'en
:eut Martius obscurcit de telle sorte la reputation du
ınsul, que sans la colomne de bronze où l'on grava l'al-
nce, qui fut faite avec les Latins par Sp. Cassius tout
ıl, dautant que son compagnon au Consulat étoit ab-
ıt, on ne sçauroit point aujourd'hui que Posthumius
ominius a fait la guerre contre les Volsques. Menenius
grippa mourut en cette année, personnage celebre, &
.rant toute sa vie également aimé du Senat & du Peu-
:, & principalement depuis l'affaire des mutinez. Bien
'il eût été l'arbitre du differend des Citoiens, qu'il
t eté deputé par le Senat au Peuple, & qu'il eût ra-
:né le Peuple dans la Ville, il ne se trouva pas en sa
ıison dequoi faire ses funerailles. Le Peuple se cottisa
ur faire faire ses obseques, & le fit enterrer à ses dé-
ns. Tit. Geganius, & P. Minutius furent faits ensuite
ınsuls; & en cette année comme la paix étoit par tout
dehors, & que la Ville étoit guerie de ses anciennes
scordes, on fut attaqué d'un autre mal plus horrible &
us violent; premierement par la cherté des vivres, par-
qu'à cause de la division du Peuple les terres n'avoient
.s été labourées, & ensuite par la famine qui fut aussi
ande dans Rome, que dans une ville assiegée. En ef-
t il y fût mort quantité d'Esclaves & de menu Peuple,
les Consuls n'y eussent donné ordre, en envoyant de
·utes parts achepter des bleds, non seulement dans la
oscane, mais encore dans la Sicile, tant la haine des
ations voisines avoit contraint les Romains d'aller
:endier du secours parmi les Peuples éloignez. Comme
n pensoit partir de Cumes avec le bled qu'on y avoit
:hetté; les vaisseaux qui le portoient furent retenus
our les biens des Tarquins par le Tiran Aristomede qu
n étoit heritier. On n'en pût trouver à achetter chez
:s Volsques ni au Promptin; & ceux qui avoient or-
re d'en recouvrer furent en danger de perdre la vie par

la violence des Peuples. Il en vint de la Toscane par le Tibre, & le peuple en receut du soulagement. Mais outre l[a] disette qui étoit parmi les Romains, ils eussent encore ét[é] tourmentez dar la guerre, si la peste ne se fust mise parm[i] les Volsques au moment qu'ils prenoient les armes, 8 qu'ils commençoient à remuer. Cette maladie abattit d[e] telle sorte leurs courages, que, quand même elle fut appa[i]see, ils demeurerent épouvantez. Cependant les Romain[s] augmentoient le nombre des habitans de Velitres, & en[-] voierent dans les montagnes une nouvelle Colonie à Nor[-] be, pour servir de défense dans le Pomptin. Depuis duran[t] le Consulat de M. Minutius, & de A. Sempronius, on ame[-] na quantité de bled dans la Sicile, & l'on mit en delibera[-] tion dans le Senat à quel prix on en donneroit au peupl[e]. Plusieurs estimerent alors que le tems étoit venu de met[-] tre à la raison la multitude, & de recouvrer ses droits qu[e] sa violence & sa mutinerie avoient ôtez au Senat. Marti[us] Coriolanus ennemi juré de la puissance des Tribuns éto[it] sur tout de cette opinion. *S'ils veulent*, disoit-il, *qu'on r[e-] mette les vivres au prix ordinaire, qu'ils rendent au Senat s[es] droits anciens. Pourquoi comme un esclave rachepté d entr[e] les mains des voleurs, verrai-je les Magistrats de la Populac[e] & même un Sicinius dans une puissance si formidable? End[u-] rerai-je plus long-tems qu'il n'est besoin ces honteuses dign[i-] tez? Moi qui n'ai pû souffrir Tarquin, moi qui n'ai pû souffr[ir] un Roi, souffrirai-je Sicinius? Qu'il se retire de ce pas, qu'[il] ramene avec lui le Peuple, le chemin du Mont-sacré & d[es] autres montagnes lui est ouvert. Qu'ils enlevent le bled de n[os] terres, comme ils firent il y a trois ans; qu'ils jouissent des pr[o-] visions, & qu'ils se saoulent des vivres que leur fureur leur donnez. J'ose bien asseurer que comme ils sont tourmente[z] eux-mêmes par la famine qu'ils ont causée, ils se soûmettro[nt] bien plutost à cultiver la terre, que de prendre les armes, e[t] d'empescher par leur mutinerie qu'on ne la cultive. Et cert[es] il n'est pas si facile de demander si cela se peut, que je croi qu'[il] est possible au Senat pour peu qu'il relaschât du prix des v[i-] vres, de se delivrer de la puissance des Tribuns, & de tous [les] autres droits qu'ils ont usurpez malgré le Senat.* Cette opi[-] nion sembla trop rude au Senat, & peu s'en falut que l[e]

re n'en fist prendre au Peuple les armes. *Il disoit que ne des ennemis on le vouloit attaquer par la famine ; n leur vouloit ôter le bled qui venoit de dehors , & que la ine leur avoit inopinement donné, comme pour le seul alit qui les pouvoit entretenir ; Qu'on leur vouloit enfin arrale pain de la bouche, si l'on ne mettoit ses Tribuns enchaîn la puissance de Martius, si l'on n'assouvissoit sa fureur es miseres du menu peuple ; Que c'estoit dans Rome un eau bourreau , qui vouloit leur mort , ou leur servitude.* n'eût pas manqué de se jetter sur lui au Sortir du Sesi tout à propos les Tribuns ne l'eussent assigné à paroître au premier jour. Cela reprima la colere du ple , dautant que par ce moïen chacun se voïoit come Juge & le Maître de la vie & de la mort de son enne-D'abord Martius écouta avec mépris les menaces des puns, parce que ce Magistrat n'avoit été créé que pour urir le menu peuple , & non pas pour imposer des es, & que les Tribuns étoient Tribuns du Peuple & pas du Senat ; Mais le Peuple étoit en une si grande e , qu'il faloit necessairement que le Senat le satisfist r la punition d'un seul. Toutefois les Senateurs resient quelque tems par la haine qu'ils portoient au Peu- , & l'on se servit en cette occasion de l'authorité que cun avoit en particulier , & de l'authorité de tout dre. Ils essaierent premierement si en envoïant de tous ez de leurs partisans pour tâcher d'intimider les parliers, on ne pourroit point les empescher de faire ces mblées, & dissiper ainsi la tempête. Ils allerent ensuite s ensemble, & vous eussiez dit que tout ce qu'il y avoit e Senateurs étoient autant de criminels , & supplie-t le Peuple que si pour l'amour d'eux il ne vouloit abdre un Citoien, un Senateur, un innocent, il leur donau moins ce malheureux comme s'il étoit criminel. rtius n'aiant point comparu à l'assignation qui lui at été donnée, la fureur continua; & aiant été condamen son absence, il s'en alla en exil chez les Volsques, en naçant sa Patrie, & comme aiant déja contre elle toute aine d'un ennemi. Les Volsques le receurent favora-

 blement,

blement, & lui faisoient de jour en jour d'autant plus bons traitemens, qu'ils le voioient plus irrité contre siens, dont ils se plaignoient sans cesse, & que sans ces menaçoit. Il logeoit chez Accius Tullius, qui étoit le p mier des Volsques, & qui avoit toûjours été ennemi m tel des Romains. Ainsi l'ūn etant animé contre eux pa ne vieille haine, & l'autre par une nouvelle indignati ils delibererent ensemble de faire la guerre aux Roma Mais ils ne croyoient pas qu'on pût facilement persua le Peuple de prendre les armes, aprés tant de mau succez, aprés avoir perdu leur jeunesse par le malh de tant de guerres, & enfin par la peste. Ils voyo bien que les Volsques avoient perdu le courage, & q faloit se servir de l'artifice, & trouver de nouveaux jets de colere, afin de rallumer la haine que le tems av presque éteinte.

20. On se preparoit alors à Rome de recommence solemnité des grands Jeux; & voici la cause pour laqu on les recommençoit. Dés le matin avant que les J fussent commencez, un certain Citoyen avoit batt coups de verges tout le long du Cirque un de ses es ves, & comme si cela n'eût point concerné la Religi on ne laissa pas de commencer les Jeux. Quelque tem prés un nommé T. Latinius d'entre le Peuple son qu'il voioit Jupiter, & que ce Dieu lui disoit; que c qui avoit dansé le premier ne lui avoit pas plû; & q on ne les recommençoit avec pompe & magnificence Ville étoit proche d'un grand danger, & qu'il en a avertir les Consuls.

21. Mais encore que ce songe lui fist de la peine, & donnât de la crainte, toutefois le respect des Consuls s monta son apprehension, & il n'en voulut point parle peur qu'on ne se moquât de lui. Mais ce retardement coûta beaucoup, car il perdit son fils quelque tems ap & afin qu'il ne doutât point de la cause d'une perte si s daine, il eut en songe la même vision, & le même Dieu demanda s'il n'avoit pas receu une assez grande recom se, d'avoir dedaigné d'obéir à un commandement di

l étoit menacé d'une calamité plus grande, s'il n'al-
›romptement avertir les Consuls de ce qui lui avoit
rdonné. Alors il crût plus fortement que le songe
avoit fait étoit un songe divin : toutefois comme il
·oit toûjours, il fut surpris d'une grosse maladie ; il
.t perclus de tout son corps;& reconnut enfin que la
e des Dieux l'avertissoit de son devoir. Ainsi cet
ne ennuyé des maux passez, & des maux presens,
ılta ses plus proches sur ce sujet,& leur aiant comp-
qu'il avoit veu & ce qu'il avoit ouï, de quelle façon
er s'étoit si souvent en songe representé à lui, quel-
enaces il avoit receuës de la colere celeste, & com-
elles lui étoient confirmées par ses propres infortu-
Alors du commun consentement de ceux qui étoient
ns, il se fit porter dans la place devant les Consuls,
: leur commandement on le porta dans le Senat. A-
ju'il y eut fait sçavoir, au grand étonnement de tout
nde, les choses que nous venons de dire, il se fit un
miracle : Car on dit que ce personnage qui avoit e-
·té dans le Senat perclus de tous ses membres, s'en
rna de son pied en sa maison, aprés avoir satisfait à
i lui avoit été commandé.

Le Senat ordonna qu'on recommenceroit les Jeux
:oute la magnificence dont on se pourroit aviser ; &
ersuasion d'Accius Tullius il s'y trouva grand nom-
e Volsques. Quant à lui, suivant le complot qui
été fait avec Martius, il vint trouver les Consuls
: qu'on recommençast les Jeux, & leur dit qu'il a-
quelque chose à leur communiquer en secret, qui
ernoit la Republique. *C'est malgré moi*, dit-il, *que*
us viens parler de mes Citoiens: ce n'est pas que je vienne
cuser d'avoir entrepris quelque chose, je viens seulement
cher qu'ils ne fassent aucune entreprise. Nôtre Peuple est
nconstant que je ne les souhaiterois, & nous l'avons é-
:é par une longue suite de miseres. Et certes si nous subsi-
encore, ce n'est pas par nôtre vertu, c'est seulement par
e patience. Il y a dans Rome un grand nombre de Volf-
; on va celebrer les Jeux; Toute la ville sera occupée

à ce spectacle. Il me souvient de ce que la jeuneße des Sabi entreprit en pareille occasion; & je crains que nos gens fassent quelque chose inconsiderément & avec imprude J'ai cru, Mrs., que je devois vous faire ce discours pour n interest, & pour le vôtre. Pour moi, je suis resolu de m'en tourner de ce païs, de peur de voir quelque desordre, & d'a quelque part au blâme des paroles, que l'on peut dire, & actions que l'on peut faire. Il n'eut pas si tôt parlé qu'il s retourna. Les Consuls ayant fait rapport au Senat d' chose qui étoit douteuse, mais dont l'autheur étoit as ré, l'autheur plûtôt que la chose, comme il arrive ordi rement, les obligea de prendre des precautions, & de re plus qu'il n'étoit besoin. Ils firent publier dans la v par une ordonnance du Senat, que les Volsques en so sent avant la nuit. D'abord ce cri les étonna, chacun c aussi-tôt en son logis pour prendre ses hardes; & ens comme ils s'en alloient ils commencerent à s'indig que comme des méchans & des prophanes on les chassés des Jeux, & d'une fête publique, & pour ainsi c d'une assemblée des Dieux & des hommes. Comm marchoient presque tous ensemble, Tullus qui s'éto vancé jusqu'au chef Ferentin, arrestoit les premiers d tre-eux à mesure qu'ils arrivoient & en leur faisant demandes & en poussant lui-même quelques paroles d dignation, qui étoient favorablement receuës par c qui les écoutoient, il les attira dans un champ proch chemin, & avec eux toute la multitude qui les suivoit s'étant tous assemblez, comme pour ouir une harang il leur parla en ces termes. *Mettez, si vous voulez, en o toutes les vieilles injures que nous avons receuës du peuple main & toutes les ruines qu'ils ont causées à la Domina des Volsques, & enfin toutes nos autres desolations; M comment oublierez-vous l'outrage que vous en venez de r voir, & par lequel à nôtre veuë ils ont commencé les jeux reconnoissez-vous pas qu'on a aujourd'hui triomphé de v Que vous avez servi par vôtre retraite de divertissemen de spectacle à tous les habitans de Rome, à tous les étranger à tous les Peuples voisins? Que vos femmes & vos enfans été la risée du Peuple? Quel jugement pensez-vous qu'au*

t de vous ceux qui ont oui le cri public, ceux qui vous ont u retirer, ceux qui vous ont rencontrez en vous retirant, ec tant de honte & d'ignominie? Ne se seront-ils pas imagi- que nous sommes des detestables & que nous eussions soüillé Jeux en y assistant? Qu'il eût été besoin d'en faire les ex- itions, & que par cette raison nous avons été chassez de ssemblée & de la societé des personnes pieuses & devotes? ais ne vous revient-il pas dans la pensée que nous vivons jourd'hui, puisque nous nous sommes hâtez de sortir; tou- ois nostre retraite n'est pas plus une fuite qu'un depart. Et haïrez-vous pas cette ville vostre ennemie ou vous eussiez é- massacrez, si vous y eussiez demeuré encore un jour? La- erre vous a été declarée, mais si vous étes pleins de cœur, elle us aura été declarée au malheur de ceux-là même qui vous viennent de declarer. Ainsi cette troupe de Volsques ui étoient déja assez armez d'eux-mêmes, s'en retour- rent chez eux avec plus d'animosité & de colere; cha- n sollicitant les siens contre Rome, enfin ils firent en rte que tous les Volsques se revolterent. On éleut pour eneraux en cette guerre du consentement de tous les uples Accius Tullius & Cn. Martius banni de Rome; qui ils fondoient leur plus grande esperance; & certes ne furent pas trompez en leur opinion; ce qui peut aî- ment faire connoistre que Rome étoit plus forte par ses apitaines, que par ses armes.

23. Il marcha premierement contre les Circeïens, en iassa d'abord les Romains qui y habitoient, & rendit aux olsques cette ville libre. De là ayant passé à travers aïs sur le grand chemin des Latins, il reprit les villes de tricum, de Longule, de Postulie, de Corioles, que les omains avoient nouvellement conquises. Il prit ensuite avinium, & peu de tems aprés il se rendit Maître de Cor- ion, de Ditellie, de Trebie, des Labiques, & de Pedum; 'où enfin il mena son armée droit à Rome. Il campa aux ossez Cluiliens à cinq milles de Rome, & de là il venoit ire le degast dans les terres des Romains: mais il envo- oit avec ceux qui fourrageroient des personnes affidées pour empescher qu'on touchât aux terres des Patriciens;

Patriciens ; soit qu'il fust plus indigné contre le mem Peuple, soit que par ce moien il voulust mettre la divisio entre le Peuple & le Senat. Et certes il eust causé cett division, tant les Tribuns aigrissoient la Multitude, déj de soi-même assez insolente, & assez aigrie contre les pre miers de la Ville. Mais la crainte qui venoit du dehors, & qui est le meilleur lien de la concorde, les unissoit tous en semble, bien qu'ils fussent tous suspects & odieux les un aux autres. Ils estoient differents en cela, que le Senat & les Consuls ne mettoient leur esperance qu'aux armes & que le Peuple aimoit mieux toute autre chose que l guerre. Sp. Nantius, & Sex. Furius étoient alors Con suls: Et comme ils faisoient la reveuë des Legions, & qu'ils mettoient des gardes sur les murailles, & aux au tres endroits où ils le jugeoient à propos, une multitud de gens qui demandoient la paix, les étonna premiere ment par ce bruit qui tendoit à la sedition ; & ensuite ell les contraignit de faire assembler le Senat, & de propose d'envoier des Deputez à Martius. Le Senat receut cett proposition, quand il vit que le Peuple branloit, & qu ses volontez étoient differentes.

24. Les Deputez qu'on envoia à Martius pour la paix en rapporterent cette rigoureuse response. *Qu'on pour roit traiter de la paix en rendant aux Volsques leur territoi re, & que si les Romains aimoient mieux posseder le butin qu'ils avoient fait dans la guerre, il feroit tous ses efforts pour faire paroistre qu'il se ressouvenoit de l'injure qu'il avoit receuë de ses Citoiens, & des bons offices de ceux qui l'avoient si bien receu : qu'au reste son exil avoit relevé son courage, & qu'il ne l'avoit pas abattu.* Depuis, on lui renvoia les mêmes personnes, mais on ne voulut point les recevoir dans le camp. Davantage, on dit que les Prestres revestus des ornemens Sacerdotaux allerent le trouver dans le camp des ennemis, & qu'ils ne firent pas plus d'impression sur son esprit que les Deputez en avoient fait.

25. Alors les Dames de Rome furent trouver en foule Veturie mere de Coriolanus, & Volomnie sa femme ; on ne sçait pas si cela se fit par une resolution de Consul, ou

par

r une crainte de femme ; mais enfin elles obtinrent que eturie déja fort vieille, & Volomnie sa femme avec deux etits enfans qu'elle avoit de lui, iroient au camp des ennemis, afin de faire en sorte que des femmes deffendissent r leurs pleurs & par leurs prieres, une ville que les hommes ne pouvoient deffendre avec leurs armes. Lors qu'elles furent arrivées au camp, & qu'on eut dit à Coriolanus u'il y avoit quantité de Dames qui demandoient à luy arler ; d'abord, comme il n'avoit eu égard ny à Majesté du Public que les Deputez portoient avec eux, y à la reverence de la Religion que les Prestres devoient nprimer dans son esprit, en la presentant à ses yeux, il se ionstra encore plus endurci contre les larmes de ces emmes : mais enfin un de ses domestiques, qui avoit remarqué parmi les autres Veturie abattuë de tristesse entre a belle-fille & ses petits fils : *Si mes yeux ne me trompent*, it-il, *voila vostre mere, vostre femme, & vos enfans.* Aussitôt Coriolanus, comme aiant perdu le sens, sort de son siege pour aller embrasser sa mere ; mais cette femme convertissant en colere le dessein qu'elle avoit de le prier: *Avant que tu m'embrasses*, dit-elle, *que je sache, si je suis venue trouver ou mon fils, ou mon ennemi, & si je suis dans ton camp, ou ta prisonniere, ou ta mere? N'ay-je vescu si long temps que pour te voir banni de Rome, & ensuite son ennemy? As tu bien eu le courage de venir piller cette terre qui t'a donné la vie & la nourriture? Bien que la fureur t'ait transporté, & que tu sois venu en menaçant; ta colere ne s'est-elle point appaisée au premier pas que tu as imprimé sur nos frontieres? Aussi-tôt que tu as veu Rome, ne t'est-il point venu dans la pensée, que ta maison, que tes Dieux, que ta femme & tes enfans étoient renfermez entre ses murailles? Donc si je n'eusse point été mere, Rome ne seroit pas assiegée; Et si je n'avois pas un fils, j'espererois de mourir libre dans mon pays libre. Mais enfin je ne sçaurois voir une chose qui t'est plus honteuse qu'elle ne m'est funeste. Et il ne se peut faire que je sois long-temps miserable, puisque je ne puis vivre encore long-tems. Jette l'œil au moins sur ces malheureux qui ne sçauroient éviter une prompte mort, ou une longue servitude, si tu poursuis ton entreprise.*

 Alors

Alors sa femme & ses enfans l'embrasserent, & leurs pleurs & les lamentations de cette troupe de femmes qui le deploroient lui-même, & qui deploroient sa Patrie lui toucherent le cœur : de sorte que les ayant congediées il fit retirer son armée plus loin de la ville. Quelques-uns disent qu'aprés cette retraite on le fit mourir de dépit qu'on eut de cette action ; & d'autres disent qu'il mourut d'une autre sorte. Pour moi j'ay remarqué dans Fabius, qui est un autheur trés-ancien, que Coriolanus a vêcu jusqu'à la vieillesse. En effet, il rapporte que lors qu'il fut devenu vieux il avoit souvent en bouche cette parole, qu'il n'y avoit rien pour un vieillard de plus miserable que l'exil. Au reste, les hommes n'envierent point aux femmes les loüanges qu'elles meritoient, tant il est veritable, qu'en ce tems-là on voioit la gloire d'autruy sans hayne & sans jalousie. Et afin d'en laisser un monument éternel, on bastit un Temple qui fut consacré à la Fortune des femmes. Depuis les Volsques s'estant joints avec les Eques, revinrent sur les terres des Romains. Mais les Eques ne pouvant souffrir qu'Accius Tullius leur commandast plus long-temps, ces Peuples entrerent en dispute, à qui donneroit un Chef aux deux armées jointes ensemble. De là nasquit entre-eux la dissension, & ensuite ils en vinrent aux mains, & la bataille fut sanglante. Ainsi la bonne fortune du peuple Romain défit deux armées ennemies, par un combat qui ne fut pas moins obstiné que funeste. Alors T. Sicinius, & C. Aquilius étoient Consuls ; la conduite de la guerre contre les Volsques escheut à Sicinius, & Aquilius marcha contre les Herniques, qui avoient pris aussi les armes. En cette année les Herniques furent défaits ; mais on combattit à forces égales contre les Volsques, & l'on se retira de part & d'autre avec un pareil avantage.

26. Sp. Cassius & Proculus Virginius furent créez Consuls l'année suivante. On s'accorda avec les Herniques : mais cét accord leur coûta les deux tiers de leur territoire. On en donna la moitié aux Latins, & le Consul Cassius estoit d'avis qu'on partageât l'autre entre le menu Peuple,

e. Il vouloit même ajoûter à cette liberalité quelques terres qu'il disoit être au public, bien que des particuliers les possedassent. Cela certes donna de l'estonnement à quelques-uns du Senat qui les occupoient ; mais tout le Senat en general conceut de l'inquietude de cette nouvelle largesse, par qui le Consul s'alloit établir une puissance dangereuse à la liberté. Ce fut alors que la Loy, (*Lex agraria*) touchant la division des terres fut pour la premiere fois publiée, & depuis ce temps-là jusqu'au nostre on n'a jamais parlé de la restablir sans causer de grands troubles, & de grands tumultes.

27. L'autre Consul, par la sollicitation du Senat, resistoit de toutes ses forces à cette sorte de liberalité, & en cela tout le Peuple ne lui étoit pas contraire. Car il avoit déja commencé à se fâcher, que cette largesse eût été renduë commune, & qu'elle passast des Citoiens aux alliez. D'ailleurs il entendoit souvent parler Virginius, comme presageant *que cette liberalité de son Collegue seroit pernicieuse & funeste. Que ces terres ne produiroient qu'une honteuse servitude à ceux qui les auroient receuës, & que par ce moyen on faisoit un chemin à la Royauté : Car pourquoy attirer à soy les alliez & les Latins ? Pourquoy a-t-il falu rendre aux Herniques, qui étoient nagueres nos ennemis, la troisiéme partie d'un pays si legitimement conquis ? si ce n'est afin que ces Peuples prennent Cassius pour leur chef au lieu de Coriolanus.* Ainsi il s'opposoit à cette Loy, & neantmoins il ne laissoit pas d'estre aimé du Peuple. Depuis, les deux Consuls firent tous leurs efforts à qui le favoriseroit davantage. Virginius disoit qu'il consentiroit facilement à la distribution des terres, pourveu qu'elles ne fussent données qu'à des Citoiens Romains. Et Cassius, qui s'étoit monstré trop passionné pour les alliez dans cette distribution, & qui par ce moien s'étoit rendu moins considerable à ses Citoiens tascha par une autre sorte de liberalité de se remettre bien avec eux : ordonna que pour le bled qu'on avoit envoyé de Sicile, on distribueroit au Peuple l'argent que l'on en avoit receu. Mais le Peuple le refusa, comme si c'eust été le prix que Cassius eût offert de la puissance souve-

souveraine. Ainsi le soupçon de la tyrannie faisoit une si puissante impression dans les esprits, que comme si l'on eût eu abondance de toutes choses, chacun avoit en horreur les presens de ce Consul. En effet, il est certain qu'il fut condamné & mis à mort aussi-tôt qu'il fut sorti de charge. Il y en a qui disent que son pere même fut l'autheur de son supplice; Que lui aiant fait son procez en sa maison, il le battit de verges & le fit mourir; Qu'il consacra à Cerés le bien de son fils, & que l'on en fit faire une statuë avec cette inscription, OFFRANDE DE LA MAISON DE CASSIUS. Mais je trouve dans quelques auteurs, & cela me paroist plus vrai-semblable, que les Questeurs, Ceson Fabius, & L. Valerius le firent ajourner comme coupable de leze-Majesté; Qu'il fut condamné par le jugement du Peuple, & que sa maison fut rasée. C'est cette place qu'on voit encore aujourd'hui devant le Temple de la Déesse de la terre. Au reste, soit qu'il ait été condamné par son pere, ou par le Public, il fut puni sous le Consulat de Ser. Cornelius, & de Q. Fabius. Mais la colere du Peuple contre Fabius ne fut pas de longue durée. Car encore qu'on eust fait mourir l'autheur de la Loy, qui concernoit la distribution des terres, comme elle avoit d'elle-même assez d'appas & de douceur, elle commença bien-tôt à chatoüiller les esprits. D'ailleurs, le desir en fut reveillé par la malignité du Senat, qui frustra les soldats du butin qu'ils esperoient des Eques & des Volsques qu'on avoit deffaits cette année: Car le Consul Fabius mit en vente tout ce qui avoit été pris sur les ennemis, & fit mettre dans l'Epargne l'argent qu'on en retira. Bien que le nom de Fabius fust déja odieux au Peuple à cause du dernier Consul; toutefois le Senat obtint que Ceson Fabius fut creé Consul avec L. Emilius. Cela irrita d'autant plus le menu Peuple, & cette sedition intestine excita une guerre estrangere, qui fit oublier pour quelque temps les haines & les discordes civiles. Ainsi sous la conduite d'Emilius, la Noblesse & le Peuple d'accord ensemble deffirent en une bataille les Eques & les Volsques qui s'estoient alors soulevez. Neantmoins, comme la

Cavalerie les suivit avec opiniastreté, lors qu'ils eurent é dissipez ; il est certain que la fuite en perdit davantage ie le combat. En cette même année le quinziéme jour de iillet on dedia le temple de Castor, que l'on avoit voüé irant la guerre des Latins, lors que Posthumius estoit ictateur ; & son fils le consacra aiant été pour cela creé uumvir. Le Peuple fut encore tenté durant cette année r les douceurs de la Loi, touchant la division des terres a sollicitation des Tribuns. Ils vouloient faire valoir e puissance qui flattoit le Peuple, par une puissance i pleust au Peuple : Mais d'un autre costé le Senat qui ivoit que trop de connoissance que le Peuple s'émeut en-tôt de lui-même, & se met facilement en furie, avoit horreur toutes ces largesses, qui ne pouvoient qu'ex-er l'insolence de la Populace. Les Consuls aiderent rtement le Senat, & furent les Chefs de sa resistance, : sorte que cette partie de la Republique fut victorieu- non seulement pour le present, mais encore pour l'a-nir ; car le Senat designa Consul pour l'anné suivante Fabius frere de Ceson, & L. Valerius qui étoit encore is odieux au Peuple à cause de l'accusation de Sp. Cas-s. On eut encore en cette année de grandes disputes a-: les Tribuns. Mais leur Loi n'éut point de lieu, & ceux i l'avoient proposée n'eurent point de succez, parce e leurs promesses étoient inutiles, & qu'aprés s'estre iucoup vantez ils ne pûrent rien executer. Cela fut ise que le nom de Fabius devint grand, & acquit une inde reputation par trois Consulats de suite, qui fu-it tous trois signalez par la resistance qu'on fit aux Tri-ns : de sorte que si cét honneur demeura quelque tems cette maison, il y demeura comme en un lieu où il étoit gnement logé. Cependant la guerre des Veiens com-nça, & les Volsques se souleverent. Mais les Romains, ur ainsi dire, avoient des forces de reste contre les erres estrangeres, s'ils n'en eussent point abusé par cet- guerre intestine qu'ils se faisoient les uns aux autres. 3. Les signes du Ciel qui faisoient tous les jours de nou-les menaces & dans la ville & à la campagne, se joigni-

rent

rent à cette mauvaise intelligence qui regnoit dans les esprits. Les Devins que l'on consultoit tantost en public, & tantost en particulier, sur les entrailles des victimes ou sur le vol des oiseaux, n'apportoient point d'autre raison de la colere de la Divinité, sinon que les choses qui concernoient la Religion, ne se faisoient pas comme l'on devoit. Ces terreurs allerent si avant, que la Vestale Oppia ayant esté convaincuë d'inceste en receut la punition. (*Ayant été enterrée vive.*) A pres cela Q. Fabius, & C. Julius furent faits Consuls. Et en cette année la discorde ne fut pas moins forte dans la ville qu'auparavant, ny la guerre moins allumée au dehors. Les Eques prirent les armes, les Veiens vinrent faire le degast dans le territoire des Romains; & dans la crainte de ces guerres, qui s'augmentoient tous les jours, on crea Consuls Cese Fabius, & Sp. Furius. Cependant les Eques assiegeoient Ortone ville des Latins, & les Veiens déja riches & superbes par leur butin, menaçoient hautement de venir assieger Rome. Neantmoins toutes ces frayeurs qui doivent reprimer le Peuple, augmentoient son insolence. Mais ce n'etoit pas de son propre mouvement qu'il reprenoit la coûtume de refuser d'aller à la guerre; En effect Licinius Tribun du Peuple, s'imaginant qu'en une extremité si pressante enfin le tems etoit venu de contraindre le Senat de faire publier la Loy touchant la division des terres, avoit entrepris d'empêcher qu'on ne fist aucunes levées. Mais au reste toute la hayne de la puissance des Tribuns retomba sur l'autheur de cette entreprise; & les Consuls ne se declarerent pas contre lui avec plus d'ardeur & d'animosité que firent ses Collegues mêmes. Ainsi les Consuls firent des levées par l'assistance des Tribuns, l'on en fit en même tems deux armées, contre les deux guerres dont on étoit menacé. On donna une partie de ces troupes à Fabius pour aller contre les Eques, & à Furius l'autre partie pour marcher contre les Veiens. Veritablement on ne fit rien de memorable contre les Veiens; & Fabius eut plus d'affaires contre ses propres soldats, que contre les ennemis. Il soustint seul en cette occasion le fardeau de la Re-

publi

blique, que l'armée tâchoit de trahir autant qu'il lui é-
t possible, par la haine seulement qu'elle portoit à ce
nsul. En effet comme Fabius, outre tous les autres
rets de la science militaire qu'il avoit mis en usage en
isieurs occasions de cette guerre, soit qu'il en falust
e les preparatifs ; soit qu'il en falust venir à l'execu-
n, eut ordonné ses gens de telle sorte ; qu'il mit d'a-
d en fuite les ennemis par sa seule Cavalerie, jamais les
is de pied ne les voulurent poursuivre ; & jamais il ne
obliger de marcher plus viste, ni pour le moins de le
re en bataille. Il leur remonstra en vain que, s'ils ne
loient entendre la priere de leur Capitaine, qui leur é-
alors odieux, ils devoient considerer au moins le cri-
qu'ils alloient commettre, la honte qu'ils en rece-
ient, & enfin le peril où ils se mettroient eux-mêmes,
ennemi reprenoit courage. Au lieu d'écouter ces re-
nstrances, ils firent retirer leurs enseignes, & aussi
es que s'ils eussent été vaincus, ils s'en retournerent
s leur camp en maudissant tantôt leur Capitaine, &
ôt les gens de cheval, sans que le General de l'armée
trouver aucuns remedes contre un exemple si perni-
ix ; tant il est veritable que les grands hommes man-
ront plûtôt d'artifice pour gouverner des Citoiens,
pour vaincre des ennemis. Cependant le Consul re-
na à Rome, aiant moins augmenté sa gloire, qu'irri-
ntre lui ses soldats. Toutefois le Senat obtint que le
sulat demeureroit encore dans la maison des Fa-
s, & crea Consul M. Fabius, à qui il donna pour son
gue Cn. Manlius Il y eut encore un Tribun qui
osa en cette année la Loi de la division des terres : ce
Tiberius Pontificius, qui suivant les traces de Lici-
, & comme s'il eust eu quelque succez, empêcha pour
que tems la levée des gens de guerre. Lors que cette
n eut mis de nouveau le Senat dans l'inquietude &
le trouble, Appianus Clodius lui remonstra, *Que la*
ince des Tribuns avoit commencé l'année precedente à
vaincuë ; qu'elle étoit pour le present ruinée en effet ; &
ar cet exemple on pouvoit bien conjecturer qu'elle étoit
dé-

détruite pour l'avenir, puis qu'on voioit si clairement qu'elle employoit ses propres forces à se ruïner elle-même; Qu'on ne manqueroit jamais de Tribun, qui ne fust bien-aise d'obtenir la victoire sur son compagnon, & de gagner les bonnes graces du plus grand nombre, en procurant le bien public; Que s'il est besoin de plusieurs Tribuns, il en paroîtra plusieurs pour l'assistance des Consuls; & qu'enfin un seul suffiroit contre tous les autres, & partant que les Consuls & les Principaux du Senat fissent leurs efforts pour en gagner quelques-uns à la Republique & au Senat, s'ils ne pouvoient pas les gagner tous ensemble. Ainsi le Senat suivant les avis d'Appius, commença en general à faire caresse aux Tribuns; & selon le pouvoir & l'authorité que ceux qui avoient été Consuls avoient chacun en particulier, ils reüssirent si heureusement en partie par amitié, en partie par leur credit, qu'ils les firent resoudre d'employer desormais leur puissance pour le bien de la Republique. De sorte que par le secours de quatre Tribuns, qui se declarerent contre un seul, qui retardoit le bien public, les Consuls leverent des troupes. On partit en même temps pour la guerre des Veiens, à qui de tous les côtez de Toscane il étoit venu du secours, non pas tant à cause d'eux, que parce qu'on avoit esperance que la Republique de Rome se destruiroit elle-mesme par ses discordes intestines. En effet, les Principaux du pays faisoient entendre dans les assemblées & dans les conseils de tous les Peuples de la Toscane, *Que la puissance des Romains seroit eternelle, s'ils ne se deffaisoient eux-mêmes par leurs haines & par leurs seditions; Que c'estoit là le seul poison qui pouvoit infecter les grands Estats, & les precipiter à leur ruïne. Qu'on avoit long-temps supporté ce mal en partie par la prudence du Senat, & en partie par la patience du Peuple; mais qu'enfin il étoit venu à l'extremité; Qu'il s'étoit fait deux Villes d'une seule; que chacune avoit à part ses Magistrats & ses Loix; Que neantmoins encor qu'ils se fussent du commencement mutinez, cela n'avoit pas empêché qu'ils n'obéïssent dans la guerre à leurs Generaux, & qu'en quelque état que la Ville se trouvast, elle pouvoit demeurer debout avec la discipline militaire; Que maintenant le*

dats Romains avoient pris même dans le camp la coûtume ne plus obeyr à leurs Capitaines; Que dans la derniere gu-re, & même dans la bataille, & au milieu de la meslée, ils oient comme cedé la victoire aux Eques déja vaincus & faits; Qu'ils avoient abandonné dans le combat leurs en-gnes, & leur Capitaine, & que sans attendre son ordre ils ient revenus dans leur camp. Que si on vouloit un peu pres-, il ne faloit point mettre en doute que Rome ne fust bien-ruïnée par ceux qu'on destinoit pour la deffendre; Qu'il ssoit seulement de lui declarer la guerre, & que les Destins les Dieux feroient infailliblement le reste, & acheveroient grand ouvrage. Cette esperance avoit fait armer les scans, qui avoient été souvent vaincus, & souvent vi-rieux. D'ailleurs, les Consuls de Rome ne redoutoient n davantage que leurs propres armes. Et comme ils a-i nt dans la memoire l'exemple de la derniere gûerre, apprehendoient d'en venir à une bataille, où en même ns ils avoient à craindre de deux costez. C'est pour-oi ils se tenoient renfermez dans leur camp par l'ap-ehension du peril, s'imaginant que le tems accommo-roit les choses, qu'il adouciroit tant de furie, & remet-it les esprits dans le devoir. Cependant les Veiens & Toscans pressent de plus en plus; Ils taschent d'atti- les Romains à une bataille, premierement par les urses qu'ils faisoient jusques sur leurs retranchements, en les provoquant au combat. Enfin comme ils virent i'ils n'avançoient rien, ils s'efforcerent de faire sortir urs ennemis, par les injures qu'ils adressoient & aux onsuls & à l'armée. *Que cette feinte d'une discorde inte-ne étoit le pretexte de leur lascheté; que les Consuls se dé-ient plustost de leur courage, que de la fidelité de leurs sol-ts, & que le silence & le calme parmy des gens qui avoient s armes à la main, étoit un genre bien nouveau de sedition de mutinerie.* Ils ajoûterent à cela beaucoup d'autres oses, partie fausses, partie vrayes, sur la nouveauté, & la sesse de leur origine Mais les Consuls ne firent pas and estat de toutes ces injures, bien que l'ennemy les nst vomir jusques sur leurs retranchemens, & presque ns leurs portes. Il n'i eut que la multitude qui en témoi-

gna du ressentiment, tantôt le dépit, & tantôt la honte sollicitoit les esprits, & leur faisoit mettre en oubly leurs dissensions particulieres. Ils ne vouloient pas que l'ennemy s'en retournât impunément; ils ne souhaitoient pas aussi que le Senat & les Consuls eussent un succez heureux; la hayne qu'ils avoient pour leurs Chefs, & celle qu'ils avoient pour leurs ennemis, combattoient ensemble dans leurs cœurs: Mais enfin la haine de l'ennemi l'emporta, tant il les avoit irritez par ses outrages, & par l'insolence de ses moqueries. Ainsi ils s'assemblent en grand nombre devant la tente des Generaux; ils demandent le combat; ils demandent que l'on en donne le signal. Les Consuls s'approchent l'un de l'autre, comme pour en deliberer, & parlent quelque tems ensemble. Ce n'est pas qu'ils n'eussent grande envie de combattre; mais il étoit besoin de la cacher, afin que par une apparence contraire & par un peu de retardement on en augmentast la passion & l'impetuosité des soldats. On leur fit donc responce qu'ils demandoient une chose hors de saison; qu'il n'étoit pas encore tems de combattre, & qu'ils demeurassent dans le camp. En même tems ils font publier que l'on se garde de combattre; & que quiconque combattra sans ordre sera traité en ennemi. On les congedia de la sorte, & plus ils se persuadent que les Consuls ne veulent point le combat, plus ils en ont d'ardeur & de passion. Cependant les ennemis ayant connu que les Consuls avoient resolu de ne point combattre, contribuerent encore avec plus d'orgueil qu'auparavant à leur en faire croître le desir. Il s'imaginoit qu'il braveroit toûjours impunément les Romains, qu'on avoit de la défiance des soldats, qu'enfin la mutinerie passeroit à l'extremité, & que par ce moyen la cheute de Rome étoit proche. Avec cette opinion & cette esperance ils se presentent aux portes des Romains, leur disent toutes sortes d'injures, & à peine se peuvent-ils empêcher d'attaquer leurs retranchemens. Enfin les Romains ne peuvent plus endurer ces outrages; on accourt aux Consuls de tous les costez du camp, ils ne demandent plus comme auparavant le combat par leurs

Capi-

Capitaines, mais tous ensemble, & par de grand cris. Alors il étoit tems de combattre, & toutefois Fabius ne laissoit pas de temporiser. Mais enfin comme il vid que le bruit devenoit plus grand, & que la crainte de quelque mutinerie faisoit déja resoudre son collegue au combat, il fit faire silence par un trompette, & parla de la sorte : *Je sçay bien, Cn. Manlius, que ces soldats peuvent vaincre, mais ils se sont gouvernez de telle sorte, que je ne sçay s'ils veulent vaincre. C'est pourquoi j'ai resolu de ne point donner le signal du combat, qu'ils n'ayent juré auparavant, qu'ils ne sortiront de cette bataille que la victoire dans les mains. Ils ont une fois trompé le Consul ; mais ils ne tromperont jamais les Dieux.* Il y avoit entre ceux qui demandoient le combat avec plus d'opiniastreté un Capitaine appellé M. Flavoleius, qui fit cette réponse au Consul : *Ouy*, (dit-il) *je reviendray victorieux du combat* ; & ajoûta que s'il le trompoit, il invoquoit contre lui & Jupiter & Mars, & tous les autres Dieux irritez. Toute l'armée ensuite jure de la même sorte. On donne aussi-tôt le signal de la bataille, les Romains prennent les armes, & vont au combat remplis de colere & d'esperance. Que les Toscans, disent-ils, viennent maintenant nous dire des injures ; que cet ennemi qui est si fort de la langue, se vienne maintenant presenter à nos armes. Chacun en cette journée, la Noblesse & le peuple témoigna beaucoup de courage: mais le nom & la maison des Fabiens y éclattoient sur tous les autres. Aussi avoient ils resolu de regagner par ce combat la bienveillance de la Multitude, que les dissensions civiles avoient animée contre-eux. On met donc l'armée en bataille, & les Veiens & les Toscans se presentent de leur costé, se figurant que les Romains ne combattroient pas contre eux autrement que contre les Eques, & que parmy leurs mécontentemens, & dans une occasion si douteuse il ne faloit pas desesperer de quelque plus grand évenement. Mais il arriva toute autre chose que ce qu'ils avoient attendu : Car comme les Romains avoient été aigris d'un côté par les outrages de l'ennemy, & que d'un autre costé la passion de combattre s'étoit augmentée en eux par le

retar-

retardement des Consuls ; jamais dans toutes les guerres precedentes ils n'avoient été au combat avec plus du courage & plus de furie. A peine les Toscans eurent-ils le tems de se mettre en bataille, que dans la premiere fureur les traits ayant eté plûtôt jettez par hazard, que poussez à dessein ; on avoit déja commencé la meslée, & ce qui rend les combats plus épouvantables, on estoit déja aux mains, & l'on combattoit à coups d'espée. Il faisoit beau voir les Fabiens à la teste des troupes donner exemple à leurs Citoyens. L'un d'entr'eux, c'estoit Q. Fabius, qui l'année d'auparavant avoit esté Consul pour la troisiéme fois, s'avança contre les Veiens où ils estoient en plus grand nombre ; & en même tems, comme il estoit de toutes parts environné des ennemis, un Toscan robuste & adroit aux armes, luy passa son espée au travers du corps, & Fabius tomba de ce coup. L'une & l'autre armée remarqua la cheûte de ce personnage ; & déja les Romains commençoient à branler, lors que le Consul Marcus Fabius passant par dessus le corps du mort, & prenant en main son bouclier : *Est-ce là,* (dit-il,) *mes compagnons, le serment que vous avez fait ? avez-vous juré de vous en retourner en fuyant ? Craignez-vous donc davantage de lasches ennemis, que Jupiter & Mars par lesquels vous avez juré ? Pour moi qui n'ay point fait de serment, ou je ne m'en retournerai que victorieux, ou je mourray en combattant auprés de toy, Q. Fabius.* Alors Ceson Fabius, qui avoit esté Consul l'année precedente, prenant la parole : *Pensez-vous donc, mon frere,* (lui dit-il,) *pensez-vous par des paroles les obliger à combattre ? les Dieux les y obligeront, les Dieux par lesquels ils sont juré. Quant à nous, nous devons faire nostre devoir & comme les premiers de la Republique, & comme l'exige de nous la reputation des Fabiens, nous devons en combattant bien plûtost qu'en exhortant rendre le courage aux soldats.* Ainsi ces deux Fabiens courent la lance à l'arrest contre les premiers qui se rencontrent, & entraînent avec eux toute l'armée. Le combat ayant recommencé de ce costé-là, l'autre Consul Cn. Manlius ne combattoit pas moins vaillamment à l'autre pointe, où il arriva presque la même chose. Car comme les soldats avoient suivy de l'autre

costé Q. Fabius; tout de même en celui-ci ils suivirent courageusement Cn. Manlius, qui chassoit devant lui les ennemis comme déja vaincus & deffaits. Et lors qu'il se fut retiré blessé du combat, les siens croyant qu'il fust mort, lascherent le pied, & eussent abandonné la place, si l'autre Consul ne fust venu promptement en cét endroit avec quelques troupes de Cavalerie, & qu'en criant à haute voix que son compagnon vivoit, & que pour lui il étoit vainqueur, il ne les eust rasseurez au point qu'ils alloient prendre la fuite. D'ailleurs, Manlius se fit amener devant eux, afin de les obliger de recommencer le combat; & la presence des deux Consuls rendit l'asseurance & le courage aux soldats. En même tems la bataille des ennemis commença un peu à s'éclaircir; parce que comme ils se confioient au grand nombre, ils en avoient tiré quelques troupes pour aller attaquer le Camp, où d'abord on ne leur fit pas grande resistance. Mais comme ils songeoient plûtost au butin, qu'au combat, & qu'ils perdoient le tems de vaincre, les vieux soldats Romains qui n'avoient pû soûtenir le premier effort, envoyerent avertir les Consuls de l'estat où étoient les choses, & s'étant retirez en un gros, vers le Pretoire, ils recommencerent le combat de leur propre mouvement. Cependant Manlius ayant esté apporté dans le camp, avoit fait mettre du monde à toutes les portes, & par ce moyen il avoit fermé aux ennemis le chemin pour se retirer. Le desespoir où alors les Toscans se virent reduits, leur donna plûtost de la rage & de la furie, qu'il n'augmenta leur hardiesse: Car aprés avoir couru par tout où ils esperoient trouver un passage, & fait des efforts inutiles pour sortir, une troupe de leurs jeunes hommes s'alla jetter sur le Consul, qui estoit assez remarquable par son équipage, & par ses armes. Ceux qui étoient alentour de lui le deffendirent contre les premiers traits qui furent lancez; mais enfin ils ne pûrent soûtenir davantage contre une plus grande force; le Consul tomba mort, & ceux qui le deffendoient furent mis en fuite. Cét évenement augmenta la hardiesse des Toscans, & il n'y a point d'endroits dans le camp où la
fra-

frayeur ne fasse fuïr les Romains épouvantez. Enfin ils e-toient reduits à l'extremité, si les Lieutenans du Consul ayant fait enlever son corps, n'eussent en même tems fait ouvrir une des portes pour faire sortir les ennemis. Ils sortirent donc par cet endroit, mais comme ils sortoient en desordre & en confusion, ils rencontrerent l'autre Consul qui revenoit victorieux, & qui acheva de les tailler en pieces. Veritablement cette victoire fut glorieusement obtenuë, mais elle fut triste & déplorable par la perte de deux personnages si illustres. C'est ce qui fut cause que le Consul fit réponse au Senat, qui lui avoit decerné l'honneur du triomphe; *Que si l'armée pouvoit triompher sans son General, il y consentiroit facilement, en consideration de la vertu qu'elle avoit fait paroistre en cette guerre; mais que pour lui voyant sa maison en deüil par la mort de Quintus Fabius son frere, & la Republique privée de sa meilleure partie par la perte de l'autre Consul, il n'étoit pas resolu de recevoir le chapeau de laurier si triste & si défiguré par une affliction publique & particuliere.* Certes ce refus du triomphe fut plus glorieux & plus illustre que tous les triomphes precedens. Il est veritable que la gloire que l'on refuse à propos, revient quelquefois plus pompeuse & plus éclattante. Il fit ensuite les funerailles de son Collegue & de son frere; il fit luy-même l'Oraison funebre de tous les deux & en leur donnant ses propres loüanges, & la gloire qu'il meritoit, il en remporta la meilleure part. Il n'oublia pas aussi ce qu'il s'étoit proposé au commencement de son Consulat de reconcilier le Peuple avec le Senat Et pour en venir à bout, il distribua parmi les Senateurs les soldats blessez, pour les faire panser; mais il en mit en sa maison un plus grand nombre que chez les autres Et il n'y eut point d'endroits où ils furent traitez avec tant de soin. Cela fut cause que les Fabiens gagnerent l'amitié du Peuple, non pas certes par d'autres moyens, que par des moyens salutaires à la Republique. Ainsi Ceso Fabius ayant esté créé Consul avec Titus Virginius, autant par l'affection du Peuple que du Senat, n'eut rien en plus grande recommandation, ny guerres ny levées, ni autre

ıtres choſes, que de faire voir promptement des effets
: l'eſperance qu'on avoit déja conceuë de la reunion du
ɜuple avec le Senat. C'eſt pourquoi dés le commence-
ent de l'année, avant que quelques Tribuns propoſaſ-
nt de nouveau la diviſion des terres, il fut d'avis que le
ɜnat les previnſt, & qu'on partageaſt entre le Peuple, le
us egalement qu'il ſe pourroit, les terres qu'on avoit
·iſes ſur les ennemis, parce qu'il eſtoit bien juſte que
·ux-là les poſſedaſſent, qui les avoient acquiſes par leur
eur, & par leur ſang. Toutefois le Senat ne fit pas comp-
de cette propoſition. Quelques-uns mêmes ſe plaigni-
nt que l'eſprit de Ceſon autrefois ſi fort & ſi vigoureux
ımoliſſoit par trop de gloire; Mais cela ne mit aucun
ſordre dans la Ville. Cependant comme les Eques in-
ɔmmodoient les Latins, par les courſes qu'ils faiſoient
r leurs terres, Ceſon fut envoyé contre eux avec une ar-
ée, & ſe jetta ſur leurs frontieres pour y faire le degaſt.
uſſi-toſt les Eques ſe retirerent dans leurs Villes, ils ſe
ırent enfermez entre leurs murailles; & l'on ne fit au-
ıne action memorable. Mais d'un autre coſté les Veiens
al-traiterent les Romains par la temerite de l'autre Con-
l; & toute l'armée étoit deffaite, ſi Ceſon Fabius ne fuſt
propos venu au ſecours. Depuis ce tems-là il n'y eut ni
ıix ny guerre avec les Veiens; & ce qui ſe faiſoit entre-
ıx eſtoit une eſpece de brigandage. Quand les Legions
omaines paroiſſoient, les Eques rentroient dans leur vil-
; & auſſi-tôt qu'ils avoient appris qu'elles s'eſtoient re-
ɾées, ils ſe remettoient en campagne, & recommençoient
ırs courſes, faiſant ſucceder l'un aprés l'autre le repos
.a guerre, & la guerre au repos. De ſorte qu'il eſtoit im-
ɔſſible & d'abandonner cette affaire, & de luy donner
ıe fin.

29. Cependant on eſtoit menacé par d'autres guerres,
ɔmme du coſté des Eques & des Volſques, qui ne s'e-
·ient tenus ſans rien faire, que pour laiſſer paſſer la dou-
ur de la derniere playe qu'ils avoient receuë; D'ailleurs,
y avoit apparence que les Sabins toûjours ennemis de
ome, & avec eux toute la Toſcane ne manqueroient pas
de

de remuër. Quant aux Veiens ils estoient plus importu que dangereux aversaires ; ils faisoient plus de dépit p leurs injures, qu'ils ne donnoient de crainte par leur fo ce ; neantmoins il n'y avoit point de tems où l'on pei les negliger, & ils ne donnoient pas le loisir de songe autre chose. C'ést pourquoi les Fabiens allerent trouver Senat, & le Consul parla pour toute la famille. *Messieu* (dit-il) *vous sçavez que nous avons besoin contre les Vei plustost de vigilance que de grandes forces. Laissez donc a Fabiens le soin de les vaincre comme leurs ennemis partic liers, & songez seulement aux autres guerres. Nous vous seurons que de ce costé-là on n'offensera jamais la Majesté nom Romain. Nous avons resolu de faire tous les frais de c te guerre comme d une guerre qui nous est particuliere, & ne regarde que nostre Maison. Que la Republique perde d le soin d'y employer son argent & ses soldats.* On luy fit grands remercimens. Le Consul s'en retourna en sa m son avec une grande troupe de Fabiens qui étoient dem rez à la porte en attendant la resolution du Senat; & ap qu'il leur eut commandé de se trouver le lendemain en mes devant sa maison, ils se retirerent chez eux. En m me tems le bruit en court par toute la ville. On élevé Fabiens jusqu'au Ciel par les loüanges qu'on leur d ne, on publie par tout qu'une seule maison s'est charg du fardeau que devoit porter toute la Ville ; Que la g erre des Veiens n'étoit plus qu'une guerre d'une mai particuliere: Que s'il y avoit dans la ville encore deux milles de la même force, il seroit à souhaiter que l'une treprist les Volsques, & l'autre les Eques ; Et par ce m yen on pourroit bien-tost subjuger les Peuples voisi sans interrompre le repos & la paix du Peuple Romai

30. Le lendemain les Fabiens prennent les armes, il rendent où il leur avoit esté commandé ; & au sortir d maison le Consul vestu de sa cotte d'armes, trouve to sa famille en bataille, il se met au milieu d'eux, & fait ver ses enseignes. Jamais on ne vid marcher par la v une armée si petite par le nombre, ny si grande par courage, & par sa reputation. Elle n'étoit composée

trois cèns six hommes tous Patriciens & tous d'une ſme famille. Mais il n'y en avoit pas un entre eux que plus illuſtre Senat euſt refuſé pour ſon Capitaine, en ıt tems & en toute occaſion. Ils alloient donc en cet uipage, & avec les forces d'une ſeule Maiſon mena- ient les Veiens de leur ruïne. Ils étoient ſuivis d'une tre bande de leurs alliez, & de leurs amis qui n'en con- voient rien de mediocre; mais toutes choſes grandes & rveilleuſes. On voioit auſſi aprés eux une troupe de uple que la crainte publique avoit amaſſée, & qui oit comme ravie de bienveillance & d'admiration. Al- z, leur diſoit-on, allez courageuſement & à la bonne ure. Rendez-les évenemens conformes à vos eſperan- s, & promettez-vous enſuite les Conſulats & les triom- ıes de toutes ſortes de recompenſes, & tous les hon- urs imaginables. A meſure qu'ils paſſoient prés du ıpitole, de la Fortereſſe, & des autres Temples, on ioit tout autant de Dieux qu'il s'en preſentoit à l'œil, ı à l'eſprit, de conduire heureuſement cette armée des ıbiens, & de les rendre bien-toſt victorieux à leur Pa- ie, & à leurs Parens. Mais on faiſoit en vain toutes ces ieres. Ils prirent un chemin malheureux au ſortir de porte Carmentale, à la droite du Temple de Janus, & rendirent ſur le rivage de Cremere. (*Aujourd'hui Val- ı, elle ſort du Lac de Bacane, à cinq ou ſix lieuës de Rome.*) e lieu leur ſembla propre pour s'y mettre comme en ırniſon. Et cependant L. Emilius, & C. Servilius furent ıits Conſuls. Tandis qu'on ne fit rien autre choſe que es courſes, non ſeulement les Fabiens aſſez forts pour deffendre; mais comme ils couroient ſans ceſſe de part d'autre, ils aſſeurerent toute la frontiere où les Toſ- ans touchent les Romains, & firent de grands degaſts ſur s terres des ennemis: Mais enfin ces pillages ceſſerent our un peu de tems, juſqu'à ce que les Veiens aiant ıit venir une armée de la Toſcane, attaquerent le fort e Cremere, & que les Legions Romaines s'en étant pprochées ſous la conduite de L. Emilius livrerent ombat aux Toſcans. A peine les Veiens eurent-ils ſeule-

ment le loisir de se mettre en bataille. Car comme da
la premiere épouvante chacun se rangeoit sous son ense
gne, & qu'on disposoit les troupes de secours, une ba
de de Cavalerie Romaine les vint attaquer en flanc,
leur ôta le moien non seulement de commencer le con
bat, mais de tenir ferme au lieu où ils étoient. Ainsi aia
été repoussez jusqu'aux Roches rouges, où ils avoie
planté leur camp, ils envoierent demander la paix; ma
par une legereté naturelle ils furent fâchez de l'avoir o
tenuë, avant mesme qu'on eust fait sortir de Creme
la garnison des Romains. C'est pourquoi les Fabiens r
commencerent la guerre contre les Veiens, sans en fai
toutefois de plus grands preparatifs. Et l'on ne faiso
pas seulement des courses dans les champs, ny des con
bats impreveus entre des coureurs; mais quelquefois c
donnoit des batailles rangées. Enfin une seule famille c
Rome remporta souvent la victoire d'une des plus pui
santes villes de la Toscane, à considerer les choses com
me elles étoient en ce tems-là. Du commencement ce
la sembla dur aux Veiens, & indigne d'eux: En ensuit
ils prirent conseil de la chose mesme. Ils resolure
donc de dresser une embuscade à ce superbe ennemi, & s
rejoüirent suivant leur dessein de voir augmenter la ha
diesse & le courage des Fabiens par tant de succez heu
reux. Ainsi ils envoioient quelquefois du bestail au deva
des ennemis, comme pour leur faire croire que le haza
le presentoit devant eux. Les païsans prenoient à de
sein la fuite, & laissoient leurs maisons desertes: Et mê
me les gens de guerre qu'on envoioit pour empêcher le
courses & les pillages, se retiroient sur leurs pas par un
épouvante plus souvent feinte que veritable. De sort
que les Fabiens conceurent un si grand mépris de leu
ennemi, qu'ils commencerent à croire qu'il n'y avoit n
lieu ni tems, où il en pût soustenir l'effort de leurs ar-
mes victorieuses. Cette opinion enfla si fort leur courag
qu'aiant apperceu quelques troupeaux bien loin au del
de Cremere, ils donnerent aussi-tost de ce côté-là, où
veritablement il ne paroissoit pas beaucoup d'ennemis

mais

is comme sans se defier d'aucune chose, ils eurent passé
ieu ou l'embuscade les attendoit sur le chemin, &
'ils se furent divisez pour suivre le bestail, que l'épou-
ıte avoit poussé de côté & d'autre, comme il arrive or-
ıairement; on sortit aussi-tôt de l'embuscade, & 'es en-
nis les envelopperent de tous côtez. Le bruit qui s'éle-
tout d'un coup leur donna d'abord de l'épouvante; &
suite une infinité de dards qui tomboient sur eux de
ıs côtez. Enfin se voiant enveloppez par l'armée des
ıscans qui se serroient de plus en plus alentour d'eux,
furent contraints aussi de se serrer en rond, & de se
luire dans un plus petit espace. Cela fut cause qu'on re-
nnut plus facilement leur petit nombre, & la multitude
s Toscans, parce qu'ils redoubloient toûjours leurs
ıgs à mesure que leurs ennemis se resserroient. Alors
Fabiens quittant le combat qu'ils avoient également
ıstenu de tous côtez, donnerent tous ensemble en
seul endroit; & s'étant disposez en pointe ils s'ouvri-
ıt par leurs corps & par leurs armes un passage au tra-
rs de leurs ennemis, & se jetterent sur une coline pro-
e de là. D'abord ils y firent resistance, & aussi-tôt que
vantage du lieu eut permis de reprendre haleine, &
se remettre d'une si grande épouvante, ils repousse-
nt mesmes ceux qui montoient pour les attaquer. En-
ı le petit nombre se fust rendu victorieux, par l'avan-
ge & par la commodité du lieu, si les Veiens qu'on
oit envoiez par derriere n'eussent gagné le sommet de
tte coline. Ainsi l'ennemi se rendit une autrefois le
us fort. Tous les Fabiens demeurerent morts sur la pla-
, & leur fort fut pris & pillé. On sçait assez, sans qu'il
it besoin d'en parler qu'il en mourut trois cens six, &
ı'un seul qui n'avoit pas encore quatorze ans, étoit
meuré dans Rome comme pour être la souche & le re-
urateur de cette illustre famille, qui devoit être à l'ave-
r en tant d'affaires perilleuses durant la paix & durant
guerre, le plus grand secours du Peuple Romain. Lors
ı'on receut nouvelle de cette défaite C. Horatius, &
. Menenius étoient Consuls. En mesme tems Mene-

nius fut envoié contre les Toscans, enflez & orgueilleux de leur victoire; mais il n'eut qu'un mauvais succez. Les ennemis s'emparerent du Janicule; & la Vill eust sans doute été déplorablement assiegée, si on n'eû fait revenir Horace l'autre Consul, qui étoit allé contre les Volsques. Car outre la guerre que l'on avoit su les bras, on étoit encore pressé par la necessité des vivres parce que les Toscans remplissoient tout le païs, & avoient passé le Tibre. Enfin cette guerre menaça de si pré les murailles de Rome, qu'on donna le premier comba proche du Temple de l'Esperance, mais avec un avantage égal, & le second à la porte Colline. Veritablemen les Romains furent vainqueurs en cette occasion; mai cette victoire ne fut pas de grande importance: neantmoins elle rendit aux soldats leur courage accoustumé, & les disposa à d'autres combats & à d'autres victoires. E ce tems-là A. Virginius, & Sp. Servilius furent fait Consuls; & depuis que les Veiens eurent été battus e cette derniere occasion, ils n'oserent plus en venir au mains, ni presenter des batailles. Ils faisoient seulement des pillages: & comme le Janicule leur servoit d fort & de retraite, ils en sortoient à toute heure, & venoient faire des courses dans le territoire des Romain: Ainsi il n'y avoit plus de bestail en seureté ni de Laboureurs par les champs: mais enfin ils furent pris dans le mé me piege où ils avoient pris les Fabiens. Car en poursuivant quelques troupeaux qu'on avoit poussez vers eu pour les attirer, ils se jetterent dans une embuscade; & l carnage que l'on en fit fut d'autant plus grand, qu'il étoient en plus grand nombre. Mais le dépit & la coler qu'ils conceurent de cette défaite, fut la cause & le commencement d'une défaite plus considerable. Car aian passé de nuit le Tibre pour attaquer le camp de Serviliu Consul, ils furent mis en fuite avec un grand carnage d leurs gens, & à peine peurent-ils regagner le Janicule En même tems le Consul passa le Tibre comme eux, al la camper au pied de cette montagne, & le lendemai aussi-tost qu'il fut jour, comme il étoit fier en quelqu sorte

rte, par l'heureux ſuccez du jour precedent; ou plû-
ſt ſe voiant preſſé par la neceſſité des bleds, il fit un
ſſein veritablement dangereux, mais qui pouvoit réüſ-
au moins par la promptitude & par la diligence. Il fit
nc temerairement monter ſes troupes ſur le Janicule
ur aſſaillir les ennemis; mais il en fut plus honteuſe-
ent repouſſé, qu'il ne les avoit repouſſez le jour de de-
nt. Et neantmoins il ſe ſauva avec ſon armée par le
cours de ſon Collegue, qui arriva à l'heure même. Ce-
ndant, comme les Toſcans ſe trouverent entre deux
mées, & que penſant fuïr de l'une ils tomboient dans
s mains de l'autre, enfin ils furent défaits & taillez en
eces. De ſorte que par une heureuſe temerité la guer-
des Veiens fut entierement eſteinte. Les vivres re-
nrent avec la paix en plus grande abondance dans la
ille, parce qu'on amena quantité de bleds de la Campa-
ie, (*Terre de Labour*) que, quand chacun eut perdu
pprehenſion de la neceſſité, on commença à faire pa-
iſtre ceux que l'on avoit cachez. Mais l'abondance &
iſiveté firent renaïſtre de nouveau l'inſolence dans
s eſprits; & n'y aiant plus de maux que l'on puſt
aindre au dehors, on rechercha l'occaſion de renou-
ller au dedans ceux qu'on avoit déja reſſentis. Les Tri-
ins recommencerent à infecter la Multitude par leur
iſon ordinaire, c'eſt à dire, par la Loi de la diviſion
s terres. Ils ſolliciterent le Peuple contre le Senat qui
ur reſiſtoit, & non ſeulement contre le Senat en gene-
l, mais encore contre chacun des Senateurs en particu-
r. Q. Conſidius, & T. Genutius qui propoſoient cette
oi, donnerent aſſignation à T. Menenius; & le pretexte
leur haine & de leur accuſation étoit, qu'il avoit laiſſé
rdre le fort Cremere, bien qu'il ne fuſt pas campé loin
là. Toutefois il gagna ſa cauſe, parce que le Senat ne
t pas pour lui de moindres efforts que pour Coriolanus;
parce que la faveur d'Agrippa ſon pere n'étoit pas en-
re perduë. C'eſt pourquoi les Tribuns ſe modere-
nt, & bien qu'ils lui euſſent imputé un crime capital,
s ne le condamnerent qu'à vingt écus d'amende: (*Ce*

qui fait voir que les Romains n'étoient pas fort riches en tems là.) Cela toutefois ne laissa pas de lui coûter la vi Car on dit que ne pouvant souffrir ce deshonneur, il co ceut une tristesse, qui lui causa une maladie dont il mo rut. En même tems que Sp. Servilius fut sorti de char il fut accusé par les Tribuns L. Cedicius & T. Statii dés le commencement du Consulat de C. Nautius & P. Valerius. Et le jour de l'assignation étant venu, il se c fendit contre la violence des Tribuns; non pas par prieres, ni par celles du Senat, comme avoit fait Men nius, mais par la confiance seule qu'il avoit en son inn cence & en son credit. On lui imputoit à crime le comb qu'il avoit donné contre les Toscans au Janicule: M comme il avoit le cœur grand, il ne se monstra pas alc moins courageux en sa propre cause, qu'il avoit fait a paravant dans la cause publique. Il resista par son discor & par la force de ses raisons, non seulement aux Tribur mais encore à la multitude, & dissipa le peril par sa ha diesse, en leur reprochant la condamnation & la mort c Menenius, dont le pere avoit rétabli le Peuple dans Ville, & lui avoit fait obtenir les Magistrats & les Lo qui le rendoient alors furieux. D'ailleurs, Virginius s Collegue aiant été appellé en témoignage, rendit la ca se plus forte, en lui faisant part de ses propres loüange Et neantmoins comme il s'étoit déja fait un grand cha gement dans les esprits, la condamnation de Meneni lui profita plus que toutes choses. Enfin lors qu'on e terminé cette guerre & ces combats qui se faisoient dar la Ville, la guerre des Veiens récommença, & les Sabir se joignirent avec eux. Mais le Consul P. Valerius aiar été envoié contre les Veiens avec une armée, & avec l secours qu'on avoit fait venir des Latins & des Hern ques, alla aussi-tôt attaquer le camp des Sabins, qui s'é toient logez proche des murailles de Veies, & leur don na tant d'épouvante, que tandis qu'ils couroient en des ordre de part & d'autre pour repousser l'ennemi, il se sai sit de la porte, où d'abord il avoit fait marcher ses ensei gnes: de sorte qu'étant ensuite entré dans leur camp, o

y fi

fit plûtôt un carnage qu'un combat. Le bruit passa du
mp dans la Ville,come si elle eût été déja prise.Les Ve-
ns courent aux armes tout épouvantez qu'ils étoient ;
es uns vont au secours des Sabins; & les autres vont at-
quer les Romains qui faisoient tous leurs efforts dans
camp.Veritablement lesRomains en furent en quelque
rte ébranlez. Mais aussi-tôt ils se reconnurent,& firent
ste aux uns & aux autres, & la Cavalerie que le Consul
oit envoiée contre les Toscans, les défit & les mit en
uite. Ainsi en une même heure deux armées & deux na-
ons puissantes & voisines de Rome furent défaites &
incuës. Tandis que ces choses se passoient chez les Ve-
ns, les Volsques, & les Eques étoient venus camper
ans les terres des Latins, & avoient pillé leurs frontie-
es: mais les Latins appuiez de leurs seules forces,& n'a-
nt appellé à leur secours que les Herniques,se rendirent
aîtres du camp de leurs ennemis,sans l'assistance, ni de
ome,ni d'aucun Capitaine Romain;& outre leurs biens
u'ils y recouvrerent, ils y firent encore un grand butin.
outefois C. Nautius Consul fut envoié de Rome contre
es Volsques. Et pour moi je pense que les Romains n'é-
oient pas bien aises, que leurs alliez prissent la coustume
e faire la guerre de leur propre mouvement, & de leurs
ropres forces,sans avoir un Chef Romain, & une armée
e Romains.Il n'y eut point de maux ni d'outrages qu'on
'executât contre les Volsques, & neantmoins on ne les
ût jamais obliger d'en venir à une bataille. Depuis, L.
urius,& Manlius furent faits Consuls;& le département
es Veiens écheut à Manlius. Toutefois on ne fit point de
uerre, mais on accorda à leurs prieres quarante ans de
réves à condition qu'ils donneroient quelques bleds &
uelque argent. On n'eut pas si-tôt conclu la paix au de-
ors, que les discordes se renouvellerent au dedans. Le
euple que les Tribuns excitoient par les amorces de la
oi, touchant la division des terres,en témoignoit un de-
ir ardent ; mais les Consuls y resistoient de toutes leurs
orces, sans se monstrer épouvantez, ni de la condamna-
ion de Menenius, ni du peril de Servilius. C'est ce qui

fut cause que le Tribun Genutius les entreprit au sort de leur charge. L. Emilius, & Opites Virginius leur su cederent au Consulat, bien que je trouve dans quelqu Annales Vopiscus Julius Consul au lieu de Virginiu Quoi qu'il en soit, Furius & Manlius aiant eté ajourn en cette année devant le Peuple, se font voir d'un & d'a tre costé vétus en deüil, sans toutefois accoster plûtôt Peuple que les jeunes Patriciens. Ils les persuadent & l exhortent de ne point rechercher *les dignitez, & l'admin stration de la Republique, & de croire que les faisseaux qu' porte devant les Consuls; que la robe bordée de pourpre; que selle Curu'e ne sont rien autre chose que la pompe & l appar de leurs funerailles; & qu'enfin on ne les charge de tant d'o nemens, que pour les envoier à la mort comme des victimes q l on pare: Que si toutefois ils s'imaginent qu'il y ait dans le Co sulat tant de douceurs & tant de charmes; Qu'ils considere qu'aujourd'hui le Consulat est esclave sous l'authorité c Tribuns: Car il faut que le Consul comme un archer; & un v let du Tribunat ne fasse rien que suivant l'ordre & le cor mandement des Tribuns. S'il veut tant soit peu se remuer; si Senat lui est considerable; s'il pense enfin que la Republiq soit un corps qui ait de plus belles parties que n'a le Peupl Qu'il se remette devant les yeux le bannissement de Cn. Mai cius, la condamnation & la mort de Menenius.* Les Sen teurs touchez de ces discours commencerent aussi-tô à tenir des conseils secrets & particuliers, où aiant été re resolu de delivrer les accusez à quelque prix que ce fus l'opinion la plus sanglante fut celle qui plût davantage Et bien que cette entreprise fust hardie, on ne manqu pas de mains qui l'executassent. Le jour étant donc ven qu'on devoit rendre le jugement, le Peuple qui atten doit dans la place avec une extreme impatience, s'éton na premierement de ne voir point venir le Tribun; & en suite comme ce retardement fut devenu plus suspect, l Multitude s'imagina qu'il avoit été intimidé par les prin cipaux du Senat, & se plaignit en même tems que l cause du peuple eust été abandonnée & trahie. Enfin ceux qui s'etoient arrestez devant la porte du Tribun,

ap-

portoient la nouvelle qu'on l'avoit trouvé mort dans maison. Ce bruit ne se fut pas si-tôt répandu dans l'Assemblée que le Peuple se retira de part & d'autre, comparable à une armée qui se rompt & qui se dissipe par la mort son General. Mais il n'y en eut point de plus étonnez que les Tribuns, qui apprirent bien chairement par la mort de leur Collegue, combien peu de secours ils devoient attendre de leurs Loix sacrées. D'un autre côté le Sénat ne pouvoit dissimuler sa joie ; & loin de se repentir de coup, les plus innocens eussent été bien aises d'en être estimez coupables; & disoient hautement que c'étoit par violence qu'il faloit dompter la puissance & l'authorité des Tribuns. Durant le tems d'une victoire de si mauvais exemple, on ordonna la levée des gens de guerre ; & les Tribuns étoient si épouvantez, que les Consuls acheverent leur entreprise sans empêchement. Alors le Peuple commença à s'irriter plûtôt du silence des Tribuns, que de l'autorité des Consuls. Il disoit, *que la liberté étoit entierement ruïnée, qu'on étoit une autrefois tombé dans l'ancienne servitude; Que la puissance des Tribuns étoit morte & ensevelie avec Genutius; Qu'il faloit faire autre chose, & songer à d'autres moiens pour resister au Senat; Qu'il n'y avoit point d'autre conseil à prendre, sinon que le Peuple se vengeast lui-même de ses ennemis, & se deffendist par ses propres forces, puis qu'il se voioit privé de tout autre secours; Qu'il y avoit vingt quatre Licteurs tous d'entre la Multitude, qui marchoient devant les Consuls : mais qu'il n'y avoit rien de plus méprisable ni de plus lasche, s'il se pouvoit trouver quelqu'un qui eust la hardiesse de les mépriser, & qu'enfin toutes les choses n'étoient grandes & épouvantables, que par l'image que chacun s'en faisoit lui-mesme.* Comme ils se furent par ce discours encouragez les uns les autres, les Consuls envoierent un Licteur pour prendre un homme d'entre le Peuple. Volero Publius, qui pretendoit qu'on ne devoit pas l'enrôler, parce qu'autrefois il avoit eu commandement, & qu'il avoit conduit des troupes, Volero appelle les Tribuns à son aide, & voyant que personne ne paroissoit pour le secourir, que les Consuls le faisoient dépoüiller,

poüiller, & qu'on preparoit déja les verges; *J'en appel au Peuple*, dit Volero, *puisque les Tribuns aiment mieux qu'o foüette à leurs yeux un Citoien Romain, que d estre égorgez pa vous-mêmes dans leur lit.* Plus il crioit haut, & plus le Lċteur s'efforçoit de rompre ses habits, & de le dépoüille. Alors Volero qui étoit fort & robuste, & qui en même tem se vid assisté par ceux que ces cris avoient attirez à son se cours, s'arracha d'entre les mains du Licteur, & se jetta l'endroit de la presse, où il avoit pris garde qu'il y avoi plus de monde qui le favorisoit, & qui plaignoit son infor tune: *J'en appelle*, s'écria-t-il, *j'en appelle au Peuple*, & *j'implore son assistance*, *Assistez-moi mes compagnons. Il n faut plus que vous esperiez en la protection des Tribuns, pu qu'ils ont eux-mêmes besoin de vostre secours.* Le Peuple ir rité par ces paroles, se dispose comme pour donner bata ille; & il y avoit deja grande apparence qu'on alloit porte les choses à l'extremité, & qu'on ne respecteroit rien de c qui concernoit le Public, ni de ce qui concernoit le parti culier. Les Consuls mêmes voulant s'opposer à cette tem peste, firent bien-tôt experience que la Majesté sans l force n'est guere asseurée d'elle-mesme. On battit le Licteurs, on mit en pieces les faisseaux, & on repoussa le Consuls de la place dans le Palais, incertains comment Voleron voudroit user de la victoire. Enfin quand le bruit fut appaisé, ils firent assembler le Senat, où ils se plaignirent des outrages qu'ils avoient reçus & de la violence du Peuple, & de l'audace de Voleron. On proposa sur ce sujet beaucoup d'avis rigoureux, mais les plus vieux l'emporterent, & furent d'opinion qu'il ne faloit pas faire combattre la juste colere du Senat contre la temerité du Peuple. Cependant le Peuple qui prit le parti de Voleron, & qui le favorisa en toutes choses, le crea Tribun dans la premiere assemblée qui fut faite, pour l'année que L. Pinarius, & P. Furius furent faits Consuls. Mais contre l'opinion de tout le monde, qui s'estoit imaginé qu'il emploieroit l'authorité de son Tribunat à persecuter les Consuls de la precedente année, il prefera la cause publique à ses ressentiments particuliers : il ne les outra-

gea-

a pas seulement d'une parole, & se contenta de propo-
au Peuple, que desormais ses Magistrats fussent esleus
r les suffrages des Tribus separées les unes des autres.
est ce qu'on appelloit Tributa Comitia.) Cette proposition
étoit pas de peu de consequence, bien que d'abord son
portance ne parust pas; Car elle ostoit aux Patriciens le
oyen de créer des Tribuns à leur fantaisie par les suf-
ges de leurs creatures. Aussi le Senat resista de toutes
forces à une proposition qui étoit si agreable à la Mul-
ude. Et bien que pas un des autres Tribuns ne pût être
gné ni par les Consuls, ni par les premiers du Senat;
qui eût seul été capable d'en empescher l'execution:
outefois comme cette affaire étoit grande & difficile de
, elle fut prolongée jusqu'au bout de l'an, par les di-
utes qu'elle fit naistre. Mais le Peuple crea Voleron Tri-
n pour la seconde fois, & le Senat qui crût certaine-
ent qu'on en viendroit à l'extremité, crea Consul App.
audius fils d'Appius, qui étoit contraire à la Multitu-
, & qui lui étoit déja odieux, par l'aversion que son pere
oit eue autrefois pour elle. On lui donna pour compa-
ion au Consulat T. Quintius; & dés le commence-
ent de l'année on ne parla de rien davantage, que de la
oposition que l'on avoit déja faite. Mais si Volero en a-
oit été un premier autheur, Lectorius son Collegue en
oursuivit la publication avec d'autant plus de violence,
u'il vouloit se faire paroître comme nouvel inventeur de
tte Loi. D'ailleurs, la gloire qu'il avoit acquise dans la
uerre le rendit superbe & audacieux; & en effet il n'y a-
oit personne en ce tems-là qui fust plus vaillant & plus
rompt à executer une entreprise. Lectorius voiant donc
ue Voleron ne parloit de rien autre chose que de cette
oi, & qu'au reste il laissoit en paix les Consuls, commen-
a son Tribunat par l'accusation d'Appius & de toute
ette maison, comme superbe & cruelle envers le Peuple
omain; & fit tous ses efforts pour persuader que le Senat
e l'avoit pas esleu pour être Consul, mais afin d'estre le
ourreau qui persecutast la Multitude. Mais comme
estoit plus guerrier qu'eloquent, & que sa langue ne
 répon-

répondoit ni à sa liberté, ni à son courage : Enfin voian que le discours lui manquoit ; *Messieurs* (dit-il) *puis que* *ne sçaurois si facilement parler, que j'execute les choses que j dis; Trouvez-vous demain au matin au mesme lieu, je mour ray en vôtre presence, ou je feray publier la Loi.* Le lendemai les Tribuns se saisissent du Temple, & les Consuls & le Nobles se presentent dans l'assemblée, afin de s'opposer la publication qui se devoit faire. Aussi-tost Lectoriu commanda qu'on fist sortir tout le monde de la place, ex cepté ceux qui devoient donner leur suffrage. Neantmoir les jeunes Patriciens demeurerent, sans se soucier du com mandement qu'on leur faisoit. Lectorius commanda qu l'on en prist quelques-uns. Le Conf. App. le deffendit, souftint, que les Tribuns n'avoient droit que sur les Ple beiens ; Que ce n'étoit pas un Magistrat pour tout l Peuple, mais seulement pour la commune ; Que par tou il ne pouvoit, suivant les anciennes Loix, faire sortir d son authorité personne de la place, & qu'on avoit accou stumé de dire en pareille occasion, *Peuple Romain, retirez vous, si bon vous semble.* Il eust peu certes facilement, & même comme en se mocquant, confondre par raison Le ctorius, s'il n'eust été question que de disputer du droi & des coustumes. C'est pourquoi le Tribun transporté d colere, envoia au Consul un de ses Officiers, & le Consu envoia un Licteur au Tribun, criant à haute voix, qu'i n'estoit qu'homme privé, sans authorité, & sans magistra ture. Sans doute le Tribun n'eust pas eu d'avantage en cette occasion, si toute l'Assemblee s'estant declarée pou lui, ne se fust soûlevée contre le Conf. & que la Multitud émeuë ne fust accouruë en foule dans la place de tous le costez de la Ville. Toutefois Appius ne laissoit pas d soustenir par son opiniâtreté tout l'effort de cette tem peste; & cette querelle ne se fût pas terminée sans répan dre beaucoup de sang, si Quintius l'autre Conf. qui avoi donné charge à quelques Consulaires de faire retirer pa force son Collegue, s'ils n'en pouvoient autrement venir à bout, n'eust adouci par quelques paroles la Multitude en furie, & prié les Tribuns de congedier l'Assemblee, & de

de donner loisir aux esprits irritez de revenir à la raison ; leur remonstrant qu'un peu de tems ne leur osteroit rien de leur authorité ; mais au contraire qu'il ajoûteroit à leur force la prudence & le Conseil ; & qu'aprés tout les Senateurs estoient en la puissance du Peuple, & le Cons. en la puissance du Senat. Si Quintius l'appaisa avec beaucoup de peine & de difficulté, le Senat de son costé ne travailla pas moins fortement pour appaiser l'autre Consul. Enfin l'Assemblée ayant esté congediée, les Consuls firent assembler le Senat, où les opinions furent diverses selon que l'on estoit poussé par la crainte ou par la colere. Mais aprés y avoir un peu pensé, plus on commença à s'éloigner de la violence, plus on commença à s'approcher de la raison, & à detester les contentions & les disputes. De sorte qu'on rendit à Quintius des actions de graces, d'avoir estouffé la discorde par ses soins & par sa peine, & en même temps on pria Appius de se contenter que la Majesté du Consulat fust aussi grande, qu'elle pouvoit estre dans une Ville bien unie. On disoit que tandis que les Tribuns & les Consuls voudroient chacune de son costé attirer toutes choses, il n'y auroit point entre-deux de force & de puissance de reste, & que par ce moien la Republique seroit déchirée & mise en pieces par ses Magistrats, quand on chercheroit plûtôt en quelles mains elle demeureroit, qu'à la conserver en son lustre. Appius au contraire appelloit à témoin les Dieux & les hommes, que par une lâche crainte la Republique estoit trahie & abandonnée ; Que le Consul ne manquoit pas au Senat, mais que le Senat manquoit au Consul, & qu'on recevoit une Loi bien plus fâcheuse que celle qu'on avoit receuë sur le Mont sacré ; mais enfin il s'appaisa comme il vid qu'il estoit vaincu par le consentement de tout le Senat, & la Loy fut publiée sans qu'on en parlast davantage. Ainsi l'on crea pour la premiere fois des Tribuns par les suffrages des Tribus separées les unes des autres; & Pison rapporte qu'on en ajousta trois au nombre ancien : Car auparavant il n'y en avoit que deux. Les Tribuns qui furent créez alors, furent (s'il en faut croire le mesme Pison)

ſon) Cn.Sicinius, L.Numitorius, M.Duellius, Sp.Icilius, L.Mecilius.

31. Entre ce deſordre domeſtique des Romains, & la guerre qui ſe fit enſuite,les Volſques & les Eques avoient fait le degaſt dans le païs, afin que la Populace ſe retiraſt chez eux, ſi d'avanture elle reſolvoit une autre fois de ſe ſeparer d'avec les Nobles. Mais comme les choſes furent depuis accommodées, ils furent contraints de deloger,& d'aller camper plus loin. Appius Claudius fut envoyé contre les Volſques, & la conduite de la guerre contre les Eques écheut à Quintius. Appius garda parmi les gens de guerre la même ſeverité qu'il avoit monſtrée dans la Ville; & la fit même paroître avec d'autant plus d'aigreur & de liberté, qu'il n'étoit plus arrêté par les empéchemens des Tribuns.Il haïſſoit plus le Peuple que ſon pere ne l'avoit haï,parce qu'il s'en voioit comme vaincu,&qu'aiant été oppoſé contre la puiſſance des Tribuns, on n'avoit pas laiſſé de recevoir une Loi, que les Conſuls precedens avoient empéchée avec moins d'effort, & en un tems même où l'on ne pouvoit pas tant eſperer de l'authorité du Senat. Le depit qu'il en avoit excitoit ſon eſprit déja aſſez violent de ſoi-même à travailler ſon armée par des traitemens rigoureux.Mais il lui étoit impoſſible d'en venir à bout par la force, tant on s'étoit imprimé dans l'eſprit de reſiſter à ſes ſeveritez&rigueurs.Ainſi les gens de guerre faiſoient toutes choſes laſchement, avec negligence,& à regret; ni la honte ni la crainte n'étoient pas capables de les mettre en leur devoir. Si quelquefois Appius vouloit que l'armée marchaſt plus viſte; ils marchoient à deſſein plus lentement. S'il les exhortoit luy-meſme de travailler,ils ſe retiroient du travail de leur propre mouvement: Auſſi-toſt qu'il ſe preſentoit devant eux,ils baiſſoient les yeux en terre, & lors qu'ils le voioient paſſer, ils le maudiſſoient en leur ame. De ſorte que cét eſprit, qui avoit tousjours paru invincible, fut bien ſouvent ébranlé par la haine qu'il remarquoit dans la Multitude. Enfin, aprés avoir fait paroiſtre en vain toute la ſeverité dont il eſtoit capable, & voiant qu'il ne pou-

pouvoit rien obtenir des soldats, il commença à se plaindre que l'armée avoit esté gagnée par les Capitaines, qu'il appelloit quelquefois par mocquerie Tribuns du Peuple & Volerons. Cependant les Volsques n'ignoroient rien de ce desordre ; c'est pourquoi ils pressoient tous les jours de plus en plus, esperant que l'armée Romaine rendroit les mesmes combats contre Appius, qu'elle avoit fait auparavant contre le Consul Fabius. Mais elle fit bien davantage ; car non seulement elle ne voulut pas vaincre mais elle voulut estre vaincuë. On ne l'eut pas si-tost mise en bataille, & menée au combat, qu'elle prit la fuite vers le camp, & ne fit aucune resistance qu'elle ne vist les Volsques presque sur ses retranchemens, & l'horrible carnage qu'ils faisoient de ceux qui étoient demeurez les derniers. Alors les soldats Romains furent contraints de combattre, pour repousser de leur camp les ennemis victorieux ; & l'on connut manifestement qu'ils n'avoient point d'autre dessein, que d'empêcher qu'on ne le prist. Quelques-uns même n'étoient pas fâchez de leur deffaite, & se réjoüissoient de leur honte. Tout cela neantmoins n'apporta point de changement dans l'esprit altier d'App.; au contraire il resolut de continuer ses rigueurs, & pour ce sujet il voulut faire assembler l'armée & la haranguer. Mais aussi-tost les Capitaines & les Mestres de camp le vinrent trouver, & l'avertirent de ne point faire l'épreuve d'une puissance, dont toute la force consistoit dans l'union de ceux qui obéïssoient ; Que tous les soldats refusoient de se trouver à cette audience ; qu'on n'entendoit dans le camp que des voix qui demandoient qu'on décampât du païs des Volsques. Que l'ennemi nagueres victorieux étoit venu jusqu'à leurs portes, & qu'il étoit presque entré dans leur camp; & que non seulement l'apprehension de quelque grand mal étoit déja dans les esprits, mais que l'image même s'en presentoit devant les yeux. Enfin s'estant laissé vaincre par ces paroles; & d'ailleurs faisant son compte qu'ils ne gagneroient rien en cela que d'avoir esté plus tard chastiez, il remit l'Assemblée à une autrefois. Il commanda qu'on se tinst

tinst prest pour partir le lendemain, & dés que le point du jour fut venu il fit donner par un trompette le signal de la retraite. Comme l'armée décampoit à la haste, & que les Volsques en avoient aussi entendu le signal, ils vinrent aussi-tost donner en queuë; de sorte que le bruit s'en estant répandu jusques aux autres, l'épouvante se jetta par tout; & le desordre fut si grand, qu'il estoit impossible d'entendre les commandemens que l'on donnoit, & de mettre l'armée en bataille, & personne ne songeoit qu'à prendre la fuite. Ainsi s'estant écartez les uns des autres ils se sauverent avec tant de promptitude par dessus les monceaux des morts,&au travers des armes qui étoient jettées de part & d'autre, que l'ennemi cessa plûtôt de les poursuivre qu'ils ne cesserent de fuyr. Enfin les soldats s'étant ralliez,le Consul qui avoit couru aprés pour les arrester,& qui n'avoit rien gagné par ses cris, les fit camper en lieu de seureté, & les fit aussi-tost assembler pour parler à eux. Alors il reprimanda avec raison toute l'armée, comme aiant trahi la discipline militaire, & abandonné ses enseignes. Il demanda à ceux qui les portoient, & qui les venoient de perdre, ce qu'elles estoient devenuës; & à tous les soldats qu'il voioit nuds & desarmez, ce qu'ils avoient fait de leurs armes. Mais il ne se contenta pas de cela,il fit battre de verges les Capitaines,& les doubles paies qui avoient quitté leur poste & leurs rangs;& ensuite il leur fit couper la teste. Quand aux simples soldats, il les fit tirer au sort, & les fit punir de dix un. Cependant on reüssit tout autrement contre les Eques; car le Consul & le soldat ne combattirent l'un contre l'autre, que par des bienfaits & des complaisances. Aussi Quintius estoit naturellement doux & humain; & la rigueur infortunée de son Collegue lui donnoit d'autant plus de sujet de faire éclatter davantage son humanité & sa douceur. Les Eques n'osant pas se presenter au combat parmi une si grande union du General & de l'armée, endurerent que leurs ennemis fissent des courses & des degasts dans leurs terres. De sorte qu'on remporta un plus grand butin de ce pays qu'on n'avoit fait

it dans les guerres precedentes. Tout ce qu'on prit en
ette occasion fut partagé entre les gens de guerre; &
on ajoûta à cela des loüanges qui ne plaisent pas moins
ux bons soldats que le gain & les recompenses. Ainsi
armée s'en retourna avec plus d'affection pour son Ge-
eral, & à cause de luy pour le Senat, publiant par tout
u'il lui avoit donné un pere, & à l'autre armée un Ty-
n. Cette armée fut remarquable par les divers evene-
ens de la guerre, par des discordes étranges à la ville &
la campagne,& principalement par l'établissement de la
oy, que les Tribus separées l'une de l'autre donnero-
nt leur suffrage dans les Eslections. Cela sans doute
it beaucoup plus considerable par la satisfaction qu'en
it le Peuple, que par l'avantage qu'il en tira. Car les
ssemblées perdirent plus de leur Majesté, par l'absence
es Senateurs qu'on ne vouloit pas y souffrir, que le Peu-
le n'en receut de force, ou que le Senat n'en perdit.
'année suivante fut encore plus pleine de troubles sous
Consulat de L. Valerius, & de Tiberius Emilius; tant à
ause des disputes de tous les ordres de l'Estat, touchant
division des terres, que pour l'accusation de Claudius.
n Effet, comme il estoit le plus grand ennemy de cette
oy, & qu'il soûtenoit hautement, & tout ainsi que s'il
ust été un troisiéme Consul, la cause de ceux qui posse-
oient des terres qui appartenoient au Public, M. Duel-
us, & Cn. Sicinius lui donnerent assignation. Jusques-là
on n'avoit point appellé en jugement devant le Peuple
n criminel plus odieux à la multitude. Et certes il en e-
toit mal-voulu, & par ses propres actions, & par le res-
ouvenir des severitez de son pere. Toutefois les Senateurs
e firent jamais de plus grands efforts pour un autre qu'ils
n firent pour le deffendre. Ils ne pouvoient endurer que
our avoir un peu trop debattu l'établissement d'une Loi,
n exposast à la Multitude en colere le Protecteur du Se-
at, & le Deffenseur de sa Majesté, contre toutes les
iolences & des Tribuns, & du Peuple. Mais bien que
'affaire le regardast entierement, il ne se soucia ny des
Tribuns, ny du Peuple, ny même de l'accusation que l'on
fai-

faisoit contre lui. Ni les menaces de la Multitude, ni le prieres du Senat non seulement ne le pûrent jamais obliger de changer d'habit, ou de solliciter pour lui : mais elles ne purent même lui persuader de relâcher quelque chose de sa severité ordinaire, quand il falut plaider sa cause devant le Peuple. Il ne changea point de contenance: il montra la même fierté en son visage, & le même esprit dans son discours. De sorte qu'une grande partie de la Multitude ne le redoutoit pas moins, tout coupable qu'on le croyoit, qu'elle l'avoit redouté étant Consul. Il ne plaida qu'une fois sa cause, mais il la plaida avec la même violence qu'il avoit accoustumé de faire toutes choses, c'est à dire, du même accent qu'il avoit accusé un criminel. Aussi sa fermeté & sa constance épouvanta de telle sorte & les Tribuns & le Peuple, qu'ils lui donnerent un delai de leur propre mouvement, & ensuite ils laisserent traisner l'affaire en longueur. Mais peu de tems aprés, & avant que le jour fust venu qu'on lui avoit donné pour se deffendre, il mourut de maladie. Bien que les Tribuns fissent effort pour empêcher qu'on ne fist son oraison funebre; toutefois le Peuple ne voulut pas priver le dernier jour d'un si grand homme de l'honneur qu'il meritoit. Il entendit ses loüanges aussi volontiers qu'il avoit fait son accusation, & assista en grand nombre à ses funerailles.

32. En cette mesme année le Consul Valerius marcha contre les Eques avec une armée; & voiant qu'il ne les pouvoit attirer au combat, il voulut attaquer leur camp: mais il en fut empesché par un grand orage, par de la gresle & des tonnerres; Et ce qui augmenta son étonnement, c'est qu'il n'eut pas si-tost fait sonner la retraite, que la tempeste cessa, & que le Ciel devint serein. Cela luy fit apprehender d'attaquer une autrefois le Camp des ennemis, comme s'imaginant qu'il estoit défendu par quelque Dieu; de sorte qu'il se contenta de courir leurs terres, & de borner par des pillages la haine de cette guerre. Emilius l'autre Consul fit la guerre contre les Sabins; & parce que l'en-

ennemi se tenoit enfermé entre ses murailles, il ne fit ıssi que des degasts dans leur pays. Enfin les Sabins a-ınt esté comme reveillez par les embrasemens non seu-ment des maisons & des villages, mais encore des ɔurgs les mieux peuplez, vinrent au devant des cou-urs de leurs ennemis; & s'étant retirez du combat, sans ıe l'on pust dire à qui la victoire estoit demeurée, ils al-rent camper le lendemain en un lieu plus avantageux. insi le Consul s'imagina qu'il avoit assez fait pour faire oire qu'il avoit vaincu l'ennemi, & s'en retourna que la ıerre estoit encore allumée. Durant toutes ces guerres desordre & la dissension estoient demeurés dans la ille, & T. Numitius Priscus fut esleu Consul avec A. irginius. Il ne sembloit pas alors que le Peuple dût en-ırer qu'on differast davantage l'établissement de la Loi, ıuchant la division des terres; & déja il se preparoit à derniere violence, lors qu'on apprit par la fumée des llages bruslez, & par la fuite des paysans, que les Volf-ıes venoient en armes. Cette nouvelle arresta la sedition ıi estoit preste d'éclatter. Les Consuls furent con-aints d'aller du Senat à la guerre, emmenerent de la Vil-avec eux la plus vigoureuse jeunesse, & laisserent par : moyen le reste du Peuple dans un estat plus tranquille. lais les ennemis n'ayant rien fait autre chose que de onner l'allarme aux Romains, se retirerent prompte-ıent. Numitius alla à Antium contre les Volsques, & irginius contre les Eques, où il s'en falut bien peu u'il ne fust deffait par une embuscade: Mais le courage es soldats restablit les choses, que le peu de soin & la egligence du Consul avoit ruinées. On réüssit mieux ɔntre les Volsques par la bonne conduite du Chef. Car és la premiere rencontre les ennemis furent mis en fui-:, & on les mena battant jusqu'à Antium ville trés ri-ıe pour ce tems-là. Aussi le Consul n'ayant pas osé l'as-eger, marcha contre Cenon, & prit sur les Antiates cet-: ville, qui n'étoit pas comparable à l'autre par sa ri-hesse, & par ses forces. Pendant que les armées des .omains estoient occupées contre les Eques & contre

les

les Volsques, les Sabins firent des courses jusqu'aux portes de la Ville. Mais peu de jours aprés ils receurent bien plus de mal qu'ils n'en avoient fait, par les armées de deux Consuls, que la colere & le dépit firent entrer dans leur pays. On fit quelque sorte de paix sur la fin de cette année; mais elle fut troublée, comme il estoit tousjours arrivé par les disputes du Senat & du Peuple. Le Peuple en colere ne voulut pas se trouver dans l'assemblée qu'on devoit faire pour l'élection des Consuls, de sorte que T. Quintius, & Q. Servilius furent faits Consuls par les Senateurs, & de leurs creatures. Cette année fut semblable à la precedente; le commencement fut tumultueux, & le reste fut paisible par le moyen de la guerre qu'il falut faire au dehors. Les Sabins ayant traversé avec des troupes volantes la campagne de Crustumerie, se jetterent sur les rivages du Teveron, où ils mirent tout à feu & à sang. Mais s'étant approchez de la Porte Colline, & des murailles de la Ville, ils en furent bien repoussez; non pas toutefois sans emmener avec eux beaucoup de prisonniers & de bestail. Le Cons. Servilius, qui les poursuivit avec son armée, ne pût veritablement les attraper en lieu propre pour donner bataille: mais il fit de tous côtez de si grands degâts dans leur pays, & le pilla de telle sorte, qu'il ne laissa rien d'exempt de la fureur de ses armes, & en remporta un grand butin. On n'eut pas contre les Volsques un moindre succez, par la bonne conduite du Chef, & par le courage des soldats. Premierement on combattit en bataille rangée avec beaucoup de carnage & de perte de part & d'autre; Et comme les Romains étoient peu; & que leur petit nombre leur rendoit leur perte plus sensible, ils se fussent peut-estre retirez, si le Consul n'eût relevé leur courage par un mensonge salutaire. Car il commença à crier tout haut, que les ennemis prenoient la fuite à l'autre pointe; & par ce moyen ayant encouragé les siens, ils se jetterent sur l'ennemi, & l'opinion d'avoir vaincu les rendit victorieux. Cependant le Consul ne laissa pas de faire sonner la retraite, parce qu'il apprehendoit, qu'en poursuivant de trop prés les ennemis, on ne

les

contraignist de retourner à la charge.Depuis il se passa
uelques jours sans rien faire, comme si c'eust esté une
ve facilement accordée par l'un & l'autre parti;Et du-
t ce tems-là quantité de monde se rendit secrettement
s le camp de l'ennemi de tous les côtez des Volsques
les Eques, s'imaginant que les Romains se retireroient
nuit aussi-tôt qu'ils en sçauroient la nouvelle. C'est ce
fut cause qu'ils vinrent attaquer le camp des Romains
iron sur le minuit.Mais Quintius ayant appaisé le tu-
lte qu'avoit excité cette allarme, & commandé à ses
is de demeurer paisibles dans leurs tentes, fit sortir
ir la garde du camp une cohorte d'Herniques ; & en
me tems il fait monter à cheval les Trompettes & les
rnets,avec ordre de sonner le long des retranchemens,
ir tenir jusqu'au point du jour l'ennemi en inquietu-
On passa dans le camp tout le reste de la nuit avec une
rande tranquilité, que les Romains eurent tout loisir
dormir. En effet l'apparence qu'il y avoit la quantité
nfanterie Romaine ; & outre cela le bruit & le hennis-
ient des chevaux,qui s'agitoient d'une façon extraor-
aire sous de pareils Cavaliers, & au son de leurs in-
imens tinrent tousjours les ennemis en haleine,com-
pour se disposer d'attendre le choc. Aussi-tost qu'il
jour, le Romain tout frais & rassasié de dormir, se
en campagne, & renversa d'abord les Volsques fati-
ez d'avoir veillé, & d'avoir esté debout toute la nuit.
st vray qu'ils reculerent plustost qu'ils ne furent re-
issez, parce qu'ils avoient à dos des costeaux, où a-
s la premiere furie du combat ils se retirerent en
aille. Quand le Consul fut arrivé en cet endroit des-
ntageux pour luy, il fit faire alte à ses troupes; mais
eine put-il retenir les gens de pied. Ils crient & de-
ndent qu'on permette de poursuivre les ennemis déja
desordre.Les gens de cheval font encore plus de bruit
itour de leurs Capitaines, & protestent qu'ils n'at-
dront pas leurs Cornettes. Tandis que le Consul re-
le, asseuré du courage des siens,mais se défiant de son
te, ils crient une autrefois qu'ils marcheront en dé-
de lui, & l'effet suivit leur parole. Ainsi aiant planté

leurs javelots en terre,afin d'avoir moins d'empéchemens pour monter,ils courent avec une violence extrême contre l'ennemy.Les Volſques ayant épuiſé d'abord tout ce qu'ils avoient de traits, pouſſerent de groſſes pierres ſur ceux qui montoient pour les attaquer, & les ayant mis en deſordre par la quantité des coups, ils les mal-traiterent d'autant plus qu'ils étoient en un lieu éminent. De ſorte que la pointe gauche des Romains couroit fortune d'eſtre chargée, ſi au point qu'ils eſtoient preſts de lâcher le pied,le Conſul n'euſt chaſſé leur crainte par la honte qu'il leur fit, en leur reprochant tout enſemble leur preſomption, & leur laſcheté. Ils reſiſterent premierement avec un courage opiniaſtre, & enſuite s'avançant tousjours autant que leurs forces le permettoient, ils eurent la hardieſte de paſſer encore plus avant,& par des cris renouvellez ils s'encouragerent de pourſuivre.Alors ayant comme repris leur premiere impetuoſité,ils recommencerent leurs efforts,& ſurmonterent heureuſement la difficulté de ce lieu. Enfin il s'en faloit bien peu qu'ils ne fuſſent au faiſte de la montagne, lors que les ennemis prirent la fuite. Et comme les uns & les autres, ceux qui fuyoient & ceux qui les pourſuivoient,couroient de toutes leurs forces, & pour ainſi dire, peſle-meſle ils arriverent tous enſemble dans le camp, qui fut pris dans cette épouvante. Ceux d'entre les Volſques qui ſe pûrent ſauver par la fuite, prirent le chemin d'Antium, où l'armée Romaine fut conduite en même tems; Et aprés un ſiege de peu de jours, cette Ville ſe rendit, ſans qu'il falût faire de nouveaux efforts, pour s'en rendre maiſtres: car les ennemis avoient entierement perdu courage, depuis le malheur de leur deffaite, & la perte de leur camp.



LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE TROISIE'ME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

LEs seditions qui furent causées par la Loy touchant la division des terres.

Les Esclaves & les Bannis s'emparerent du Capitole.

Il est repris sur eux, ils sont taillez en pieces.

On fait par deux fois le cense ou le denombrement du Peuple Romain. On trouva la premiere is six vingts quatre mille deux cens qurtorze Chefs de faille, outre ceux qui n'avoient point d'enfans. Et la sende six vingts douze mille quatre cents dix-neuf Chefs de mille.

n n'a pas de bons succez contre les Eques.

ela est cause que L. Quintius Cincinnatus est créé Dictateur,

teur & qu'on le tire, pour ainsi dire, du labourage, pou lui donner la conduite de cette guerre. Il deffait les Enne mis, & les fait passer sous le joug.

7. *Le nombre des Tribuns du Peuple est augmenté jusqu' à trente, six ans aprés leur premiere creation.*

8. *Et trois cens un an aprés la fondation de Rome, on en voya des Ambassadeurs à Athenes pour demander les Loi des Atheniens.*

9. *Elles sont apportées à Rome; & au lieu des Consuls & d autres Magistrats, on establit dix hommes qu'on appella Decemvirs, afin de mettre par o dre ces Loix, & de l publier.*

10. *De sorte que comme la puissance avoit esté transferée d Rois aux Consuls, elle fut en cette occasion transferée a Consuls aux Decemvirs.*

11. *Ces dix hommes ayant fait dix tables des Loix, se gouve nent dans cette charge avec tant de moderation, qu'on l y continuë l'année suivante.*

12. *Mais aprés avoir fait qnantité de violences & d'actio tyranniques, ils ne veulent point se demettre de cette M. gistrature, & la retiennent encore la troisiéme année.*

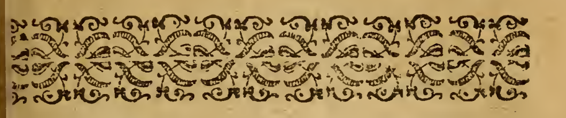
13. *Enfin la lubricité d'Appius Claudius, met fin à cette esp ce de domination, qui se rendoit insupportable; car esta devenu amoureux d'une fille, & ayant obligé un de ses pa tisans de dire qu'elle étoit son Esclave, il reduisit Virgini pere de cette malheureuse, à la necessité de la tuer lui m me, ne pouvant lui donner un autre secours pour l'empe cher de tomber en la puissance de celui qui vouloit la viol*

14. *Le Peuple émû par une si grande lubricité, se saisit Mont-Aventin, & contraint les Decemvirs de se dépoü ler de leur charge.*

15. *Appius & l'un de ses Collegues; comme estant les plus co pables sont mis en prison, & les autres envoyez en exil.*

16. *Le reste de ce Livre contient les victoires obtenuës sur Sabins, sur les Volsques & sur le Eques.*

17. *Et le jugement peu honneste du Peuple Romain, qui aya été pris pour Juge entre les Ardeates & les Ariciniens, s' jugea les terres dont ces deux Peuples estoient en dispute.*



TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE TROISIEME.

LORS que la Ville d'Antium eut été prise, on éleut pour Consuls Tib. Emilius, & Q. Fabius, qui étoit demeuré seul de la maison des Fabiens, aprés la journée de Cremere. Déja durant son premier Consulat Emilius avoit été d'avis qu'on divisast les terres re le Peuple. C'est ce qui fut cause que dans son deume Consulat les partisans de cette Loi releverent rs esperances, & les Tribuns qui avoient si souvent ié de la faire publier, & qui n'en avoient pû venir à it, parce qu'ils avoient contre eux les deux Consuls, reprirent alors la même chose, avec d'autant plus rdeur qu'ils avoient pour eux un des Consuls, s'imaant que le succez en étoit facile. Et en effet, Emilius neuroit ferme dans le sentiment: Ainsi la plus granpartie des Senateurs, & ceux qui occupoient les terdont il étoit question: commencerent à se plain-

dte, que le premier homme de la Ville les persecutoit Tribun, & qu'il tâchoit de gagner la bienveillance Peuple, en lui faisant des liberalitez dū bien d'au-tru & par ces plaintes ils attirerent sur Emilius toute la h ne de cette entreprise. Sans doute le tumulte eût grand & dangereux, si Fabius n'eneust etouffé les co mencemens, par un conseil qui ne déplût ni à l'un n l'autre parti. Il remonstra que par la bonne conduite T. Quintius, on avoit pris l'année precedente quelq terres sur les Volsques; qu'on pouvoit commodém envoïer une colonie dans Antium Ville maritime, & p che de Rome; que le commun Peuple pouvoit aller pr dre possession de ces terres, sans que personne eust su de se plaindre, & que par ce moien la Ville demeurer en repos. Cette opinion fut bien receuë, & pour fair division de ces terres, il nomma trois hommes, (*Triu virs*) qui furent T. Quintius, A. Virginius, & P. F rius; Et en même tems il fut ordonné, que ceux voudroient prendre de ces terres donneroient leur n Il arriva alors ce qui arrive ordinairement en pareille casion. L'abondance du bien, ou la facilité de l'avoi dégousta les esprits; & il y en eut si peu qui donner leur nom, que pour en remplir le nombre on fut contra d'y ajoûter les Volsques. Le reste de la multitude moigna qu'elle aimoit mieux attendre des terres de F me, que d'en recevoir autre part. Cependant les Eq demanderent la paix à Fabius, qui étoit allé contre avec une armée; mais ils la rompirent bien-tost ap les courses qu'ils firent dans le païs des Latins. L'an suivante Q. Servilius, qui avoit esté creé Consul a Sp. Posthumius, fut envoié contre les Eques, & can chez les Latins: mais son armée fut contrainte d'y meurer sans rien faire à cause de la peste qui se mit dans. Desorte que la guerre fut differée jusqu'à la tr siéme année d'aprés, lors que Q. Fabius, & T. Quint étoient Consuls. On donna extraordinairement à bius la charge de cette guerre, parce qu'il s'étoit rendu victorieux des Eques, & qu'il leur avoit donn

pa

aix. Il marcha donc contre eux avec une esperance as-
ırée que le seul bruit de son nom les rangeroit à leur
evoir ; & leur fit dire par des Deputez qu'il envoia à
:ur conseil, *Que Q. Fabius Consul leur mandoit, qu'aiant
chez les Eques apporté la paix à Rome, maintenant il appor-
it de Rome la guerre aux Eques, avec la même main armée
'il leur avoit donnée auparavant en signe d'amitié. Que
aintenant les Dieux étoient témoins d'où venoit cette perfi-
ie, & qu'ils en seroient bien-tôt les vangeurs. Que neant-
oins il aimoit mieux que les Eques se repentissent volontai-
ment, que de les voir endurer les maux qu'on doit craindre
un grand ennemi. Que s'ils vouloient se repentir, ils trouve-
ient un asile dans la clemence qu'ils avoient déja éprouvée;
ue si au contraire ils faisoient gloire de leur perfidie, ils fe-
ient plûtost la guerre aux Dieux en colere, qu'à des hommes
urs ennemis.* Ces paroles firent si peu d'impression sur
ıx, que peu s'en falut qu'ils n'outrageassent les Deputez;
aussi-tôt ils envoierent une armée en Algide contre les
omains. Cette nouvelle aiant été apportee dans Rome,
indignité de la chose bien plustost que le peril, fit sortir
la Ville l'autre Consul. Ainsi les armées de deux Con-
ıls marcherent en bataille contre les ennemis, afin de
onner combat sans differer davantage. Mais comme par
ızard il y avoit peu de jour de reste, une sentinelle de
ennemi commença à crier : *Romains*, (dit-il) *c'est faire
onstre seulement & non pas faire la guerre, que de vous
ettre en bataille si proche de la nuit. Il nous faut sans doute
us de jour pour decider ce different. Revenez donc au com-
t demain au matin, & croiez qu'on vous en fera passer vo-
e envie.* Les soldats irritez par ces paroles furent rame-
ez au camp jusqu'au lendemain, & trouverent la nuit
ien longue, parce qu'elle retardoit le combat. Cepen-
ant ils repûrent, & se delasserent par le sommeil. Lors
ue le jour fut venu, l'armée des Romains paroît en ba-
ille un peu avant celle des Eques, qui se presenterent
en-tost aprés. Le combat fut grand ; & opiniâtré de
art & d'autre ; car d'un côté la colere & le dépit faisoit
ombattre les Romains, & d'un autre côté les Eques pres-

ſez du remords de la faute qu'ils avoient faite, & deſeſp
rant qu'on ſe fiaſt jamais à eux, étoient contraints de te
ter toutes choſes & d'eſſayer les dernieres extremitez.
ne pûrent toutefois ſoûtenir contre les Romains, & aia
été mis en fuite ils ſe retirerent ſur leurs frontieres, o
ils ne trouverent pas les eſprits plus diſpoſez à la pa
qu'auparavant. La multitude en colere blâma ſes Ch
d'avoir confié toute leur fortune au hazard d'une bata
le, aiant aſſez de connoiſſance de combien les Romains
ſurpaſſoient dans la ſcience de la guerre; Que les Eq
étoient plus propres pour faire des pillages & des co
ſes, qu'ils faiſoient mieux la guerre avec des troupes v
lantes diſperſées de part & d'autre, qu'avec l'embar
d'une grande armée. Ainſi aiant laiſſé dans leur car
quelques gens de guerre pour le garder, ils ſe jetteren
vec tant de furie ſur les frontieres des Romains, que l
pouvante en paſſa juſques dans la Ville. En effet cette
curſion inopinée apporta d'autant plus d'effroi qu'il
avoit point d'apparence d'apprehender qu'un enne
déja vaincu, & preſque aſſiegé dans ſon camp, ſe pût m
tre dans l'eſprit de faire des courſes & des pillages. I
Païſans épouvantez ſe venoient jetter en foule d
les portes de la Ville, & ne parloient pas ſeulement
quelques troupes de gens de guerre; mais rendant to
tes choſes plus grandes par une vaine fraieur, ils rapp
toient de tous côtez que des armées & des legions d'
nemis venoient fondre dans la Ville. Les premiers qui
entendirent parler, en firent aux autres le rapport a
d'autant plus de fauſſeté, qu'on ne leur avoit rien di
certain. De ſorte que le bruit & le tumulte de ceux
crioient aux armes n'étoit gueres different de l'effroi d
ne Ville priſe par force. En ce tems-là le Conſul Qu
tius retourna tout à propos d'Algide à Rome, & ſon
mée fut le remede de cette épouvante. Aiant donc app
le tumulte, il blâma le Peuple de redouter des enne
deffaits & vaincus, & mit des gardes aux portes de Ro
Aprés cela il fit aſſembler le Senat, & aiant fait pub
qu'on fiſt ceſſer toutes les affaires, & laiſſé Q. Servi
P

ar Gouverneur dans la Ville, il en partit en même tems, is il ne trouva pas les ennemis en campagne. Cepen- nt l'autre Conf. ne les manqua pas: car comme il sçavoit lieux par où devoient passer les ennemis, il les attaqua argez de butin, dont la quantité les contraignoit de rcher plus lentement, & fit en sorte que leur pillage r fut funeste. En effet, il y en eut peu qui échapperent, n reprit sur eux tout le butin qu'ils avoient pris, par ce ïen le retour du Consul Quintius mit fin à cette ces- on d'affaires, qui avoit duré quatre jours. Il fit ensuite lenombrement des Citoiens. (*Cela se faisoit de cinq en 7 ans.*) On dit que l'on trouva alors cent quatre vingts le deux cens quinze Chefs de famille, sans compter personnes qui n'avoient point d'enfans, ni les enfans n'avoient ni pere ni mere. Depuis il ne se fit rien de morable chez les Eques; car ils se retirerent dans les les, & endurerent les pillages & les embrasemens on fit chez eux dans la campagne. Enfin aprés que le nsul s'y fut promené quelque tems, en faisant par tout degats avec son armée victorieuse, il retourna à Ro- avec beaucoup de loüange & de butin. L'année sui- ite on crea Consuls Albus Posthumius, & Sp. Furius sius: car quelques-uns ont appellé Furiens les Fusiens; 'ai bien voulu donner cet avis, afin qu'on ne pense pas, e ce qui n'est qu'un changement de nom, soit un chan- nent de personnes. Il ne faloit point douter que l'un Consuls n'allast faire la guerre aux Eques, à qui cette prehension fit demander du secours aux Volsques E- raniens. Et comme toutes ces nations haissoient mor- lement le Peuple Rom., ils obtinrent ce qu'ils deman- ent, & se preparerent à la guerre avec toute sorte d'ar- ur & de passion. Les Herniques s'en apperceurent les miers, & donnerent avis aux Rom. que les Ecetraniens ient pris le parti des Eques, & s'étoient joins avec eux. n en soupçonna aussi la colonie d'Antium; parce que te ville aiant été prise, une grande partie de ses habitans toient retirez chez les Eques, qui durant toute la guer- n'avoient point eu de meileurs soldats. Depuis, lors que

les Eques eurent été contraints de se refugier dans leur Villes, ceux qui s'étoient retirez d'Antium y étant en fin retournez, alienerent des Romains les autres habitan de cette Ville, qui étoient déja d'eux-mêmes assez inf delles, & portez à la perfidie. Mais comme ils meditoier leur rebellion, le Senat en fut averti, & donna charge au Consuls de faire venir à Rome les premiers de cette colc nie, pour s'éclaircir sur ce sujet. Ils y vinrent veritabl ment sans peine & sans repugnance; mais aiant été intr duits dans le Senat par les Consuls, ils répondirent de te le sorte aux demandes qu'on leur fit, qu'ils s'en retourn rent plus suspects qu'ils n'étoient venus. Cela fut cau qu'on ne douta plus de la guerre. L'un des Consuls S Furius, à qui cette charge étoit écheuë, marcha donc co tre les Eques il les trouva dans le païs des Herniques, q y faisoient le degast: Et bien qu'il ne sçut pas certain ment leur nombre, parce qu'on ne les avoit jamais ve assemblez en un corps, il tenta temerairement le hazai d'une bataille avec des forces inégales. D'abord aiant é repoussé il se retira dans son camp, & ce ne fut pas là plus grand danger qu'il courut: car durant la nuit suiva te, & le lendemain, tout son camp fut si etroitement assi gé, & si vivement assailli, qu'il ne lui fut pas possible d' faire sortir personne pour en porter la nouvelle à Rom Neantmoins les Herniques y envoierent, & donnerent vis que le succez du combat n'avoit pas été heureux, que le Consul & son armée étoient de fort prés assiege Cette nouvelle épouvanta si fort le Senat, qu'il donna o dre a Posthumius l'autre Consul, de se charger de tout soin de la Republique, & de prendre garde qu'elle ne r çût aucun dommage. Voilà la formule des ordonnanc du Senat dans les dernieres extremitez. On jugea qu valoit mieux que le Consul demeurast à Rome, pour fai enroler tous ceux qui étoient capables de porter les a mes; Et qu'il faloit envoier en sa place T. Quintius poi secourir le camp avec une armée des Alliez; & pour rendre complette, il fut ordonné aux Latins, aux Hern ques, & à la colonie d'Antium, de donner à Quintius d

sc

dats Subitariens;(*Subitarii milites*) c'eſt ainſi qu'on ap-
lloit le ſecours qu'il faloit lever à la hâte. Il ſe fit durant
tems-là pluſieurs attaques de part & d'autre, parce
e les ennemis qui étoient en plus grand nombre que les
mains, s'efforcerent de les ſurprendre en pluſieurs &
verſes façons, ne les croiant pas aſſez forts pour reſiſter
tous côtez. Ainſi en même tems que l'on attaquoit le
camp, on envoioit une partie de l'armée pour piller les
res de Rome; & tâcher auſſi, ſi l'occaſion s'en preſen-
t, de ſurprendre même la Ville. On y laiſſa Valerius
ur la garder, & le Conſul Poſthumius fut envoié pour
pêcher les pillages & les incurſions des ennemis. Enfin
n'épargna ni ſoin ni travail; on faiſoit nuit & jour le
et dans la Ville; on mit des gardes aux portes, on rem-
t les murailles de gens de guerre; & ce qui étoit bien
ceſſaire dans un tumulte ſi grand, on fit ceſſer toutes les
ires pour quelques jours. Cependant le Conſ. Furius,
i d'abord s'étoit laiſſé aſſieger ſans rien faire, fit à l'im-
urveu une ſortie ſur l'ennemi par la porte Decumane;
y avoit ordinairement deux portes au camp des Romains:
Pretorienne, par devant, & la Decumane par le derriere.)
bien qu'il pût le pourſuivre, neantmoins il s'arrêta, de
ur que de l'autre coſté on ne vinſt aſſaillir le camp. Mais
rdeur du combat emporta plus avant Furius le frere du
nſul; & comme il pourſuivoit chaudement, il ne prit
s garde que les ſiens ſe retiroient, & que les ennemis le
noient enfermer. De ſorte qu'aprés avoir fait en vain de
ands efforts pour en faire un paſſage, & retourner dans
camp, enfin il fut tué en combattant genereuſement. Le
nſ. n'eut pas ſi-tôt appris l'extremité où ſon frere étoit
luit, qu'il retourna au combat pour le ſecourir; & s'e-
nt jetté dans la mêlée avec plus de temerité que de pru-
nce, il receut une grande bleſſure; & à peine pût-il être
levé par ceux qui étoient alentour de lui. Cet accident
froidit le courage des ſiens, & donna de l'audace aux
nemis, & comme ils étoient devenus & plus forts &
us hardis par la bleſſure du Conſul, & par la mort de ſon
eutenant, rien ne les pût empêcher de venir une autre
 fois

ſois aſſieger le camp des Romains, qui leur étoient iné gaux de forces,&qui ſembloient avoir perdu l'eſperanc En effet, ils étoient reduits à l'extremité, ſi T. Quintiu ne fût venu à leur ſecours avec ſes troupes étrangeres,8 l'armée des Latins & des Herniques. Ce Capitaine vir charger à dos les Eques, qui ne ſongeoient qu'à forcer l camp des Romains, leur monſtrant avec orgueil la têt du Lieutenant du Conſul. En même tems on fit du cam une ſortie, par un ſignal que Quintius donna de loin; & par ce moien il tailla en pieces une grande partie des er nemis. Veritablement le carnage que l'on en fit ne fut p: grand, mais leur fuite parmi les terres des Romains, fi remplie de confuſion & de deſordre. Car lors que Poſthu mius les vid debandez,& occupez à emmener leur butii il ſe jetta ſur eux de quelques endroits où il avoit mis d embuſcades;Et comme ils fuïoient de part& d'autre dai l'épouvante où ils étoient, ils tomberent entre les mai de Quintius, qui s'en retournoit victorieux avec le Coı ſul bleſſé. Ce fut en cette occaſion que l'armée Conſulai vangea glorieuſement & la bleſſure du Conſul,& la mo de ſon Lieutenant, & la défaite de ſes troupes. Ainſi dı rant ce tems-là on fit & l'on receut de grandes plaies c part & d'autre : mais il eſt difficile dans des choſes ſi aı ciennes de dire exactement le nombre des combattans & des morts. Toutefois, Valerius Antiate, qui a bien oſé e tenir compte, dit que du côté des Romains il en mouri cinq mille trois cens dans le païs des Herniques; que de coureurs des Eques qui pilloient la frontiere des Ro mains,il y en eut deux mille quatre cens qui furent taille en pieces par le Conſul Poſthumius; que des autres qı emmenerent le butin, & qui tomberent entre les mair de Quintius, le meurtre fut beaucoup plus grand. Et pou monſtrer qu'il en avoit ſoigneuſement recherché le nom bre, il dit qu'il en mourut en cette occaſion quatre mi deux cens trente. Aprés cette expedition on retourna Rome, où toutes les affaires recommencerent. En c tems-là le Ciel parut tout en feu, & il y eut d'autres pro diges qui ſe preſenterent aux yeux du Peuple, ou qı fireņ

ent croire aux esprits épouvantez, qu'ils avoient veu
elques fantômes. On ordonna pour dissiper ces fraieurs
is jours de feste, durant lesquels les Temples furent in-
ssamment remplis de troupes d'hommes & de femmes,
demandoient la paix & la misericorde des Dieux avec
te sorte de devotion. Alors on renvoia les troupes des
tins & des Herniques, à qui le Senat fit de grands remer-
iens, d'avoir monstré tant d'affection dans cette guerre.
is les mille soldats que les Antiates avoient envoiez fu-
t congediez avec quelque sorte d'ignominie, parce
leur secours trop lent n'étoit venu qu'aprés le com-
Ensuite on fit l'Assemblée pour l'eslection des Magi-
ts; L. Ebutius & P. Servilius furent créez Consuls, &
rerent en charge le premier jour d'Aoust, parce que
oit alors le commencement de l'année. Outre que le
s étoit fâcheux, la peste fut si grande en cette année à la
le & à la campagne, qu'elle n'épargna ni les bestes, ni
hommes. Et s'augmenta encore par la fraieur du pilla-
ors qu'on eut receu dans la Ville les païsans & leur be-
. Cet amas d'animaux de toute espece meslez ensem-
infectoit la Ville d'une puanteur extraordinaire; &
lleurs les païsans qui étoient logez à l'étroit étoient
rmentez par la chaleur, & par les veilles qu'ils étoient
igez de faire. Enfin les services qu'ils se donnoient les
aux autres rendoient encore le mal plus grand, par la
mmunication qu'ils avoient ensemble, & le répando-
t parmi le Peuple. A peine pouvoient-ils resister à tant
maux, qu'on leur en vint annoncer de nouveaux: Car
Deputez des Herniques leur vinrent apporter nouvel-
que les Eques & les Volsques joints ensemble étoient
us camper dans leurs terres, & que de là ils faisoient
courses dans le pays, & pilloient avec une grosse ar-
e. Mais outre que le peu de monde qu'il y avoit alors au
at, étoit assez capable de leur faire connoistre que la
le étoit affligée de la peste; ils en remporterent encore
te triste réponse; Que les Herniques se joignissent avec
Latins, & qu'avec leurs forces unies ils tâchassent eux-
mes de se deffendre; Que par une prompte colere des

Dieux la peste avoit dépeuplé la Ville, & que si le n
pouvoit tant soit peu cesser, ils ne manqueroient pas
donner du secours à leurs Alliez, comme on avoit fait l'a
née precedente, & en toutes les autres occasions. Ainsi
Herniques s'en retournerent, & pour les tristes nouvel
qu'ils avoient apportées à Rome, ils en remporterent ch
eux de plus tristes & de plus mauvaises ; parce qu'ils
voioient obligez de soustenir par leurs seules forces u
guerre, qu'à peine eussent-ils pû soûtenir avec toutes
forces des Romains. Mais de bonne fortune pour eux,
ennemis ne demeurerent pas long-tems dans leur pa
ils passerent de là dans les terres des Romains, qui étoi
déja assez desolées, sans qu'il fût besoin d'y ajoûter les
lamitez de la guerre. Enfin voiant qu'ils ne rencontroi
personne, non pas même un Paysan desarmé, & que t
les lieux par où ils passoient étoient non seulement s
deffense, mais encore sans habitation, ils approcher
jusqu'à trois milles de Rome, sur le le grand chemin
Gabiniens. Le Consul Ebutius étoit déja mort, Servi
son Collegue ne trainoit qu'une vie mourante, dont
esperoit fort peu de chose ; la plusspart des Principaux
la Ville, la meilleure partie du Senat, & presque tous c
qui étoient capables de porter les armes, étoient malac
De sorte que non seulement ils ne pouvoient faire les f
ctions qu'exigeoit la necessité dans un tumulte si press
mail ils n'avoient pas même assez de force pour demeu
en garde en une place. Les Senateurs à qui l'âge & la s
té le permettoient, étoient eux-mêmes contraints de fa
cét exercice. Les Ediles avoient le soin de faire les r
des ; & comme il n'y avoit point de Consuls, la puissa
& l'authorité des Consuls avoit été mise entre leurs mai
Dans cét abandonnement de toutes choses, lors qu'il
avoit plus dans Rome ni de Chef, ni de forces, les Die
protecteurs de la Ville, & tout ensemble sa bonne for
ne en prirent le soin & la deffense. Ils inspirent aux Vo
ques & aux Eques plûtost un esprit de voleurs que d'e
nemis conquerans. Et en effet non seulement ils n'eure
point d'esperance de se rendre maistres de Rome; mai

leur vint pas seulement dans l'esprit de s'approcher de
s murailles. Le seul aspect de ses maisons & de ses col-
ıes qu'ils virent de loin, eut assez de forces pour en de-
ɔurner leur pensée. L'on commença à murmurer dans
ır camp, & à demander ce que l'on pretendoit faire
estre si long-temps oisif, & de demeurer sans rien faire
ns un pays desert & dépeuplé, parmy l'infection & la
ste, veu que l'on pouvoit passer dans le territoire de
ıscule, qui estoit un pays gras & abondant en toutes
oses. En mesme temps on déploya les enseignes, & tra-
rsant par les terres des Lavicains on tira droit aux
onts de Tuscule, où alla fondre tout l'orage & la violen-
de cette guerre. Cependant les Herniques & les Latins
ıchez non seulement de pitié, mais encore de honte,
s ne s'opposoient pas aux ennemis communs, qui ve-
ient tête baissée contre les Romains, & qu'ils ne don-
ssent pas du secours à leurs Alliez miserables & assiegez,
gnirent leurs troupes ensemble, & marcherent du cô-
de Rome. Mais n'aiant point trouvé les ennemis ils les
virent à la piste, selon les nouvelles qu'ils en appre-
ient. Et enfin ils les recontrerent comme ils descen-
ient de Tuscule dans la vallée d'Albe. On combattit,
is non pas à forces égales ; & l'amitié que les Latins &
Herniques avoient pour leurs Alliez, ne leur fut pas
ureuse en cette occasion. Durant ce tems-là la peste ne
pas dans Rome une moindre desolation, que parmi
Alliez le fer & les armes des ennemis ; le Consul qui
toit mourut, quantité d'autres personnes de grande
nsideration moururent, comme M. Valerius, T. Virginius
ıtilius Augures ; Servius Sulpitius grand Prestre: Et le
l fut extreme parmi le Peuple. Le Senat fut privé de
ıte assistance humaine, excita tout le monde à faire des
ieres ; & ordonna qu'hommes, femmes & enfans allassent
ier les Dieux pour appaiser leur colere, & obtenir
ır misericorde. Ainsi chacun estant obligé par son inté-
t, & par le sentiment des maux particuliers à faire ce
i étoit ordonné par une ordonnance publique, tous les
emples furent bien-tost remplis de Peuple. On y voioit
I 6 de

de tous costez les femmes prosternées à terre, & balians de leurs cheveux le pavé du Temple demander pardon aux Dieux, & la fin de tant de miseres. Depuis, soit que les Dieux fussent devenus pitoiables, & qu'on eust obtenu leurs misericordes, ou que la plus fascheuse saison de l'an fust passée, le mal commença peu aprés à cesser, les malades commencerent à se guerir; on commença à songer aux affaires publiques, & aprés quelques interregnes P. Valerius Publicola le troisiéme jour qu'il fut entre-Roi crea Consuls L. Lucretius Tricipitinus, & T. Veturius Geminus ou Vetusius. Ils entrerent en charge environ l'onziéme jour d'Aoust que la Ville étoit deja assez forte non seulement pour répousser la guerre, mais pour la porter autre part: non seulement pour se deffendre, mais encore pour attaquer. Les Herniques aiant donc fait sçavoir aux Romains que les ennemis s'estoient jettez sur leurs frontieres, on leur accorda aussi-tôt du secours; & pour ce sujet on mit en campagne deux armées Consulaires. Veturius fut envoié chez les Volsques, pour porter la guerre dans leur pays, & Tricipitinus dans les terres des Alliez pour s'opposer aux incursions des ennemis, & il ne passa point plus avant que les frontieres des Herniques. Veturius defit & mit en fuite les ennemis dés le premier combat. Et pendant que Lucretius tenoit ferme chez les Herniques il fut trompé par une troupe de coureurs des ennemis qui parurent sur les Monts de Preneste, & qui de là se rabattirent dans la plaine. Ils pillerent les terres des Prenestins & des Gabiniens, d'où ils se destournerent vers Tuscule, & donnerent l'allarme à Rome, plûtôt à cause que cette nouvelle surprit le Peuple, que faute de forces pour répousser les ennemis. Q. Fabius qui commandoit alors dans la Ville, fit aussi-tôt armer la jeunesse, mit par tout de bonnes gardes, & rasseura toutes choses par ses soins: C'est pourquoi les ennemis aiant fait quelque butin aux lieux d'alentour, n'eurent pas la hardiesse d'approcher de la Ville. Comme ils faisoient la retraite, & qu'à mesure qu'ils s'esloignoient de Rome ils marchoient plus en desordre, & avec moins d'apprehension, ils tomberent entre les mains

d

Consul Lucretius qui les attendoit en bataille, aiant a envoié reconnoistre les chemins. Ainsi les siens dis-sez au combat, attaquerent l'ennemi épouvanté par te surprise; & bien qu'ils fussent moindres en nombre, mirent en fuite une grande multitude de gens de guer- & les ayant poussez dans des fonds d'où l'on ne pou-t pas aisément sortir, ils les taillerent tous en pieces. s'en falut bien peu que le nom des Volsques ne fût tierement éteint en cette occasion. Je trouve dans elques Annales qu'il en mourut, ou dans le combat, ou is la fuite treize mille quatre cens soixante & dix; Que n prit douze cens prisonniers, & qu'on rapporta vingt-it enseignes. Enfin quand on auroit ajousté quelque ose à cela, au moins il est indubitable que cette défaite grande. Le Consul victorieux, aiant fait un grand bu-retourna dans son camp, les deux Consuls joignirent irs armées, & les Eques & les Volsques assemblerent en corps leurs forces destruites & mourantes. Cette ba-lle fut la troisiéme qui fut donnée en cette année; Le ême bonheur y accompagna les Romains, & leur donna victoire; Car outre qu'ils défirent les ennemis, ils seren-rent maistres de leur camp. Ainsi les affaires de Rome tournerent en leur état accoûtumé; & les bons succés la guerre reveillerent en même tems les desordres de Ville. C. Terentillus Arsa étoit en cette année Tribun i Peuple; & s'étant imaginé que l'absence des Consuls i donnoit lieu d'exercer plus souverainement sa charge, declama hautement devant le Peuple durant quelques urs, contre l'orgueil & l'arrogance du Senat, & sur tout invectiva contre la puissance Consulaire, comme étant op grande, & insupportable à une ville libre. Il disoit *'elle estoit moins odieuse que celle des Rois de nom seu-nent; mais qu'en effet elle estoit plus dure & plus cruel-Que pour un Maistre on en avoit deux, dont la puissance avoit point de bornes, & qui s'exemptant eux-mêmes des oix, en faisoient tomber sur le peuple toute la crainte & les pplices. Que pour empécher que cette licence ne fût eternelle, vouloit faire ordonner qu'on nommeroit cinq hommes qui regle-*

regleroient le pouvoir des Consuls & qui les obligeroit de n prendre sur le Peuple, que l'authorité que le Peuple Romain même leur avoit donnée sur lui, & non pas de faire passer pour des Loix leur licence & leur volonté. Cette Loi aiant été publiée, le Senat commença à craindre que durant l'absence des Consuls il ne fût contraint de subir le joug, & Q. Fabius alors Gouverneur de la Ville fit assembler le Senat où il parla si fortement contre cette proposition & contre celui qui en étoit l'autheur, que, quand les deux Consuls eussent entrepris d'attaquer le Tribun, & de lui contredire sur ce sujet, ils n'eussent pas mêlé dans leur invective plus de terreur & de menaces. Il dit *que le Tribun avoit dressé des embusches à la Republique, & qu'il avoit épié le tems de l'assaillir; Que si l'année precedente les Dieux en colere eussent donné à Rome parmi la peste & la guerre un semblable Tribun, il eust esté impossible de resister à tant de malheurs; Que les deux Consuls étant morts, & la ville abattue sous la pesanteur de ses miseres, il eust sans doute proposé d'ôter de la Repub. la dignité Consulaire, & se fût declaré le chef des Eques & des Volsques pour venir attaquer la ville. Si les Consuls s'étoient gouvernez trop insolemment, & qu'ils eussent exercé des cruautez contre quelqu'un des Citoiens; que ne les appelloit-il en jugement? Que ne les accusoit-il devant les mêmes Juges qui en avoient été offensez? Qu'en procedant d'une autre sorte, ce n'étoit pas la dignité Consulaire qu'il rendoit odieuse, c'étoit seulement la puissance Tribunitienne qu'il rendoit insupportable, & qu'il l'alloit remettre dans ses premieres violences aprés avoir été reconciliée avec le Senat; Que toutefois il ne le prioit point de ne pas poursuivre comme il avoit commené.* Mais dit alors Fabius aux autres Tribuns *Nous vous prions de considerer, que la puissance que vous possedez a été établie pour le secours des particuliers, & non pas pour la ruine du Public, & que vous avez été faits Tribuns de Peuple, & non pas ennemis du Senat. Ce seroit nous rendre miserables, ce seroit nous rendre odieux, que d'envahir la Republique maintenant abandonnée. Vous ne diminuerez pas vôtre authorité, mais la haine qu'on auroit pour vous, en faisant en sorte avec vostre Collegue, qu'il laisse les choses en mesme estat jusqu'à l'arrivée des Consuls. Les Eques mesmes*

les Volsques ne voulurent pas l'année passée, lors que les nsuls furent morts, nous presser dans nos malheurs par une iglante & cruelle guerre. Les Tribuns firent en sorte que :rentillus differa son action. Elle fut donc remise à un tre temps, mais seulement en apparence : car en effet e fut esteinte, & l'on fit aussi-tost revenir les Consuls. ıcretius revint avec un grand butin, mais avec une plus ande gloire qu'il augmenta encore aprés qu'il fut arri-.Car il exposa dans le champ de Mars tout son butin du-ıt l'espace de trois jours afin que chacun eust loisir de connoistre & de prendre ce qu'il y trouveroit de ses :ns; & tout ce qui demeura sans maistre fut mis en ven-. L'honneur du triomphe estoit deu au Consul, du con-ıtement de tout le monde ; neantmoins il fut differé, rce que le Tribun renouvelloit la proposition de sa Loi, que le Conf. n'avoit rien en plus grande recommanda-ɔn que cette affaire. Elle fut agitee durant quelques urs & dans le Senat, & devant le Peuple : mais enfin le ribun ceda à l'authorité du Conf. & ne poursuivit pas ıvantage. Alors on rendit au General & à son armée ut l'honneur qu'ils meritoient. Lucretius triompha des olsques & des Eques, & ses Legions le suivirent. L'on :corda l'Ovation *(C'étoit un petit triomphe où le Chef de ırmée faisoit son entrée à Rome à cheval, & suivi de tout le ·nat)* à l'autre Conf. qui fit son entrée dans la Ville sans ê-e suivi des gens de guerre. L'année d'aprés tous les Tri-ıns ensemble proposerent la Loi de Terentillus, & don-:rent beaucoup de peine à P. Volumnius, & à Ser. Sulpi-us qui étoient alors Consuls. En cette année on vid tout Ciel enflammé, il se fit un grand tremblement de terre. 'n crût même qu'une vache avoit parlé, ce qu on n'avoit as voulu croire l'année precedente. Outre les autres rodiges il plut de la chair ; & l'on dit que tandis qu'elle ɔmboit, un grand nombre d'oiseaux en prirent en volant ıacun leur morceau ; & que, ce qui tomba à terre, y emeura quelques jours sans se corrompre, ni perdre rien e son odeur. Les Duumvirs *(Deux hommes qui avoient la ıarge de ce qui concernoit la Religion.)* Aiant aussi-tôt con-
sulté

sulté les Livres des Sybilles, trouverent qu'on étoit menacé d'un danger par une assemblée d'estrangers; qu'il faloit craindre qu'ils ne se rendissent maîtres des lieux les plus eminens de la Ville; & qu'ils ne fissent ensuite de grandes violences & de grands carnages. Mais sur tout on advertit le Peuple de ne point susciter de seditions. Cependant, les Tribuns disoient hautement, qu'on avoit trouvé cét artifice pour empêcher la publication de la Loi. Et déja l'on se disposoit à de grandes disputes, lors que par une fatalité qui faisoit voir tous les ans les mêmes revolutions, les Herniques apporterent nouvelle, que les Eques & les Volsques faisoient une nouvelle armée, bien que leurs affaire fussent entierement ruïnees; qu'ils mettoient toute leur esperance en ceux d'Antium, qui faisoient ouvertement leurs assemblées à Ecetre; & que c'étoit là où l'on resolvoit la guerre, & qu'on preparoit des forces. Cette nouvelle aiant été apportée au Senat, il fut ordonné qu'on feroit des levées; que les Consuls partageroient entre-eux la conduite de cette guerre; que l'un iroit contre les Volsques, & que l'autre marcheroit contre les Eques. Toutefois les Tribuns ne laissoient pas de crier dans la place. *Que cette guerre des Volsques n'étoit rien autre chose qu'une feinte, & que les Herniques étoient de cette partie; Que maintenant on n'attaquoit pas la liberté Romaine par la force & par le courage; mais qu'on en vouloit triompher par la ruse & par l'artifice. Que, parce qu'il n'y avoit point d'apparence de croire que les Eques & les Volsques, presque ruïnez & destruits peussent recommencer la guerre de leur propre mouvement; on cherchoit de nouveaux ennemis, & que pour cette occasion on vouloit rendre infame & suspecte une colonie voisine de Rome & tousjours fidele. Qu'on declaroit la guerre aux Antiates innocens; mais qu'en effet on la vouloit faire à la Multitude de Rome, & qu'on ne vouloit si promptement la faire sortir de la Ville, accablée sous le faix des armes, que pour l'exterminer plus facilement, & se vanger des Tribuns par le bannissement des Citoyens. Qu'ils ne devoient pas estimer qu'il s'agist d'autre chose en cette entreprise, que de renverser une Loy si favorable au Peuple; Qu'elle estoit entierement ruïnée, si*

durant

ant que les choses sont encore en mesme estat, & qu'ils e-ent encore en leurs maisons avec leurs habits de paix, ils npeschoient de toutes leurs forces qu'on ne les chassast de 'ille, & qu'on ne les jettast dans la servitude. Que, s'ils a-ent du cœur & du courage, ils ne manqueroient pas de se-rs; Que tous les Tribuns étoient en bonne intelligence; au reste il n'y avoit rien à craindre du dehors; & que les :ux avoient donné ordre dés l'année passée qu'on pût def-dre la liberté sans peril & sans hazard. Voila ce que di-:nt les Tribuns; mais d'un autre côté, les Consuls aiant : en leur presence apporter leurs sieges, ne laissoient de travailler à faire enroller des gens de guerre. En me tems les Tribuns y accoururent, entraînant avec : toute l'Assemblée. On én appella quelques-uns pour e enrollez comme à dessein de tenter seulement la cho-& aussi-tôt on vint à la violence. Si le Licteur avoit pris :lqu'un par le commandement du Consul, le Tribun nmandoit en même tems qu'on le mist en liberté : En-on ne connoissoit plus de devoir de part & d'autre, & n'avoit plus d'esperance d'obtenir ce qu'on preten-t que par la violence & par la force. Comme les Tribuns ient tout mis en usage pour s'opposer à la levée, le Se-fit tous ses efforts pour empêcher la publication de la i que l'on proposa, pendant tous les jours que dura ssemblée du Peuple. Le bruit recommença & devint :s grand, lors que les Tribuns commanderent au Peuple se retirer, parce que les Senateurs ne voulurent pas tir de leurs places. On en vid peu paroître de vieux en te occasion, dautant que cette affaire ne pouvoit pas re conduite par le Conseil & par la prudence, & qu'on voit abandonnée au hazard, & à la hardiesse des plus nes. Les Consuls mêmes n'y voulurent point paroi-: la plûpart du tems, de peur d'exposer la majesté de :r Magistrature à l'insolence & aux injures parmy un rand desordre. Il y avoit en ce tems-là un jeune hom-appellé Ceso Quintius, entreprenant & courageux qui étoit d'autant plus hardy, qu'il estoit considerable r la noblesse de sa maison, par sa belle taille, & par les for-

forces de son corps. Il avoit ajoûté à ces dons celestes u
ne grande gloire qu'il avoit acquise dans la guerre,& un
éloquence merveilleuse pour les Assemblées publiques
de sorte qu'il n'y avoit personne dans la Ville qui fût plu
estimé que lui, pour le discours & pour l'action. Ce pe
sonnage s'étant mis au milieu des Senateurs paroissoit pa
dessus les autres ; & comme si l'authorité de toutes le
Dictatures & de tous les Consulats eût residé en sa voi:
& en ses forces, il soustint tout seul l'impetuosité des Tr
buns, & la furie de la Multitude: En effet par son moien &
par sa conduite les Tribuns furent repoussez de la plac
& la populace écartée & mise en fuite. Quiconque l
presentoit devant lui pour lui contredire, ne s'en retou
noit en sa maison que bien battu. Enfin il estoit aisé c
conjecturer que, s'il estoit permis d'agir de la sorte,
ne faloit plus parler de l'establissement de la Loi. Aus
tous les autres Tribuns ayant esté épouvantez, il n'y eu
entre eux que A. Virginius qui eût la hardiesse d'appe
ler Ceson en jugement, comme d'un crime capital. Ma
cette action enflamma plus ce grand courage qu'elle n
l'épouvanta. Il en resista à l'establissement de la Loi ave
d'autant plus d'aigreur & de force ; Il en maltraita da
vantage la Multitude, & poursuivit les Tribuns comm
dans une guerre declarée. Cependant son accusateur at
tend qu'il se precipite de luy-même ; il se contente d
fournir des flammes à la hayne qu'on luy porte, & de ma
tiere aux crimes dont il veut le rendre coupable ; Et ce
pendant il propose la Loy, non pas qu'il eust beaucou
d'esperance de la faire recevoir, mais pour irriter davan
tage l'esprit & la temerité de Ceson. Tout ce que les jeu
nes Senateurs avoient fait ou dit autrefois inconsidere
ment & à la volée, lui fut alors attribué, comme à un e
prit remuant & suspect, neantmoins on ne laissoit pas d
resister à la Loy : mais Virginius de son costé irritoit l
Peuple de tems en tems. *Hé quoy,* (disoit-il) *ne reconnoi*
sez-vous pas que vous ne pouvez avoir Ceson pour Citoyen e
tout ensemble la Loy que vous desirez? Mais pourquoy pa
lay-je de la Loy? C'est à vostre liberté qu'il s'oppose; il su
passe tous les Tarquins en orgueil & en insolence. Attende

c que ce personnage soit Consul ou Dictateur, luy qui n'é-t encore que personne privée, ne laisse pas déja de regner sa force & par son audace. Plusieurs qui se plaigno-t d'avoir esté mal-traitez par Ceson, écouterent fa-ablement le Tribun, & l'exciterent à poursuivre. En-le jour de l'assignation escheut, & l'on remarquoit ai-ıent que la commune opinion estoit qu'il s'agissoit de iberté dans la condamnation de ce personnage. Alors voyant contraint de se deffendre, il commença indi-ement à solliciter chacun en sa faveur; ses parens & ses is qui estoient les premiers de la Ville, le suivoient, T. uintius Capitolinus qui avoit esté trois fois Consul re-sentoit tout ce qu'il avoit fait de grand, & les plus il-tres actions de ses Ancestres; Et neantmoins il asseuroit *ny dans la maison des Quintiens, ny dans la ville de Rome, e s'étoit jamais veu un naturel plus capable d'une vertu faite, & qui promist davantage que Ceson. Qu'il avoit é-on premier soldat, & que souvent en sa presence il s'étoit ps à corps éprouvé contre l'ennemi.* Sp. Furius disoit, *Que on lui ayant esté envoyé par Quintius Capitolinus, étoit u à son secours lors qu'il estoit reduit à l'extremité; & quant à lui il n'estimoit pas qu'il y eust personne qui eust s puissamment travaillé que Ceson au restablissement de Republique.* L. Lucretius qui avoit esté Consul l'année ecedente & qui estoit encore tout brillant de la gloire 'il venoit de remporter, partageoit avec Ceson les ianges qu'on lui donnoit, faisoit souvenir de ses com-s, & representoit les belles actions qu'il avoit faites, ou ns les courses, ou dans les batailes. Il s'efforçoit de rsuader, *Qu'on devoit plûtost retenir pour Citoyen, que de sser aller autre part un jeune homme si accomply, si avan-geusement revestu de tous les biens de la Nature & de la rtune, & qui seroit tousjours necessaire dans tous les lieux il voudroit se retirer. Que l'âge lui ostoit chaque jour ce qui plaisoit en sa personne, l'impetuosité & la hardiesse; Que la udence que l'on desiroit en lui s augmentoit en lui tous les ırs; que, puisque sa vertu paroissoit à mesure que ses def-uts vieillissoient, on souffrist qu'un si grand homme devinst*

mieux

vieux parmi le Peuple Romain. On voyoit aussi entre le deffenseurs de Ceson L. Quintius son pere, surnomm Cincinnatus; & de peur d'augmenter la hayne que l'o portoit à son fils, il ne publioit pas ses loüanges comm les autres; mais en demandant qu'on pardonnast sa faut à sa jeunesse, il prioit qu'on rendist un fils à un pere qu n'avoit jamais offensé personne par ces discours, & pa ses actions. Mais les uns ne le vouloient point écouter ou par honte, ou par crainte; & les autres se plaignan d'avoir esté mal-traitez par son fils, ou en leurs person nes, ou en ceux qui leur appartenoient, découvroient as sez leurs sentimens par une réponse rigoureuse. Ce qui l chargeoit davantage, outre la hayne que la Multitude lu portoit, c'est que M. Volscius Pictor qui avoit été Tribu du Peuple quelques années auparavant deposoit contr lui. *Que quelque tems aprés la peste de Rome il avoit rencon tré dans la Suburre*, (Une ruë dans Rome proche de la quelle demeuroient les filles de joye) *une troupe de gen qui faisoient la debauche; que s'étant querelez ensemble, so frere aisné, qui n'estoit pas encore bien guery d'une maladi avoit receu de Ceson un coup de poing, qui le jetta demy mor contre terre; Qu'en mesme tems il le fit emporter au logis, o il mourut de ce coup; & qu'il n'avoit pas osé poursuivre l chastiment d'une si lasche action, à cause des Consuls des an nées precedentes.* Comme Volscius disoit ces choses à haut voix, il irrita de telle sorte la Multitude; qu'il ne s'en fa lut gueres qu'on ne se jettast sur Ceson, & qu'on ne l tuast sur le champ. Aussi-tost Virginius commanda qu'o se saisist de lui, & qu'il fust mené en prison. Au contraire les Senatenrs resisterent, & opposerent la force à la for ce. T. Quintius crioit *qu'un Citoyen qu'on avoit assign pour un crime capital, & qu'on devoit bien-tost juger, ne de voit pas estre puny avant qu'il eust esté condamné, & qu'o eust ouy ses deffenses.* Le Tribun répond à cela, *Qu'il ne pre tendoit pas le faire punir avant que d'avoir esté condamné mais qu'il le vouloit faire garder jusqu'au jour de son juge ment, afin que le Peuple Romain eust le moyen & la liberté d faire punir un homme qui en avoit tué un autre.* On appella

de

ceia par devant les autres Tribuns qui modererent ce
;ement, & qui firent en cette occasion toute la faveur
: leur charge permettoit de faire. Ils deffendent que
riminel fust mené en prison ; ils ordonnent qu'il se re-
·senteroit, & qu'autrement on promettoit quelque ar-
ıt au Peuple. Là dessus on fut en doute de la somme
on donneroit ; on en remit au Senat la resolution, &
ıdant qu'on en deliberoit le criminel fut retenu. On
olut qu'on donneroit des cautions & que chaque cau-
n s'obligeroit de la somme de trente escus. Au re-
on laissa aux Tribuns à ordonner combien on en
ıneroit;& ils en limiterent le nombre à dix. Ainsi l'ac-
àteur obligea Ceson de se representer & de compa-
stre en jugement ; & ce fut le premier des Romains
donna des cautions au Public. Ceson fut donc remis
liberté, & se retira de la place à cette condition; mais
ıuit suivante il s'en alla de lui-mesme en exil chez les
·scans. Le jour de l'assignation estant venu, on voulut
ccuser sur ce qu'il avoit quitté son pays pour aller lui-
sme en exil: mais Virginius fit assembler le Peuple
ur en juger ; & neantmoins lors qu'on en eut appellé
:s Collegues : ils firent rompre l'assemblée. L'argent
depuis exigé du pere avec tant de rigueur & de cru-
:é,que tous ses biens ayant esté vendus, il fut contraint
ınme un relegué de demeurer quelque tems au delà du
bre dans une miserable cabane.Ce jugement,& la pro-
sition de la Loy mirent beaucoup de troubles dans la
lle : mais au moins durant tout ce tems-là elle ne fut
ınt travaillée par des guerres étrangeres. Cependant,
Tribuns comme victorieux de voir le Senat eston-
du bannissement de Ceson, tenoient la Loy pour é-
›lie. D'ailleurs, les plus anciens du Senat, lassez de
ıt de desordres, sembloient ceder au travail, & aban-
nner la conduite de la Republique. Mais les plus jeu-
s Senateurs, & principalement ceux qui avoient esté a-
s de Ceson,s'irriterent d'autant plus contre le Peuple,
ne perdirent pas courage ; Et ce qui leur profita beau-
up,ils sceurent chacun en particulier moderer leur fu-
ur & leur violence. Aussi-tost qu'on eut recommencé à

proposer la Loi, aprés le bannissement de Ceson, & q
les Tribuns qui les vouloient faire sortir de place, leur e
rent donné occasion d'éclatter, ils éclaterent en effet,
accompagnez de leurs creatures & de leurs partisans,
chargerent de telle sorte les Tribuns, que chacun d'e
n'en remporta dans sa maison ny plus de gloire, ny pl
be blasme que l'autre ; & la Multitude commença à
plaindre; que l'on voioit mille Cesons pour un seul qu'
avoit chassé. Durant tout le tems que les Tribuns ne pa
loient point de la Loi, il n'y avoit rien de plus doux,
plus courtois, & de plus paisible que ces jeunes Ser
teurs. Ils faisoient bon accueil à tout le monde ; ils pa
loient familierement avec les moindres personnes ; ils
invitoient de venir manger chez eux ; ils se trouvoie
dans la place; ils n'empêchoient point les Tribuns de f
re toutes les autres choses ; ils ne les traitoient rudeme
ny en particulier ny en public, si ce n'estoit qu'on reco
mençast à parler de la Loi. Enfin en toutes les autres ch
ses ils se monstroient entierement populaires. Les T
buns n'exercerent pas seulement en paix tout le reste
leur charge : mais ils furent continuez pour l'année si
vante, sans qu'on leur fist de violence, & sans même ava
cer contre eux aucune parole injurieuse. Ainsi en flatta
peu à peu la Multitude, on trouva le moyen de l'adouc
& l'on empescha par cét artifice que durant toute l'ann
on ne fist mention de toute la Loy. Les Consuls suiva
Claudius fils d'Appius, & P. Valerius Publicola trouv
rent la Republique dans un état plus tranquille ; car ce
te nouvelle année n'y apporta point de nouveautez ;
tout le soucy de la Ville estoit de publier, ou de rec
voir la Loy qu'on avoit tant de fois proposée. Pl
les jeunes Senateurs se vouloient insinuer dans
bienveillance du Peuple, plus les Tribuns s'efforç
ient par des accusations & des calomnies de les rend
suspects au Peuple. Ils disoient *qu'on avoit fait une co*
juration; que Ceson estoit dans Rome; qu'on avoit fait desse
de tuer les Tribuns, & de faire un carnage de la Populac
que les plus vieux du Senat avoient donné aux plus jeunes ce

ıfame commiſſion, afin d'oſter de la Republique l'authori- ⁊s Tribuns, & de remette la ville en la meſme forme où eſtoit avant que le Peuple ſe fuſt retiré ſur le Mont-Sacré. ɔendant on craignoit la guerre, qui avoit accoûtumé ıme une choſe ſolemnelle, de ſe renouveller tous les du coſté des Eques & des Volſques.

. Mais il arriva un autre mal qui preſſoit de bien plus s, & dont on ne ſe fuſt jamais douté. Les bannis & les aves au nombre de quatre mille cinq cens, s'empare- : de nuit du Capitole & de la forterefſe, ſous la con- :e d'un nommé Ap. Herdonius Sabin: & y taillerent en :es tous ceux qui ne voulurent pas prendre les armes, ntrer dans cette conjuration. Quelques-uns parmi le ulte & l'épouvante deſcendirent promptement dans .ace; l'allarme ſe répandit de tous coſtez dans la Ville, liſoit que les ennemis y étoient entrez. Cependant les ıſuls craignoient également de faire armer la Multi- ɛ, & de la laiſſer deſarmer. Ile ne ſçavoient d'où ve- : un mal ſi ſubit; s'il venoit du dedans, ou du dehors; :ſtoit entré dans la Ville par la haine, & par la furie du ple, ou par la trahiſon des eſclaves. Ils appaiſoient lquefois le tumulte, & quelquefois penſant l'appaiſer ɛ rendoient encore plus grand: Car comme la Multi- ɛ étoit épouvantée, & dans une étrange conſternation, étoit incapable d'être conduite & d'ecouter les com- ıdemens. Enfin ils permirent de prendre les armes, pas neantmoins à tout le peuple; mais comme on ne noiſſoit pas l'ennemi, on fit armer autant de monde .l étoit neceſſaire contre tout ce qui pouvoit ſurvenir. ɔaſſerent en inquietude le reſte de la nuit, incertains .elles gens ils devoient avoir à faire, auſſi bien que du ıbre des ennemis; & l'on mit des gardes dans la Ville tout où l'on le jugea plus à propos. Enfin le jour dé- vrit & la guerre & le Chef de cette guerre. Ap. Her- ius criant du haut du Capitole, ſollicitoit les Eſclaves prendre la liberté: *Il diſoit qu'il avoit pris la cauſe & raſſé la deffenſe de tous les miſerables, afin de faire ren- dans la Patrie ceux qui en avoient eſté injuſtement chaſ- ſez*

sez, & de descharger les autres du pesant fardeau de la ser vitude. Qu'il eust mieux aymé que cela se fist de la volonté a Peuple Romain; que s'il n'en avoit point d'esperance il susc teroit les Eques & les Volsques, & qu'il tenteroit toutes sort d'extremitez pour venir à bout de cette entreprise. Alors le Senat. & les Consuls commencerent à voir plus de jou dans cette affaire. Mais outre les choses qu'on leur r portoit, ils apprehendoient que cette entreprise ne fu un complot des Veiens & des Sabins; que, tandis qu'il avoit tant d'ennemis dans la Ville, les Sabins & les To cans ne parussent de dessein formé entre-eux, & que l Eques & les Volsques, ces ennemis immortels du Peup Romain ne vinssent tout de mesme, non pas pour pill les frontieres comme auparavant, mais pour se jetter da la Ville, comme déja prise en partie. Ainsi la crainte stoit grande de tous costez, & prenoit naissance de to tes choses, mais sur tout on craignoit les Esclaves. C chacun apprehendoit d'avoir chez soy un ennemy, à q il n'estoit pas seur de se fier, ny de témoigner aussi de défiance; parce que c'estoit un moyen de l'irriter enc re davantage, & de le rendre plus dangereux. D'ailleu il ne sembloit pas qu'il fust possible de les retenir da le devoir, par la douceur & par les bons traitemen On avoit seulement cet avantage parmy tant de mau que personne ne craignoit ny du costé des Tribun ny du costé de la Multitude. Aussi ce mal paroiss moins dangereux en comparaison de l'infortune prese te; Et comme il naissoit ordinairement de la gueris des autres, il sembloit alors qu'il dût estre assoupy p cette épouvante qui procedoit du dehors. Ce fut nean moins cela seulement qui donna plus de pante à la ru ne des affaires qui estoient déja en grand desordre. C les Tribuns se laisserent transporter par une si violen te passion, qu'ils soustenoient témerairement que n'estoit pas une guerre dont on estoit menacé, ma qu'on vouloit seulement par une image de guerre emp cher le Peuple de faire establir la Loy; Que si elle pe estre une fois publiée, & que les amis & les creatures d Senateurs reconnoissent qu'ils ont en vain excité ce tro

ils s'en tourneroient avec moins de bruit qu'ils n'é-
nt venus. En même tems le Peuple aiant été détour-
e prendre les armes, on tint Conseil pour la publi-
on de la Loi. Cependant les Consuls font aussi assem-
le Senat, voiant qu'ils avoient plus à craindre du cô-
es Tribuns, que du côté d'un ennemi qui les avoit
ris de nuit: Et aprés avoir appris qu'en mettoit bas
rmes, & que chacun abandonnoit son poste, Publius
erius se dérobe de la Cour tandis que son Collegue
it le Senat assemblé, & alla trouver les Tribuns: *Que
ez-vous faire*, leur dit-il? *Avez-vous entrepris sous la
luite, & sous les auspices d'Herdonius de ruiner entiere-
t la Republique? Quoi, celui qui n'a pas seulement eu la
e d'ébranler vos Esclaves, à été aßez heureux pour vous
ire, & pour vous corrompre! Quoi, lorsque les enne-
ont sur nostre teste, vous voulez qu'on quitte les armes
voulez faire établir des Loix?* Et de là adressant son
ours au Peuple; *Messieurs*, dit-il, *si vous n'avez point
uci ni de vous-même, au moins rougissez de honte de voir
Dieux esclaves de vos ennemis; Jupiter, Junon, & Mi-
e, les autres Dieux, & les autres Déesses sont mainte-
t assiegez, & des Esclaves ont aujourd'hui vos Dieux do-
iques dans leur camp, & en leur puißance. Pensez-vous
es cela avoir encore quelque forme d'une ville sage & bien
ée? Il y a un grand nombre d'ennemis non seulement entre
murailles, mais encore dans la forteresse, au dessus de la
e & du Palais. Cependant, Messieurs, le Peuple est assem-
dans la place, & le Senat dans le Palais, & comme quand
a rien à faire, ou que l'on a du tems de reste; le Sena-
dit son avis & le peuple donne son suffrage: Ne seroit-
as plus honorable que tout ce qu'il y a de Senateurs & de
ple; Que les Consuls, que les Tribuns, que les hommes
les Dieux armez courussent au secours du Capitole,
qu'ils delivrassent de servitude cette auguste Maison
Jupiter? Toi Romulus Pere des Romains, inspire à
enfans le mesme esprit & le mesme courage par
tu repris autrefois sur les mesmes Sabins la Citadelle
ils avoient gagnée par les forces de l'or. Comman-
luy de prendre le chemin que prit ton armée sous ta*

conduite. Pour moi qui suis Consul des Romains je te suivr le premier, autant qu'il est permis à un homme de suivre traces d'un Dieu. La conclusion de son discours fut, qu'il a loit prendre les armes; Qu'il invitoit le Peuple de s'arme que, si quelqu'un s'y opposoit il n'auroit égard ni à la digni Consulaire, ni à la puissance des Tribuns, ni aux Loix les pl sacrées: Mais qu'en quelque lieu qu'il se trouvast dans le C pitole, ou dans la place, il le tiendroit pour ennemi. Que Tribuns commandent donc qu'on prenne les armes cont Valerius Consul, puis qu'ils ne veulent pas permettre qu' les prenne contre Herdonius. Que pour lui il aura la hardie d entreprendre contre les Tribuns, ce que le premier de sa r ce a bien osé contre les Rois. Il y avoit grande apparen qu'on en viendroit à l'extremité, & que la sedition d Romains serviroit de spectacle aux ennemis. Neanmoi ni la Loi ne fut publiée, ni le Consul ne put aller au Ca tole; la nuit étouffa la dissension qui commençoit, & l Tribuns cederent à la nuit, parce qu'ils craignoient l armes des Consuls: Ainsi les autheurs de la sedition s' tant retirez, les Senateurs allerent de part & d'autre pa ler au Peuple, & lui tinrent des discours accommodez tems present. Ils lui dirent qu'il regardast *à quel danger precipitoit la Republique; Qu'il ne s'agissoit pas en cette o casion d'une dispute entre le Senat & la Multitude; ma qu'on alloit abandonner aux ennemis le Senat, la Multitud la Forteresse, les Temples des Dieux, leurs Autels, & leurs ma sons.* Tandis que ces choses se faisoient dans la Ville po appaiser la sedition, les Consuls allerent aux Portes & s les murailles, de peur que les Sabins & les Veiens ne re muassent & ne fussent cause d'un autre desordre. La nu même les nouvelles vinrent à Tuscule de la prise de l Forteresse & du Capitole, & du trouble où étoit la Vill

3 L. Mamilius qui étoit alors Dictateur à Tuscule, fi en même tems assembler le Senat, où il fit entrer ceu qui avoient apporté cette nouvelle, & persuada vivement *Qu'il ne faloit pas attendre qu'il vinst de Rome des Ambassa deurs pour demander du secours; Que le peril, que la necessi té presente, que les Dieux qu'ils adoroient en commun, & que la foi des traitez demandoient cette assistance; Que le*

Dieu:

ux ne leur pouvoient jamais donner une plus belle occa- de s'obliger par un bienfait une ville si puissante, & si -he d'eux. On trouva bon en même tems d'envoier du ours aux Romains; la jeunesse se fait enroler, & on lui ne des armes. Comme ils parurent devant Rome dés ointe du jour, on les prit d'abord pour des ennemis. creut voir venir les Eques & les Volsques: mais quand :e crainte fut dissipée, on les receut dans la Ville, & e rendirent dans la place, où P. Valerius qui avoit é son compagnon à la garde des Portes, mettoit déja siens en bataille. L'authorité de ce Personnage avoit impression sur les esprits; & d'ailleurs il asseuroit *ussi-tost qu'on auroit recouvré le Capitole, & pacifié la e, on leur feroit voir s'ils le vouloient permettre, la frau- ue cachoient les Tribuns sous la Loi qu'ils proposoient; & , quant à lui se souvenant de ses ancestres, & du surnom ls lui avoient laissé, comme une obligation hereditaire du qu'il devoit avoir d'aimer & de maintenir le Peuple, il npescheroit point ce que le Peuple auroit envie de faire.* suivit donc ce Capitaine, & malgré les cris & les em- chemens des Tribuns le Peuple monte en bataille s le chemin du Capitole. On y joignit la Legion des sculans, & les Alliez & les Citoiens combattirent à i auroit la gloire de reprendre la forteresse. Les Capi- nes de part & d'autre encouragerent leurs soldats; au traire les ennemis commencerent à craindre, & ne ttoient leur asseurance qu'en l'assiette & en la force du u. Ainsi les Romains & les Alliez les vont attaquer, & mme ils s'étoient déja rendus maistres de l'entrée du mple, P. Valerius fut tué en combattant à la teste des ns; P. Volomnius qui avoit été Consul le vid tomber, aiant commandé de couvrir son corps, il s'avance en me tems, & prend la place du Consul. Le soldat qui songeoit qu'à combattre, & que l'ardeur emportoit, reconnôt pas cette perte, & fut plûtost victorieux 'il ne s'apperceut qu'il combattoit sans Capitaine. uantité de bannis furent taillez en pieces dans le Tem- . Quantité furent pris, Herdonius ut tué, & par ce ien on recouvra le Capitole. Quant aux prisonniers,

ils furent tous punis chacun selon sa condition, comme
bres ou comme des esclaves. On fit de grands remerc
mens à ceux de Tuscule, & le Capitole fut purgé & co
sacré de nouveau. On dit que la Multitude contribua
son argent, & en alla jetter dans la maison du Cons. po
lui faire de plus magnifiques funerailles. La paix aiant
té établie, les Tribuns pressent le Senat de satisfaire à
parole de Valerius, & sollicitent Claudius de delivrer l
manes de son Collegue du blâme de quelque artifice,
de permettre que l'on traitast de la Loi. Le Cons. ne vo
lut point leur satisfaire, ni permettre que l'on traitât
la Loi, qu'on ne lui eust donné un compagnon en la pla
du mort. Cette dispute continua jusqu'à l'Assemblée, c
fut faite pour la substitution d'un Consul. Enfin au m
de Decembre L. Quintius Cincinnatus pere de Ceson f
créé par le consentement de tout le Senat, pour entrer
charge dés l'heure même. Mais le Peuple s'épouvanta
cette élection, qui lui donnoit un Consul en colere co
tre lui; un Consul puissant par la faveur du Senat, par
propre vertu, par trois enfans qu'il avoit dont pas un
cedoit à Ceson en grandeur de courage, & qui le surp
soient tous par la prudence, & par la moderation qu
faloit apporter aux choses quand il en est besoin. Il ne f
pas si-tôt entré en charge, que par des harangues con
nuelles il ne se monstra pas moins ardent à repriman
le Senat, qu'à reprimer la Multitude. Il disoit *que par*
negligence & par la lascheté de cet ordre, les Tribuns d
venus perpetuels regnoient dans Rome par leur parole & p
leurs crimes; non pas comme dans la Republique du Peu
Romain, mais comme dans une maison licentieuse & déba
chée. Que la vertu, que la constance, & tous les autres avant
ges qui sont la gloire de la jeunesse ou dans la guerre, ou da
la paix, avoient été chassées de la Ville avec Ceson son fils. Q
les grands parleurs, & que les seditieux, ces funestes authe
de discordes aiant été faits Tribuns par des pratiques infan
pour la deuxiéme ou pour la troisiéme fois vivoient dans R
me, comme les Rois avec toute sorte de licence. Si Aulus Vi
ginius (dit-il) *n'a pas été dans le Capitole, en a-t-il merité*
moi

indre chastiment que Herdonius? Certes celui qui voudra a considerer la chose, le condamnera sans doute à de plus oureuses peines. Au moins Herdonius en se declarant vôtre nemi vous a comme avertis de prendre les armes, & de vous fendre; Et Virginius en vous faisant accroire qu'il n'y a t point de guerre à craindre, vous a ôté les armes des mains, vous a exposez tout nûs à la fureur de vos bannis & de vos laves. Cependant, sauf le respect de Claudius, & de P. Vale- s que la mort nous a enlevez, vous avez attaqué le Capitole ant que de chasser de la place ces autres ennemis. Certes je gis de honte devant les Dieux & devant les hommes; que ennemis étant déja dans le Capitole, & un Capitaine de nnis & d'esclaves aiant déja profané toutes choses dans te maison de Jupiter, on eût pris les armes à Tusculé avant e de les prendre dans Rome. On a été en doute si L. Mami- s General des Tusculans, ou si les Consuls P. Valerius & udius entreprendroient de delivrer le Capitole. Et nous qui voulusmes pas autrefois permettre aux Latins de prendre armes pour eux, lors qu'ils avoient l'ennemi sur leurs frôn- res, nous étions perdus & entierement ruinez, si ces mêmes atins n'eussent pris pour nous les armes de leur propre mou- ment. Est-ce donc, Tribuns, est ce donc donner du secours au euple, que de l'exposer sans armes à ses ennemis, afin d'en ire un plus grand carnage? Quoi, si quelques-uns de la plus sse Populace, de qui comme d'une piece détachée du reste du euple, vous aurez fait vôtre Republ. particuliere, si quelques- ns (dis-je) de la plus basse Multitude vous venoit avertir que ur maison fust affligée par les gens de guerre animez à leur uine; ne penseriez-vous pas qu'il les faudroit aller secourir? Et lors que vous avez veu Jupiter environné de toutes parts ar les armes des bannis & des esclaves, vous ne l'avez pas ugé digne de l'assistance des hommes? Aprés cela les Tri- uns, à qui les Dieux mêmes ne sont ni sacrez, ni venerables, oudront qu'on les estime sacrez? Et tout chargez de crimes & de sacrileges comme vous étes, vous vous vantez encore que ette année ne se passera pas que vostre Loi ne soit publiée? Mais si vous en venez à bout, croiez que la Rep. aura été bien lus malheureuse le jour que je fus crée Consul, qu'en cette fu-

 neste

neste journée qu'elle perdit Valerius. Peuple de Rome, (dit-i *sçachez qu'avant toutes choses, nous avons dessein mon Col gue & moi, de mener des troupes contre les Eques & cont les Volsq. Car je ne sçai par quelle destinée les Dieux nous so plus favorables durant la guerre, que durant la paix. Au r ste, il vaut mieux connoistre par les choses passées, que d' prouver par les effets, à quel extreme peril ces Peuples vo auroient precipitez, s'ils eussent sceu que des esclaves s'ét ient rendus maistres du Capitole.* Ce discours du Consul f impression sur le Peuple; le Senat en relevoit ses esp rances; & crût que la Republique étoit retablie. L'aut Consul plus hardi pour executer ce que proposoit so Collegue, que pour le proposer lui-même, avoit facil ment souffert qu'il fist le premier l'ouverture d'une er treprise si importante, & se reservoit à faire de sa part tou ce qui concernoit la fonction de sa charge. Cependant, le Tribuns qui se mocquoient de tout cela, comme d'un chose ridicule, ne laisserent pas de poursuivre leur entre prise, & demandoient *par quel moien les Consuls mettroien une armée en campagne, veu qu'il n'y avoit personne qui vou lust leur permettre de faire des levés? Nous n'avons que fair* (dit Quintius) *de faire des levées, c'est assez que nous sça chions que, quand Valerius eut permis au Peuple de prendr les armes pour recouvrer le Capitole, chacun fit serment d s'assembler au commandement du Consul, & de ne se poin retirer par ses ordres. C'est pourquoi nous vous commandon à tant que vous estes qui avez presté le serment, de vous trou ver demain en armes au Lac de Regille.* Alors les Tribun voulurent agir au contraire, & décharger le Peuple de son serment. Ils disoient pour leurs raisons, que, quand or avoit presté le serment, Quintius n'étoit encore que personne privée. Mais ce mépris des Dieux & de la Foi, qui deshonore nôtre siecle, n'étoit pas encore en usage en ce tems-là; ni chacun en interpretant son serment à sa fantaisie, ne se faisoit pas des loix à son avantage: mais il soûmettoit son esprit à celles qui étoient déja faites, & s'y disposoit facilement. Les Tribuns voiant donc qu'il n'y avoit point d'apparence que leurs desseins pussent réüssir, parlerent eux-mêmes d'envoier une armée. Ils s'y re-

urent d'autant plus aiſément, que le bruit couroit 'on avoit donné ordre aux Augures de ſe trouver auſſi Lac de Regille, & de conſacrer le lieu, afin qu'on puſt iter avec le Peuple ſuivant les Auſpices, & que tout ce i auroit été fait dans Rome par la violence des Tribuns, t caſſé & aboli par une aſſemblée où tout le monde vouoit ce que voudroient les Conſuls. En effet, il ne faloit s apprehender qu'on en appellaſt aux Tribuns, parce e la liberté d'appeller devant eux ne s'étendoit pas us loin hors de la Ville que de mille pas. De ſorte que ſi Tribuns s'y fuſſent trouvez, ils euſſent été eux-mêes contraints de ſe ſoûmettre à l'authorité du Conſul. ette conſideration leur donnoit de l'épouvante ; mais ır plus forte apprehenſion procedoit de ce que Quinıs diſoit ſans ceſſe, *Qu'il ne feroit point d'aſſemblée pour ire de nouveaux Conſuls; que la Ville étoit ſi malade qu'on pouvoit plus la ſoulager par les remedes ordinaires; que la epublique avoit beſoin d'un Dictateur, afin que celui qui udroit encore broüiller, reconnût à ſon malheur qu'on n'apllott point des arreſts du Dictateur*. Alors le Senat ſe tenoit ıns le Capitole, & les Tribuns y allerent avec la Populace troublée, qui imploroit avec de grands cris l'aſſiſance des Conſuls, & tantôt celle des Senateurs. Mais il e lui fut pas poſſible de faire changer à Quintius de ſolution, que les Tribuns n'euſſent promis de demeurer ans l'obeïſſance du Senat. Auſſi-tôt que le Conſ. propoſa u Senat les demandes des Tribuns & de la Populace, il ut ordonné que durant cette année les Tribuns ne parleoient d'aucune Loi, & que les Conſ. ne mettroient point l'armée en campagne. Au reſte le Senat eſtima que c'éoit agir contre le bien de la Republ., que les mêmes perſonnes fuſſent continuées dans les mêmes Magiſtratures, & que les mêmes fuſſent faits Tribuns deux fois de ſuite. Les Conſuls en demeurerent d'accord avec le Senat; toutefois les Tribuns furent continuez dans leurs charges malgré les empeſchemens des Conſuls; & afin qu'il ne ſemblaſt pas que le Péuple l'eût emporté par deſſus le Senat, il voulut auſſi continuër Quintius dans la charge de

Consul. Durant toute l'année ce personnage n'avoit poi[nt] parlé au Senat avec plus d'ardeur & de vehemence qu'[il] fit en cette occasion. *Je ne m'étonne pas* (dit-il) *que vo[us] aiez si peu de pouvoir sur la Multitude, c'est vous même q[ui] ravallez vôtre authorité; En effet, Messieurs, si le Peuple violé un arrest du Senat par la continuation de ses Magistrat[s] vous l'avez aussi violé vous-même, de peur que vous ne sem[blassiez] blassiez ceder à l'audace & à la temerité du Peuple, comme c'étoit être le plus puissant dans un Estat, que de monstrer pl[us] de legereté, & de prendre plus de licence. Certes c'est un pl[us] grand témoignage d'imprudence & de legereté, de casser se[s] propres arrests, que les ordonnances des autres. Imitez, Mes[sieurs], l'indiscretion d'un Peuple aveugle; & bien que les au[tres] se doivent regler sur vos actions, faites plûtôt des fautes e[n] suivant l'exemple d'autrui que de monstrer aux autres à bie[n] faire par la force de vostre exemple. Pour moi qui ne veu[x] point imiter les Tribuns, je ne consentirai jamais d'estre un[e] seconde fois éleu Consul, contre un arrest du Senat. Quant [à] vous, Claudius, je vous exhorte d'empescher que le Peupl[e] Romain ne se donne cette licence; Et d'ailleurs je vous conju[re] d'avoir cette opinion de moi, que je croirai en cette occasion, non pas que vous m'aurez empêché de recevoir le Consu[lat]; mais que vous m'aurez augmenté l'honneur & la gloire d[e] l'avoir voulu refuser, & que vous m'avez aussi déchargé d[e] la haine qu'attireroit sur moi la continuation de cet honneur.* Cette remonstrance de Quintius produisit cet effet dans le Senat, qu'il fut aussi-tôt ordonné d'un commun consentement, que personne ne donneroit sa voix à Quintius pour estre Consul; & que, si quelqu'un le nommoit, on n'auroit point d'égard à son suffrage. On créa donc Consul pour la troisieme fois Q. Fabius Vibulanus, & avec lui L. Cornelius Maluginensis.

4, On fit en cette année le cense ou le denombrement du Peuple; mais on ne voulut point parler du lustre, à cause de la prise du Capitole, & que le Consul avoit été tué. Dés le commencement de l'année, sous le Consulat de Q. Fabius, & de L. Cornelius, il y eut du trouble dans les affaires. Les Tribuns taschoient d'émouvoir le Peuple; & les Latins & les Herniques apporterent nouvelle qu'on

oit menacé d'une grande guerre du côté des Eques & Volsques ; que mesme les Legions des Volsques étot déja à Antium, & qu'il y avoit à craindre que cette lonie ne se revoltast. Cependant, à peine peut-on obir des Tribuns, de permettre qu'on allast au devant de te guerre. Enfin les Consuls prirent chacun leur détement. Il fut arresté que Fabius meneroit des trou à Antium, & que Cornelius demeureroit pour la garde la Ville, afin d'empêcher qu'une partie des ennes, comme c'estoit la coustume des Eques, ne vinst faire degast dans les terres d'alentour de Rome. On manda x Latins & aux Herniques de donner quelques gens guerre suivant le traité ; de sorte que les Alliez comsoient les deux tiers de l'armée, & le reste estoit de Roins. Les Alliez s'estant donc assemblez au jour qui ait esté donné, le Consul alla camper hors de la Porte pene ; & aprés avoir fait la reveuë de l'armée, il mara avec ses troupes du costé d'Antium, & s'alla loger ez proche d'une Ville, & du camp des ennemis. Mais mme les Volsques, qui n'osoient pas donner bataille, rce que l'armée des Eques ne les avoit pas encore joints mettoient en estat de se deffendre, si on venoit les attaer dans leur camp, le lendemain Fabius rangea en baille alentour de leurs retranchemens, non pas toutes s troupes en un corps meslé de Citoyens & d'Alliez, ais en trois corps separez. Il estoit au milieu des deux ec les Legions Romaines, & avoit commandé qu'au gnal qu'il donneroit, les Alliez attaqueroient tous emble, & qu'ils se retireroient de mesme s'il faisoit soner la retraire. Il avoit mis la Cavalerie de chaque Peule aux ailes de chaque corps, & par ce moyen ayant enveloppé les ennemis, ils les attaqua par trois endroits. De sorte que comme il les pressoit de tous costez, & u'ils ne peurent soustenir son effort, ils les chassa bientôt de leurs retranchemens ; & de là ayant forcé toutes les deffenses, il mit en fuite la Multitude épouvantée, qui s'étoit retirée en l'un des quartiers du camp. En même tems es gens de cheval, qui n'aiant pû aisément passer par des-

sus le retranchement, avoient esté jusques-là seulemen spectateurs du combat, poursuivirent les fuyars dans campagne, & par le carnage qu'ils en firent ils eurent leur part de la victoire. Le massacre fut grand & de dans & dehors le camp ; mais le butin fut encore plu grand, parce que l'ennemi ne pût qu'à peine emporter ses armes. Enfin l'armée eust esté entierement defaite, si les forests n'eussent mis les fuyars à couvert. Tandis que ces choses se font du costé d'Antium, les Equ qui avoient envoyé devant l'elite & la fleur de leur jeunesse, surprennent de nuit la forteresse de Tusculé, campent prés des murailles de cette Ville avec le reste c leur armée, afin d'amuser les ennemis, & de les obliger de diviser leurs troupes. Cette nouvelle fut bien tost apportée à Rome, & de Rome au camp d'Antium. Elle fit la même impression sur l'esprit des Romains, qu si on leur eust rapporté que le Capitole eust esté pris parce qu'on avoit encore la memoire toute recente d plaisir qu'on avoit receu des Tusculans, & que la ressemblance du peril sembloit redemander le secours qu'i avoient presté aux Romains. Fabius sans songer à d'autres choses fait aussi-tôt apporter dans Antium tout l butin qu'il avoit fait sur les Volsques, & y aiant laissé un petite garnison, il mena en diligence son armée à Tuscule ; & ne permit à ses gens de ne rien porter autre chos que leurs armes, & le peu de nourriture que l'on trouv toute preste. Mais ensuite Cornelius l'autre Consu leur envoya des vivres de Rome. La guerre dura quelques mois du costé de Tusculé. Cependant, le Consul assiega le camp des ennemis avec une partie de son armée aiant donné l'autre aux Tusculans pour reprendre la Forteresse. Mais on n'en peut venir à bout par la force ; & i n'y eut que la faim qui en fit sortir les ennemis. Quan ils en furent venus à cette extremité, & qu'ils eurent est obligez de se rendre ; les Tusculans les firent passer sou le joug, (*C'étoient deux javelines fichées dans terre, & un autre pardessus qui alloit en travers de l'une à l'autre*) apré leur avoir osté leurs armes, & les avoir dépoüillez. Mai com-

nme ils se retiroient chez eux par une honteuse fuite, Consul de Rome les aiant attrapez prés d'Algide les la en pieces, & pas un ne se sauva du fil de l'espée. A-s cette victoire il alla camper en un lieu qu'on appelle lumen ; & l'autre Consul aiant repoussé l'ennemi, & it ensemble le danger, des murailles de Rome, sortit si de la Ville avec une puissante armée. Ainsi les deux nsuls se jetterent sur les frontieres des ennemis, l'un costé des Volsques, & l'autre du costé des Eques, & nt chez ces deux Peuples un degast épouvantable. Je uve dans la plûpart des Auteurs qu'en cette même an-e les Antiates se revolterent : mais je ne voudrois pas surer ni que L. Cornelius conduisit cette guerre, ni 'il prit la ville d'Antium; parce qu'il n'en est fait aucu-mention dans les plus anciens Escrivains. Aprés qu'on t mis fin à cette guerre, celle que la puissance des Tri-ns renouvella dans la Ville, donna l'épouvante au Se-t. Ils disoient que, si l'on tenoit une armée hors de la lle, ce n'estoit qu'un artifice pour empescher la publi-tion de la Loi ; Que neantmoins ils ne laisseroient pas poursuivre & d'achever leur entreprise: Mais P. Lucre-is alors Gouverneur de la Ville, fit en sorte que cette af-re fut differée jusqu'au retour des Consuls. Il arriva en-re une nouvelle occasion d'un nouveau desordre. C'est ie Cornelius & Q. Servilius Questeurs avoient fait ap-ller en jugement M. Volscius, parce qu'il avoit rendu ux témoignage contre Ceson. En effet il y avoit beau-up d'indices, que, depuis que le frere de Volscius fut mbé malade, non seulement on ne l'avoit point veu ns la Ville, mais qu'il n'estoit point sorti de la chambre, qu'il estoit mort aprés une langueur de beaucoup de ois. D'ailleurs, il estoit manifeste qu'on n'avoit point eu Ceson dans Rome au temps qu'on disoit qu'il avoit ommis ce crime; & ceux qui avoient été à la guerre avec ii, asseuroient qu'il estoit tousjours demeuré dans le amp sans faire aucunes courses, ni aucuns voiages. Il y n avoit même plusieurs qui se vouloient charger de cette ffaire contre Volscius, & qui demandoient des Juges

pour ce sujet. Mais comme il n'osa paroître en jugement toutes ces choses ensemble furent cause qu'on ne dout non plus de condamner Volscius, qu'on avoit fait aupa ravant Ceson sur le témoignage de Volscius. Mais le Tribuns retarderent sa condamnation, & dirent qu'ils n souffriroient point que les Questeurs fissent assembler l Peuple pour juger le coupable, qu'auparavant il ne fû assemblé pour la Loi qu'ils proposoient ; & par ce moie l'une & l'autre affaire fut differée jusqu'à l'arrivée de Consuls. Ils entrerent en triomphe dans la Ville ave leur armée victorieuse ; & parce qu'il se passa quelqu tems sans faire mention de la Loi, on s'imagina que le Tribuns avoient pris l'épouvante : Mais comme on étoi déja à la fin de l'année, les Tribuns qui aspiroient à u quatriéme Tribunat ; avoient converti la passion qu'il avoient pour l'établissement de la Loi, à faire des bri gues, & à se gagner des partisans pour la premiere Af semblée. Et bien que les Consuls ne fissent pas de moin dres efforts contre la continuation de ces Tribuns, qu s'il eust été question d'établir la Loi touchant la diminu tion de leur authorité ; toutefois les Tribuns remporte rent par dessus eux la victoire de cette dispute. En cett année on accorda la paix aux Eques qui la demanderent on acheva le denombrement du Peuple, qu'on avoi commencé l'année precedente: & ce fut le dixiéme lustr qui fut fait depuis la fondation de la Ville. On trouv dans ce denombrement cent trente-deux mille quatr cens dix-neuf Citoiens chefs de famille. Les Consuls ac quirent beaucoup de gloire en cette année à la guerre, & dans la Ville ; parce qu'ils établirent la paix au dehors & qu'ils firent en sorte que, s'ils ne mirent pas au de dans toute l'union & la bonne intelligence qu'on y auroi souhaitée ; au moins la Ville fut plus tranquille & moins inquietée qu'auparavant. En suite L. Minutius, & C Nautius furent faits Consuls & eurent sur les bras les restes des deux disputes de l'année precedente. Ils empeschoient la Loi par les mêmes moiens que les Tribuns empeschoient le jugement de Volscius : mais les Questeurs

eurs nouveaux avoient plus de force & d'autorité que
:s precedens ; car Capitolinus qui avoit esté trois fois
'onsul étoit alors Questeur avec M. Valerius, fils de Va-
rius, petit fils de Volesius. Capitolinus voyant que Ce-
on le plus considerable de la jeunesse Romaine, ne pou-
oit être restabli ny dans la maison des Quintiens ny dans
Republique, faisoit une juste guerre contre ce faux té-
ioin, qui avoit osté à un innocent la liberté de se deffen-
re. Et comme Virginius poursuivoit la publication de la
.oy pardessus tous les autres Tribuns, on donna deux
ioix aux Consuls pour l'examiner, afin de faire voir au
euple la fraude & l'artifice qu'elle cachoit, & de lui per-
iettre aprés cela de donner son suffrage.

5. Durant cét intervale de tems on demeura en paix
ans la Ville, mais les Eques en troublerent bien-tost le
:pos. Car ils rompirent le traité qu'ils avoient fait avec
's Romains l'année de devant, & mirent toute l'autho-
té & la puissance entre les mains de Gracchus Cluilius,
: plus considerable qui fut alors parmi eux. Sous la con-
uite de ce Capitaine, ils se jetterent premierement dans
's terres de Lavinium ; de là ils pillerent le territoire
e Tuscule, & chargez de leur butin ils allerent camper
n Algide. Aussi-tost on leur deputa de Rome Q. Fa-
ius, P. Volumnius, & A. Posthumius, pour se plaindre
e cét outrage, & demander suivant leur traité les choses
u'ils avoient prises. Le General des Eques leur dit qu'ils
xposassent les ordres qu'ils avoient du Senat de Rome à
n chêne qui étoit proche, tandis qu'il expedieroit d'au-
res affaires. C'estoit un grand chesne dont les branches
'estendoient audessus de sa tente & qui couvroit de son
mbre le Tribunal. Alors un des Deputez en se retirant :
)ue ce Chesne sacré, dit-il, *& tout ce qu'il y a de Dieux,
ichent que vous avez rompu le traité de paix ; Qu'ils enten-
'ent maintenant nôtre plainte, pour favoriser bien-tost nos
rmes, lors que nous poursuivrons la vangeance des Dieux &
'es hommes, dont vous avez lâchement violé les droits.*
Aussi-tost que les Deputez furent de retour à Rome, il
ut ordonné par le Senat qu'un des Consuls meneroit
une

une armée en Algide, (*Aujourd'huy Rocque del Papa & Selva del Aglia*) contre Gracchus, & que l'autre iroit faire le degast sur les frontieres des Eques. Les Tribuns selon leur coustume voulurent empêcher les levées, & peut-estre qu'ils en fussent venus à bout, sans une allarme nouvelle qui se repandit en mesme temps dans la Ville. Car de grandes troupes de Sabins vinrent faire des pillages presque jusques aux portes de Rome. Ils mirent à feu & à sang tout ce qui estoit dans la campagne; la Ville en fut épouvantée de telle sorte, que le Peuple prit librement les armes, & malgré les empeschemens des Tribuns on leva deux grandes armées. Nautius en conduisit une contre les Sabins, alla camper prés d'Erete; & par quelques entreprises, & quelques legeres courses qu'il faisoit ordinairement de nuit, il mit une si grande desolation dans le pays des Sabins, qu'en comparaison de tant de maux il sembloit qu'on n'eust pas seulement touché sur la frontiere des Romains. Quant à Minutius, il n'eut dans sa conduite ni la mesme fortune, ni le mesme courage. Car s'estant campé assez proche de l'ennemi: il se tenoit enfermé dans son camp, bien qu'il n'eust fait aucune perte de consequence. Lors que les ennemis en eurent eu connoissance, leur hardiesse, comme il arrive ordinairement s'augmenta par la crainte des autres. Ils attaquerent de nuit le camp de Minutius, aprés avoir éprouvé qu'ils ne pouvoient rien faire à force ouverte, & le lendemain ils l'assiegerent; mais avant qu'il fust enfermé de toutes parts cinq Cavaliers en sortirent au travers des sentinelles des ennemis, & porterent nouvelle à Rome que le Consul & son armée étoient assiegez.

6. Il ne pouvoit rien arriver ni de moins attendu, ni de plus inesperé; & l'épouvante fut aussi grande que si l'en eust assiegé non pas l'armée, mais la Ville. On fait aussi-tost revenir Nautius, & parce qu'il ne sembloit pas qu'on peust assez esperer en lui, on trouva bon de créer un Dictateur, qui pust retablir les choses que l'on croyoit desesperées. Et L. Quintius Cincinnatus fut nommé à cette charge, du consentement de tout le monde

Il est ici necessaire que ceux-là prestent l'oreille, qui méprisent toutes choses en comparaison des richesses ; & qui n'estiment pas que la vertu puisse s'eslever, ni qu'on puisse arriver aux grands honneurs, si les grands biens n'en ouvrent le chemin. L. Quintius, toute l'esperance du Peuple Romain, estoit alors au de-là du Tibre, prés de l'endroit où est le port, & cultivoit environ quatre arpens de terre, qu'on appelle aujourd'hui les Prés Quintiens. Il fut trouvé en ce lieu par les Deputez de Rome, où lui-même faisoit un fossé, & aiant le pied sur la beche, ou en conduisant la charruë. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'il fut trouvé en faisant la besogne d'un villageois. Aprés s'estre salüez les uns les autres ; enfin les Deputez lui aiant souhaité que ce qu'ils pretendoient de lui fust pour son bien, & pour le bien de la Republique, le prierent de prendre sa robe pour entendre l'ordre du Senat. Il s'estonna de ce discours, leur demanda l'estat des affaires, & en mesme temps il commande à Racilie sa femme d'aller querir sa robe dans sa cabane. Quand il l'eut revestuë, & qu'il se fut nettoyé de la poudre, & de la sueur de son travail, il se presente devant les Deputez, qui le saluerent Dictateur ; & lui aiant appris l'épouvante & le danger où estoit l'armée, ils le font revenir à la Ville. On lui prepara un bateau au nom du Public, où aiant passé la rivieres, se trois enfans vinrent au devant de lui, & aprés eux ses parens, & ses amis & la plus grande partie du Senat, qui le reconduisirent en sa maison, les Licteurs marchant devant lui. La multitude accourut de toutes parts pour le voir entrer dans la ville, mais ce ne fut pas avec toute la joie que l'on se pourroit imaginer ; car le Peuple n'estoit pas content qu'on donnast tant d'authorité à Quintius, & estimoit que cette authorité le rendroit encore plus violent. On ne fit rien autre chose durant cette nuit que de veiller dans la Ville. Le lendemain le Dictateur s'estant rendu dans la place avant le jour, nomma pour General de la Cavalerie L. Tarquinius, noble veritablement, & de la race des Patriciens ; mais qui à cause de sa pauvreté n'avoit jamais servi que d'hom-

d'homme de pied dans les armées, bien qu'il fût en re
putation d'estre le plus brave & le plus sçuvant à la guer
re de toute la jeunesse Romaine. Il parut donc dans l'A
semblée & sur la Tribune, avec le Ceneral de la Caval
rie. Il ordonne cessation de toutes choses ; il command
qu'on ferme toutes les boutiques par toute la ville ; qu
tout le monde abandonne ses affaires particulieres,
que tous ceux qui estoient en âge d'aller à la guerre, n
manquassent pas de se trouver en armes dans le Cham
de Mars avant le coucher du Soleil, chacun avec dou
pieus & autant de vivres qu'il en faudroit pour cinq jour
Il enjoignit à ceux à qui l'âge ne permettoit plus
prendre les armes, de faire cuire les viandes du sold
leur plus proche voisin, tandis qu'il prepareroit ses a
mes, & qu'il chercheroit des pieus. En même tems la je
nesse courut en chercher de tous costez : On en prit sa
que personne s'y opposât, où l'on trouva plus de comm
dité; & enfin tout le monde obeït librement à ce comma
dement du Dictateur. Ainsi le Dictateur fit sortir ses L
gions, & le General de la Cavalerie ses gens de chev
qu'ils conduisirent d'une façon non moins commo
pour marcher que pour donner bataille, si cela estoit n
cessaire. L'un & l'autre fit aux siens des exhortations,
lon le tems & l'occasion presente ; *Qu'ils se hastassent*
marcher, qu'il estoit besoin de diligence pour arriver de n
où estoient les ennemis ; Que le Consul & l'armée Romaine
toient estroitement assiegez il y avoit déja trois jours ; Qu'
n'estoit pas asseuré des effets qu'une nuit ou un jour pouv
produire ; Qu'il ne faloit quelquefois qu'un instant po
apporter du changement aux plus grandes choses : Mais
soldats qui vouloient plaire à leurs Chefs, crioient eux-m
mes à leurs Enseignes qu'ils se hastassent. Ils arriveren
minuit en Algide, & firent alte quand ils eurent
connu qu'ils estoient prés de l'ennemy. Alors le D
ctateur luy-mesme alla reconnoistre leur camp auta
que la nuit le pouvoit permettre, & commanda aux M
stres de Camp de faire mettre en un endroit tout le b
gage, & que les soldats avec leurs armes & laurs pie
reprissent chacun son rang & son ordre. Cela fut fait
mes

esme tems ; & suivant le mesme ordre qu'il avoit tenu
ı marchant, il répandit tous ses gens alentour des re-
anchemens de l'ennemy, & leur enjoignit de jetter
us ensemble de grands cris au signal qu'il donneroit ;
ı'ensuite chacun creusast à terre devant soy, & plantast
s pieus sur la tranchée qu'il auroit faite. Ayant dit ses
·lontez, le signal suivit son ordre ; les soldats execute-
nt ce qu'il leur avoit commandé ; leurs cris passerent
squ'aux ennemis,& de leur camp jusqu'à celui duCon-
l. Les uns en eurent de l'épouvante, les autres de la
ye ; & les Romains qui connurent bien qu'ils venoient
leurs Citoyens & qu'il leur estoit arrivé du secours,
mmencerent aussi de leur costé à épouvanter les enne-
s. Le Consul disoit qu'il ne faloit point differer ; que
cry ne marquoit pas seulement que lesRomains étoient
·ivez, mais encore qu'ils en estoient aux mains, &
'il ne faloit point douter que le camp des ennemis ne
st déja attaqué par dehors. C'est pourquoi il comman-
aux siens de prendre les armes & de le suivre. Ainsi
n combattit de nuit, & les Legions du Dictateur firent
ez connoistre par leur bruit qu'elles entreprenoient
elque chose. Les Eques se disposoient déja d'empé-
er qu'on ne les enfermast, lors que l'ennemi qu'ils té-
ient assiegé les vint assaillir eux-mêmes. De sorte que,
ignant qu'il ne passast jusqu'au milieu de leur camp,ils
itterent ceux qui travailloient à les enfermer, & leur
ssant par ce moyen tout le reste de la nuit pour achever
ırs travaux, ils se tournerent contre ceux qui les atta-
oient,& combattirent jusqu'au jour contre le Consul.
iis quand le jour fut venu ils reconnurent que leDicta-
ır les avoit enfermez,& qu'à peine ils se pouvoient dé-
ıdre contre l'une des deux armées. Alors l'armée de
uintius, qui n'eut pas si-tost achevé son travail qu'elle
orit ler armes, attaqua le retranchement des ennemis,
commença un nouveau combat,sans que l'autre dimi-
ıst rien de sa urie.Les ennemis se voyant reduits entre
ıx extremitez si dangereuses,en vinrent du combat aux
eres; Ils prient d'un costé le Dictateur,& de l'autre le
Con-

Consul de ne pas chercher la victoire dans le sang & da
le carnage, & de permettre qu'ils se retirent nûs & des
mez. Le Consul les renvoya au Dictateur, qui ajoûta l
gnominie à leur infortune. Car il voulut qu'on amer
devant lui Gracchus Cluilius leur Genéral, & les prin
paux d'entre eux enchaînez, & qu'on rendist la ville
Corbion; Et dit au reste qu'il n'avoit que faire du sang c
Eques, & qu'il leur permettoit de se retirer; mais q
pour leur faire avoüer que leur nation avoit esté vainc
par les Romains; il vouloit qu'ils passassent sous le jo
Le joug se fait avec trois javelines, dont il y en a deux c
sont fichées en terre, & la troisiéme est attachée par des
& va de l'une à l'autre en travers. Le Dictateur fit dc
passer les Eques sous ce joug, & se rendit Maistre de l
camp qu'il trouva rempli de toutes choses; car il ne le
avoit pas permis de rien emporter, & en donna le pilla
seulement à son armée. Mais il fit au Consul & à ses tr
pes de grandes reprimandes. *Soldats*, leur dit-il, *v
n'aurez point de part au butin qu'on a fait sur un enne
dont vous avez pensé estre le butin; & vous L. Minutius, v
ne commanderez à ces Legions qu'en qualité de Lieutena
jusqu'à ce que vous commenciez à monstrer un courage di
du Consulat*. Ainsi Minutius se dépoüilla de sa charge
demeura dans l'armée par le commandement qui luy
fut fait. Car en ce tems-là on obéïssoit si librement
Capitaines qui avoient la meilleure conduite, que ce
armée considerant plûtost le bienfait que l'ignomin
decerna au Dictateur une couronne d'or du poids d'
livre, & le salüe à son depart, comme son deffenseu
le protecteur de sa fortune. Cependant, Q. Fabius G
verneur de la Ville fit assembler le Senat, où il fut
donné, que Quintius entreroit en triomphe dans la V
avec son armée qu'il ramenoit, & dans le mesme or
qu'elle avoit tenu en partant. On menoit devant son c
les Capitaines des ennemis; on portoit en monstre le
Enseignes, & son armée le suivoit chargée de butin.
dit qu'on dressa des tables devant toutes les maisons
que chacun plein de joye & d'allegresse; le verre &
via

ande à la main, & celebrant cette journée avec les
ıanſons dont on ſe ſert dans les triomphes, ſuivit le
ıariot du Dictateur. On donna le meſme jour du con-
ntement de tout le monde le droit de bourgeoiſie à
. Mamilius de Tuſcule. Et le Dictateur ſe fuſt en mê-
e tems démis de ſa charge, s'il n'en euſt eſté empê-
ıé par l'Aſſemblée qui ſe tint pour la condamnation de
. Volſcius faux témoin, car la crainte que les Tribuns
oient du Dictateur fut cauſe qu'ils ne s'y oppoſerent
s. Ainſi Volſcius ayant eſté condamné s'en alla en exil
-avinium; Et Quintius ſe démit de la Dictature le
ziéme jour aprés qu'il l'eut receuë, bien qu'elle lui
ſt eſté donnée pour ſix mois. Durant ce tems là le Con-
l Nautius combattit heureuſement contre les Sabins
prés d'Erete, & ajouſta leur deffaite au degaſt & à la
ſolation qu'il avoit faite dans leurs terres. L'on en-
ya Q. Fabius en Algide en la place de Minutius, & ſur
ſin de l'année les Tribuns recommencerent à pourſui-
e la publication de leur Loy. Mais parce que les deux
nées n'eſtoient pas encore de retour, le Senat obtint
'on ne propoſeroit rien au Peuple qu'elles ne fuſſent
venuës; & en recompenſe le Peuple obtint de ſon co-
qu'il eſliroit pour la cinquiéme fois les meſmes
ibuns. On dit qu'en ce tems-là l'on vid des loups
ıs le Capitole, qui en furent chaſſez par des chiens;
que ce prodige fut cauſe que le Capitole fut purgé
vant les ceremonies. Voila ce qui fut fait en cette
ıée. Les Conſuls qui ſuccederent furent Q. Minu-
s & C. Horatius, Pulvillus: Et au commence-
nt de leur Conſulat, lors que toutes choſes eſtoient
nquilles au dehors, les meſmes Tribuns, & la meſme
y exciterent au dedans des ſeditions & des tumultes,
certes comme les eſprits eſtoient échauffez, ou euſt
s doute paſſé plus avant, ſi l'on ne fuſt venu com-
de deſſein formé apporter nouvelle, que Corbion
ıit eſté ſurpriſe de nuit par les Eques, & que la garni-
avoit eſté taillée en pieces. Auſſi-toſt les Conſuls
t aſſembler le Senat; il leur eſt ordonné de lever
prom-

promptement une armée, & de la conduire en Al gide.

7. Ainsi finit en quelque sorte la dispute qu'excitoit l Loy; mais il en nasquit une autre sur la levée qu'on de voit faire; & par l'assistance des Tribuns on l'emporto déja pardessus l'authorité des Consuls, lors qu'une nou velle épouvante se vint jetter dans la Ville. Car on ap prit qu'une armée de Sabins étoit venuë piller le terr toire de Rome, & que de là elle venoit fondre dans Ville. Cette crainte fut cause que les Tribuns perm rent la levée, à condition toutefois que puisque durai cinq ans ils avoient toûjours esté trompez, & que leur s cours avoit si peu profité au Peuple, il y auroit doresn vant dix Tribuns. La necessité des affaires arracha le co sentement du Senat, qui ne peut rien excepter de cet condition, sinon que desormais les mesmes Tribuns seroient plus continuez; Et aussi-tost le Peuple s'assemb pour les creer, de peur que, quand la guerre seroit fin on ne tinst compte de cela non plus que des autres chos Ainsi trente-six ans aprés la creation des premiers T buns, on en crea jusqu'au nombre de dix. deux de ch que classe; & l'on ordonna qu'on les esliroit ainsi à l'av nir. On fit ensuite la levée. Minutius marcha contre l Sabins, mais il ne rencontra pas l'ennemy. Quant à Hor ce, il combattit en Algide contre les Eques, qui avoie pris Ortane, aprés avoir tué la garnison de Corbion. Il tailla en pieces un grand nombre, chassa l'ennemy n seulement d'Algide, mais encore de Corbion & d'Ortar & enfin il fit raser Corbion, parce que cette Ville av trahy sa garnison. M. Valerius & Sp. Virginius fure faits Consuls l'année suivante. Durant leur Consulat to ees choses furent paisibles dans la Ville, & à la campagı mais on se trouva en peine pour les vivres, à cause de l bondance & du debordement des eaux. On fit une L pour donner au Public le mont Aventin; on continua mesmes Tribuns, & l'année d'aprés sous le Consulat T. Romilius, & de C. Veturius, ils ne manquerent pas renouveller la memoire de la Loy, & de la vanter da

to

ıs les diſcours qu'ils faiſoient au Peuple. Ils diſoient 'ils auroient honte que leur nombre euſt eſté augmen- :n vain, ſi durant deux ans encore on ne venoit pas :ux à bout de cette affaire, qu'on n'avoit fait durant cinq années precedentes. Mais tandis que ce ſoin les :upoit ſur toutes choſes, il arriva de Tuſcule des cour- :s épouvantez, qui apporterent nouvelle que les Eques ſtoient jettez dans leur païs. Le Peuple qui avoit en- ·e devant les yeux le ſervice & le plaiſir qu'il venoit de evoir de cette Nation, euſt eu honte de retarder tant t peu le ſecours qu'il eſtoit obligé de lui rendre. On fit ıc partir les deux Conſuls avec une armée. Ils trouve- .t les ennemis en Algide, & l'on donna bataille en cet lroit. Plus de ſept mille des ennemis demeurerent ſur ›lace, les autres furent mis en fuite, & l'on en rempor- ın grand butin, que les Conſuls firent vendre, à cauſe la pauvreté où l'Epargne eſtoit reduite. Mais toute ·mée en conceut de la hayne contre-eux; & les Tri- ıs tirerent de là occaſion de les calomnier, & de les ac- 'er publiquement. C'eſt pourquoi auſſi-toſt qu'ils fu- t ſortis de charge, & que Sp. Tarpeius, & A. Aterius r eurent ſuccedé au Conſulat, C. Claudius Ciceron ibun du Peuple fit ajourner Romilius; & L. Halienus ile, Veturius. L'un & l'autre fut condamné au grand contentement du Senat, Romilius à cent écus, & Ve- ius à cent cinquante. Mais le malheur des derniers nſuls n'épouvanta pas les nouveaux, & ne leur oſta n de leur courage; Ils diſoient qu'on pouvoit bien les ıdamner, mais que le Peuple & les Tribuns n'en de- ndroient pas aſſez forts pour faire publier leur Loy.

ı. De ſorte que les Tribuns l'ayant enfin abandonnée, nme une choſe qui avoit perdu ſa force en vieilliſſant, nmencerent à traiter plus doucement avec le Senat. Ils ›rierent de mettre fin à tant de diſputes; Que ſi les ix que le Peuple avoit faites ne luy eſtoient pas agrea- s, il ſouffriſt qu'on nommaſt des perſonnes d'entre le uple & les Senateurs, pour faire des loix utiles aux uns ıux autres; & qui égalaſſent la liberté de tout le monde

Les Senateurs ne desapprouvoient pas cette proposition mais ils ne vouloient pas aussi que personne fist des Loix s'il n'estoit du corps du Senat. Enfin comme on estoi d'accord touchant les Loix, & qu'on estoit seulement e dispute du Legislateur, on envoya en Ambassade à Athenes Sp. Posthumius Albus, A. Manlius, & P. Sulpitiu Camerinus, avec ordre de prendre par écrit les Loix d Solon, & de s'instruire tout ensemble des coûtumes, de mœurs, & des loix de toutes les autres Villes de la Gre ce. Cette année fut entierement paisible, & exempte de guerres du dehors, mais l'année suivante fut encore plu tranquile; & sous le Consulat de P. Horatius, & de Sextus Quintilius, les Tribuns du Peuple ne causerent poin de desordres, & demeurerent dans le silence. Ce repo fut premierement un effet de l'attente des Loix étrange res, & du retour des Ambassadeurs, qui estoient allez Athenes; & ensuite ce fut un bien qui fut causé par deu grands maux par la famine & par la peste, funeste au hommes & aux animaux. En effet, les camps demeure rent deserts, la Ville fut épuisée par des funerailles pe petuelles. La plûpart des grandes maisons estoient e deüil; Ser. Cornelius Prestre de Romulus mourut; C. Horat. Pulvillus Augure, à qui les autres Augures f rent succeder C. Veturius, avec d'autant plus d'ardeur de passion, qu'il avoit esté condamné par le Peuple. L Consul Quintilius mourut, quatre Tribuns du Peup moururent. Enfin cette année fut une année de miseres, remarquable par de differens malheurs; mais au moin on fut en repos du costé des ennemis. Les Consuls d' prés furent C. Menenius, & P. Sestius Capitolinus, & du rant leur Consulat on ne parla point de guerres estrange res, mais il y eut quelques émotions dans la Ville.

9. Cependant, les Ambassadeurs étoient déja de retou avec les Loix qu'ils avoient apportées d'Athenes; & ce étoit cause que les Tribuns pressoient vivement que l'o commençast à faire établir des Loix. On resolut en cett occasion d'élire dix hommes, desquels on ne pourroit ap peller, & qu'il n'y auroit point d'autre Magistrature e

ce

·e année. On fut quelque tems en dispute, si l'on ad-troit entre eux des personnes d'entre le Peuple; Mais n on remit toute cette charge au Senat, à condition la Loi Acilie sur le sujet du mont Aventin, & les au-loix sacrées ne seroient point abolies.

ɔ. Ainsi trois cens & un an aprés la fondation de la e, on changea une autre fois la forme de l'Estat: Car ıme autrefois l'authorité & puissance avoit été trans-e des Rois aux Consuls, ainsi elle passa alors des Con-aux Decemvirs. Mais ce changement fut moins re-quable que le premier, parce qu'il ne fut pas de du-En effet, comme cette sorte de Magristat se licentia son commencement; sa licence fut cause de sa per-& l'on remit le nom & l'authorité des Consuls entre ıains de deux hommes seulement. On crea pour De-virs Ap. Claudius, T. Genutius, P. Sestius, L. Vetu-, C. Julius, A. Manlius, Ser. Sulpitius, P. Horatius. Romilius, & Sp. Posthumius. On esleut Claudius & utius, qui avoient été designez Consuls pour cette an-, afin de leur rendre pour cét honneur un autre hon-; & l'on fit le mesme traitement à Sestius l'un des suls de la precedente année, dautant qu'il avoit pro-cette affaire au Senat contre la volonté de son Col-e. On admit aussi dans cette charge les trois Ambassa-'s qui avoient été à Athenes, afin de les recompenser cét honneur du travail d'un si long voyage, & d'ail-s, on estimoit que comme ils s'estoient instruits dans nnoissance des Loix étrangeres, ils étoient plus capa-d'établir dans la Ville de nouvelles Loix. Les autres on fit le choix, ne furent choisis que pour remplir le bre de dix. L'on dit même que par les derniers suf-es ils furent eslûs vieux & caducs comme ils estoient, qu'ils s'opposâssent aux resolutions des autres avec ıs de courage & de vigueur. Appius étoit le premier, mme le chef de cette Magistrature, & en avoit toute nduite, à cause de la faveur & du credit qu'il avoit ıy la Multitude. Et certes il s'estoit fait un si grand gement en luy, que de persecuteur cruel & seve-

re

re qu'il avoit toûjours esté du Peuple, il devint en un i
stant le flateur & le partisan du Peuple. Chacun d'eux
voit son jour, & rendoit tour à tour la Justice. Le jo
que chacun presidoit, il avoit douze Licteurs qui ma
choient devant luy avec les faisseaux & les haches, & l
autres neuf avoient chacun un huissier. Au reste, ils v
voient ensemble dans une parfaite intelligence, & étoie
justes & équitables envers tout le monde, bien que le
union fust quelquesfois inutile & prejudiciable aux pa
ticuliers.

11. Il suffira en cet endroit de rapporter un exemp
de leur moderation. Encore qu'ils eussent esté créez
vec une si grande authorité qu'il n'y avoit point d'ap
de leur jugement, un jour comme on eut trouvé un co
mort enterré dans le logis de S. Sestius de maison I
tricienne, & qu'il eut esté exposé dans une assemblée
Peuple, C. Julius donna jour à Sestius, pour répon
sur un crime si étrange & si manifeste; il l'accusa dev
le Peuple, encore qu'il fust son Juge legitime; &
trancha de son authorite en cette occasion, afin d'au
menter la liberté du Peuple, de la puissance qu'il ost
à sa charge. Or dautant que les grands & les petits e
moient cette Justice incorruptible & sainte, estant s
tie comme d'un Oracle, on commença à travailler à f
re des Loix; & les Decemvirs de qui tout le monde
attendoit avec une extrême impatience, firent asse
bler le Peuple, & luy en proposerent dix tables. Ains
prés avoir souhaitté un succez heureux & favorable à
Republique, aux Romains, & à leurs enfans, ils les pr
rent *de lire & d'examiner les Loix qu'ils avoient pro
sées; & remonstrerent qu'autant que l'esprit de dix ho
mes étoit capable de pourvoir aux choses, ils avoient tâch
faire des loix égales pour tout le monde; que neantmoins l
prit & les conseils de plusieurs devoient estre plus consider
Qu'ils regardassent donc chaque chose en particulier; qu
en conferassent ensemble, & qu'en suite ils declarassent
public ce qu'ils trouveroient en chacune ou de trop, ou
trop peu: Que par ce moyen le Peuple Romain auroit des L
qu'il auroit faites luy-mesme plûtôt qu'il ne les auroit appr*

Enfin lors qu'on crût les avoir assez considerées, on
ut les Loix des dix tables du consentement de toutes
Centuries ; ce qui est encore aujourd'hui l'origine de
é prodigieuse quantité de Loix entassées les unes sur
utres, touchant le particulier & le public. Ensuite il
:ut un bruit qu'il manquoit deux tables aux Loix, &
, si on les ajoûtoit aux dix autres, on en feroit comme
corps parfait de tout le droit Romain. C'est pour-
i, comme le jour de l'assemblée generale approchoit,
e opinion donna un desir de créer encore des Decem-
, au lieu de faire d'autres Magistrats. Car outre que
euple n'avoit pas moins d'aversion pour le nom des
suls, que pour celui des Rois, il ne se soucioit plus de
ercher la protection des Tribuns, voyant que les De-
virs souffroient si facilement qu'on appellast des uns
autres. Mais aprés qu'on eut publié l'assemblée par
; jours de marché, touchant leur élection, une ambi-
si forte s'empara des premiers de la Ville, peut-être
rainte qu'une si grande authorité ne tombât entre les
is de personnes indignes, si elle n'étoit point recher-
: qu'ils faisoient caresse à tout le monde, & deman-
nt comme en suppliant au même Peuple contre le-
ils avoient eu tant de differens & de disputes, cet
ieur qu'ils avoient si puissamment combattu. Ainsi
ius oubliant sa gloire, & la mettant au hazard, aprés
r passé par tant d'honneurs, monstroit tant d'ardeur
cette Magistrature, que vous eussiez été en doute si
it un Decemvir, ou un pretendant à cette charge. En
, il témoignoit plus de passion à la demander qu'à
rcer. Il calomnioit les plus grands, & loüoit les moins
derables de tous ceux qui y aspiroient. On le voioit
la place au milieu des Duelliens, & des Iciliens ces
ds amis du Tribunat; il se vendoit par eux au Peuple,
r eux il achettoit sa bienvéillance. Mais enfin ses com-
ons dans la même charge, qui avoient été jusques là
culierement portez pour lui, commencerent à jetter
ux sur ses actions. Veritablement ils ne sçavoiét que l
son but, mais au moins ils conoissoient bien qu'il n'y
 avoit

avoit rien de sincere en son procedé; Qu'il n'y avoit po
d'apparence qu'un esprit si altier & si superbe pût mo
strer gratuitement tant de douceur & de courtoisie; Q
s'abaisser comme il faisoit, & se rendre si familier avec
personnes privées, n'étoit pas tant un témoignage d'
homme qui se hâtoit de sortir de charge, que d'un hom
qui cherchoit des voies pour y être continué. Nea
moins comme ils n'osoient ouvertement s'opposer à
ambition, ils tâcherent par des complaisances de mo
rer l'impetuosité de cet esprit; & parce qu'il étoit le p
jeune de tous, ils lui donnerent d'un commun conser
ment la charge de tenir l'Assemblée. C'étoit un arti
qu'ils avoient trouvé pour l'empescher de s'élire soi-
me; Car personne jusque-là n'avoit jamais pris cette h
disse, excepté les Tribuns du Peuple, qui en ont laisse
Republique un pernicieux exemple. Cependant, Ap
aiant accepté cette charge, prit l'obstacle qu'on lui op
soit pour une occasion de reüssir en ses desseins. Et ap
qu'il eut en pleine Assemblée éloigné de cét honneu
deux Quintiens; Capitolinus & Cincinnatus, & o
quelques Citoiens du même merite & du même ra
Claudius son oncle qui soustenoit puissamment le p
des Patriciens, il crea des Decemvirs, qui ne ressem
ient pas aux autres par la splendeur de leur vie, &
bien la hardiesse de se nommer lui-même. Véritablem
les gens de bien improuverent cette action, mais ils
prouverent seulement comme une chose qu'ils ne s'i
ginoient pas que personne eût jamais osé entrepren
On crea avec lui M. Cornelius Muluginensis, M. Serg
L. Minutius, Q. Fabius Vibulanus, Q. Petilius, T.
nius Merenda, Ceso Duellius, Sp. Oppius, Corn
& M. Rabuleius. Ce fut là la derniere fois qu'Appi
déguisa, & qu'il joüa un autre personnage que le s
Car depuis il commença à reprendre son naturel, &
vant que ses nouveaux Collegues entrassent en charg
les forma sur son humeur, & se les rendit entierem
conformes. Ils s'assembloient tous les jours en secret,
admettre personne avec eux, & remplis des mauvais
s

s qu'ils faisoient secrettement, ils commencerent à
plus dissimuler leur orgueil. On ne les abordoit que
ment, il n'y avoit rien de si difficile que de leur parler,
s tinrent les choses en cet état jusques au quatriéme
Mai, qui étoit un jour solemnel en ce tems-là, parce
c'étoit le jour que les Magistrats entroient en charge.
eine y furent-ils entrez qu'ils rendirent le premier
de leur Magistrature fameux & remarquable par des
aces, & par une terreur extraordinaire. Car encore
les premiers Decemvirs eussent observé qu'un seul
oit les faisseaux, & que cette marque de puissance Ro-
passeroit tour à tour des uns aux autres, aussi-tôt on
id paroistre chacun avec douze faisseaux devant soi.
si la place fut remplie de six-vingts Licteurs, qui por-
nt devant eux des haches liées avec leurs faisseaux; Et
nouveaux Decemvirs disoient pour leurs raisons,
iant été créez avec une authorité si souveraine, qu'on
ouvoit appeller de leur jugement, on n'avoit pas deu
ôter la hache & le glaive. Enfin on ne les pouvoit voir
se figurer une image de dix Rois: Aussi la crainte
gmenta non seulement parmi les personnes de basse
dition, mais encore parmi les premiers du Senat, qui
noient qu'on cherchoit une cause & un commence-
t de carnage; & que, si dans le Senat ou devant le Peu-
on disoit quelque parole qui ressentist la liberté an-
ne, on se serviroit aussi-tost des verges & des hahes,
d'épouvanter les aytres. Car outre que le Peuple n'a-
plus aucun recours, puis qu'on lui avoit ôté la li-
é des appellations, ils avoient supprimé les oppositi-
d'un commun consentement, bien que les Decemvirs
edens eussent souffert que leurs Jugemens fussent
igez par les appellations des uns aux autres; & qu'ils
nt renvoyé devant le Peuple la connoissance de cer-
s choses qui sembloient de leur Jurisdiction. La
nte fut quelque tems également partagée entre tout
onde, mais peu à peu tout la fardeau en tomba sur
euple. Veritablement ils épargnoient la Noblesse,
il exerçoient contre les petits toute sorte de rigueur

& d'insolence ; Et comme la faveur tenoit lieu de Just auprés d'éux, ils ne consideroient que les personnes, non pas le merite des causes. Ils faisoient dans le cabi les jugemens qu'ils prononçoient dans la place: Et si qu qu'un en appelloit devant un de leurs Collegues, il n retiroit jamais qu'avec un repentir de ne s'être pas t au premier jugement qni avoit été rendu. On avoit mé opinion non seulement qu'ils avoient resolu de conti er leurs violences dans le tems present ; mais qu'ils a ient juré ensemble de ne point tenir d'Assemblée p l'élection des Magistrats, afin que par un Decemvirat p petuel ils se peussent conserver la puissance, dont ils toient emparez. Alors les Plebeiens commeecerent à ter les yeux sur les actions & sur la contenance des Pa ciens, & chercherent comme un raion de liberté au m endroit, d'où auparavant aiant apprehendé la servitu ils avoient precipité la Republique dans un état si de rable. Mais les principaux du Senat avoient de la h pour le Peuple aussi bien que pour les Decemvirs ; & core qu'ils n'approuvassent pas ce qui se faisoit, ils moient neantmoins que ceux qui souffroient tant d trages les avoient justement meritez. Ils ne vouloient aider des gens qui étoient tombez dans la servitude pensant aller à la liberté avec tant de precipitation contribuoient même à leur mauvais traitement, afin le degoût des choses presentes leur fist desirer enfin c Consuls, & l'ancienne administration de la Republi Déja la plus grande partie de l'an s'étoit écoulée, & avoit ajoûté deux tables de Loix aux dix de l'année cedente; De sorte qu'il n'y avoit plus rien en quoi la publique eût besoin de ce Magistrat, si ces loix eu aussi été receuës par les suffrages des Centuries. C pourquoi l'on attendoit qu'on publiât plûtôt l'Ass blée du Peuple pout l'élection des Consuls ; & la Mu tude de son côté ne songeoit qu'aux moiens de réta l'authorité des Tribuns, comme la deffense & l'appu sa liberté Cependant, il ne se faisoit point de men d'Assemblée, & les Decemvirs qui du commencemen faisoient venir alentour de leurs personnes que des pa

les Tribuns, parce que cela plaisoit au Peuple, ne se
ent plus accompagner que par de jeunes Patrici-
dont les troupes environnoient leurs Tribunaux,
les Decemvirs mal-traitoient la Multitude, & ren-
ient tout ce qui concernoit ses interêts, & la for-
se declaroit pour les plus forts en toutes les choses
se proposoient. On n'épargnoit plus la populace;
faisoit battre quelques-uns à coups de verges, on
t mourir les autres, & afin que la cruauté ne fût pas
ruit & sans recompense, la confiscation des biens
it le supplice de leurs Maîtres. La jeune Noblesse ga-
& corrompuë par un salaire si honteux, non seule-
ne s'opposoit pas à tant d'outrages, mais elle mon-
à decouvert qu'elle aimoit mieux sa licence, que la
é de tout le monde. Le quinziéme jour de Mai étant
sans avoir substitué d'autres Magistrats, on vid pa-
en public au lieu de Decemvirs dix hommes privez
eulement avec les marques de l'authorité, mais en-
avec dessein de ne se point demettre de leurs char-
Cela ressembloit sans doute à la Souveraineté des
on déploroit la liberté comme une chose perduë, &
n ne pouvoit jamais recouvrer; Et en effet on n'en
t point de deffenseur, & il n'y avoit point d'appa-
qu'il y en eût à l'avenir. Non seulement tout le
le Romain avoit perdu le courage; mais ses voisins
nençoient à le méprifet, & ne pouvoient endurer
'Empire demeurast où la liberté n'étoit pas. Les Sa-
en grandes troupes firent des courses dans le terri-
de Rome, & aprés avoir pillé bien avant dans le païs,
mené impunement & sans être poursuivis un grand
d'hommes & de bestail, toute leur armée qui s'é-
épanduë en divers endroits, se ramassa à Erete, où
mperent. Ils fondoient leur esperance sur la division
omains, & s'imaginoient que leurs discordes em-
eroient de lever des gens de guerre. Cependant, la
prit l'épouvante non seulement de cette nouvelle,
encore de la fuite des païsans qui s'y venoient refu-
de tous côtez. Les Decemvirs tinrent conseil sur ce

 qu'on

qu'on feroit en cette occasion ; & comme ils étoient de destituez de forcer entre la haine du Senat & celle Peuple, la fortune leur donna un autre sujet de crain Car d'un autre côté les Eques s'étoient campez en Alg de,& de là ils venoient piller les terres de Tuscule, co me le rapporterent à Rome les Deputez des Tuscular qui demandoient du secours. Cela troubla les Dece virs, & les obligea de consulter le Senat, pour sçavoir qu'on feroit contre ces deux guerres qui menaçoient Ville en même tems. Ils commanderent donc que le S nat s'assemblast, n'ignorant pas quelle tempeste d'inin tiez & de haine étoit preste de fondre sur eux ; Que ch cun leur imputeroit la cause des desolations de la camp gne, & du peril où l'on étoit ; & qu'on prendroit de sujet d'essaier d'abolir leur charge,s'ils ne résistoient to ensemble,& qu'ils n'usassent severement de leur puiss ce contre quelques-uns des plus hardis,pour reprimer efforts & la violence des autres. Lors qu'on eut oui da la place la voix du Crieur public, qui ordonnoit aux S nateurs d'aller trouver des Decemvirs à la Cour com cela étoit nouveau, parce qu'il y avoit déja long-te qu'ils avoient perdu la coustume de consulter le Sen tout le Peuple en fut étonné. On ne sçavoit ce qui ét arrivé pour renouveller une chose dont on s'étoit des coûtumé depuis un si long espace de tems; mais on dis qu'il faloit rendre graces à la guerre & aux ennemis, l'on pratiquoit encore quelque chose de ce qu'on av accoûtumé de faire dans une Ville libre. Chacun regar aussi-tôt de tous les côtez de la place pour remarq quelque Senateur, mais il en découvre fort peu ; Et j tant l'œil ensuite du côté de la Cour, on voit les Dece virs comme dans une solitude n'y aiant personne av eux. Les Decemvirs attribuoient cela à leur gouvern ment, que l'on n'aimoit pas, & la Multitude disoit c le Senat ne vouloit pas s'assembler,parce que des perso nes privées n'avoient point de droit de le convoqu Que ceux qui redemandoient la liberté,ne manqueroi pas de trouver un Chef, si le Peuple vouloit suivre le

r

& qu'il ne vouluſt pas ſouffrir des levées, comme le
ıt n'avoit pas voulu s'aſſembler quand il avoit eſtê
dé. Voilà les murmures de la Multitude. Cependant
ine y avoit-il un Senateur dans la place, & il y en a-
fort peu dans la Ville. L'indignité des choſes preſen-
:s avoit obligés de ſe retirer à la campagne, où aiant
lu le ſoin des affaires publiques, ils ne veilloient qu'à
s affaires particulieres, s'imaginant qu'ils s'éloigno-
des injures & des outrages, à proportion qu'ils ſe re-
ent de la compagnie, & du commerce de ces Maîtres
pportables. Aprés qu'ils eurent été appellez, & qu'ils
rent point comparu, on envoia des Huiſſiers de part
'autre dans leurs maiſons prendre des gages, & pour
ormer en même temps, ſi ce n'étoit point de deſſein
ıé qu'ils refuſoient de venir. Les Huiſſiers rappor-
nt que les Senateurs étoient aux champs; & cette
velle plût davantage aux Decemvirs, que ſi on leur
rapporté que le Senat étoit dans la Ville, & qu'il re-
it d'obéïr. Ils ordonnerent là deſſus qu'ils ſeroient
ɔre appellez, & que le Senat s'aſſembleroit le lende-
ı. Il s'aſſembla veritablement en plus grand nombre
ls ne penſoient, & la Multitude en conceut cette o-
on, que la liberté étoit trahie par le Senat, puis qu'il
t obei à des perſonnes privées, qui étant déja hors de
rge, n'avoient plus de droit de le convoquer. Mais
appris que, s'ils vinrent au Senat par obeïſſance: ils n'y
rent pas avec deſſein de dire ſervilement leur opinion.
on dit que, quand Appius Claudius eut fait ſon rap-
t, Valerius Petitus demanda qu'avant qu'on recueil-
par ordre les opinions, il luy fuſt permis de parler de
epublique; Que les Decemvirs luy en ayant fait def-
ſe avec menaces, il leur répondit qu'il iroit dire au
ıple ſes ſentimens; & que là deſſus il s'excita quelque
ııt. Nous avons auſſi appris que M. Horatius Barbatus
parut pas en cette occaſion avec moins d'ardeur & de
ce. *Il les appelloit les dix Tarquins, & leur remonſtra que
Rois avoient été autrefois chaſſez par les Valeriens, &
les Horaces; que ce n'étoit pas le nom de Roi qui étoit alors*

odieux au Peuple, puis qu'il est permis d'appeller Jupiter de nom; Que Romulus le fondateur de la Ville, & ceux qui av ient depuis commandé, avoient été appellez Rois, & qu'on l voit retenu dans les sacrifices, comme un nom celebre & v nerable; Qu'on avoit seulement detesté l'orgueil & la violen d'un Roi; & que si on n'avoit pû souffrir ses deffauts en Prince legitime, ou en l'un de ses enfans, y auroit-il quelqu' qui les voulust endurer en des personnes privées? Qu'ils prisse garde qu'en empeschant de parler librement dans le Senat, ne donnassent occasion de faire au dehors de justes plaintes. effet qu'il ne voioit pas, encore qu'il ne fust qu'homme priv po..rquoi il n'auroit pas autant de droit de faire assembler Peuple, qu'ils en avoient de faire assembler le Senat; Qu éprouveroient quand ils voudroient, de combien la passion deffendre sa liberté est plus forte & plus violente, que le de de conserver une domination injuste; Qu'ils parloient de guerre des Sabins, comme si le Peuple Romain avoit une p grande guerre à soustenir que contre eux-mesmes, qui aia été créez pour établir de bonnes Loix, n'avoient laissé da la Ville aucune Justice, qui avoient empesché les Assemblée qui avoient supprimé les Magistratures annuelles, qui avoie été l'usage de commander l'un aprés l'autre, comme l'uniq moien de rendre la liberté égale, & qui n'étant qu'homn privez avoient les faisseaux & l'authorité Roiale; Que, depi que les Rois avoient été chassez, on avoit créé des Magistra du corps du Senat, & qu'ensuite aprés la retraite du Peup sur le Mont sacré, on en avoit créé qui étoient du Peuple m me. Qu'il leur demanderoit volontiers de quel parti ils étoien Que, s'ils répondent, du parti du Peuple, qu'ont-ils fait pa ses suffrages, & par son consentement? Tiendroient-ils au le parti du Senat, si presque depuis un an ils n'ont point fa assembler le Senat, & si le faisant alors assembler ils deffen dent de parler en faveur de la Republique? Qu'au reste ils n devoient point tant esperer en la crainte d'autrui puisque l choses que l'on souffroit étoient beaucoup plus fascheuses qu toutes celles qu'on pouvoit craindre. Horace parla avec ce te force, & comme les Decemvirs ne sçavoient s'ils de voient monstrer leur colere, ou s'adoucir à ces paroles

ue même ils ne voioient pas quelle issuë auroit cette ire, C. Claudius qui étoit oncle d'Appius Decemvir, in discours plus rempli de prieres que de repriman- Il supplia Appius par les menaces de son pere, *Qu'il sideraſt davantage la tranquillité d'une Ville où il avoit naissance, que l'injuste ligue qu'il avoit faite avec ses Col- es; Qu'il demandoit cela pluſtoſt pour lui que pour la Re- lique, parce que si elle ne pouvoit avoir justice du consente- it de ses Magistrats, elle l'obtiendroit un jour en dépit :x; mais qu'il naiſsoit ordinairement de grandes haines & randes inimitiez des grandes contestations & qu'il en ap- hendoit les evenemens.* Bien que les Decemvirs ne vou- ent pas endurer qu'on parlât d'autre chose que de ce avoit été proposé; ils eurent honte neantmoins d'in- rompre Claudius. Il acheva donc de dire son avis, & ionstra que le Senat ne devoit rien ordonner sur la pro- ition qu'on avoit faite. Tout le monde conclud de là, il jugeoit que ces Decemvirs n'étoient que personnes vées, & plusieurs Consulaires furent de son sentiment. proposa aussi une autre opinion plus severe en appa- ice, mais qui sembla plus foible & de moindre effet. Ce de faire assembler les Patriciens, afin d'élire un Entre- ; car autrement c'étoit en quelque sorte reconnoître dix hommes pour Magistrats, puis que le Senat s'é- t assemblé par leur ordre; au lieu que celui qui avoit d'avis qu'on ne fit aucune ordonnance, les rendoit par moien personnes privées. Mais comme le parti des De- mvirs étoit déja preſt à tomber, L. Cornelius Malugi- nsis frere de M. Cornelius Decemvir, qui de tous les onsulaires avoit été à dessein reservé pour dire le der- er son opinion, favorisa son frere & ses compagnons, feignant de l'inquietude pour cette guerre; Il dit *'il s'étonnoit par quelle avanture il étoit arrivé, que ceux ii avoient eux-mesmes demandé le Decemvirat attaquaſ- nt les Decemvirs; ou par quelle raison depuis tant de mois e la Ville avoit tousjours été en repos, on n'avoit point ntesté que les Magistrats qui avoient le gouvernement fuſ- nt legitimes? & que maintenant que les ennemis étoient*

presque aux portes de Rome, on jettoit la semence d'une d. co: de civile ; si ce n'est qu'ils esperoient que dans le trouble (la confusion des affaires, on ne verroit pas si clair dans les ch ses qui se feroient. Qu'au reste il estoit asseuré que, parmi ta d'autres soins qui embarrasoient les esprits, il n'y avoit p. sonne qui pust faire aucun prejugé d'une affaire si importan Que pour lui il étoit d avis, sur ce que Valerius & Horat accusoient les Decemvirs de ne s'estre pas demis de leurs cha ges dés le quinziéme jour de May, qu'on remist cette affair un autre temps, pour l'examiner dans le Senat quand les gu res seroient finies, & qu'on auroit rendu à la Republique tranquilité & la paix ; Que dés l'heure presente Appius Cla dius qui sçavoit bien qu'il devoit rendre compte de l'Assemb qu'il avoit tenuë comme Decemvir pour créer de nouvea Decemvirs, se disposoit à faire voir s'ils avoient été créez p un an seulement, ou pour autant de temps qui s'en passer jusqu'à ce qu'on eust publié toutes les Loix ; Qu'il luy sembl que pour le present on devoit oublier toutes choses, afin de penser qu'à la guerre ; Que si on estimoit que ce fust seulem un faux bruit & que la nouvelle apportée non seulement p les courriers, mais encore par les Deputez des Tusculans fust qu'une chose vaine, il estoit d'avis qu'on envoiast des spions qui donnassent plus de connoissance de la verité ; Qu au contraire on vouloit croire les Deputez, il faloit lever plustost des gens de guerre ; Que les Decemvirs devoient av la conduite des armées, pour les mener où chacun d'eux le j geroit à propos ; & qu'enfin on ne devoit rien avoir en p grande consideration que cette affaire. Les plus jeunes d Senateurs avoient déja obtenu que cette opinion ser suivie, lors que Valerius & Horatius se leverent plus ir tez qu'auparavant, demandant à haute voix, *Qu'il fust pe mis de dire son avis sur ce qui concernoit la Republique. Qu' parleroient devant le Peuple, si la faction contraire les en peschoit de parler dans le Senat ; Que des personnes privées leur pouvoient imposer silence, ou dans la Cour, ou devant Peuple, & qu'au reste ils n'estoient plus resolus deferer à u authorité imaginaire.* Alors Appius estimant que sa puissa ce étoit ruïnée, s'il n'opposoit l'audace à la violence : Ce tes, dit-il, ce ne sera pas le meilleur pour vous d'avoi

par

lé d'autres choses que de celles que nous proposons.
comme Valerius persistoit à dire qu'il ne se tairoit
nt pour des personnes privées, App. commanda à un
teur de se saisir de sa personne. Mais il implora aussi-
l'assistance du Peuple, & L. Cornelius aiant embras-
ppius, non pas qu'il se souciast beaucoup de celuy
il feignoit de favoriser, appaisa tout le mal & tout le
ordre. Il fut permis par son entremise à Valerius, de
e tout ce qu'il voudroit; mais cette liberté ne s'esten-
que jusqu'à quelques paroles, & n'empescha pas les
cemvirs d'obtenir ce qu'ils s'estoient proposé. D'ail-
rs comme les Consulaires & les plus vieux du Senat
ient quelque reste de haine pour la puissance des Tri-
s,dont ils s'imaginoient que le Peuple souhaittoit le
ablissement avec plus de passion, que de l'authorité
nsulaire, ils aimoient presque mieux que quelque
nps aprés les Decemvirs se dépoüillassent volontaire-
nt de leurs charges, que de voir une autrefois soufle-
le Peuple par l'envie & par la haine. En effet, ils e-
noient que, si en conduisant doucement les affaires, le
uvernement retomboit entre les mains des Consuls, le
uple pourroit facilement oublier les Tribuns, ou par
guerres qui surviendroient, ou par la moderation des
nsuls dans l'exercice de leurs charges. Ainsi on leva
s gens de guerre; le silence du Senat favorisa cette le-
e; & parce qu'il n'y avoit point d'appel de l'authorité
s Decemvirs, les jeunes gens répondirent à m sure
'on les appelloit par leurs noms. Lors qu'on eut en-
lé les Legions, les Decemvirs regarderent entre-eux
quels devoient plustost aller à la guerre, & conduire
s armées. Les premiers & les plus considerables de leur
mbre estoient Q. Fabius, & Appius Claudius. C'est
urquoi comme il y avoit apparence que la guerre seroit
us grande dans la Ville qu'au dehors, ils estimerent que
violence d'Appius étoit plus propre pour reprimer les
ouvemens de la Ville: Car Fabius avoit l'esprit moins
nstant pour le bien, que prompt & porté aux armes. Et
personnage, autrefois excellent pour la paix & pour

la guerre, s'estoit changé de telle sorte par le Decemvira & par l'exemple de ses Collegues, qu'il aimoit mieux res sembler à Appius, qu'à soy-mesme. On luy donna donc l charge de la guerre contre les Sabins, & l'on joignit ave luy M. Rabuleius, & Q. Petilius M. Cornelius fut envoy en Algide avec L. Minutius T. Antonius, Ceson Duelliu & M. Sergius; l'on ordonna que Sp. Oppius demeurero dans la Ville avec Appius pour luy ayder à la deffendre & qu'ils auroient la mesme authorité que tous les De cemvirs ensemble. Mais au reste la Republique ne fut pa mieux administrée dans la guerre que dans la Ville. Il e vray qu'on ne pouvoit rien imputer aux Chefs, que d s'estre rendus odieux à leurs Citoyens. Tout le reste d desordre arriva par la faute des soldats qui se laisserer vaincre à dessein, à leur honte & à la honte des Decen virs, de peur d'avoir de bons succez par leur conduite & sous leurs auspices. Ainsi les deux armées furent deffa tes par les Sabins proche d'Erete, & en Algide par l Eques. Ceux qui se sauverent d'Erete à la faveur de nuit, vinrent camper sur une eminence proche de la Vil entre Fidenes & Crustumenie, où ne voulant point dor ner bataille contre les ennemis qui les avoient poursuivi ils se contenterent de se deffendre par l'assiete du lieu, & non pas par leur courage, & par leurs armes. La lascher qu'on fit en Algide fut plus grande, mais aussi la deffait en fut plus sanglante. Car le Camp des Romains fut pr & pillé, le soldat y perdit tout son bagage, & se retira Tuscule, se confiant à la fidelité, & à la compassion de se habitans, qui ne tromperent pas ses esperances. Rome e fut si épouvantée, que sans songer davantage à la hayn que l'on portoit aux Decemvirs, le Senat fut d'avis qu'o fist le guet par toute la Ville, & ordonna que tous ceu qui estoient capables de porter les armes montassent su les murailles pour les deffendre, & se missent en gard aux portes; Qu'on envoiast pour renfort des armes Tuscule; Que les Decemvirs qui s'estoient retirez de l forteresse de cette Ville, renfermassent leurs troupes dan un camp, & que les autres passassent de Fidenes dans l
pay

's des Sabins, afin qu'en leur portant la guerre on de-
urnast les ennemis du dessein de venir assieger Rome.

Les Decemvirs ajoûterent à tant de maux qu'on avoit
eus des ennemis deux méchantes actions ; l'une à la
npagne, & l'autre dans la Ville. Comme ils estoient
ez les Sabins, & qu'il estoit besoin d'aller reconnoistre
lieu pour camper, ils y envoyerent L. Siccius, qui en
ne des Decemvirs semoit secrettement des discours
mi les soldats, touchant le restablissement des Tribuns,
pour les faire souvenir de la retraite du Peuple sur le
nt sacré. Mais ils donnerent charge aux soldats qu'ils
voyerent avec luy, de le tuer au premier endroit qu'ils
uveroient commode pour executer ce dessein. Verita-
ment ils le tuërent, mais ce ne fut pas sans vengeance.
r comme il étoit également robuste & courageux, &
'il se deffendit en homme de cœur, quelques-uns des
istres demeurerent sur la place. Les autres vinrent dire
ns le camp, que Siccius estoit tombé dans une embusca-
& qu'il avoit esté tué avec quelques soldats en combat-
it courageusement. On crût d'adord ce qu'ils disoient,
is ensuite sa compagnie estant allée sur les lieux, par la
rmission des Decemvirs, afin d'enterrer les morts, as-
ıra qu'il avoit esté tué par les gens qui l'accompagno-
it, parce que de tous ceux qui étoient demeurez sur la
ıce, il n'y en avoit pas un qui fust dépoüillé; Que Siccius
core armé étoit au milieu d'eux, que tous ceux qui éto-
ıt morts avoient le corps tourné vers lui, & qu'on ne vo-
it aucun des ennemis, ny aucune marque de leur retrai-
Ainsi ils remplirent tout le camp de hayne; & même l'on
uloit qne Siccius fût à l'heure même rransporté à Rome,
es Decemvirs ne se fussent hastez de lui faire des fune-
lles militaires aux dépens du Public, les plus magnifi-
es qu'il leur fut possible. Il fut inhumé avec un deüil ex-
me de toute l'armée, & les Decemvirs en furent en tres-
uvaise reputation parmi les soldats. L'autre action dete-
ble qui suivit celle-là fut commise dans la Ville, & fut un
et de lubricité, dont l'évenement ne fut pas moins fune-
que l'infortune de Lucrece, qui chassa les Rois de la
lle, & tout ensemble du thrône par son violement, &
par

par sa mort. Ainsi afin que les Decemvirs eussent non seulement la même fin que les Rois, mais que la même caus leur fist perdre le puissance & l'authorité, App. Claudiu devint si passionnément amoureux d'une fille d'entr le Peuple, qu'il se resolut de l'avoir de force. Le per de cette fille s'appelloit L. Virginius, & tenoit un ran honorable dans l'armée d'Algide. C'estoit au reste u homme juste, & de bon exemple dans la paix & dans l guerre. Sa femme avoit les mesmes qualitez, & leur enfans avoient esté fort bien eslevez. Ils avoient promi leur fille à L. Icilius, qui avoit esté Tribun, homm violent, & qui avoit deja monstré son zele pour la caus & pour le parti du Peuple. Appius voyant donc cett fille déja grande, & avec une beauté accomplie, passion né d'amour pour elle, s'efforça premierement de la ga gner par des presens & par des promesses. Et enfi ayant reconnu que la pudicitié de cette fille estoit un garde fidelle qu'il ne pourroit jamais corrompre, il re solut de l'avoir de force, & d'user de violence. Il don na charge à M. Claudius l'un de ses Partisans de la de mander en Justice comme son esclave, & de conteste fortement contre ceux qui demanderoient que durant l cause elle fust mise en liberté, s'imaginant qu'il viendroi facilement à bout de son entreprise detestable, parc que son pere estoit absent. Comme cette fille venoi dans la place, car il y avoit là des écoles où l'on appre noit à ecrire & à lire, ce ministre de la lubricité du De cemvir jetta les mains sur elle, & dit qu'elle estoit née d son esclave, & que par consequent elle estoit aussi esclave Ainsi il lui commanda de le suivre, ou qu'autremen il l'emmeneroit de force. A ce discours cette pauvre fill s'estonna, & quantité de monde accourut aux cris que fi sa nourrice, qui imploroit l'assistance & la protection d Peuple. On fait resonner en mesme temps les noms d Virginius son pere, & celuy d'Icilius son fiancé, qui é toient des noms agreables à la Multitude: Et comme il estoient connus de tout le monde, le respect qn'on avoi pour eux, & l'indignité de cette action gagnerent pou

te fille les esprits & la recommandation de tous les assi-
ns. Elle étoit déja comme à couvert de la violence, lors
e celuï qui la demandoit comme son esclave, dit à l'as-
nblée qu'il n'étoit pas besoin que le Peuple s'émeust,
rce qu'il ne vouloit rien faire par la force, mais toutes
oses par la Justice. Aussi-tôt il appelle en jugement cet-
fille, qui fut persuadée à le suivre par les personnes qui
oient presentes. On alla devant le Tribunal d'Appius.
demandeur expose son affaire devant un Juge, qui sça-
it toute la piece; il se plaint devant Appius qui en étoit
utheur, & le principal acteur, que cette fille étoit née
sa maison, qu'elle en avoit été dérobée secrettement,
transportée en celle de Virginius, où elle avoit éte sup-
sée pour sa fille; Qu'il produiroit de bons témoins de
qu'il disoit, & qu'il le prouveroit au jugement même
Virginius, qui avoit le principal interest en cette inju-
; mais qu'il étoit juste cependant qu'une esclave suivist
n maistre. Les Avocats de la fille remonstrent que son
re étoit absent pour le service de la Republ.; qu'il re-
endroit dans deux jours si on lui en donnoit avis; Qu'il
oit injuste qu'on assaillist un pere en son absence sur l'é-
de ses enfans; Que partant ils demandoient que la
ose fust laissée en son entier jusqu'à l'arrivée de Virgi-
us; Que suivant la Loi qu'il avoit faite lui-même, il
donne que cette fille sera laissée en liberté jusqu'à ce
nps-là, & qu'il ne souffre pas qu'une fille déja en âge
estre mariée, coure fortune de son honheur plustost que
sa liberté. Appius fit un long discours avant que de
ndre son jugement. Il dit *entre autres choses que la Loy*
nt les amis de Virginius faisoient un pretexte à leur deman-
temoignoit assez clairement combien il favorisoit la cause
la liberté. Qu'au reste il seroit toujours le deffenseur & l ap
i de cette Loi, pourveu qu'elle ne puisse varier par la qua-
é des personnes ou par les circonstances des choses. Car pour
qui concerne les autres filles que l'on maintient estre libres,
nme chacun peut agir par la Loi, il faut seulement faire
oit à ceux qui sont interessez. Mais pour ce qui regarde celle
i est sous la puissance d'un pere, il n'y a personne que luy à
qui

qui le maistre en doive ceder la possession. Que partant il veu bien qu'on fasse venir le pere, sans toutefois que cela puiss prejudicier à celui qui la redemande comme esclave, & l'em pêche d'emmener la fille, pourveu qu'il promette de la repre senter à l'arrivée de celui qui se dit son pere. Il y eut beau coup de monde qui murmura contre l'injustice de cét ar rest, mais personne n'eut la hardiesse de se presenter pou le contredire. Cependant, P. Numitorius oncle de la fille & Icilius son fiancé arriverent, & se firent faire place au travers de la Multitude, qui les laissa librement passer Tout le monde crût que par l'arrivée principalement d'I cilius on pourroit resister à Appius ; mais aussi-tost u Licteur vint dire que l'affaire estoit jugée, & repoussa I cilius malgré ses protestations & ses cris. Certes cette in jure estoit si grande, qu'elle eust peu mettre en furie l plus moderé de tous les hommes. *Il faut*, (dit-il) *Appiu que tu me fasses sortir de devant toy à coups d'espée, afin qu tu obtiennes en secret ce que tu veux tenir caché. Je dois espou ser cette fille, & je dois l'espouser pudique & sage. Fay donc tu veux assembler tous les Licteurs & les satellites de tes Co legues ; commande qu'on prepare les verges & les hache mais asseure-toy que la fiancée d'Icilius ne demeurera poin en d'autre maison qu'en la maison de son pere. Non cert elle n'ira point autre part, encore que vous ayez osté à la Mu titude les deux plus fortes deffenses de la liberté, la protectio des Tribuns, & la faculté d'appeller devant le Peuple, & qu par ce moyen vous ayez donné un empire à vos convoitises su nos enfans, & sur nos femmes. Exercez vos barbaries sur no tre dos, & contre nos testes; mais qu'au moins la pudicité de meure en asseurance parmi nous. Si on fait quelque violence cette fille, j'implorerai pour mon espouse le secours du Peup Romain; Virginius, l'assistance des soldats pour sa fille uniqu & tout le monde avec nous l'aide des Dieux & des hommes & jamais vostre jugement ne s'executera qu'on ne m'ait ar raché la vie. Je vous conjure, Appius, de considerer ce que vo allez entreprendre. Quand Virginius sera venu il verra qu'il doit faire de sa fille; Et je veux bien qu'il sçache qu'il do lui chercher un autre parti, s'il consent qu'elle demeure ent les mains de celui qui pretend qu'elle est son éclave.* Cependan

erdr.ai plutôt la vie que d'abandonner ma fiancée, où l'on q.te sa liberté. Le Peuple murmuroit déja, & il y avoit parence que le bruit deviendroit plus grand : Car les cteurs enveloppoient déja Icilius, & neantmoins on ne ssa point les menaces. Appius remonstroit, *que la defse de cette fille n'estoit qu'un pretexte que prenoit Icilius; e c'estoit un seditieux qui ne tendoit qu'au Tribunat, & tâchoit par ce moïen d'ouvrir la porte à quelque sedition, is que pour ce jour-là il ne lui en donneroit point de sujet. e neantmoins il vouloit bien lui apprendre que ce n'étoit son insolence, mais la consideration de Virginius, & le re-ct du nom de pere, & de la liberté attaquée, qui l'obligeot de suspendre son jugement; que par cette raison il ne pro-nceroit rien pour cette journée, & qu'il prioit Claudius de âcher de son droit, & de consentir que cette fille demeurast liberté jusqu'au lendemain. Que si le pere ne revenoit en ce ıs-là, il témoigneroit à Icilius, & à ses semblables, que la ine manquoit pas de deffenseur, ny le Decemvir de resolu-n & de courage; Qu'au reste il n'appelleroit point à son se-rs les Licteurs de ses Collegues, pour reprimer les autheurs de edition, & qu'il se contenteroit des siens pour les ranger à r devoir.* Ce delai ayant été accordé, & les Avocats de la e s'étant retirez, on resolut premierement d'envoyer à porte de la Ville le frere d'Icilius, & le fils de Numitori-, jeunes hommes vigilans & actifs, afin d'aller de là au mp avec toute la diligence qu'ils pourroient, pour en re venir Virgin. parce que le salut de la fille dépendoit prompt retour de celui qui devoit maintenir sa liberté. firent donc ce qui leur avoit été enjoint, & porterent omptement cette mauvaise nouvelle à Virginius. Ce-ndant, celui qui pretendoit que la fille étoit son esclave esse Icilius, & lui demande caution. Icilius répond qu'il oit prest de lui satisfaire, tâchant par ce moïen de gagner tems, afin que ses courriers eussent loisir d'avancer, & ller au camp. Aussi-tôt le Peuple leve les mains de tous tez, & chacun se monstre prêt à se rendre caution pour lius, qui répondit les larmes aux yeux: *Je vous rends gra-*, (dit-il) *nous nous servirons demain de vôtre faveur, mais r aujourd'hui nous avons assez de cautions.* Ainsi la miserable

Virginie fut rémise en liberté à la caution de ses parens Quant à Appius, il demeura quelque téms encore en son siege, de peur qu'on ne crust qu'il ne fust venu à l'Audience que pour cette affaire ; mais voyant que toutes les autres cessoient par le trouble où l'on étoit de celle-ci, il se retira en sa maison, & écrivit à ses Collegues qui étoient au camp, *qu'ils ne donnassent pas à Virginius son congé & qu'au contraire ils le missent en bonne garde.* Mais ce detestable avis fut receu trop tard. Virginius avoit déja pris son congé, il estoit party dés le soir, & les letres d'Appius touchant sa detention n'arriverent que le lendemain au matin. Aussi-tost qu'il fut jour, toute la Ville s'assembla dans la place, en impatience du succez de cette affaire. Virginius vétu de tristes habits y amena sa fille en même équipage avec quelques Dames qui l'accompagnoient, & en grand nombre d'Avocats & de Partisans. Ainsi il va de part & d'autre parmi le peuple ; il ambrasse tantost les uns & tantost les autres, & les prie de lui donner secours, non pas comme une chose qu'il n'attendoit que de leur bonne volonté & de leur faveur, mais comme une chose qu'ils lui devoient; *Qu'il estoit tous les jours dans les armées & dans les batailles, pour la deffense de leurs enfans & de leurs femmes; & qu'il s'en trouveroit peu qui eussent fait dans la guerre de plus grandes & de plus glorieuses actions; Que lui servoit tout cela, si en un tems où la Ville estoit tranquille & sans apprehension des ennemis, il faloit que ses enfans endurassent les mesmes outrages qu'on pourroit apprehender des ennemis, s'ils l'avoient prise par assaut.* Il disoit à peu prés ces choses à tout le monde qu'il abordoit. Icilius de son costé tenoit le mesme discours, mais les femmes dont ils estoient accompagnez touchoient bien plus l'Assemblée par leurs seules larmes, que n'eussent fait les plus fortes plaintes. Toutefois comme Appius étoit plustost forcené qu'amoureux, & qu'une furie avoit plustôt troublé son ame qu'une passion d'amour, il monta sur son Tribunal, avec un esprit inexorable. Alors le demandeur se plaignit en peu de paroles, que les brigues & la faveur avoient empéché le jour precedent qu'on n'eût égard à son bon droit, & qu'on ne lui rendist

ſtice. Mais avant qu'il euſt achevé ſa demande, & que
rginius euſt eu le tems de répondre, Appius l'inter-
npit, & prit la parole. Peut-eſtre que les anciens Au-
:urs avoient laiſſé par écrit le diſcours qu'il fit avant
e de prononcer ſon arreſt pour lui donner quelque cou-
ır; mais parce que je ne trouve rien de vray ſemblable
ur un arreſt ſi infame, il me ſemble que je doy dire nuë-
:nt, & ſans aucune affectation, ce que l'on ſçait de cet-
hiſtoire; Qu'Appius ordonna que le demandeur re-
ndroit cette fille comme ſon eſclave. D'abord, tout le
onde demeura eſtonné d'un jugement ſi injuſte & ſi
rrible, & l'on demeura quelque tems ſans dire mot.
ıfin comme Claudius ſe preparoit pour ſe ſaiſir de Vir-
nie, qui eſtoit au milieu des Dames qui l'avoient ac-
mpagnée, & qui jetterent toutes enſemble un grand
y à l'inſtant qu'il voulut la prendre, alors Virginius ſon
re tendant les mains vers Appius, *Appius*, dit-il, *j'ai
cordé ma fille à Icilius, & non pas à toy, & je l'ay nour-
pour eſtre mariée quelque jour, & non pas pour eſtre des-
norée. Veux-tu comme les beſtes aßouvir tes convoitiſes in-
fferemment de tous coſtez? Je ne ſçay pas ſi ce Peuple endu-
ra cette indignité; mais je ne penſe pas que ceux qui ont les
mes à la main ſe diſpoſent à la ſouffrir.* Lors que celui
ıi la vouloit reprendre comme eſclave, en euſt eſté em-
:ſché par les femmes, & par les Avocats qui l'environ-
oient, le Crieur public fit faire ſilence, & le Decemvir
omme aliené de ſon eſprit par la furie de ſon amour,
ommença à dire, *Qu'on avoit fait toute la nuit des aſſem-
ées & des factions pour exciter une ſedition dans la Ville;
que non ſeulement il l'avoit conjecturé par les paroles in-
lentes qu'Icilius avoit dites le jour precedent, & par la
olence de Virginius, dont il avoit pour témoin le Peuple Ro-
ain, mais qu'il l'avoit encore appris par pluſieurs autres
moignages que l'on ne peuvoit contredire. Que ſçachant
en la conteſtation & le deſordre qui ſe devoit faire, il eſtoit
enu dans la place avec des gens armez, non pas pour troubler
repos de ceux qui demeureroient dans le devoir, mais pour
aſtier les perturbateurs de la tranquillité publique, ſelon la
uiſſance que ſa charge luy en donnoit. Et partant*, dit-il, *il*

vous sera plus avantageux de ne point remuer, & de vous tenir dans vostre devoir. Va, Licteur, va fendre la presse, & fay le chemin à un Maistre pour aller reprendre son esclave. Aprés qu'il eut fulminé ces paroles en furie, la Multitude s'ouvrit d'elle-même, & cette miserable fille demeuroit comme une proye abandonnée à la brutalité. Alors Virginius se voyant privé de l'esperance de tout secours, *Appius*, dit-il, *je vous supplie premierement de pardonner à la juste douleur d'un pere, si j'ai avancé contre vous quelque chose de trop libre & de trop hardy; Et ensuitte permettez-moy devant cette fille d'interroger sa nourrice, pour sçavoir la verité, afin que si c'est à faux que je suis appellé son pere, je m'en retourne de ce lieu avec moins de douleur & de tristesse.* Cette permission lui fut donnée, il tire donc à part & la fille & la nourrice, vers les boutiques qui sont proche du temple de Cloacine, (*La Deesse des égousts, & des cloaques*) & qui sont aujourd'hui appellées les boutiques Neuves. Là ayant pris le coûteau d'un boucher, *Ma chere fille*, dit-il, *voila le seul moyen par lequel je puis sauver ton honneur, & conserver ta liberté.* En même tems il lui porte le cousteau dans le cœur, & se tournant vers le Tribunal d'Appius; *Je devoüe*, dit-il, *je devoüe par ce sang toy & ta tête.* Il se fit un grand bruit à cette épouvantable action. Appius commanda qu'on se saisist de Virginius, mais de quelque costé qu'il allast, il se faisoit faire passage avec le cousteau qu'il tenoit; & enfin comme il estoit deffendu par la Multitude qui le suivoit, il arriva à la porte de la Ville. Cependant Icilius & Numitorius levent le corps de la fille, l'exposent aux yeux du Peuple, detestent le crime d'Appius, & deplorent la beauté malheureuse de Virginie, & la necessité où son pere avoit esté reduit. Les femmes qui suivoient le corps crioient hautement; *Est-ce à cette condition qu'on doit mettre des enfans au monde? Est ce là le prix & la recompense de la chasteté?* Enfin elles disoient toutes les autres choses que le ressentiment & la douleur peuvent en pareille occasion suggerer aux femmes, qui estant moins fortes contre les afflictions & les tristesses, en sont neantmoins plus capables d'ex-

exciter par leurs plaintes de la commiseration & de la
tié. Mais les cris de tous les hommes, & principalement
[cilius, ne parloient que du restablissement de la puis-
nce des Tribuns qu'on avoit abolie, que la faculté d'ap-
ller au Peuple qu'on avoit ostée; & toutes les voix qu'on
tendoit partoient de l'indignation publique. Ainsi la
ultitude s'émeut en partie par l'enormité de ce crime, &
partie par l'esperance de trouver sa liberté. Tantost
ppius fait appeller Icilius, & tantôt il commande qu'on
saisisse de sa personne, parce qu'il ne vouloit pas obeïr.
nfin voyant qu'on ne vouloit point donner passage à ses
ellites, il se jette lui-même au milieu de la presse, ac-
mpagné d'une troupe de jeunes Patriciens, & com-
nde qu'on le mette en prison. Cependant, non seule-
ent la Multitude s'estoit assemblée alentour d'Icilius,
ais encore les Chefs de la Multitude L. Valerius, & M.
oratius; Et en repoussant les Licteurs; Si on veut pro-
der selon les formes, disoient-ils, nous deffendrons Ici-
is contre une personne privée; & si l'on veut user de
rce, peut-être aussi que nous ne serons pas les plus foi-
es. Il se fit alors un grand tumulte; car comme le Li-
eur du Decemvir se vouloit saisir de Valerius & d'Hora-
is, la foule du Peuple mit en pieces les faisseaux; Ap-
us monte aussi-tôt sur la Tribune pour haranguer, Ho-
tius & Valerius font la mesme chose; l'Assemblée les
oute savorablement; & au contraire on ne fit que de
uit alentour du Decemvir. De sorte que, comme si Va-
rius eût eu en main l'authorité, il commandoit déja aux
cteurs d'abandonner une personne privée, lors qu'Ap-
us perdant courage, & se voyant en danger de la vie, se
tira le visage couvert, & sans être apperceu de ses enne-
is, dans une maison proche de la place.
14. En mesme tems Sp. Oppius se jette d'une autre
sté dans la place, pour donner du secours à son Colle-
ie; mais il reconnut bien-tost que la force l'emportoit
rdessus l'authorité. Enfin se voyant accablé d'une in-
nité d'avis qui lui venoient de tous costez, la crainte le
consentir à faire assembler le Senat. Cela appaisa
l'émo-

l'émotion de la multitude, qui esperoit que, comme le deportemens des Decemvirs ne plaisoient pas à la plu grande partie des Senateurs, on ne manqueroit pas d'abolir cette sorte de Magistrature. Le Senat estima qu'il n devoit pas imiter le Peuple, mais qu'il faloit sur tou prendre garde que l'arrivée de Virginius ne causast poin de mouvement dans l'armée. C'est pourquoi l'on envoy les plus jeunes du Senat au camp, qui estoit alors en l montagne de Vecilie, afin d'avertir les Decemvirs d'employer tout leur pouvoir pour empêcher que les soldat ne fissent quelque sedition. Mais Virginius y avoit déj excité plus de trouble qu'il n'en avoit laissé dans la Ville Car outre qu'il y arriva avec une troupe de quatre cen hommes, que l'horreur & l'indignité de l'action avoit fa entrer à sa suite au sortir de la Ville, il se presenta dans l camp avec le cousteau dans la main, éncore tout detrempé du sang de sa fille. Et d'ailleurs, parce qu'on vid dan le camp beaucoup de robes part & d'autre, on s'imagin qu'il estoit venu dans l'armée un plus grand nombre d Citoyens que l'apparence ne le faisoit croire. Or comm on luy eut demandé ce que signifioit l'équipage où l'o le voyoit, il demeura quelque tems sans répondre, & jetta seulement des larmes. Enfin lors que ceux qui estoien accourus alentour de luy se furent un peu remis de leu estonnement, & qu'ils eurent fait silence, il dit de poin en point toutes les choses de la même façon qu'elles s'étoient faites. Aprés cela levant les mains au Ciel, & appellant les soldats ses compagnons, *Ils les conjura de ne lu point imputer un crime dont Appius Claudius estoit l'autheur & de ne le point chasser d'avec eux comme un meurtrier d ses enfans; que la vie de sa fille luy eût esté bien plus chere, & bien plus pretieuse que la sienne propre, s'il luy eust esté perm de vivre libre & chaste tout ensemble. Que voyant qu'on s preparoit à la traiter comme esclave, afin d'estre ensuit deshonnorée, il avoit mieux aymé perdre son enfant par une mort violente, que de la conserver par l'ignominie; Que la pitié qu'il en avoit eue luy avoit fait commettre une espece de cruauté; qu'il n'auroit pas survescu sa fille, s'il n'avoit eu esperance de vanger sa mort par le secours de ses compa-*
gnon

ns. Qu'au reste ils avoient des filles, des sœurs, ou des fem-s pour lesquelles ils devoient avoir de la crainte; Que la ıvoitise d'Appius n'estoit pas morte avec sa fille, mais que debordement s'augmenteroit d'autant plus, qu'il en de-ureroit impuny. Qu'ils avoient un exemple dans la calami-d'autrui, qui leur enseignoit le moyen de se deffendre d'un outrage; Que, pour ce qui le concernoit, il avoit déja perdu emme, & que sa fille qu'on avoit voulu empescher de vivre lique étoit morte d'une miserable mort, mais honorable & rieuse. Qu'il tiroit au moins cet avantage de son malheur, Appius ne pouvoit plus esperer de trouver en sa maison de-ıi contenter ses convoitises: Que, s'il veut luy faire d'au-s injures, il s'en deffendra avec le même courage qu'il a-t deffendu l'honneur de sa fille; Qu'enfin tous les autres pe-devoient prendre garde à eux & a leurs enfans. Aprés que rginius eut prononcé ces paroles avec une forte voix, soldats lui firent réponse qu'ils ne luy manqueroient ıais, ni pour le vanger de cette injure, ny pour def-ıdre la liberté. En mesme tems les Citoyens revestus leurs robes se meslant avec les soldats, meslerent leurs intes avec celles de ce miserable pere, & remonstrerent e toutes ces choses avoient esté plus horribles à voir 'elles n'estoient à les entendre; Qu'au reste l'affaire e-it bien avancée dans Rome, & que depuis qu'ils e-ient arrivez il en estoit arrivé d'autres qui asseuroient, 'Appius ayant presque esté massacré, estoit allé en il. Ainsi ils toucherent de telle sorte les gens de guer-qu'ils les obligerent de crier aux armes, de déployer enseignes, & de marcher du costé de la Ville. Les De-mvirs estonnez de ce qu'ils voyoient, & du rapport ce qu'on avoit fait dans Rome, courent de part & d'au-dans le camp pour appaiser l'émotion: mais s'ils pro-dent par la douceur on ne leur fait point de réponse, & ls veulent user de rigueur, les soldats leur répondent 'ils sont hommes, & qu'ils ont les armes à la main. Ils ırchent donc en bataille vers la Ville, ils s'emparent de ıventin, & à mésure qu'ils voyent du monde, ils l'ex-rtent de recouvrer la liberté, & de creér des Tri-ns. Quant au reste, on n'entendit aucune parole ny vio-

violente, ny injurieuse. Cependant, Sp. Oppius fait as sembler le Senat, mais le Senat fut d'avis, de ne pas aigri les choses, veu qu'il avoit donné lui-mesme quelqu matiere de mutinerie. On deputa à ces soldats trois Con sulaires Sp. Tarpeius, C. Julius, & P. Sulpicius, pou leur demander de la part du Senat, par quel ordre ils a voient abandonné le camp, ou ce qu'ils pretendoient d s'estre emparé du Mont-Aventin ? & pourquoy ayan quitté la guerre qui se faisoit contre les ennemis, ils ve noient assaillir la Patrie ? Ils ne manquoient pas de re ponse, mais ils manquoient d'un homme qui la portast Et comme ils n'avoient point de Chef asseuré, & que pa un ne se vouloit hazarder en répondant pour tous les au tres, ils crierent tous ensemble qu'on leur envoyast L Valerius, & M. Horatius, & qu'ils lui donneroient re ponse. Les Deputez s'estant retirez Virginius parla au soldats, & leur dit; *Qu'en une chose qui n'estoit pas c grande importance on venoit de monstrer de la crainte parc que l'on n'avoit point de Chef; & qu'encore qu'on eust fa une response assez raisonnable, neantmoins elle procedo plustost du hazard, que d'un commun consentement; Qu partant il étoit d'avis d'eslire dix hommes qui eussent l'inter dance des affaires, & que pour faire honneur aux armes i fussent appellez Tribuns militaires.* Comme il eut est nommé le premier pour estre hon ré de cette charge, *J vous conjure*, respondit-il, *de reserver cette estime que vo faites de ma personne, pour des occasions plus favorables & vous & à moy. L'avanture de ma fille ne me permettra ja mais en toute ma vie, de trouver quelques charmes & quelqu consolation dans les honneurs; Et d'ailleurs il ne seroit pas a vantageux dans le trouble où est reduite la Republique, qu ceux-là vous commandassent qui sont de plus prés exposez la hayne & à l'envie. Si mon service vous est necessaire, je n vous serviray pas moins quand je demeurerai dans les term d'une condition privée.* Ainsi l'on crea dix Tribuns militai res, & cependant, l'armée qui estoit chez les Sabins n demeura pas sans rien faire. On y abandonna aussi les De cemvirs par les poursuites d'Icilius & de Numitorius; & le ressouvenir du meurtre de Siccius que le bruit du mal

heu

r de Virginie qu'on avoit voulu si honteusement des-
ıorer, avoit plus vivement excité, ne produisit pas de
ındres mouvemens dans les esprits. Comme Icilius a-
: grande connoissance de l'humeur & des affaires du
ıple, & qu'il aspiroit à la dignité de Tribun, aussi-tost
il eut oui dire qu'on avoit créé sur l'Aventin des Tri-
ıs militaires ; il donna ordre avant que de retourner à
me, que les siens en creassent un même nombre avec u-
nême puissance, de peur que l'élection que les soldats
ient faite, ne fust comme un préjugé de celle qu'on fe-
: dans la Ville, & qu'on creast Tribuns du Peuple ceux
avoient été créez Tribuns militaires. Ils entrerent par
'orte Colline enseignes deployées, & aprés avoir tra-
sé en bataille toute la Ville, ils se rendirent sur l'A-
tin, où ils se joignirent à l'autre armée. On donna char-
ì ces vingt Tribuns militaires d'en choisir deux de leur
nbre, pour avoir le gouvernement & le soin de toutes
ıses ; & ceux qui furent choisis furent M. Oppius ; &
:-Manilius. Cependant, le Senat étoit en grande in-
etude pour tout le corps de l'Estat, & touchant le ge-
al des affaires. Veritablement il s'assembloit tous les
rs, mais il perdoit le tems en injures & en contestations
tiles, plûtost qu'il ne l'employoit en deliberations sa-
aires. On reprochoit aux Decemvirs le meurtre de Sic-
s, la lubricité d'Appius, & la honte qu'on recevoit des
ıs de guerre. On vouloit envoyer au Mont Aventin Va-
ius & Horatius ; mais ils n'y vouloient aller, qu'à con-
ion que les Decemvirs se démettroient de cette char-
dont ils devroient s'être démis dés l'année precedente.
s Decemvirs au contraire se plaignant qu'on les vou-
t reduire dans une condition privée, respondirent
'ils ne se dépoüilleroient point de leur authorité, qu'ils
ıussent fait publier les Loix pour l'établissement des-
elles ils avoient esté creés. Le Peuple ayant esté averty
r M. Duillius qui avoit esté Tribun, qu'on ne re-
voit rien dans le Senat, & qu'on n'y employoit le
ns qu'en des disputes perpetuelles, passa de l'Aventin
r le Mont-sacré : Car Duillius l'asseura que le Senat

ne se soucieroit d'aucune chose, qu'il ne vist la Ville deserte & abandonnéee, *Que le Mont-sacré lui remettroit e. memoire la constance & le courage du Peuple; & qu'il con noistroit par là qu'on ne pouvoit pacifier les choses que par l rétablissement de la puissance des Tribuns.* Les soldats aian donc pris leur chemin par la voie qu'on apelle anjou hui Nomentane, & qu'on appelloit alors Ficulnée, alle rent camper sur le Mont-sacré, & imiterent la modesti de leurs Ancestres, en s'absténant de toute sorte de vic lence. Le Peuple y suivit l'armée, sans que personne à qu l'age le pust permettre refusât de marcher. Les femmes & les enfans y suivirent leurs maris & leurs peres, & de mandoient en s'en allant parmi les plaintes qu'elles fa soient, en qùi elles se pourroiēt confier dans une Ville o la chasteté & la franchise ne pouvoient trouver d'asseurar ce. Ainsi Rome devint une solitude par la retraite du Pe ple, & l'on ne voioit plus dans la place que quelque vieillards qui n'avoient pu suivre les autres. Cependan on ne laissa pas de faire assembler le Senat; mais voiant qu la place des assemblées ressembloit à un desert, alors il en eut encore d'autres que Valerius & qu'Horatius qu commencerent à crier, *Hé quoi, Messieurs, qu'attendez-vou si les Decemvirs ne veulent point mettre fin à leur opiniâtret souffrirez-vous que toutes choses se ruinent, & que le feu mette de tous côtez? Quant à vous Decemvirs, quelle est cet authorité que vous voulez retenir avec tant d'obstination? Si qui la voulez-vous exercer? Est-ce pour rendre justice à d maisons & à des murailles? N'avez-vous point de honte d voir dans la place un plus grand nombre de vos Licteurs qu de Citoiens? Que ferez-vous s'il prend envie aux ennemis de venir attaquer la ville? Ou si la Multitude s'appercevant qu'o fait peu de compte de sa retraite, vient se jetter contre nou avec les armes à la main? Voulez-vous que vôtre puissance n finisse que par la cheute de cette Ville? Certes il faut faire éu de n'avoir plus desormais de Peuple, ou il faut avoir des Tr buns. Nous nous passerons plûtôt de Magistrats Patriciens, qu le Peuple de Plebeiens. Si autre fois il arracha du consentemen de nos peres cette nouvelle puissance qu'il n'avoit pas enc*

brouvée, Penſez-vous qu'il en ſouffre aiſément la perte, ourd'hui qu'il a gouſté ſes douceurs, veu même que nous erçons pas nos charges avec tant de moderation qu il t que faire de ſecours ni de protecteurs? Enfin comme on oit de toutes parts le même diſcours, les Decemvirs endirent, & declarerent que, puis qu'on le jugeoit à pos ils ſe ſoûmettroient à la volonté du Senat. Ils demderent ſeulement qu'on les deffendît contre la haine 'envie de leurs ennemis, & que par leur mort & par r ſang on n'accoûtumât pas le Peuple à mal-traiter les ateurs. Ainſi Valérius & Horatius furent envoiez au uple, afin de le faire revenir & d'accommoder les choà telle condition qu'ils aviſeroient; & par même moon leur donna ordre de faire en ſorte qu'on ne maltât point les Decemvirs. Au reſte, ils furent receus s le camp avec une grande joie du Peuple, comme at été ſes liberateurs & dans le commencement de l'ection, & dans ſon iſſuë; & on leur en fit de grands rercimens. Icilius parla pour le Peuple, & fit la même ſe lors qu'il fut queſtion de traiter, & que les Depudemanderent quelles étoient ſes pretenſions. Mais nme tout avoit été reſolu avant l'arrivée des Deputez, emanda ſeulement des choſes, qui firent aſſez reconſtre qu'on avoit plus d'eſperance en la Juſtice qu'en la ce. On ne demanda que le rétabliſſement des Tribuns, la faculté des appellations, qui étoient l'aſyle & le souement du Peuple avant la creation des Decemvirs: & tre cela, qu'on n'accuſeroit deſormais perſonne d'ar excité les ſoldats ou le Peuple à recouvrer la liberté r le moien de cette retraite ſur le Mont-ſacré. Mais on manda avec ardeur le ſupplice des Decemvirs: car la ltitude vouloit qu'ils fuſſent mis en ſa puiſſance, & les naçoit de les faire brûler tout vifs. A cela les Deputez ent cette réponſe: *Les choſes que vous avez demandées r avis & par conſeil ſont ſi juſtes, & ſi raiſonnables, qu'on voit vous les accorder, avant même que vous les euſſiez demdées. Car enfin vous ne demandez que des appuis de voſtre erté, & non pas une licence de faire aux autres des injures.*

Il faut donc plustost pardonner à vostre colere; que de lui accorder aucunes choses. Et certes vous ne vous laissez aller à la cruauté, que par la haine que vous avez pour la cruauté & avant presque que vous soiez libres, vous voulez déja commander à vos aversaires. Nostre Ville ne sera-t-elle jamais exempte de supplices? Le Senat sera-t-il tousjours animé contre le Peuple, & le Peuple contre le Senat? Certainement vous avez plus besoin d'un bouclier que d'une épée; & l'on est sans doute assez abaissé, lors qu'on vit dans une Republique sous les mesmes Loix que les autres sans faire outrage à personne, & sans en recevoir de personne. Vous vous rendrez assez redoutables, quand vous aurez recouvré vos Magistrats & vos Loix, & que vous aurez le pouvoir de juger souverainement de nos vies & de nos fortunes. Alors vous en ordonnerez, selon le merite des causes, mais c'est assez maintenant de recouvrer la liberté. Chacun d'un commun consentement aiant remis l'affaire en la disposition des Deputez, ils asseurerent le Peuple qu'ils reviendroient dans peu de temps avec une entiere resolution de toutes choses. Lors qu'ils furent de retour à Rome, & qu'ils eurent exposé au Senat les pretensions du Peuple, les Decemvirs qui croioient qu'on dût parler de leur chastiment, & qui voioient qu'on n'en parloit point, ne refuserent rien de ce que le Peuple demandoit. Neantmoins Appius homme cruel, & par consentement plus mal voulu que pas un, mesurant la haine qu'il pensoit qu'on lui portât par celle qu'il portoit aux autres, *Je n'ignore pas*, dit-il, *l'infortune qui me menace; je connois manifestement qu'on differe de nous attaquer, jusqu'à ce qu'on ait donné des armes à nos ennemis. Il faut donner nôtre sang à la haine & à l'envie; & pour moi je ne veux point differer de quitter le Decemvirat.* En même tems il fut ordonné par le Senat, que les Decemvirs sortiroient au plûtôt de charge; Que le souverain Pontife Q. Furius éliroit les Tribuns du Peuple, & qu'on n'imputeroit à crime à personne la retraite des soldats & du Peuple. Cela aiant été resolu, & le Senat s'étant retiré, les Decemvirs s'en allerent dans la place des assemblées, & se demirent de leur charge au grand contentement de tout le monde. Cette nouvelle fut portée au Peuple par les Deputez, qui

furent

nt suivis par tous ceux qui étoient demeurez dans la e. Une troupe qui conduisoit l'allegresse sortit aussi-lu camp pour venir au devant d'eux. Ils se réjoüirent mble de la liberté recouvrée, & de la paix qu'on avoit blie dans la Ville; & des Deputez aiant fait assembler le monde, *Revenez*, dirent-ils, *à vôtre Patrie, à vos x domestiques, à vos femmes & à vos enfans, & que cela eureux & favorable à la Republique. Mais revenez a-ı mesme moderation que vous avez monstrée en ce lieu, où e que vous eussiez besoin de toutes les choses necessaires, il point eu de terres que vous aiez fourragées. Portez cette ration dans la ville; Retournez sur l'Aventin d'où vous artis. Là comme au lieu bienheureux où vous avez com-é l'ouvrage de vôtre liberté, vous élirez des Tribuns du le. Le souverain Pontife ne manquera pas de s'y trouver tenir l'Assemblée & pour recueillir vos suffrages.* Ils en-irent ce discours avec de grands témoignages de sa-ction. Ils levent aussi-tôt les Enseignes, ils prennent emin de Rome, & disputent avec tous ceux qui leur ient au devant, à qui monstreroit plus de joye. Ainsi ssent en armes, mais avec toute sorte de modestie par lieu de la Ville, & se rendent sur l'Aventin, où le d Pontife tint l'Assemblee. Ils creérent Tribun du le A. Virgin. le premier de tous, aprés lui L. Icilius, Numitotius oncle de Virginie, qui avoient été cau-cette retraite. C. Ficinius descendu de celui qui fut, n, le premier Tribun qu'on crea sur le Mont-sacré, & uilius, qui avoit si glorieusement exercé cette charge la creation des Decemvirs, & qui n'avoit jamais ué au Peuple dans tous les combats qu'il avoit falu re contre eux. On éleut ensuite M. Titinius, M. Pom-us, C. Apronius, P. Villius, & C. Oppius plûtost par ıte esperance qu'on en concevoit, que par la conside-n de leurs merites. Dés qu'Icilius fut entré en char-propofa au Peuple, qu'on ne recherchast person e ne d'un crime, de s'être retiré de l'obéïssance des De-irs, & le Peuple confirma sa proposition. En mesme M. Duilius proposa le rétablissement des Consuls,

à condition neantmoins qu'on auroit là liberté d'en ap peller. Toutes ces choses furent faites en la presence d tout le Peuple , dans les Flaminiens, que l'on appell aujourd'hui le Cirque de Flaminius. Aprés cela L. Va lerius, & M. Horatius furent créez Consuls par l'Entre roi, & entrerent aussi-tost en charge. Leur Consulat fu populaire, sans estre injurieux aux Patriciens, non pa toutefois sans leur déplaire. Car ils croioient qu'on ôto à leur puissance tout ce qu'on faisoit en faveur de la libe té du Peuple. Et premierement comme on étoit en que que sorte de dispute, pour sçavoir si les Senateurs devo ient estre soûmis aux ordonnances du Peuple, on fit un Loi par les suffrages des Centuries, que, ce qui avoit é ordonné par la Multitude separée par Tribus, obligero tout le Peuple, & seroit consideré comme si tout le Pe ple l'avoit ordonné. Ce qui donna sans doute une me veilleuse force aux resolutions des Tribuns. L'autre L que les Consuls établirent, fut la permission d'appell au Peuple, qui fut le plus grand secours, & l'unique as le de la liberté. Les Decemvirs l'avoient abolie, & alo elle ne fut pas seulement restituée, mais on la fortifia en core pour l'avenir par une nouvelle Loi qui portoit, Qu deformais personne ne pourroit créer aucun Magistra sans qu'il y eust appel de son jugement; Qu'il seroit pe mis de tuër celui qui l'auroit créé, sans y ajouster cet condition, & que ce meurtre ne seroit point poursuiv comme une chose capitale. Aprés avoir rendu la Multitu de assez forte & asséz puissante par la liberté de ces appe lations, & par le secours & l'authorité des Tribuns, o voulut encore, suivant de vieilles ceremoneis, que les Tr buns fussent tenus pour sacrez, bien que la memoire & coustume en fussent presque déja perduës. Ainsi l'on im prima le respect qu'on devoit avoir pour eux, & par Religion même, & par une Loi qui ordonnoit, Qu celui qui auroit fait quelque injure aux Tribuns, au Ediles, aux Juges, & aux Decemvirs, fust tenu pour u homme maudit, que sa teste fust devoüée à Jupiter, que sa famille fust venduë au temple de Cerés, de Liber

Libera. Les Jurisconsultes soûtiennent que personne reputé saint & sacré par cette Loy, mais seulement celui qui fera injure à quelqu'un d'eux en est declaré dit & excommunié. En effet un Edile peut bien estre &mené en prison par les Magistrats qui sont au dessus y; Et encore que cela ne se fasse pas de droit, parce par cette Loy il n'est pas permis de luy faire injure, neantmoins une grande preuve que l'Edile n'est pas té saint & sacré. Mais les Tribuns sont sacrez & vene-s par l'ancien serment que fit le Peuple, lors que pour emiere fois il crea cette puissance. Il y en a d'autres lisent que cette Loy d'Horatius comprend aussi les suls & les Preteurs, parce que le Consul est aussi ap- Juge. Toutefois cette opinion est refutée par cette n, qu'on n'avoit pas encore accoûumé en ce tems-là peller Juge le Consul, mais seulement le Preteur. à les Loix qui furent faites par les Consuls, par les-s il fut aussi ordonné, qu'on porteroit aux Ediles du ple, dans le Temple de Cerés, les resolutions du Senat, toient auparavant ou supprimées, ou alterées selon lonté des Consuls. Depuis M. Duilius Tribun proposa euple, & le Peuple le confirma, que, quiconque le roit sans Tribuns, ou establiroit un Magistrat sans n pust appeller de son jugement, seroit fustigé, & ite puni de mort. Toutes ces choses furent accordées es Patriciens, veritablement contre leur gré, & neant-ns sans murmure, & sans resistance, parce qu'il n'y t encore personne à qui l'on portast particulierement hayne.

. Ainsi la puissance des Tribuns, & la liberté du Peu-iant esté bien établie, alors les Tribuns s'imaginerent l étoit tems, & qu'il étoit seur d'attaquer les particu-. Ils choisissent donc Virginius pour estre le premier isateur, & Appius pour estre le premier accusé. Lors Appius eut esté ajourné par Virginius, & qu'il eut paru dans la place accompagné d'un grand nombre eunes Patriciens, sa presence & l'aspect de ses satellites ouvellerent la memoire de sa puissance funeste & in-

 humaine;

humaine ; Et Virginius prenant la parole, *Les harangu* (dit-il) *ont été inventées pour s'en servir dans les choses do teuses, & où l'on ne voit point de lumiere. C'est pourquoi M je ne perdrai point de tems à accuser devant vous un hom qui vous a contraint de prendre les armes pour vous delivrer ses cruautez. Et je n'endurerai pas aussi qu'il ajouste à ses a tres crimes l'impudence & la hardiesse de se deffendre. Pour qui concerne donc, A Claudius, toutes les choses que vous av faites durant deux ans avec tant d'horreur & d'injustice, vous en donne vôtre grace. Je ne vous demande raison que d ne seule de vos actions: C'est d'avoir refusé contre toute fo de droit* (d'ordonner la provision de la liberté,) *ou de laif une personne en liberté durant qu'elle lui étoit contestée, qu'on lui faisoit un procez pour la mettre en servitude. Si vo ne me pouvez répondre, j'ordonne que de ce pas on vous co duise dans les prisons.* Appius reduit à cette extremité, pouvoit esperer ni en l'assistance des Tribuns, ni au jug ment du Peuple. Toutefois il implora l'aide des Tribu & quand il se vid arresté par les sergens, sans que perso ne s'y opposât; *J'en appel'e*, dit-il. Ce mot comme pro cteur de la liberté, étant sorti de la bouche d'un hom qui avoit fait nagueres un jugement contre le privilege cette parole au desavantage de la liberté, imposa silenc tout le monde, & lui donna de l'estonnement. Et tan que chacun murmure en soi même, *Qu'il faut confes qu'il y a des Dieux qui ont soin des choses humaines; & que la punition de l'orgueil & de la cruauté est quelquefois len & tardive, elle est enfin rigoureuse & épouvantable. Qu'on avoit un témoignage en la personne d'Appius, qui se veut s vir de la faveur des apellations aprés les avoir supprimées, q implore le secours du Peuple, aprés avoir foulé aux pieds droits du Peuple, & qui est enfin mené en prison, ne pouva jouir du privilege de la liberté, qu'il ôta à une personne lib en la condamnant à la servitude.* Mais parmi tous ces mu mures de l'Assemblee, on ne laissoit pas d'entendre disti ctement la voix d'Appius, qui imploroit l'assistance d Peuple Romain. Il representoit les services que ses Anc stres avoient rendus à la Republique durant la paix dura

urant la guerre ; *Que l'affection qu'il avoit pour le Peuple omain étoit bien malheureuse & infortunée; Que pour faire s Loix égales pour tout le monde, il étoit sorti du Consulat u mécontentement du Senat mesme. Enfin il representoit ses donnances, & qu'il étoit bien étrange, que, tandis qu'elles bsistoient on mist leur autheur en prison. Qu'au reste il d-oit ses raisons, & qu'il éprouveroit ce qu'il auroit fait de ien ou de mal, quand on lui permettroit de plaider sa cause. Que, comme il étoit Citoien de Rome, il demandoit pour l heu-e presente suivant les Loix communes de la Ville, qu'aiant é-é assigné on lui permist de plaider sa cause, & de subir le ha-ard d'estre jugé par le Peuple Romain. Qu'il n'avoit pas tant 'apprehension de la haine & de l'envie, qu'il n'eust aucune sperance en la Justice & en la compassion de ses Citoiens. Que, on le veut mener en prison sans l'avoir oui, il en appelle une utrefois aux Tribuns, & qu'il les exhortoit de ne pas imiter s personnes qu'ils haissoient; Que si les Tribuns confessent u'ils se sont accordez ensemble de suprimer les appellations, omme on en accuse les Decemvirs, il proteste qu'il en appelle devant le Peuple; Qu'il invoquoit à son secours les ordonnan-es qui venoient d'être établies touchant les appellations, par es Consuls & par les Trib. Car qui pourroit avoir la liberté l'appeller, si celui-là ne l'a pas, qui n'a point été condamné, & qui ne s'est pas même deffendu? Qui sera-ce du menu Peup. qui trouvera dans les Loix son asile & sa protection, si A. Claudius n'y en trouve point? Qu'il doit servir de témoignage pour faire connoître à tout le monde, si l'on a voulu établir la liberté ou la tirannie par les nouvelles Loix qu'on a faites; & si les ap-pellations dont on fait une si belle monstre contre les violences des Magistrats, sont seulement un privilege en apparence, ou des appuis solides & veritables.* Virginius répondit à cela, qu'il n'y avoit qu'Appius au monde qui ne devoit point jouïr du benefice des Loix, & qui ne devoit point avoir de part aux droits civils & naturels. *Que le Peuple regar-dast son Tribunal, qui étoit le refuge & la forteresse de tou-tes sortes de crimes, d'où ce Decemvir perpetuel affamé des biens, & alteré du sang du Peup. menaçoit tout le monde avec les faisseaux & les haches; D'où ce superbe, qui méprisoit les*

Dieux & les hommes, environné non pas de Licteurs, mais bourreaux, & ayant passé des rapines & des carnages à la palardise, avoit aux yeux du Peuple Romain arraché une fille Romaine, de condition libre, d'entre les bras de son pere, pour donner à un ministre de ses voluptez, comme une esclave pr dans la guerre; d'où par un jugement cruel il avoit contraint pere d'armer ses mains contre sa fille; d'où il avoit ordon qu'on jettât dans les prisons l'oncle & le fiancé de cette fi morte, parce qu'ils vouloient enlever son corps, estant moi touché de sa mort, que du dépit d'estre privé de l'esperance la violer; Qu'outre tout cela il avoit fait bastir des prisons qu avoit accoûtumé d'appeller, le sejour & la demeure du Peup Romain. Et partant qu'il en appellast tout autant de fois qu voudroit, puis qu'on pouvoit autant de fois prouver contre l qu'il n'avoit pas voulu ajuger la provision de la liberté à u fille qu'on pretendoit être libre, Que s'il ne comparoît devan Iuge, il ordonne qu'on le constitue prisonnier comme un crin nel convaincu. Bien que personne ne contredist à ce jug ment, neantmoins tout le monde en fut touché, & le su plice d'un homme de cette consideration fit en quelq sorte juger au Peuple, qu'il ne jouïssoit déja que d'une tr grande liberté. Cela n'empescha pas pourtant qu'Appi ne fust mis en prison, & le Tribun luy donna jour pour deffendre. Cependant les Ambassadeurs des Latins & d Herniques vinrent à Rome, pour témoigner leur resse timent & leur joye de la reconciliation du Senat avec Peuple; & apporterent en faveur de cette paix au Temp de Jupiter dans le Capitole une couronne d'or. Verit blement elle n'estoit pas de grand prix; mais en ce tem là on ne possedoit pas de grandes richesses, & les chos de Religion se faisoient avec plus de pieté que de pomp On apprit d'eux que les Eques & les Volsques faisoie un grand appareil de guerre. C'est pourquoy il fut ordo né que les Consuls prendroient chacun leur departemen Les Sabins écheurent par le sort à Horatius, & les Equ & les Volsques à Valerius. Lors qu'ils eurent publié levée, non seulement les plus jeunes, mais un gran nombre de ceux qui n'estoient plus obligez d'aller

guerre, & qui avoient servy leur temps, se firent librement enroller. De sorte que par ce moyen on n'eut pas seulement de grandes troupes, mais l'armée en fut plus forte par ce mélange de vieux soldats qui se joignirent avec les jeunes. Avant que de sortir de la Ville ils exposerent publiquement les Loix des Decemvirs gravées en cuivre, qu'on appelle aujourd'hui les Loix des douze Tables. Neantmoins il y en a qui ont écrit que les Ediles eurent cette commission par l'ordre des Tribuns. Quoy qu'il en soit, C. Claudius qui avoit toûjours detesté les crimes des Decemvirs, & qui haïssoit sur toute chose l'orgueil & l'insolence de son neveu, s'estoit autrefois retiré à Regille son ancienne patrie; mais alors il retourna à Rome chargé d'années comme il estoit, afin d'interceder pour un homme dont il avoit hay les vices. Ainsi paroissant en deüil, & en fort mauvais équipage parmy ses amis & ses parens, il arrêtoit chacun dans la place, & prioit les uns & les autres, *qu'ils ne voulussent pas permettre qu'on attachast ce deshonneur à la famille des Claudiens, que de les faire paroistre dignes de la prison & des fers; & qu'un homme qui devoit estre aux siecles futurs en si grande consideration pour avoir fait leurs Loix, & composé le Droit Romain, demeurast dans les prisons parmy les brigands & les voleurs. Qu'ils oubliassent un peu leur colere pour avoir plus de connoissance, des pensées plus moderées, & qu'ils donnassent plustost un homme seul à tant de personnes du même nom & du même sang qui le demandoient, que de refuser tant de personnes à cause de la hayne d'un seul homme; Que luy-mesme il intercedoit, & qu'il donnoit cela à sa race, & à son nom, bien qu'il ne fust pas reconcilié avec le miserable, qu'il tâchoit alors de secourir; Qu'ils avoient recouvré la liberté par le courage & par la vertu, & qu'ils pouvoient aussi par un effet de la clemence restablir l'union, & la bonne intelligence entre tous les ordres de l'Estat.* Il y en eut qui furent plus touchez de pitié pour Claudius, que pour celuy dont il deffendoit la cause. Mais Virginius remonstroit, que si l'on devoit *avoir de la pitié, c'estoit de lui-même, & de l'infortune de sa fille; Qu'ils entendissent les prieres, non pas de la maison des Claudiens, qui s'estoient rendus les ti-*

rans du Peuple, mais des parens de Virginie, & des trois Tribu qui ayant esté creez pour secourir le Peuple, imploreront eu mesmes le secours & l'assistance du Peuple. Ces plaintes ser blerent les plus justes, c'est pourquoy Claudius se voia privé de toute esperance, se tua lui même avant que jour de l'assignation fust escheu. En même tems Oppi qui étoit le plus odieux aprés Appius, fut accusé par Numitorius, parce qu'il estoit dans la Ville lors que s Collegue rendit un jugement si injuste. Toutefois u injure qu'avoit fait Oppius lui nuisit bien davantage q celle qu'il n'avoit pas empeschée. On produisit contre l pour témoin un vieux soldat, qui avoit fait vingt-se campagnes, & qui avoit receu huit fois des recompens extraordinaires. Ce soldat portant avec lui ses recompe ses, déchira ses habits en la presence du Peuple, lui mon tra son dos decoupé de coups de verges, & demanda se lement, Que, si Oppius qui l'avoit fait traiter de la sort pouvoit lui imputer la moindre faute, il lui fist souffrir nouvelles peines, bien qu'il n'eust plus de charge qui l en donnast l'authorité. Oppius fut en même tems me en prison, & avant que le jour de son jugement fût ven il se fit mourir lui-même. Les Tribuns confisquere les biens d'Appius & d'Oppius, leurs compagnons s'e allerent en exil, & leurs biens furent aussi confisque Pour M. Claudius, qui avoit demandé Virginie comn son esclave, il fut aussi condamné à mort; mais Virgini lui remit cette peine, & il s'en alla en exil à Tivoli. Ain les Manes de Virginie, plus heureuse aprés sa mort qu durant sa vie, ayant couru par tant de maisons pour tir la vangeance de son injure, furent enfin satisfaits par punition de tous les coupables. Au reste, le Senat éto déja dans une grande apprehension, & les Tribuns a voient déja pris le même visage que les Decemvirs, lor que M. Duilius qui étoit de leur nombre, & qui voulo adroitement donner une bride à leur authorité trop gran de, parla en ces termes. *Enfin*, dit-il, *nous en avons asse fait pour l'establissement de la liberté, & pour satisfaire à no vangeances; c'est pourquoy je ne souffriray pas davantage du*

ran

rant le reste de cette année, ny qu'on appelle quelqu'un en jugement, n'y qu'on mette quelqu'un en prison. Et certes je ne sçaurois prendre plaisir qu'on recherche des fautes déja effacées, puisque les nouvelles ont esté suffisamment punies par les supplices des Decemvirs; & d'ailleurs la vigilance des deux Consuls, & le soin qu'ils auront de deffendre la liberté, vous asseurent qu'à l'avenir on n'attentera plus rien où l'on ayt besoin de la puissance des Tribuns. La moderation de ce Tribun dissipa la crainte du Senat; mais elle augmenta son dépit contre les Consuls, parce qu'ils s'estoient monstrez si passionnez pour le Peuple, qu'ils avoient eu plus d'égard à ses Magistrats qu'aux Magistrats Patriciens, & que les ennemis du Senat s'étoient saoulez de le persecuter, avant que ces Consuls eussent fait semblant de le deffendre. Il y en avoit aussi qui disoient, que le Senat avoit trop facilement authorisé des loix qu'ils avoient proposées, & qu'il n'y avoit point de doute qu'ils n'eussent enfin cedé au temps dans le trouble où estoit la Republque.

16. Enfin, aprés que les choses eurent esté pacifiées dans la Ville, & que ce qui concernoit le Peuple eut esté bien établi, les Consuls allerent chacun où ils avoient leur departement de guerre. Valerius marcha contre les deux armées des Eques & des Volsques qui s'étoient jointes en Algide, & soustint cette guerre par sa prudence bien plûtost que par ses forces. Que si d'abord il eust hazardé une bataille, je ne sçay si l'on ne s'en fust point trouvé mal, d'autant que le courage de ses gens étoit alors abattu par la mauvaise conduite des Decemvirs, & que les ennemis en avoient tiré de nouvelles forces. Ainsi il tenoit ses troupes campées à mille pas de leur camp; Et cependant, les ennemis vinrent se mettre en bataille dans l'espace qui estoit entre les deux camps; & faisoient de là tous leurs efforts par des deffis & par des injures, pour attirer les Romains au combat, mais on ne leur faisoit aucune response. Enfin les Eques & les Volsques lassez de demeurer si long temps en un endroit, & voyant qu'ils esperoient en vain de donner bataille, se retirerent de part & d'autre, comme si on leur eust cedé la victoire.

Une

Une partie s'alla jetter chez les Herniques,& l'autre dans le pays des Latins pour y faire des pillages, n'ayant laissé dans leur camp qu'une espece de garnison, plustost que des forces capables de soustenir un combat.Le Consul qui eut avis de cela, leur rendit avec usure la crainte qu'on en avoit auparavant receuë;Car ayant mis ses gens en bataille il alla luy-même attaquer les ennemis, & les deffier au combat. De sorte que, comme ils l'eurent refusé par la connoissance qu'ils avoient de leur foiblesse, & de combien leurs forces étoient diminuées par l'absence de leurs autres troupes, les Romains en receurent un nouveau courage, & crûrent que des ennemis estoient vaincus qui se tenoient renfermez dans leur camp avec tant de crainte & d'épouvante.Enfin aprés avoir tout le long du jour attendu si les ennemis se presenteroient au combat, la nuit obligea les Romains de se retirer,& de venir prendre leur refection.Au contraire les ennemis épouvantez,& n'aiant plus le même courage qu'auparavant, envoyent de tous côtez pour faire revenir leurs gens,qui étoient allez faire des courses dans les terres ennemies.Ceux qui étoient les plus proches revinrent en diligence;mais on ne pût trouver les autres qui avoient passé plus avant.Aussi-tost qu'il fut jour,les Romains sortirent de leur camp pour attaquer les retranchemens de l'ennemy,s'il ne vouloit se resoudre au combat; Et comme le Soleil fut levé, & qu'ils ne paroissoient point encore, le Consul commanda qu'on fist marcher les Enseignes. Alors les Eques & les Volsques voyant que l'armée Romaine commençoit à se remuer pour venir contre eux,eurent honte que deux armées victorieuses se deffendissent plûtost par leurs retranchemens que par leur courage,c'est pourquoi ils demanderent aussi le signal du combat, & le receurent de leurs Capitaines. Déja une partie estoit hors des portes, & les autres sans quiter leur rang venoient se mettre chacun en son poste, lors que le Consul Romain les vint attaquer avant qu'ils fussent rangez en bataille, & qu'ils fussent entierement sortis. Comme ils estoient en incertitude de ce qu'ils feroient, & qu'ils se regardoient les uns les autres comme

de

les gens épouvantez, il augmenta leur épouvante par de grands cris, & les chargea avec impetuosité. Ils reculeent d abord, mais ensuite aiant repris courage, & voiant que leurs Capitaines leur reprochoient de toutes parts de le se laisser vaincre par des vaincus, ils recommencerent le combat. Le Consul de son côté sollicitoit les Romains de se souvenir, *que ce jour-là étoit le premier qu'ils avoient combattu en hommes libres pour une Ville libre; Qu'ils seroient victorieux pour eux-mesmes, qu'ils ne seroient pas le prix de la victoire des Decemvirs. Que cette guerre ne se faisoit pas par la conduite d Appius, mais de Valerius qui étoit descendu des liberateurs du Peuple Romain, & qui en étoit lui-mesme le Liberateur. Qu'ils témoignassent que dans les batailles precedentes il n'avoit pas tenu aux soldats, mais seulement aux Capitaines, qu'on n'eust remporté des victoires; Qu'il leur seroit honteux d'avoir monstré plus de courage contre leurs Citoiens que contre leurs ennemis, & d avoir plus apprehendé la servitude dans la Ville qu'à la campagne. Qu'il n'y avoit eu qu'une Virginie dont l'honneur & la chasteté eust été en danger durant la paix, & qu'il n'y avoit eu qu'un Appius redoutable par sa paillardise, mais que si la fortune change, & qu'elle se lasse d estre pour eux, tous leurs enfans sont en peril par un si grand nombre d'ennemis. Que neantmoins il n'avoit garde de pronostiquer des choses que Jupiter & Mars peres des Romains, ne laisseront jamais tomber sur une Ville qui a été fondée sous leurs auspices.* Il les faisoit aussi souvenir de l'Aventin, & du Mont-sacré, afin qu'ils rapportassent la domination entiere & sans tache au mesme endroit où peu de mois auparavant ils avoient trouvé la liberté; qu'ils monstrassent que les soldats Romains n'avoient pas moins de courage, aprés avoir chassé les Decemvirs, qu'avant qu'ils fussent créez, & que la vertu du Peuple Rom. n'étoit pas diminuée pour avoir receu des Loix qui égalloient tout le monde. Lors qu'il eut parlé de la sorte aux gens de pied, il courut du même pas à la Cavalerie. *Courage brave jeunesse*, dit-il, *surpassez en courage l'Infanterie, comme vous la surpassez par le rang. Aux premiers coups qu'elle à donnez, elle a fait plier les ennemis, achevez de les châtier, puis qu'ils sont déja ébranlez.* Ils ne

ne soûtiendront pas vôtre effort, & à l'heure que je vous parl ils meditent plûtôt leur fuite qu'ils ne pensent à resister. Il poussent donc leurs chevaux contre l'ennemi déja en de sordre par le combat des gens de pied; & ayant rompu se rangs ils enfoncent & traversent leur bataillon : de sort qu'une partie aiant passé jusqu'à la pleine campagne, i coupent chemin à plusieurs qui prenoient la fuite, empe schent les autres de retourner dans leur camp ; & comm ils avoient gagné le devant, & que les ennemis les rencon troient de toutes parts, ils mirent parmi eux une épouvan te generale. L'infanterie, & le Consul en personne, firen contre leur camp les plus grands efforts de cette guerre aussi il s'en rendit le maître avec un grand carnage des en nemis, mais avec un butin encore plus grand. Le bruit d cette victoire passa non seulement dans la Ville, mais d côté des Sabins dans l'autre armée. Elle remplit la Ville d joye, & donna à l'autre armée une genereuse emulatio & un ardent desir de parvenir à la mesme gloire. Déja p quelques courses & par de legeres escarmouches, Horat us ayant exercé ses gens, les avoit accoûtumez à se confi en leur courage, plûtost qu'à se souvenir de l'ignomin qu'ils avoient receuë sous la conduite des Decemvirs ; par le succez des petits combat ils avoient conceu l'esp rance de reüssir avec honneur dans les plus important occasions. Cependant, les Sabins encouragez & superb par le bonheur de l'année precedente, les pressent & ta chent de les irriter, leur demandant pourquoi par d courses qui ressembloient à des brigandages, ils s'am soient à perdre temps ; & si par tant de petits combats q n'étoient de nulle importance, ils croyoient decider cet guerre ; Qu'ils se resolussent plûtost à une bataille, que, pour terminer tout d'un coup une si grande affai ils en laissassent la decision à la fortune. Outre que les R mains estoient déja assez excitez d'eux-mêmes, ils étoie encore irritez par l'indignité de ces choses. Ils ne po voient endurer que l'autre armée retournast victorieu dans Rome, tandis que l'ennemy leur venoit faire d bravades. Quand sera-ce, disoient-ils, qu'ils sero égaux aux ennemis, s'ils ne le sont pas à cette heure? Lo
q

que le Consul eut reconnu que le camp estoit remply de ces murmures, il fit assembler ses compagnons, & leur parla en ces termes : *Mes compagnons, je croy que vous aurez appris comment les choses se sont passées en Algide. On a monstré tout le courage, & l'on a eu tout le succez qu'on pouvoit esperer de l'armée d'un Peuple libre. On a obtenu la victoire par la prudence de mon Collegue, & par la valeur de ses gens. Pour ce qui me regarde maintenant, je suivrai la resolution, & j'auray le courage que vous me donnerez. On peut avec utilité tirer cette guerre en longueur, on peut la terminer de mesme. S'il est besoin de la prolonger, je feray bien en sorte que par la mesme discipline que j'ay observée jusques ici, vostre force & vostre esperance s'augmenteront de jour en jour. Que si déja vous avez assez de cœur, & que vous en vouliez venir aux mains, poussez maintenant le mesme cry que vous pousseriez si vous alliez à la charge, & donnez moy ce tesmoignage de vostre volonté, & de vostre vertu.* Apres qu'ils eurent jetté ce cry avec une grande allegresse, il les asseura qu'il satisferoit à leurs desirs, & que le lendemain il les meneroit au combat. Ils employerent le reste du jour à preparer leurs armes, & le lendemain les Sabins n'eurent pas si tost apperceu que les Romains se mettoient en bataille, que la passion qu'ils en avoient les fit paroistre en campagne en mesme tems. Le combat fut tel qu'on pouvoit l'attendre de deux armées, qui se fioient toutes deux en leurs forces. Car l'une estoit enhardie par son ancienne reputation, & par la gloire qui l'accompagnoit de tout tems, & l'autre estoit devenuë superbe par sa nouvelle victoire. Au reste, les Sabins ayderent la force par une ruse de guerre. Car ayant rendu leur bataillon égal de chaque face, ils reserverent deux mille hommes pour aller charger durant le combat la pointe gauche des Romains. Et en effect l'ayant attaquée en flanc, ils commençoient à la mal mener, si environ six cens hommes de la Cavalerie de deux Legions ne fussent venus à son secours. Ils mettent donc pied à terre, courent à leurs gens qui commençoient à reculer, se presentent à la teste du bataillon, s'opposent en mesme tems à

l'ennemi, & ayant partagé le peril où les gens de pied é toient reduits, ils leur releverent le courage par la hont qu'ils leur donnerent. Car ils furent honteux de voir qu la Cavalerie s'acquittast de son devoir, & de celuy mesm des autres avec tant d'honneur & de gloire ; & que de gens de pied ne pouvoient qu'à peine égaler des gens d cheval, qui s'étoient faits gens de pied pour les secouri Ils retournent donc au combat qu'ils avoient abandonn ils regagnent le lieu d'où ils avoient esté repoussez, & dans le même moment non seulement on recommença l combat, mais les troupes des Sabins furent contrainte de plier. Alors les gens de cheval couverts de l'Infanteri remontent sur leurs chevaux, & vont en diligence de l'au tre côté porter à leurs gens la nouvelle de la victoire; & e même tems ils se jettent sur les ennemis, qui avoient déj pris l'épouvante, parce que leur pointe la plus forte & l plus ferme avoit déja esté deffaite. Enfin il n'y en eu point qui monstrerent en cette occasion plus de force & de courage. Cependant, le Consul pourvoit de son côté toutes choses ; il donne des loüanges à ceux qui faisoien bien leur devoir, & fait des reproches à ceux qui combat toient laschement. Ses reprimandes donnerent du cœu aux plus lâches, qui imiterent les plus braves, & la hont ne les anima pas moins que la loüange avoit animé les au tres. Ainsi ils renouvellent le cry de tous côtez, & repous sent d'un commun effort les ennemis qui ne pûrent plu soustenir l'impetuosité des Romains. Les Sabins mis e fuite, & dissipez par la campagne, laissent leur camp e proye à l'ennemi. Et les Romains y recouvrerent, no pas comme en Algide ce qu'on avoit pris sur les alliez mais ce qu'ils avoient perdu eux-mesmes par les dégat qu'on avoit faits dans leurs terres. Bien qu'on eust obten deux victoires par deux batailles differentes, neantmoin le Senat n'ordonna malicieusement pour toutes les deu qu'un jour de prieres & d'actions de graces en faveur de deux Consuls: mais le Peuple ne laissa pas de les continuë le jour suivant, & d'aller de lui-même, & sans en avoir u autre ordre, faire ses prieres dans les Temples; Et cett

de-

levotion du Peuple qui y accouroit de tous costez fut en quelque sorte plus celebre que l'autre, par son ardeur & par son zele. Les Consuls entrerent dans la Ville en deux divers jours, par une resolution prise entre-eux; & firent assembler le Senat dans le Champ de Mars. Comme ils commençoient à parler des choses qu'ils avoient executées, les principaux du Senat firent des plaintes, & dirent que pour lui faire peur on l'avoit convoqué à dessein au milieu des gens de guerre. C'est pourquoi les Consuls pour couper le chemin aux reproches & au blâme qu'on leur en pourroit donner, le firent passer dans les Prez Flaminiens, où est aujourd'hui le Temple d'Apollon, & qu'on appelloit dés ce tems-là le Cirque Apollinaire. Or parce que d'un commun consentement le Senat leur refusa l'honneur du triomphe, L. Icilius Tribun du Peuple en fit pour les Consuls la proposition au Peuple, bien que plusieurs du Senat s'y presentassent pour persuader le contraire, & principalement C. Claudius qui crioit, *Que les Consuls vouloient triompher du Senat, & non pas des ennemis; Qu'ils demandoient une recompense pour les services particuliers qu'ils avoient rendus aux Tribuns & non pas une marque d'honneur de leur courage, & de leur vertu; que jusques là le Peuple n'avoit jamais disposé du triomphe, & que le pouvoir d'en disposer avoit tousjours esté remis au Senat; que les Roys mesmes n'avoient jamais rien retranché de l'authorité de ce premier de tous les Ordres de l'Estat; Qu'il ne faloit pas que les Tribuns interposassent leur puissance en toute sorte d'occasions, pour empescher que les resolutions du Conseil public eussent quelque effet; qu'au reste la Republique demeurera libre, & que les Loix auront esté renduës égales, si chaque Ordre conserve ses droits & sa dignité.* Bien que quantité d'autres, & mesme des plus vieux du Senat, alleguassent quantité d'autres choses sur le mesme sujet, neantmoins tous les Tribus approuverent la proposition des Tribuns. Ce fut la premiere fois que de l'ordonnance du Peuple & sans l'authorité du Senat, on obtint l'honneur du triomphe. Cette victoire des Tribuns & du Peuple se convertit presque en une licence pernicieuse à la Republique: Car les Tribuns complotterent ensemble de

se faire continuër dans cette charge ; & afin de mieux ca cher leur ambition, ils resolurent aussi de faire continuë les mêmes Consuls, apportant pour leurs raisons que l Senat vouloit ruïner les droits du Peuple, à la honte mê me des Consuls. *Que pourroit-il arriver* (disoient-ils) *si e un tems que les Loix ne sont pas encore bien établies, les Con suls entreprenoient de persecuter les Tribuns par leurs com plots & par leurs factions? Qu'on n'auroit pas toûjours pou Consf. des Horaces & des Valeres, qui preferassent la liberté d peuple à leur puissance & à leur authorité.* Il arriva par une a vanture favorable en ce tems-là, que M. Duillius presido à l'Assemblée, homme prudent & avisé, qui prevoioit bie qu'on ne pouvoit rien attendre de la continuation du Tr bunat que de la hayne & de l'envie. C'est pourquoy protesta hautement, qu'il n'auroit aucun égard à la pour suite que les vieux Tribuns faisoient pour la même char ge: mais ses compagnons le presserent de laisser aux Tri buns la liberté de donner leurs suffrages; ou qu'au moin il laissast cette election au pouvoir de ses Collegues, qu promettoient de faire toutes choses selon la Loy, & no pas à la fantaisie du Senat. Sur cette contestation Duilliu fait venir les Consuls, & leur demande leur sentimen touchant la creation de leurs successeurs. Lors qu'ils eu rent répondu qu'ils en vouloient créer de nouveaux, vo yant qu'il avoit des partisans d'une opinion agreable a Peuple, sans qu'ils fussent neantmoins du Peuple, il all avec eux à la place, & les ayant presentez au Peuple, i leur demanda en la presence de la Multitude ce qu'ils fe roient, si le Peuple Romain les vouloit continuer dans l Consulat, en consideration de la liberté qu'ils avoient re stablie dans la Ville, & des grandes choses qu'ils avoien faites dans la guerre. Enfin apres avoir témoigné qu'il n'avoient point changé de resolution, il leur donna de loüanges d'avoir toûjours affecté d'estre dissemblable aux Decemvirs, & passa outre à l'élection. Ainsi ayant créé cinq Tribuns du Peuple, & voiant que ses neuf com pagnons faisoient ouvertement des efforts, afin d'étre continuez, & que les autres poursuivans n'avoient pas pour eux le nombre necessaire des Tribus, il congedia

Assemblée, & ne la convoqua plus pour ce sujet. Il remonstra qu'on avoit satisfait à la Loy, qui n'avoit point efini le nombre des Tribuns, & qui ordonnoit seulement u'on en laissast quelques-uns à elire, & que ceux qui aoient été créez par le Peuple les choisissent à leur volon-é; Et là dessus il fit la lecture de la Loy, qui étoit compri- en ces paroles : *Si l'on propose dix Tribuns du Peuple, & u'en ce jour là on en élise moins de dix, Que ceux que les Triins déja créez choisiront pour leurs Collegues, soient reputez ribuns aussi legitimement créez, que ceux qui auront esté leus par le Peuple.* Enfin Duillius ayant toûjours perse-ré dans la mesme resolution, & remonstré que la Reli-on ne pouvoit avoir quinze Tribuns il fit ceder à ses raims l'ambition de ses Collegues, & se demit de sa char-considere également & du Senat & du Peuple. Au re-, les nouveaux Tribuns suivirent la volonté du Senat ns l'election de leurs Collegues; car ils en choisirent ux Patriciens, & même Consulaires, S. Tarpeius, & Haterius. On créa pour Consuls Sp. Herminius, & T. rginius Celimontanus, qui se monstrerent comme inflerens entre le Senat & le Peuple & qui par ce moyen tretinrent la paix dans la Ville, & dans la campagne. ependant, comme Trebonius estoit animé contre le nat, parce qu'il pretendoit en avoir este trompé & tra- par ses compagnons dans l'election des autres Trins, il proposa cette Loy. *Que quiconque proposeit au Peuple Romain la creation des Tribuns, il ne cesseit d'en parler jusqu'à ce qu'on eust remply le nombre de* . Enfin il s'occupa durant tout le tems de son Trinat à tourmenter les Patriciens; & cela fut cause 'on lui donna le surnom d'Asper, comme qui diroit rude & le rigoureux. Ensuite M. Geganius Maceris, & C. Julius furent faits Consuls, & appaiserent les ordres qui étoient entre les Tribuns & la jeunesse Paciennes, sans rien faire contre leur puissance, & en convant la majesté du Senat. Ils empescherent le Peuple se mutiner, & tinrent les choses dans un estat paisi-, en differant la levée qu'on avoit ordonnée pour la erre contre les Eques & les Volsques. Car ils remon-

stre-

ſtrerent que, ſi la Ville demeuroit tranquille, toutes cho ſes ſeroient tranquilles au dehors, & qu'il n'y avoit rie qui relevât davantage le courage des ennemis que les di ſenſions civiles. Le ſoin qu'ils eurent d'eſtablir la paix fut cauſe auſſi de l'union & de la bonne intelligence d Citoyens : Mais comme l'un des deux Ordres eſtoit to jours ennemy de la moderation de l'autre, les jeunes P triciens commencerent à mal-traiter le Peuple qui vivo dans le repos. Veritablement les Tribuns entreprire de ſecourir les foibles & les moindres d'entre le Peupl mais leur ſecours ne profita gueres d'abord, & depui peine pûrent-ils eux-mêmes ſe garantir des outrages. I effet durant les derniers mois, & comme il arrive d'ord naire ſur la fin de chaque année, où la puiſſance des M giſtrats s'enerve & devient plus foible, il ſe fit quant d'injures par les complots des plus puiſſants: de ſorte q le Peuple, qui n'avoit eu durant dix ans que des Tribu en apparence, n'avoit pas grande eſperance en leur a thorité, ſi ce n'eſt qu'il s'en fiſt quelqu'un qui reſſembl Icilius. Les plus anciens du Senat étoient aſſez perſuad que leur jeuneſſe étoit un peu trop inſolente ; mais ap tout ils aimoient mieux qu'il y euſt trop d'ardeur en le partiſans qu'en leurs averſaires. Ainſi il eſt ſi difficile garder de la moderation dans la liberté, qu'en feignant vouloir eſtre égal aux autres on s'éleve de telle ſor qu'on ne penſeroit pas eſtre libre, ſi l'on n'avoit aba les autres. Nous nous rendons terribles & redoutables penſant ſeulement nous mettre en etat de ne rien cra dre; & comme ſi c'eſtoit une neceſſité d'outrager ou c ſtre outragez, nous renvoyons ſur autrui les injures c nous repouſſons. L'année ſuivante T. Quintius Capi linus fut fait Conſul pour la quatrieme fois, & on lui d na Agrippa Furius pour compagnon au Conſulat. Dur qu'ils furent en charge, il n'y eut ny ſedition dans la V le, ny guerre au dehors, mais ils furent menacez de l & de l'autre : Car la diſcorde des Citoyens ne pouv plus eſtre reprimée, & les Tribuns & le Peuple étoi animez contre le Senat, parce qu'auſſi-tôt qu'on ajo

oit quelqu'un des Nobles, cela troubloit toûjours les ıſſemblées par quelques nouvelles contentions. Au preıier bruit qu'elles exciterent, comme à un ſignal qu'on ût donné, les Eques & les Volſques ne manquerent pas e prendre les armes, outre que leurs Capitaines affamez e butin leur avoient perſuadé, *Qu'on n'avoit pu faire dans ome la levée des gens de guerre, qui avoit été ordonnée il y voit déja deux ans; Que la Multitude ne vouloit plus obéir; ue c'étoit la raiſon pour laquelle on n'avoit point envoié con- re eux d'armées; Que la diſcipline militaire s'évanoüiſſoit hez les Romains, par une trop grande licence; Que Rome n'é- ıit plus conſiderée comme la commune Patrie; Qu'ils avoient ıurné contre eux-meſmes toutes les inimitiez & les haines u'ils avoient autrefois contre leurs ennemis; Qu'on avoit aintenant une belle occaſion de ſe défaire de ces Loups qui ſe iſſoient aveugler par une rage inteſtine.* Ils ſe jetterent preiierement dans le païs des Latins avec leurs forces join- ·s; & enſuite voiant que perſonne ne leur reſiſtoit, les ıheurs de cette entrepriſe glorieux de leurs ſuccez vin- :nt faire des pillages juſqu'aux murailles de Rome, du ɔté de la Porte Eſquiline, comme pour aſſeurer la Ville ſa confuſion & à ſa honte, des deſordres & des degaſts u'ils faiſoient à la campagne. Enfin s'étant retirez avec ur proie ſans que perſonne les pourſuiviſt, ils prirent ·ur chemin vers Corbion. Cependant, le Couſul Quin- us convoqua l'aſſemblée du Peuple & j'ai appris qu'il ıi parla en ces termes. *Meſſieurs, encore que ma conſcience : m'accuſe d'aucune faute, je ne parois pourtant devant ɔus qu'avec de la confuſion dans l'eſprit, & de la honte ſur ·viſage. Quoi vous ſçavez, & la poſterité le ſçaura, que ırant le Conſ. de Quintius qu'on a jugé quatre fois digne de thonneur, les Eques & les Volſques qui nagueres étoient à ine égaux aux Herniques, ſont venus impunément & les ar- es à la main juſques aux murailles de cette ville! Certes bien ı'il y ait déja long-tems que l'on vive dans le deſordre, & ıe l'Eſtat ſoit reduit à une telle extremité que je n'en eſpere en d'heureux, ſi neantmoins j'euſſe pû prevoir que cette nominie euſt dû deshonnorer cette année, j'aurois bien eu l'éviter ou par l'exil, ou par la mort ſi je n'euſſe pû ſau- ver*

ver mon honneur par une autre voye: Quoy, si des hommes d cœur eussent eu en main les armes qu'on a veu reluire à n portes, Rome eust couru fortune d'estre prise durant mesm que je suis Consul? Certes j'avois eu assez d'honneur, j'avo mesme aßez vescu & il faloit que je mourusse dans mon tro siéme Consulat, afin de mourir glorieux. Qui est ce que les pl lâches de nos ennemis ont si insolemment meprisé? Est-ce vo ô Peuple de Rome? Est-ce nous qui sommes Consuls? Si l a dace de nos ennemis est un effet de nostre faute, ostez-nous ne dignité dont nous nous sommes rendus indignes; & si ce vous semble peu ajoustez à cette honte les chastimens & l supplices. Mais si le mal vient de vous, je n'ay garde de souh ter que les Dieux & les hommes vous en punissent; Je vous d mande seulement que vous vous repentiez de vostre faute que vous connoissiez qui vous estes. Ils n'ont pas crû que vo fussiez des lâches & des hommes sans courage, ils ne se sont p aussi confiez à leur force & à leur vertu; ils ont trop souvent té mis en fuite, trop souvent passé sous le joug; Ils connoisse bien ce qu'ils peuvent, & connoissent ce que nous pouvons. dissention des Citoyens est le poison de cette Ville. Tandis q nous ne voulons point mettre de bornes à nostre puissance, que vous n'en voulez point donner à vôtre liberté: Enfin ta dis que vous pouvez endurer les Magistrats Patriciens, & q nous ne pouvons souffrir les Magistrats Plebeiens les dispu & les combats du Senat & de la Multitude ont relevé le cou ge des ennemis. O Dieux! Que pretendez vous? Vous avez s haité des Tribuns, nous vous les avons accordez pour avoi paix. Vous avez desiré des Decemvirs, nous avons souffert l creation. Vous vous en étes ennuyez, nous les avons contrai de se demettre de leur charge. Quand ils ont été personnes p vées, & que nous avons connu que vôtre hayne perseveroit t jours contre eux, nous avons souffert que des hommes si illus & si considerables soient morts, & qu'ils soient allez en e Vous avez voulu une autrefois créér des Tribuns du Peuple, vous les avez créez. Vous avez eu les Consuls de vôtre par encore que nous vissions bien que cela estoit outrageux au nat. Nous avons veu un Magistrat Patricien aussi affectio pour vous, que s'il avoit esté créée par vous, ou qu'on v

l'

est donné comme vostre protecteur. Nous souffrons, & nous ons déja souffert le support que vous esperez des Tribuns la culté d'appeller devant le Peuple, ses ordonnances que les nateurs mêmes ont été obligez d'observer, & enfin l'aboli-n de nos droits, sous pretexte de faire des Loix égales à tout monde. Quand verra-t-on la fin de nos discordes? Quand us sera-t-il permis d'avoir une Ville, & une commune Pa-e? Nous avons été vaincus, vous avez été vainqueurs; & us avons fait moins de bruit dans nôtre défaite, que vous en avez fait dans vostre victoire. N'est-ce pas assez que us nous soiez redoutables? C'est contre nous que l'on s'est sai-'el Aventin, & contre nous aussi qu'on s'est emparé du ont sacré. Les Esquilies ont été presque prises, & personne s'est mis en état de les deffendre; Les Volsques montoient ja sur nos remparts, & personne ne paroissoit pour les re-sser. Enfin, Messieurs, vous n'étes hommes de courage que ntre nous seulement, & vous ne prenez les armes que con-nous. Faites tout cela, nous le voulons bien; mais aprés s vous aurez assiegé le Senat; que vous aurez converti te place en un camp, & que vous aurez rempli les p isons s premiers hommes de la Ville, sortez au moins avec le mê-cœur & avec la même furie hors de la Porte Esquiline. si vous n'avez pas cette hardiesse; voiez du haut de nos urailles vos terres desolées, où l'on met tout à feu & à sang, iez le grand butin que l'on emmene; voiez fumer de tous ez les maisons déja embrasées. Ce n'est que le public, me ez-vous, qui se ressent de toutes ces choses, ce n'est que public qui souffrira quand la campagne sera pillée, and on assiegera la Ville, & que toute la gloire de la guer-sera du côté de l'ennemi. Mais quand le public sera mal-ureux; où sera reduit le particulier? On vous apportera n-tost la nouvelle de la perte que chacun de vous vient de re dans la campagne; Qu'avez-vous dans la Ville qui soit pable de la reparer? Veritablement vous avez des Tribuns, is ces Tribuns vous rendront-ils ce que vous aurez per-? Ils vous donneront autant de paroles que vous en voudrez, feront autant d'accusations qu'il vous plaira, & enfin ils tasseront autant de Loix & de harangues les unes sur les tres, que vous en pourrez souhaiter. Mais de toutes ces

Harangues, & de ces belles Assemblées, personne ne s'en tournera en sa maison ni plus riche, ni plus heureux. Qui a jamais rapporté à sa femme & à ses enfans, que des hain que des mécontentemens, que des inimitiez publiques & p. ticulieres, dont vous ne vous étes jamais preservez par voj vertu, mais seulement par l'assistance d'autrui? Mais lors vous étiez dans le camp sous la conduite des Consuls, & r pas dans la place sous la conduite des Tribuns, & que vô cri genereux faisoit trembler les ennemis dans les batailles: non pas le Senat dans les Assemblées, au moins aprés avoir j lé les terres de l'ennemi, vous retourniez en vos maisons ch gez d'un butin glorieux, & comblez de biens & de gloire. vous souffrez maintenant que l'ennemi s'en retourne rich vos biens & de vos dépoüilles. Demeurez donc dans vos Ass blées, & passez toute vostre vie dans une place publique; m sçachez que la necessité d'aller à la guerre que vous fuïez a tant de soin, vous suit de plus prés que vous ne pensez. Il v étoit peut-être bien dur de marcher contre les Eques & Volsques; Voila maintenant la guerre à vos portes. Si vou la repoussez bien-tôt, elle sera bien-tôt dans la Ville; Elle m tera dans la forteresse & au Capitole, elle vous poursuir jusques dans vos maisons. Il y a déja deux ans que le Senat donna des levées, & de mener une armée en Algide, cep dant, nous demeurons oisifs & sans rien faire. Nous nous am sons à disputer, & à nous dire des injures comme des fem insensées, satisfaits de la paix presente; Et nous ne consi rons pas que de cette lâche oisiveté on verra bien-tost renai de grandes & diverses guerres. Je sçai bien que je vous po rois entretenir de quantité d'autres choses qui vous plairoi davantage; mais quand mon humeur ne m'obligeroit pas vous dire que des choses vraies, au lieu de vous en conter a greables, la necessité m'y contraindroit. Certes Messieurs souhaiterois bien de vous plaire; mais quelque sorte de pass que vous puissiez avoir pour moi, j'aime beaucoup mieux v voir asseurez de vostre salut. C'est une chose ordinaire ceux qui parlent à la Multitude, seulement pour leur inter lui sont beaucoup plus agreables, que ceux qui n'ont po d'autre but que l'utilité publique; si ce n'est peut-être que v pensiez que ces flatteurs publics, que les partisans du Peup

ui ne peuvent jamais permettre ni que vous soiez en guerre, ı que vous soiez en paix, ne vous sollicitent & ne vous fassent oûlever que pour vostre propre interest. Toutes les émotions u'ils excitent parmi nous ne tendent qu'à leur profit, & à ·ur avancement, & parce qu'ils connoissent bien qu'ils ne ont point considerez quand tous les ordres de l'Estat sont en onne intelligence, ils aiment mieux estre les autheurs de sedi-ions & des troubles; ils aiment mieux faire du mal que de ne ien faire. Si enfin vous pouvez vous dégouster de leurs actions, r que vous vouliez reprendre vos anciennes coustumes; je ne efuse point de supplices, si avant qu'il soit peu de jours, je ne ıets en fuite ceux qui pillent maintenant vos terres, si je ne ·ur enleve leur camp, & si de nos portes & de nos murailles, · ne transporte jusques dans leurs Villes la terreur de cette ıerre qui vous donne aujourd'hui de l'épouvante. Jamais les aroles d'un Tribun entierement populaire ne furent si a-reables au Peup., que le févere discours de ce rigoureux Consul. La jeunesse même, qui parmi tant de fraieurs a-oit accoûtumé d'opposer au Senat comme de puissantes ›rces, un refus d'aller à la guerre, ne respiroit alors que la uerre, & ne demandoit que des armes. D'ailleurs, com-ıe les païsans qui fuïoient, & ceux qui avoient éte pillez u blessez, ne rapportoient que des choses beaucoup plus pouvantables que celles qu'on voioit, ils remplirent tou-e la Ville d'indignation, & de colere. Le Senat s'étant là essus assemblé chacun jetta les yeux sur Quintius, com-ıe l'unique défenseur de la Majesté Romaine, & les plus ›nsiderables d'entre les Senateurs dirent hautement, *Que discours qu'il avoit fait étoit digne de sa charge, digne de ınt de Consulats qu'il avoit glorieusement exercez, & digne ıfin de sa vie, signalée par les honneurs qu'il avoit souvent btenus, & encore plus souvent meritez. Que pour les autres onsuls, ou ils avoient flatté le Peuple en trahissant la dignité u Senat; ou pour avoir voulu soustenir avec trop de severité s droits de cet Ordre ils avoient rendu la Multitude trop in-olente, en pensant la soûmettre & la ranger à son devoir; ıais que T. Quintius avoit eu égard dans sa harangue & à la ignité du Senat, & à l'union de tous les Ordres, & particu-*

lierement au tems où l'on étoit. Que partant on le prioit a son Collegue de prendre la conduite de la Republique; Qu' prioit aussi les Tribuns, que se joignant avec les Consuls ils s' forçassent de repousser la guerre de leurs murailles, & de Ville, & qu'en une occasion si puissante, & si digne de crainte de tout le monde, ils rendissent la Multitude obéissa au Senat. Que la Patrie cette mere commune des uns & des tres invoquoit les Tribuns, & imploroit leurs secours voy les campagnes desolées, & la Ville presque assiegée. Ainsi l' fit la levée du consentement de tout le monde: Car Consuls ayant remonstré en pleine assemblée, que ce n toit pas le tems de juger des procez, ordonnerent q tous les jeunes hommes qui étoient capables de porter armes, se trouvassent le lendemain dans le Champ de Ma *Qu'ils donneroient un tems quand la guerre seroit achev pour escouter les raisons de ceux qui ne se feroient pas enr ler, & que celui dont l'excuse ne seroit pas recevable seroit puté pour un deserteur.* Toute la jeunesse s'assembla le l demain. Chaque cohorte fit choix de ses Officiers, & l' commit dans chacune deux Senateurs. On dit que tou ces choses se firent si promptement, que les Questeurs rerent ce jour-là même les Enseignes hors du thresor, les apporterent dans le Champ de Mars; Que quatre h res aprés que le Soleil fut levé elles en partirent, & c cette nouvelle armée avec quelques compagnies de vie soldats qui suivoient volontairement, fit encore dix mil de chemin. Ils apperceurent les ennemis le jour suiva & camperent à Corbion assez proche d'eux. Enfin combattit le troisiéme jour, & la bataille ne fut pas p long-tems differée. Les Romains étoient transport d'indignation & de colere, & les autres étoient pres par un remords de conscience, & par le desespoir du p don; aprés s'estre si souvent revoltez sans raison, & s fondement. Bien que les deux Consuls fussent dans l' mée Romaine avec une même authorité, toutefois consentement d'Agrippa le commandement demeur un seul, ce qui a toûjours esté utile & salutaire dans la co duite des grandes affaires; mais celuy qui avoit esté p

fe

·é n'abusa point de cet honneur. Il répondoit par sa mplaisance à la facilité de celui qui se sousmettoit, en communiquant ses desseins, en lui donnant des loüans, & en se le rendant égal, encore qu'il ne le fust pas. Au te, Quintius avoit la pointe droite, & Agrippa la gauc. Sp. Posthumius Albus l'un de leurs Lieutenans tenoit n lieu, & S. Sulpitius leur autre Lieutenant commanit la Cavalerie. L'Infanterie de la pointe droite comttit vaillamment, & les Volsques les soustinrent avec même courage. S. Sulpitius enfonça les ennemis, & passa travers avec sa Cavalerie; Et bien qu'il eust pû revenir le même chemin avant que les autres se peussent rendre, il crut qu'il étoit plus à propos de les battre en euë. En effet il les eust deffaits au même moment dans pouvante où ils étoient, si la Cavalerie des Eques & Volsques ne l'eust point amusé quelque tems. Là lpitius commença à crier *Qu'il n'étoit pas tems de remet- la partie, & qu'ils étoient eux-mesmes deffaits, & que hemin leur étoit fermé pour retourner à leurs gens, s'ils oussoient ce combat jusques à l'extremité. Que ce n'é- pas assez de les mettre en fuite, qu'il faloit tuer les che- ux & les hommes, afin que personne ne pust revenir au nbat, & recommencer la meslée; Que les gens de cheval ennemis ne leur pouvoient pas resister, puisque l'infan- ie forte & serrée, comme elle estoit, avoit esté contrainte eder.* Il ne parla pas à des sourds, car ils mirent en te toute cette Cavalerie dés le premier choc qu'ils nnerent, en renverserent par terre la plus grande par-, & percerent hommes & chevaux à coups de dards. nsi se termina le combat des gens de cheval. Et aussil Sulpitius se retourna contre l'Infanterie, & enya aux Consuls porter nouvelle de ce qui s'estoit pas- Le Courrier arriva comme les ennemis estoient prests prendre la fuite: de sorte que cette nouvelle augmenle courage des Romains déja vainqueurs, & épounta les ennemis qui fuyoient deja. Ils commencerent nc d'estre vaincus pa le milieu de leur bataillon, que Cavalerie avoit enfoncé & mis en desordre. Ensuite

la pointe gauche fut repoussée par le Consul Quintiu
mais on eut un peu plus de peine à la pointe droite. Alo
Agrippa homme hardy par son âge & par sa force, voia
que de tous côtez les choses reüssissoient mieux que
sien, arracha quelques Enseignes de la main de ceux q
les portoient, & en jetta quelques-unes au milieu des e
nemis. Cela fut cause que les soldats animez par la crair
de la honte de perdre leurs Enseignes, se jetterent sur
ennemis avec tant d'ardeur & de courage, qu'ils ren
rent la victoire égale de toutes parts. En même tems
vint nouvelle de la part de Quintius; Qu'il avoit vain
de son costé, qu'il étoit prest de donner dans le camp d
ennemis, & que neantmoins il ne vouloit point l'attaqu
qu'il n'eust sceu si l'on avoit vaincu dans la pointe gauc
Que si Agrippa y avoit deffait les ennemis, il amenast
troupes avec les siennes, afin que toute l'armée ense
ble vinst prendre part au butin. Ainsi Agrippa victorie
vint trouver son Collegue victorieux comme luy, &
allerent ensemble assaillir le camp de l'ennemy. Com
ils y trouverent peu de gens pour le deffendre, ils en v
rent bien-tost à bout, s'en rendirent maistres sans co
bat, & ramenerent leur armée riche des dépoüilles d
ennemis, & outre cela toutes les choses qui avoient e
perduës pendant le pillage de la campagne. J'ay ap
qu'ils ne demanderent point le triomphe, & qu'il ne le
fut point offert par le Senat; mais l'on n'apporte po
de raison pourquoi ils mépriserent cet honneur, ou pou
quoy ils ne l'espererent pas seulement. Pour moy, auta
que je puis penetrer dans l'obscurité d'un tems si élo
gné du nostre, je croi qu'ayant veu qu'on avoit refuse
triomphe à Horatius, qui outre qu'il avoit vaincu
Eques & les Volsques, avoit eu encore la gloire d
chever la guerre des Sabins, ils eurent honte de le dema
der, pour n'avoir executé qu'une partie de ces choses:
peut-estre aussi qu'ils apprehenderent que s'ils le dema
doient, & qu'ils l'obtinssent, il ne semblât qu'on eust
plus d'égard aux personnes qu'au merite, & à la grande
des services.

17. Ma

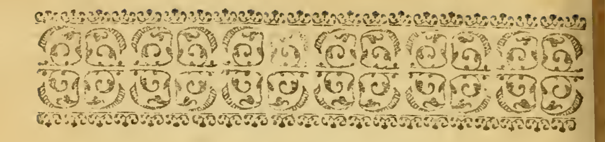
17. Mais cette glorieuse victoire qu'on avoit rempor-
e sur les ennemis fut deshonorée dans la Ville, par le
nteux jugement que rendit le Peuple, touchant les
rnes & les frontieres de ses Alliez. Car comme les Ari-
iens & les Ardeates s'étoient souvent fait la guerre,
ur quelques terres qui étoient entre-eux, enfin s'étant
sez des maux qu'ils en recevoient de part & d'autre, ils
irent les Romains pour Juges & pour arbitres de leur
fferend. Ainsi étant venus pour plaider leur cause de-
nt le Peuple assemblé par les Magistrats, on proceda de
rt & d'autre avec beaucoup de contention & d'ardeur;
lors qu'ils eurent produit leurs témoins, & les pieces
stificatives de leur bon droit, & qu'on étoit prest d'ap-
ller les Tribus, & de prendre les suffrages du Peuple,
Scaptius qui étoit de la populace s'éleva, & parla en
s termes. *Si* dit-il aux Consuls, *s'il m'est permis de dire*
n opinion touchant les affaires de la Republique, je ne souf-
ai pas que le Peuple fasse une faute en cette occasion. Les
nsuls refuserent de l'ecouter comme un insensé; & par-
qu'il crioit toûjours qu'on trahissoit la Republique,
ordonnerent qu'on le fist sortir de l'Assemblée; mais
même tems il en appella aux Tribuns. Les Tribuns qui
nt presque toûjours conduits par le Peuple plûtôt qu'ils
conduisent le Peuple, accorderent à la curiosité de la
ultitude, que Scaptius diroit ce qu'il avoit envie de di-
. Il dit donc, *qu'il étoit sur la quatre-vingt-troisiéme an-*
e de son âge; Qu'il avoit été à la guerre dans les terres mes-
es dont il étoit question, non pas quand il n'étoit encore que
une homme mais la vingtiéme fois qu'il s'étoit fait enroller,
rs que l'on faisoit la guerre devant la ville de Corioles; Qu'il
uvoit rendre témoignage d une chose qui veritablement pou-
it avoir été effacée par le tems, mais qui étoit bien avant de-
eurée dans sa memoire; Que les terres dont on étoit en dispu-
étoient des frontieres des Coriolans & qu'elles leur appar-
noient, & que par consequent la ville de Corioles aiant esté
ise, elles appartenoient au Peuple Romain par le droit de la
erre; Qu'il s'étonnoit, & qu'il ne sçavoit pas par quelle rai-
n les Ardeates & les Aricinien qui n'avoient jamais rien

 pre-

pretendu sur ces terres, durant mesme que Corioles ne pendoit que d'elle-mesme esperoient en frustrer le Peuple main qu'ils avoient comme Seigneurs choisis pour arbitr ce differend; Qu'encore qu'il eust peu de tems à vivre, pouvoit s'empescher étant vieux comme il étoit de defer & de garder au moins par sa voix, une terre qu'il avoit à conquerir, tandis qu'il étoit jeune soldat. Que partai exhortoit le Peuple de ne se point trahir lui-mesme, & a se pas condamner en sa propre cause par une honte vain inutile. Les Consuls voiant que non seulement on a écouté Scaptius avec un favorable silence, mais qu'on prouvoit encore ce qu'il avoit dit, appellent à tém les Dieux & les hommes de l'injustice épouvant qu'on se preparoit de faire, mandent les premiers du nat, & s'en vont avec eux de part & d'autre prier Tribuns, *Qu'ils ne souffrissent point une action si lasche qui devoit estre de si mauvais exemple, que des Juges con tissent à leur profit les causes que l'on plaideroit devant e veu principalement qu'encore qu'il fust permis à un J d'avoir soin de son interest, on ne feroit pas un si grand g en prenant cette terre, qu'on feroit une grande perte en nant par cette injustice l'affection des alliez. parce que la p te de la reputation est une perte si considerable, qu'on n sçauroit estimer. Voulez-vous que ces Deputez portent eux la nouvelle d'un jugement si injusté? Qu'on le publi tous costez? Que les alliez l'entendent? Que les ennemis e ient connoissance? Avec quelle douleur les alliez l'escoutere ils! avec quelle joie les ennemis? Pensez-vous que nos sins en rejettent la faute sur les reveries d'un Vieillard vous en aura persuadez? Peut-estre que le nom de Scap deviendra celebre par la memoire de cette action; mais cep dant, le Peuple Romain representera le personnage de ces ches, qui ne cherchent que l'occasion de profiter des fau d'autrui. Qui est le juge si méchant, qui en la cause d homme privé se soit attribué les choses dont on étoit en disp te? Scaptius mesme ne le feroit pas, bien qu'il ait perdu to honte.* Voilà ce que les Consuls & les Senateurs faisoi entendre de tous costez. Mais la convoitise, & l'authc

le cette convoitise eurent plus de forces que leurs paroles; Car les Tribus assemblées jugerent que ces terres apportenoient au Peuple Romain. On ne nie pas que e mesme jugement n'eût été rendu si cette cause eût éte plaidée devant d'autres Juges. Mais la Justice de la cause ne sçauroit effacer l'infamie du Jugement, Et les Ariciniens & les Ardeates ne le trouverent ni plus honteux, ni plus insupportable que le Senat. Tout le reste de l'année demeura paisible, & il n'y eut des troubles ni du côté de la Ville ni du côté des estrangers.

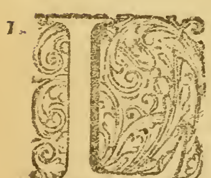




LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE QUATRIE'ME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. A Loi des Mariages entre les Patriciens & les Plebeiens est publiée par les Tribuns du Peuple, malgré les contradictions du Senat.
2. Les affaires du Peuple Romain sont quelque tems administrées durant la paix & durant la guerre par les Tribuns militaires.
3. La creation des Censeurs.
4. Les terres qui avoient été ostées aux Ardeates par le jugement du Peuple Romain leur sont renduës, & l'on y envoie une Colonie.
5. Sp. Melius Chevalier Romain fait des largesses de bled au Peuple, qui étoit dans une grande necessité de vivres.

6. Il

7. Il gagne par ce moien les bonnes graces de la Multitude.

8. Et parce qu'il sembloit affecter la Roiauté, C. Servilius Hala General de la Cavalerie, le tuë par les ordres de Quintius Cincinnatus Dictateur.

8. L. Minutius qui avoit descouvert ses desseins, en reçoit pour recompense un bœuf aiant les cornes dorées.

9. On dresse des statues dans la place aux Ambassadeurs Romains, que les Fidenates avoient tuez, parce qu'ils étoient morts pour le service de la Republique.

10. Cornelius Cossus Tribun militaire tue de sa main Tolomnius Roi des Veiens, & rapporte dans le Capitole les secondes despoüilles opimes.

11. Mamercus Emilius Dictateur reduit à un an & demi le tems & la durée de la Censure, qui étoit auparavant de cinq ans; & en est noté d'infamie par les Censeurs.

12. On prend la Ville de Fidenes, & l'on y envoie une Colonie.

13. Elle est taillée en pieces par les Fidenates, qui s'étoient revoltez contre le Peuple Romain.

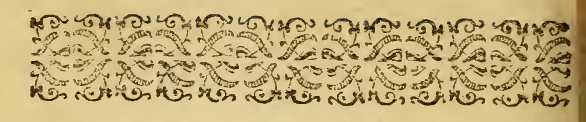
24. Mamercus Emilius Dictateur les deffait, & reprend leur Ville.

15. La conjuration des Esclaves est étouffée.

16. Posthumius Tribun militaire est tué par son armée, à cause de ses cruautez.

17. On paie pour la premiere fois les gens de guerre des deniers publics.

18. Outre cela ce Livre contient les choses qui furent faites contre les Volsques, les Veiens, les Fidenates, & les Falisques.



TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE QUATRIEME.

1. LEs Consuls qui succederent aux precedens furent M. Genutius, & P. Curtius. Cette année fut pleine de troubles dans la Ville & au dehors. Car dés son commencement C. Canuleius Tribun du Peuple proposa une Loi touchant les alliances des Mariages du Peuple avec les Patriciens, qui estimerent que c'étoit soüiller leur sang, & ruiner le droit des gens. Il est vrai que les Tribuns ne proposoient rien d'abord, sinon qu'il fût permis de prendre un des Consuls parmi le Peuple & enfin les choses passerent si avant que neuf des Tribuns demanderent que le Peuple eût le pouvoir de créer des Consuls, & de les prendre parmi le Peuple ou dans le Senat. Ils croioient que si cela se pouvoit faire, non seulement les moindres personnes auroient part à l'authorité souveraine, mais qu'on l'arracheroit entierement de la main des Patriciens, pour la transferer au Peuple C'est ce qui fut cause que les Patriciens furent bien aises d'entendre dire que les Ardeates s'étoient revoltez, à cause de l'injustice qu'on leur avoit faite touchant

chant les terres qu'on avoit retenuës; Que les Veiens venoient fourrager la frontiere des Romains, & que les Eques & les Volsques commençoient à faire du bruit, parce qu'on avoit fortifié Verrugue ; tant on preferoit dans le Senat à une paix honteuse une miserable guerre. Ainsi aiant rendu les nouvelles qu'on en receut, plus grandes & plus effroiables, afin qu'on n'entendist pas la voix des Tribuns parmi le bruit de tant de guerres, ils ordonnerent des levées, & commanderent que l'on tinst ses armes prétes, & qu'on se disposast à la guerre avec plus de soin & d'appareil, que durant même que Quintius étoit Consul. Cependant, C. Canuleius vint crier dans le Senat, que les Consuls s'efforçoient en vain de donner de l'epouvante au Peuple, pour lui oster la pensée des Loix nouvelles qu'on lui proposoit ; Que tant qu'il vivroit on ne feroit jamais des levées, que le Peuple n'eût auparavant approuvé ce que ses Collegues avoient proposé avec lui; & aussi-tôt qu'il eut parlé il fit assembler le Peuple. De sorte qu'en un même tems les Consuls animoient le Senat contre le Tribun, & le Tribun animoit le Peuple contre les Consuls. Les Consuls disoient, *Qu'il n'étoit pas possible d'endurer plus long-tems les fureurs des Tribuns; Que les choses étoient venuës à l'extremité, & que le desordre seroit bien-tost suivi d'une ruïne generale, puisque la guerre qui se faisoit dans la Ville étoit plus grande & plus dangereuse, que celle qui se faisoit au dehors. Que la faute de tout cela ne se devoit pas plustost attribuer au Peuple qu'au Senat, ny plustost aux Tribuns qu'aux Consuls. Que les choses qui faisoient plus de bruit dans les Estats, & à quoi l'on donnoit de plus grandes recompenses, estoient ordinairement celles où l'on s'appliquoit davantage, & qui prenoient des plus grands accroissemens; Que les hommes pouvoient devenir gens de bien, durant la guerre aussi bien que durant la paix; Mais que les plus belles recompenses estoient données dans Rome aux seditions, & que cela avoit tousjours esté glorieux & honorable à chacun en particulier; & à tout le monde en general. Qu'ils considerassent avec combien de majesté ils avoient receu de leurs ancestres le Senat, & avec quelle dimi-*

diminution de sa dignité & de sa splendeur ils le laisseroient à leurs enfans; Qu'ils regardassent enfin, comment le Peuple se glorifieroit de s'être rendu si formidable & si puissant. Qu'il ne faloit esperer ni de fin à tant de desordres, ni plus de bonheur dans les affaires, tandis que les seditions seroient si heureuses, & leurs autheurs si bien recompensez. Quelles entreprises C. Canuleius ne vouloit-il pas faire? Combien étoient elles grandes & pernicieuses? Qu'il vouloit introduire un mélange honteux de toutes sortes de gens, & apporter un trouble étrange dans la conduite des affaires & publiques & particulieres, afin que rien ne demeure en son entier & sans estre corrompu, & qu'en ôtant toute sorte de distinction, personne ne se puisse connoître soi-même, ni connoître aussi les siens. Car enfin que pouvoit-on penser de ces Mariages indifferemment contractez? si ce n'est qu'on veuille admettre toute sorte de conjonctions presque à la maniere des bestes, afin que celui qui en naistra, ignore perpetuellement de quel sang il est, & de quels sacrifices; s'il tient du Peuple, ou des Patriciens, & qu'il soit toûjours en dispute avec soi-même. Que neantmoins, comme si c'étoit peu de chose de confondre tous les droits divins & humains, les perturbateurs de la populace se disposoient dé[ja] pour le Consulat; Que premierement on avoit tenté seuleme[nt] par des paroles de prendre un des Consuls parmi le Peupl[e] mais qu'on demandoit maintenant qu'il fust permis au Peu[ple] de prendre à sa fantaisie des Consuls, ou parmi les Patricie[ns] ou parmi le Peuple; & qu'il ne faloit point douter qu'il ne s[e] levast les plus seditieux de la Multitude à cette eminente [di]gnité. Qu'on ne manqueroit donc pas d'avoir pour Consuls [des] Canuleiens, & des Iciliens; Que l'authorité souveraine tom[be]roit bien-tôt en telles mains, si les Dieux ne s'y opposoient, m[ais] qu'ils mourroient plûtôt mille fois que d'endurer cette in[fa]mie; Qu'ils étoient bien asseurez que si leurs Ancestres euss[ent] pû prevoir que pour accorder toute chose au Peuple on [ne] pourroit pas le rendre plus doux & plus traitable, mais [au] contraire plus insolent, & plus prompt à demander de nou[vel]les choses quand il auroit obtenu les premieres, ils se fuss[ent] plûtôt resolus à souffrir toutes sortes de combats, qu'à souf[frir] qu'on leur imposast de pareilles Loix. Parce qu'en ce tems-l[à]

i accorda des Tribuns, il a falu encore lui en accorder; u'on ne verra jamais de fin à tant de disputes, tandis que ins une même Ville on verra des Tribuns du Peuple & des enateurs. Qu'il faloit donc ou supprimer le Senat, ou abolir tte sorte de Magistrature, & qu'il valoit mieux remedier rd à la temerité & à l'insolence, que de n'y remedier ja-ais. Faut-il endurer impunément qu'aprés avoir semé tant discordes dans la Ville, ils donnent sujet aux Peuples voi-ns de faire la guerre; qu'en suite ils empeschent la Republi-e de prendre les armes, & de se défendre contre les tempestes 'ils ont excitées? Et qu'aiant fait toutes choses, excepté introduire l'ennemi dans la Ville, ils ne veuillent pas souf-ir qu'on leve des forces contre l'ennemi? Mais lors que Canu-us ose dire dans le Senat qu'il empêchera les levées, si le Senat permet qu'on reçoive ses Loix comme d'un victorieux, que ulent dire ces paroles, si ce n'est qu'il nous menace de trahir Patrie, & de souffrir qu'on l'assiege & qu'on la prenne? mbien cette parole donnera-t-elle de courage non pas au uple Romain, mais aux Eques, aux Volsques, & aux Ve-is? N'esperent-ils pas que Canuleius leur servira de guide ur monter dans le Capitole & dans la forteresse, si les Tri-ns aiant osté aux Patriciens leurs droits de leur Majesté, r peuvent aussi oster le courage? Qu'enfin les Consuls étoient ssost deliberez de se rendre Chefs de parti contre la perfidie leurs Citoiens, que contre les armes des ennemis. Pendant e ces choses se faisoient dans le Senat, Canuleius parla Peuple en ces termes pour ses Loix, & contre les Con-s. *Messieurs, il me semble que j'ai déja aßez reconnu com-n les Patriciens vours mépisent, & combien ils vous jugent lignes de vivre avec eux entre les murailles d'une mesme le. Mais c'est une chose que je découvre plus clairement que nais, maintenant que l'on s'oppose avec de si grandes ri-urs contre nos propositions. Car enfin que demandons-nous re chose, que de les faire souvenir que nous sommes Cito-s d'une même Ville, & que si nous n'avons pas les mesmes esses, nous avons au moins la mesme Patrie? Nous deman-s par une de nos propositions une chose qu'on a accoustumé lonner aux Peuples voisins & aux estrangers. Et certes a-*

prés

prés avoir vaincu nos ennemis, nous leur avons souvent donné le droit de bourgeoisie, qui est sans doute un avantage plus considerable & plus glorieux que ne sont pas les mariages Mais par l'autre de nos propositions nous ne voulons rien introduire de nouveau dans la Republique. Nous redemandon seulement ce qui appartient au Peuple, c'est à dire, qu'il lu soit permis de donner les charges & les dignitez à ceux qu'il e jugera capables. Pourquoi donc les Consuls veulent-ils trou bler toutes choses, & pourquoi en plein Senat m'ont-ils voul faire violence? Pourquoi disent-ils qu'ils mettront la force e usage, & qu'ils ne respecteront pas la puissance des Tribuns venerable & si sainte? Si on laisse au Peuple Romain la liber té des suffrages pour élever au Consulat ceux qui lui plairroi davantage, & qu'on n'oste pas aux Plebeiens qui en seront plus dignes l'esperance d'y parvenir, doit-on conclurre de que cette Ville est ruinée? que nostre Empire est perdu, & q c'est la même chose qu'un Plebeien soit fait Consul, qu'un clave ou qu'un affranchi? Ne connoissez-vous donc pas co bien vous étes méprisez? Ils vous osteroient encore, si cela le étoit permis, une partie de ce Soleil qui vous éclaire. Ils so fâchez que vous respiriez le mesme air qu'ils respirent, q vous aiez une voix aussi bien qu'eux; & que vous aiez com eux la forme & la figure de l'homme. Mais ils disent bien a vantage, ils disent que c'est une chose illicite, que c'est une ch execrable, qu'un Plebeien soit fait Consul. Mais écoutez n je vous prie, quand il ne vous seroit pas permis de jetter yeux sur nos histoires, ni dans les livres des Pontifes, ne sç rions nous pas des choses, qui ne sont pas ignorées mêmes les étrangers? Que les Consuls ont succedé aux Rois, & qu n'ont point d'autres droits que les Rois en avoient avant e N'avez-vous jamais oui dire que Numa Pompilius non se ment n'étoit pas Patricien, mais qu'il n'étoit pas même C ien Romain, & que par la volonté du Peuple, & du conse ment du Senat on l'avoit tiré du pays des Sabins pour le f regner dans Rome? Q. e L. Tarquinius qui n'étoit pas m sorti d'une maison d'Italie, & qui étoit fils de Demarate rinthien, étant venu de Tarquines où il demeuroit, fut Roi du vivant même des enfans d'Ancus? Qu'aprés lui vius Tullius né d'une captive de Cornicule, d'un pere incon

& d'une mere esclave, monta dans le thrône des Romains par son esprit & par sa vertu? Que vous dirai-je de T. Tatius Sabin, que Romulus lui mesme le pere & le fondateur de cette Ville, associa avec lui à l'Empire? Ainsi tandis qu'on n'a point méprisé les hommes, en qui l'on a veu luire de la vertu, l'Empire Romain est devenu grand & redoutable. Rougirez-vous donc maintenant d'avoir un Consul Plebien où nos Ancestres n'ont pas dedaigné d'élire des estrangers pour leurs Rois? Mais depuis que les Rois ont été chassez, on n'a pas fermé cette Ville à la vertu des Estrangers. En effet depuis le bannissement des Rois, les Claudiens, qui étoient Sabins de naissance, n'ont pas seulement été receus dans la Ville, mais encore au nombre des Patriciens. Quoi donc d'un Estranger on aura fait un Patricien, & en suite un Consul, & l'on ostera à un Citoien Romain l'esperance du Consulat, parce qu'il sera sorti du Peuple. Enfin ne croions-nous pas qu'il peut naître parmi le Peuple un homme fort & courageux, propre pour la paix & pour la guerre, qui soit semblable ou à Numa, ou à L. Tarquinius, ou à Servius Tullius? S'il se trouve donc quelqu'un avec des qualitez si avantageuses, ne devons-nous pas endurer qu'il ait la conduite de la Republique? Aimerons-nous mieux avoir pour Consuls des personnes semblables aux Decemvirs tous Patriciens & les plus méchans d'entre les méchans, que des hommes nouveaux qui ont toutes les vertus des bons Rois, & qui leur ressemblent entierement? Mais, me dira-t-on, depuis que les Rois ont été chassez, il n'y a point eu de Plebeiens qui aient été créez Consuls. Quelle consequence doit-on tirer de cela? Ne doit-on jamais rien faire de nouveau, & qui ne soit confirmé par quelque exemple? Et comme il y a beaucoup de choses qui n'ont jamais été pratiquées chez un nouveau Peuple, ce qui n'a pas encore été fait, ne doit il jamais estre fait, bien qu'il soit utile & salutaire? Il n'y avoit point de Pontifes ni d'Augures durant le regne de Romulus, ils ont été créez par Numa Pompilius. On n'avoit point parlé du denombrement & de la reveuë des Citoiens. On n'avoit point fait le departement du Peuple en centuries; Tout cela neantmoins a été fait par Serv. Tullius. Il n'y avoit point de Consuls, ils ont été créez depuis le bannissiment des Rois. Il ne se par-

parloit ny du nom ny de la puissance du Dictateur, sa creation a esté un ouvrage du Senat. Il n'y avoit point de Tribuns, d'Ediles, de Questeurs; On a trouvé bon d'en establir. Pour ce qui concerne les Decemvirs, nous les avons créez pour reduire nos loix par écrit, & nous les avons ostez de la Republique durant les dix dernieres années. Qui doute que dans une Ville fondée pour l'éternité, & qui doit croistre jusqu'à une grandeur infinie, on n'establisse toûjours de nouveau Magistrats, de nouveaux Sacerdoces, & de nouvelles Loix pour le public & pour le particulier. Les Decemvirs n'ont-ils pas fait depuis peu d'années par un exemple pernicieux au Public, & injurieux à la Multitude, une ordonnance que les Patriciens ne contractassent point de Mariages avec le Peuple? Peut-on s'imaginer un outrage & plus grand & plus signalé, que de reputer une partie de la Ville comme profane & pollue, indigne de l'honneur des Mariages, & d'une chaisne si precieuse? N'est-ce pas souffrir entre les mesmes murailles, & dans une mesme Ville les peines du bannissement, & d'une infame relegation, que de n'avoir pas la liberté d'y faire des alliances, & de s'unir ensemble par les liens du parentage? Ils prennent garde que le sang & les maisons ne se joignent pas; Et quoi, si cela souille cette Noblesse, que la plufpart des Patriciens, qui sont descendus des Albains & des Sabins, ont receuë, non pas de leur naissance & de leur sang, mais pour avoir été admis dans le Senat, ou par l'élection que les Rois en ont faite, ou par la volonté du Peuple depuis que les Rois ont été chassez; Ne pouvoient-ils la conserver entre-eux toute pure & toute entiere par leur adresse particuliere, en n'épousant point de femmes Plebeiennes, en empêchant que leurs filles & que leurs sœurs ne prissent alliance autre part que parmy les Nobles? Car il n'y a point de Plebeien qui allast faire violence à une fille Patricienne; C'est un desordre & une insolence dont il n'y a que les Nobles qui soient capables. Il n'y a personne entre nous qui les eust contraints de permettre de tels Mariages. Mais avoir deffendu par une Loy, que les Patriciens prissent alliance avec le Peuple! Certes cela est trop honteux & trop injurieux au Peuple. Que ne deffendoient-ils de mesme, que les riches s'alliassent avec les pauvres? Quoy donc ils ruïneront cette liberté

berté qui a tousjours été reservée à la volonté des particuliers que toute femme se puisse marier en quelque lieu qu'il luy plaira, & qu'un homme tout de mesme puisse prendre femme par tout où il aura engagé sa parole? Qu'oy donc ils contraindront cette ancienne liberté sous une Loy tyrannique? ils diviseront par ce moyen la societé humaine, & feront deux Villes d'une seule? Pourquoy n'ordonnent-ils pas aussi que les Plebeiens ne soient pas voisins des Patriciens; qu'ils ne marchent pas par les mesmes ruës; qu'ils ne se rencontrent pas dans les mesmes festins; qu'ils ne viennent pas dans les mêmes assemblées? Car n'est-ce pas la mesme chose, qu'un Patricien épouse une Plebeienne, & un Plebeien une Patricienne? Quel changement cela peut-il apporter dans l'Estat? Est-ce que les enfans seront reputez de la condition de leur pere? Certes nous ne pretendons rien autre chose de ces Mariages, si ce n'est qu'on nous repute au nombre des hommes, & qu'on nous considere comme Citoyens. Et vous Messieurs les Patriciens, vous n'avez pas raison de nous contester ce que nous demandons, si ce n'est que vous le vouliez contester pour nous faire honte, & pour nous combler d'infamie. Enfin je vous demande si l'authorité souveraine est à vous ou au Peuple Romain? Si par le bannissement des Rois vous avez acquis la domination, ou si tout le monde n'en a pas receu une liberté égale? Il faut que le Peuple Romain ait la puissance de faire une Loy quand il en aura la volonté; Mais toutes les fois qu'on en voudra proposer quelques-unes, ordonnerez vous des levées comme pour sa peine & son chastiment? Et aussi-tost que suivant la charge de Tribun, dont je suis maintenant honoré, j'auray commencé d'appeller les Tribus afin de donner leurs voix, vous Consul ferez-vous aussi-tost prester le serment à la jeunesse, la mettrez-vous aussitost en campagne, menacerez vous le Peuple? menacerez-vous le Tribun? A quelle extremité serions-nous reduits, si vous n'aviez pas déja éprouvé deux fois ce que peuvent ces vaines menaces contre l'union & le consentement du Peuple? Peut-estre que vous n'avez pas voulu combattre à dessein de nous espargner; mais ne sçait-on pas bien qu'on n'en est point venu aux mains, parce que le party le plus fort a esté aussi le plus moderé? Maintenant, ô Peuple Romain, il n'y aura point

encore

encore de combat. On sondera bien toûjours vostre volonté & vostre courage, Mais on ne se mettra jamais au hazard de faire experience de vos forces. Ainsi, Messieurs les Consuls, soit que ces guerres soient vraies, ou qu'elles soient fausses, le Peuple ne laissera pas de monstrer qu'il est prest à toutes choses, si vous lui rendez la liberté des Mariages, si vous ne faites de cette Ville qu'une seule Ville, si l'on se peut unir avec vous par des alliances; si l'esperance des honneurs, si l'entrée aux grandes charges est donnée aux hommes qui les meritent; s'il leur est permis d'avoir part dans la conduite de la Republique, d'obeïr, & de commander tour à tour dans les Magistratures annuelles, pour donner un témoignage que la liberté est égale. Que si quelqu'un se veut opposer à des choses si raisonnables, parlez tant qu'ils vous plairra de la guerre, rendez-la plus grande & plus dangereuse par vos discours, personne ne se fera enroller, personne ne prendra les armes, personne ne voudra combattre pour des Maistres si superbes, & avec lesquels on ne pourra avoir de part dans les charges de la Republique, ni d'alliance particuliere par le moien des Mariages.
Enfin comme les Consuls se furent aussi presentez dans l'Assemblée, & que des harangues on fut venu à des contestations & des disputes, le Tribun demanda pourquoi un Plebeien ne devoit pas estre fait Consul? Le Consul fit une réponse peut-estre juste & veritable, mais qui n'étoit pas de saison; Qu'il n'y avoit point de Plebeien qui eust les auspices, c'est à dire, qui pust observer les presages, & que les Decemvirs avoient trouvé bon de ne point permettre de tels Mariages, afin que les Auspices ne fussent pas troublez par une lignée incertaine, & en qui l'on ne reconnoistroit ni le Peuple, ni la Noblesse. Le Peuple s'enflamma de colere principalement à ce discours, voiant qu'on lui refusoit comme à des gens malvoulus & haïs des Dieux, de pouvoir observer les presages. Et dautant qu'il y avoit un Tribun qui defendoit vivement ses droits, & que d'ailleurs le Peuple n'etoit pas moins opiniastre que lui, le bruit & la dispute ne finirent point, que le Senat n'eust consenti qu'on proposast cette Loi touchant les Mariages; s'imaginant que les Tribuns

ne parleroient plus d'élire des Plebeiens pour Consuls, ou qu'ils en remettroient la proposition apres la guerre & que cependant le Peuple satisfait d'avoir obtenu ce qu'il vouloit pour les Mariages, consentiroit qu'on fist des levées. Mais comme Canuleius avoit acquis un grand credit par les bonnes graces du Peuple, & par la victoire qu'il venoit d'obtenir sur le Senat, les Tribuns sollicitez par son exemple de presser sur les autres choses, poursuivent de toutes leurs forces la publication de la Loy, & empéchent de faire des levées, bien que le bruit de la guerre s'augmentast de jour en jour. Les Consuls qui ne pouvoient rien faire dans le Senat, parce que les Tribuns s'y opposoient, tenoient dans leurs maisons des Conseils particuliers avec les principaux Senateurs, & il y avoit grande apparence qu'il faudroit enfin ceder la victoire, ou aux ennemis, ou au Peuple. Mais de tous les Consulaires il n'y avoit que Valere & Horace qui ne se trouvoient point dans ces conseils. P. Claudius étoit d'opinion que les Consuls s'armassent contre les Tribuns, mais les Quintiens, Cincinnatus & Capitolinus n'estoient pas d'avis qu'on versast du sang, & qu'on outrageast des personnes qu'ils tenoient pour saintes & sacrées, par un accord qu'on avoit fait avec le Peuple.

2. Enfin durant toutes ces Assemblées on en vint à cette extremité, qu'on permit de choisir indifferemment parmy le Senat, & parmy le Peuple des Tribuns militaires ayant le même pouvoir que les Consuls, mais qu'on ne changeroit rien touchant l'élection des Consuls, & par ce moyen les Tribuns furent satisfaits, & la multitude satisfaite. On publia donc l'Assemblée du Peuple pour créer trois Tribuns, avec la puissance & l'authorité des Consuls. On ne l'eut pas si-tost publiée, que tous ceux qui avoient fait ou dit quelque chose tendant à la sedition, & principalement ceux qui avoient été Tribuns paroissent revêtus de blanc dans la place, (*candidati, ceux qui briguoent les charges étoient vétus de blanc pour être mieux connus,*) font leurs brigues de tous costez, & caressent les uns & les autres, afin d'oster aux Patriciens l'envie de poursui-

vr

vre cette Magistrature, premierement par le desespoir d[e] l'obtenir, quand ils verroient que les Plebeiens la poursuivroient avec tant d'ardeur, & puis par le deplaisir & par la honte qu'ils auroient de partager cette charge ave[c] des personnes d'entre le Peuple. Toutefois comme ils [y] furent enfin forcez par les principaux du Senat, ils demanderent cette charge, pour ne pas faire juger au Peuple qu'ils luy voulussent ceder la possession & la conduit[e] de la Republique. L'issue de cette Assemblée fit connoistre qu'on agit d'une autre sorte, quand on dispute pou[r] sa liberté & pour ses droits, que quand il est question d[e] juger sainement des choses, lors que les disputes sont finies. Car le Peuple ne crea point de Tribuns qui ne fussent Patriciens, se contentant d'avoir appris qu'on ne l'avoit pas méprisé, & qu'on avoit eu égard aux Plebeien[s]. Trouveriez-vous maintenant en un seul homme cett[e] moderation, cette équité, cette grandeur de courage q[ui] parut alors si avantageusement en tout le Peuple Romai[n]. Ainsi trois cens dix ans aprés la fondation de Rome, le[s] Tribuns militaires entrerent pour la premiere fois e[n] charge avec la puissance Consulaire. Les premiers qui [y] entrerent furent A. Sempr. Atratinus, L. Attilius, & T[.] Cecilius; & durant qu'ils gouvernerent, l'union & l[a] bonne intelligence où ils étoient dans la Ville, mit aussi l[a] paix au dehors. Neantmoins il y en a qui disent, que comme la guerre des Veiens se vint joindre à celle des Eque[s] & des Volsques, & à la revolte des Ardeates, & que deu[x] Consuls ne suffisoient pas pour la conduite de tant de gu[e]rres, on crea trois Tribuns militaires, sans faire aucun[e] mention de la publication de la Loy, de prendre des Con[]suls parmi le Peuple; & que ces trois Tribuns eurent l[e] même pouvoir & les mêmes marques d'authorité que le[s] Consuls. Mais cette sorte de magistrat ne fut pas de longue durée, parce que trois mois aprés ils se demirent d[e] leurs charges suivant un avertissement des Augures, comme s'il y eust eu quelque defaut dans leur creation, parc[e] que C. Curiatius qui avoit presidé à leur élection, n'avo[it] pas bien observé les presages. Cependant, il vint à Rom[e]
d[e]

des Deputez de la part des Ardeates, pour se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite dans le jugement des terres dont ils étoient en dispute. Mais ils se plaignirent de telle sorte, qu'ils donnerent bien à connoître que pourveu qu'on leur en fist la restitution, ils vouloient bien conserver l'alliance & l'amitié qu'ils avoient avec les Romains Le Senat leur fit réponse, *Qu'il ne pouvoit casser un arrest du Peuple, tant à cause que cela n'avoit jamais esté fait, & qu'il ne se pouvoit faire de droit, que pour maintenir l'union entre les Ordres de l'Estat. Que si les Ardeates vouloient attendre, & remettre à la discretion du Senat la reparation de leur injure, peut-estre qu'ils auroient bien-tost occasion de se rejouyr de ne s'estre pas laissé emporter à la colere, & qu'au reste ils devoient sçavoir que le Senat n'avoit rien eu en plus grande recommandation, que d'empécher qu'on ne leur fist quelque injustice, ou de faire en sorte au moins qu'elle ne durast pas long-tems.* Ainsi les Deputez furent amiablement congediez, & promirent de faire à leurs Citoyens un veritable rapport de la réponse qui leur avoit esté faite. Alors les Patriciens voyant que la Republique demeuroit sans avoir aucun Magistrat Curule, s'assemblerent & créerent un Entre-roy. On fut en dispute si on esliroit des Consuls ou des Tribuns militaires, & cette contestation tint plusieurs jours les choses dans l'interregne. L Entre-roy & le Senat vouloient que l'on fist des Consuls, & les Tribuns du Peuple & le Peuple même vouloient qu'on éleust des Tribuns militaires. Enfin le Senat fut victorieux, parce que la Multitude qui devoit donner l'une ou l'autre dignité à des Patriciens, cessa de disputer en vain sur ce sujet. D'ailleurs les plus considerables d'entre le Peuple aimoient mieux une élection de Magistrats où ils n'auroient rien à pretendre, que si l'on en faisoit une autre, où comme personnes indignes ils ne seroient point considerez ; Et même les Tribuns du Peuple abandonnerent cette poursuite en faveur des principaux du Senat. De sorte que T. Quintius Barbatus, qui etoit Entre-roy, crea pour Consuls L. Papirius Mugillanus, & L. Sempr. Atratinus. On renouvella durant leur Consulat l'alliance

avec

avec les Ardeates; & nous n'avons que cette marque qu'ils aient été Consuls en cette année ; car il n'en est fait mention ni dans les anciennes Annales, ni dans les Livres des Magistrats. Pour moi, je croi qu'il y eut des Tribuns militaires au commencement de cette année, & que, comme s'ils eussent éxercé leur chage durant tout le reste de l'an, on ne parla point des Consuls qui furent substituez en leur place. Licinius Macer à laissé par escrit qu'on a trouvé leurs noms dans le traité des Ardeates, & au temple de Monete, (*Junon, ainsi surnommée*) dans les livres faits de toile de lin. Au reste, bien que les Peuples voisins eussent donné tant de signes & tant d'apparence de guerre, neantmoins, toutes choses demeurerent en paix & dans la Ville, & au dehors. Mais soit que cette année ayt eu seulement des Tribuns, ou qu'on leur ayt substitué des Consuls, elle fut suivie d'une autre année où il ne faut point douter qu'il n'y ayt eu des Consuls. En effect M. Geganius Macerinus y fut creé Consul pour la seconde fois, & T. Quintius Capitolinus pour la cinquiesme.

3. Ce fut en cette année qu'on establit la Censure, qui ne fut que fort peu de chose en son commencement, mais qui ensuite s'augmenta de telle sorte, que toutes choses, pour ainsi dire, en despendoient, le reglement des mœurs & de la discipline Romaine, le Senat, les Chevaliers l'honneur, l'infamie ; les lieux publics & particuliers & mesme les revenus du Peuple Romain. Or elle prit commencement en cette maniere. Comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit point fait le denombrement du Peuple, & qu'il ne se pouvoit plus remettre, ny que les Consuls n'y pouvoient pas estre employez à cause des diverses guerres dont on étoit menacé ; On remonstra dans le Senat qu'une chose si laborieuse, & qui pourtant ne meritoit pas l'occupation d'un Consul, avoit besoin d'avoir à part son Magistrat qui eust la charge des Scribes qui gardast les papiers publics, & qui fist le denombrement du Peuple. Bien que cette charge fust petite, neantmoins le Senat en receut librement la proposition, afin qu'il y eust un plus grand nombre de Magistratures & de di-

ignitez entre les mains des Patriciens. Pour moi, je pense u'ils s'imaginerent que le credit & les richesses de ceux ui posséderoient cette charge, y ajousteroient bien-tost lus de splendeur & de majesté, & en effet cela arriva.)uant aux Tribuns, aiant consideré que cette charge é-)it plus necessaire qu'éclatante & honorable, ils ne vou- ırent point s'opposer aux Patriciens qui la recherche- ·nt, de peur de monstrer sans sujet qu'ils se plaisoient à)ntester jusques aux plus petites choses. Comme cette ɔuvelle dignité fut méprisée par les premiers de la Ville, Peuple commit par ses suffrages Papirius & Sempro- ius, du Consulat desquels on estoit en doute, à faire le :nombrement, afin d'achever par cette charge le tems ɹi restoit de leur Consulat; Et ils furent appellez Cen- urs à cause du Cense qu'ils firent. (*C'est à dire, denom- ·ement des Citoiens & de leurs biens.*)

4. Cependant les Ardeates envoierent une autrefois à ome des Deputez, qui en consideration de la vieille liance, & du traité qu'on en venoit de renouveller, de- anderent du secours pour leur Ville presque ruinée. ar ils n'avoient pû joüir de la paix, que par un sage con- il ils avoient conservée avec le Peuple Romain, à cause : leurs dissensions & de leurs querelles, dont on impute cause aux pratiques & aux factions intestines, qui se- ·nt toûjours plus pernicieuses aux Peuples que les guer- s estrangeres; que la famine, que la peste, & toutes les ıtres choses qu'on attribuë à la colere des Dieux, com- e pour combler les afflictions des hommes, & les cala- itez publiques. Deux jeunes hommes recherchoient ıe fille Plebienne, d'une beauté merveilleuse. L'un é- it de même naissance que la fille, & etoit appuié de ses .teurs, qui étoient aussi Plebeiens: L'autre étoit noble, n'étoit touché que de la beauté de la fille. Au reste, il oit suporté par les plus grands, qui sceurent mettre par urs pratiques de la division dans la maison de cette fille. noble l'emportoit sans doute au jugement de la mere, ıi eût été bien aise de voir sa fille magnifiquement pour- ·uë, mais les tuteurs lui resisterent, & se declarerent

pour celui qui étoit de leur condition. Enfin comme ils r
se pûrent accorder entre eux, on fut contraint d'en ven
en Justice : De sorte que les raisons & les demandes aiai
été oüies de part & d'autre, les Juges remirent ce mari:
ge en la disposition de la mere. Mais la violence fut la pl
forte, car aprés que les Tuteurs se furent plaints dans
place avec ceux de leur faction, de l'injustice du jug
ment qui avoit été rendu, ils vinrent enlever cette fille
la maison de sa mere. En méme tems une troupe de nol
les, qui acompagnoient celui qui la recherchoit, se jette
sur eux, & le combat fut cruel & sanglant. Le Peuple q
ne ressembloit en rien au Peuple de Rome, sort en arm
hors de la Ville, & se saisit d'une coline, d'où il alloit sa
cager les terres des Nobles. Ainsi aiant fait entrer les a
tisans dans son parti par l'esperance du butin, il se disp
sa même de mettre le siege devant la Ville, qui n'av
accoûtumé d'entendre parler ni d'assauts ni de comba
Enfin comme si la Ville eust pris part à la fureur de c
jeunes hommes, qui aspiroient à des noces si funestes,
qui se vouloient marier sur les ruïnes de leur patrie, il r
a point de maux ni d'outrages dans la guerre qu'on
mît en usage en cette occasion. Neantmoins, l'un & l'a
tre s'imagina qu'il n'y avoit chez eux ni assez d'homm
ni assez de force pour soûtenir cette guerre. La Noble
appelle les Romains au secours de la Ville qu'on ass
geoit, & le Peuple appelle les Volsques à son secours, a
d'assieger ensemble Ardée. Les Volsques sous la condu
d'Equus Cluilius vinrent les premiers, & se retranch
rent devant la place. Aussi-tôt que cette nouvelle fut v
nuë à Rome, M. Geganius Consul partit avec une arm
alla camper à trois milles de l'ennemi ; & comme on ét
déja sur la fin du jour, il commanda à ses gens de rep
stre, & de se reposer pour le reste de la journée. Le le
demain environ sur la quatriéme garde il mit ses trou
en campagne, & fit une si grande diligence, qu'au le
du Soleil les Volsques reconnurent qu'ils étoient plus
troitement assiegez par les Romains, que la Ville ne l
toit par eux; Et que le Consul d'un autre côté avoit av

ses travaux jusqu'aux murailles de la Ville, afin qu'on ûût aller & venir facilement pour avoir des vivres. Le eneral des Volsques, qui avoit jusques là nourri son arée de ce qu'il pilloit chaque jour de part & d'autre, seoiant enveloppé & reduit à la necessité de toutes choses, emande à parlementer avec le Consul, & lui dit que, s'il oit venu à dessein de faire lever le siege, il feroit retirer s gens. Le Consul lui répondit que c'étoit à faire aux incus à recevoir la Loi, & non pas à la donner; & que, les Volsques étoient venus volontairement assieger les lliez du Peuple Romain, ils ne s'en retourneroient pas : même. Il voulut donc qu'ils lui livrassent leur Chef, 'ils rendissent les armes, & que se confessant vaincus obéïssent au commandement qu'on leur feroit; Qu'auement il se declareroit leur ennemi, soit qu'ils se retissent, soit qu'ils demeurassent, & qu'il étoit resolu de rter plûtôt à Rome la victoire des Volsques, qu'une ix douteuse & mal-asseurée. Les Volsques qui n'espeient pas beaucoup en leurs armes, tenterent quantité de oses, mais en vain parce qu'ils étoient enfermez de tous parts. Et outre les autres malheurs qui les accompaoient, ils étoient en un lieu desavantageux pour comttre, & plus encore pour prendre la fuite. Enfin voiant 'on les tailloit en pieces de tous côtez, ils quitterent le mbat afin d'en venir aux prieres, ils livrerent leur Genel, ils mirent bas les armes, on les fit passer sous le joug, on les renvoia tout nuds, & chargez seulement de calaitez & d'infamie. Mais lors qu'ils furent proche de Tusle, & qu'ils pensoient se reposer, desarmez comme ils êient, les Tusculans poussez par un vieille haine se jetteent sur eux & les défirent de telle sorte, qu'à peine en deeura-t-il un seul pour porter la nouvelle de leur derou-. Le Consul de Rome appaisa dans Ardée tout ce qui aoit été troublé par la sedition, fit punir de mort les auurs du desordre, & donna leurs biens aux Ardeates, qui ûrent que ce bienfait du peuple Rom. étoit une grande paration de l'injure qu'il lui avoit faite par son jugeent. Neantmoins, il sembla au Senat qu'il y avoit encore

quelque chose à faire pout effacer entierement la mem
re de l'avarice du Public. Au reste, le Consul entra da
Rome en triomphe, Cluilius General des ennemis ét
mené dans son chariot, & l'on portoit en trophée
depoüilles des ennemis, qu'on avoit fait passer sous
joug. Mais ce qui est bien difficile, Quintius l'autre Co
sul égala avec la robe la gloire que son compagnon av
acquise avec les armes. En effet il eut tant de soin de co
server dans la Ville l'union & la paix, en rendant Just
& aux petits & aux grands, qu'il fut estimé par le S
nat genereux & sage Consul, & par le Peuple doux & h
main. Il emporta aussi beaucoup de choses sur les T
buns, plustost par son authorité que par des debats &
disputes; Et enfin outre cinq Consulats qu'il exerça d'u
mesme sorte, toutes les actions de sa vie, dignes veri
blement d'un Consulaire, le rendirent plus venerable q
la dignité du Consulat. Il ne se fit point de mention d
Tribuns militaires durant ces deux Consuls. M. Fab
Vibulanus, & Posthumius Ebutius Cornicen leur suc
derent en cette charge; Et plus leurs predecesseurs a
ient acquis de gloire par les choses qu'ils avoient fai
durant la guerre & durant la paix, & particulierem
durant cette année si celebre & si memorable par la de
te des ennemis, & par le prompt secours qu'on donna a
Alliez dans l'extremité de leurs affaires; plus ils trav
lerent ardemment à effacer l'impression d'un jugemen
infame, & pour en venir à bout ils firent rendre cet Ar
dans le Senat; Que les Ardeates ayant été reduits
leurs dissensions intestines au petit nombre où ils étoie
on envoieroit chez eux une colonie, pour defendre l
Ville contre les Volsques. Cela fut mis par écrit & a
ché publiquement pour oster aux Tribuns & au Peu
la connoissance du dessein qu'on avoit pris de chasse
jugement qu'il avoit rendu contre les Ardeates. Car
étoit demeuré d'accord qu'on y envoieroit un plus gra
nombre de Rutules que de Romains, qu'on ne leur do
neroit point d'autres terres, que celles que le Peu
Romain s'étoit attribuées par un si infame jugement,
qu

ı'on n'en donneroit point aux Romains, que tous les
utules n'eussent été partagez. Ainsi les terres conteñ-
:euses retournerent aux Ardeates, & l'on crea des Trium-
rs pour aller establir dans Ardée cette colonie. Ceux
qui l'on donna cette charge furent Agrippa Menenius,
. Clœlius Siculus, & M. Ebutius Elva, mais outre qu'ils
: plurent pas à la Multitude, en assignant aux Alliez les
rres que la Peuple s'étoit lui-mesme ajugées, ils ne
urent pas aussi aux principaux du Senat parce qu'ils ne
ıulurent favoriser personne. Neantmoins, comme les
ribuns les avoient déja fait appeller en jugement de-
nt le Peuple, ils éviterent le mauvais traitement qu'on
ur vouloit faire, en demeurant comme habitans dans
tte nouvelle colonie, qu'ils avoient pour témoins de
ur integrité, & de leur justice. Durant cette année &
ırant celle qui la suivit toutes choses furent paisibles, &
ıns la Ville & au dehors sous le Consulat de C. Furius
ıcilius, & de M. Papirius Crassus. L'on celebra en cette
née les jeux qui avoient été voüez par une ordonnance
ı Senat quand le Peuple se separa des Decemvirs; Et ce
t en vain que Petilius chercha une nouvelle matiere de
ouble & de sedition, lors qu'etant fait Tribun du Peu-
e pour la seconde fois, il tenta si souvent de faire etablir
Loi touchant la division des terres. Car il ne pût obte-
r des Consuls qu'ils en fissent rapport au Senat, & lors
ı'il eut obtenu aprés des efforts infinis, que l'on con-
ılteroit le Senat, pour sçavoir si l'on éliroit des Consuls,
ı des Tribuns militaires, il fut ordonné que l'on éliroit
es Consuls. D'ailleurs, on se mocqua des menaces qu'il
isoit d'empescher qu'on ne fist des levées, veu qu'il n'é-
ıit necessaire ni de faire la guerre, ni de se preparer à la
uerre, puis que l'on étoit en paix avec les Peuples voi-
ns, & qu'il n'y avoit rien à apprehender.

7. Cette tranquilité fut suivie d'une année remarquable
ar diverses calamitez par un peril évident, par des sedi-
ons, par la famine, & peu s'en falut par le rétablissement
e la roiauté, à qui l'on ouvrit le chemin par la douceur,
: par les appas des largesses durant le Consulat de Pro-
 culus

culus Geganius Macerinus, & de L. Menenius Lanatu Il ne faloit plus pour achever le dessein qu'une guerre trangere; & certes si ce nouveau fardeau fût survenu à Republique, à peine fût-elle demeurée debout par le s cours de tous les Dieux. Tant de maux commencere par la famine, soit que cette année eût été sterile, & qu'el n'eût pas été propre pour les biens, soit qu'on n'eût poi cultivé la terre, parce qu on demeura toûjours dans Ville, comme charmé du plaisir de faire incessamment d Assemblées. Au moins on en rapporte ces deux causes; en effet le Senat accusoit la paresse & l'oisiveté du Pei ple, mais les Tribuns accusoient tantôt la malice, & ta tôt le peu de soin des Consuls. Enfin ils firent en sorte, le Senat n'y fut pas contraire, qu'on donna le soin & l'i tendance des vivres à L Minucius, à qui il étoit comn destiné d'être plus heureux à conserver la liberté, qu dans l'exercice de sa charge, bien qu'aiant par son trav beaucoup diminué le prix des vivres, il tirast de son er ploi beaucoup de loüange & de gloire. Lors qu'il v qu'il avoit envoié en vain de tous côtez, & sur la mer sur la terre, pour apporter quelque soulagement à la n cessité presente, si ce n'est que de la Toscane il avoit fa venir un peu de bled, enfin il jugea à propos que pour a leger tout le monde il falloit faire en sorte de partager galement la misere & la pauvreté. Ainsi il contraign chacun de declarer le grain qu'il avoit, afin de vendre surplus de ce qu'il auroit pour la provision d'un mois. retrancha même aux valets de la portion qu'on leur dor noit chaque jour, il accusa les Marchands de bled, & le rendit odieux au Peuple; mais par toutes ces accusatior & ces rigoureuses recherches, il découvroit la necessit plûtost qu'il ne la soulageoit; & plusieurs du Peuple voiant reduits au desespoir, s'alloient precipiter dans l Tibre, plustost que de traîner une vie si malheureuse par mi les calamitez & les miseres. Alors Sp. Melius, qui é toit de l'Ordre des Chevaliers, & fort riche pour c tems-là, entreprit une chose veritablement utile, mais qu étoit d'un exemple trés-pernicieux, & qui partoit d'un

inten

ntention encore plus pernicieuse. Car comme il avoit beaucoup d'amis dans la Toscane, il y fit achetter de ses deniers quantité de bled ; & pour moi, je pense que cela avoit empesché qu'on ne pust remedier à la famine par les soins que le Public en prenoit.

6. Quoi qu'il en soit il resolut de faire des largesses de ce bled, afin de gagner par cette liberalité les bonnes graces du Peuple, & de se faire considerer d'une autre façon que les personnes privées, estimant que par ce moyen il ne devoit point douter du Consulat, & qu'il l'obtiendroit asseurément par la bienveillance & par la faveur de la Multitude. Mais dautant que l'esprit humain est insatiable, & qu'il ne se peut contenter des plus grandes choses que luy promet la fortune, Sp. Melius conceut de plus hauts desseins, & commença à prentendre ce qu'il ne luy estoit pas permis d'esperer. Ainsi aprés avoir consideré que pour s'élever au Consulat il faloit aussi bien forcer les inclinations & les volontez du Senat, que pour quelque chose de plus haut & de plus grand, il se proposa de se faire Roy, s'imaginant que cette seule dignité étoit digne de tant de brigues, & des travaux & des combats qu'il estoit besoin de soustenir. Mais comme on approchoit déja du tems où l'on devoit élire des Consuls cela rompit entiérement son entreprise, parce que son plan n'estoit pas encore bien dressé, ny ses pratiques bien confirmées. T. Quintius Capitolinus fut creé Consul pour la sixiéme fois, personnage du tout contraire aux nouveautez que l'on voudroit introduire. On luy donna pour Collegue Agrippa Menenius surnommé Lanatus ; & L. Minucius qui avoit déja eu l'intendance des vivres, fut continué dans cette charge, si ce n'est qu'il y avoit esté commis jusqu'à la fin de la famine, sans qu'on luy eust determiné de tems. Car nous n'en trouvons rien d'asseuré, sinon que dans les livres de toile nous lisons son nom escrit entre les Magistrats de ces deux années.

7. Enfin comme Minucius faisoit au nom du Public la mesme charge que Melius faisoit de luy-mesme en parti-

culier,& que des perſonnes de même genre alloient ord naırement dans la Maiſon de l'un & de l'aure, Minutiu découvrit au Senat ce qu'il ſçavoit pour certain, qu'o portoit ſecrettement des armes dans la maiſon de Meliu: qu'il y faiſoit des aſſemblées, & qu'il ne faloit point dou ter qu'il ne conſultaſt ſur les moiens de ſe faire Roi; Qu neantmoins le tems d'executer ſon deſſein n'étoit pas er core venu, mais que tout le reſte étoit déja conclu & ar reſté; Que les Tribuns avoient été gagnez pour trahir l liberté, & que meſme les charges & les emplois étoien déja diviſez entre les Chefs de la Multitude; Qu'il veno découvrir une choſe ſi importante peut-eſtre plus tar qu'il ne faloit pour la ſeureté publique; mais qu'il avoi tant differé pour eſtre plus certain de ſon rapport, & d peur qu'on ne le priſt pour un autheur de faux bruits, & de contes vains & ridicules. On n'eut pas ſi-toſt oui ce choſes, que les principaux du Senat firent des reproche aux Conſuls de l'année precedente, d'avoir ſouffert ce largeſſes & ces aſſemblées du Peuple en une maiſon parti culiere, & en firent tout de même aux nouveaux Conſul d'avoir attendu qu'un homme qui avoit ſeulement le ſoi des vivres euſt averti le Senat d'une choſe, qui demandoi un Conſul non ſeulement pour la découvrir, mais pou en faire la punition. Alors T. Quintius remontra qu l'on blâmoit injuſtement les Conſuls, parce qu'étant lie par les loix touchant les appellations au Peuple, qui tendoient à la deſtruction de leur puiſſance, ils n'avoient pa tant de pouvoir que de courage, pour punir cet attenta ſelon l'étenduë de ſon enormité; Que pour en prendr la vangeance, on avoit beſoin d'un homme non ſeulement genereux, mais encore libre, & qui ne fût poin arreſté par les chaînes & par la contrainte des Loix; Qu pour lui il nommeroit librement pour Dictateur L Quintius, en qui l'on trouvoit un courage proportionné à cette grande puiſſance. Chacun approuva la propoſition, mais Quintius s'excuſa d'abord, & leur demanda ce qu'ils penſoient faire d'expoſer à des combats ſi puiſſans un Vieillard que l'âge avoit privé de ſes forces. Mais tout

le

: monde avoüa en sa faveur, que dans l'esprit d'un Vieillard comme lui, il y avoit non seulement plus de prudence, mais encore plus de courage qu'en tous les autres ensemble ; de sorte qu'aprés avoir receu les loüanges qu'il voit justement meritées, & voyant que le Consul perseveroit dans la même resolution; Enfin aprés avoir demandé aux Dieux que sa vieillesse ne fût ni honteuse ni prejudiciable à la Republique dans un si grand trouble de toutes choses, il fut proclamé Dictateur par le Consul. Il nomma aussi-tost Servilius Hala pour General de la Cavalerie; & le lendemain aiant mis des gardes par tout, il se montra dans la place. Le Peuple qui jetta les yeux sur luy s'étonna de cette nouveauté ; & les partisans de Melius, & Melius lui-même, reconnurent bien que ce Magistrat souverain n'avoit esté établi que contre eux. Comme ceux qui ne sçavoient pas son dessein, demandoient, quel tumulte & quelle guerre si soudainement allumée exigeoit l'authorité d'un Dictateur, & pourquoi Quintius aiant passé quatre-vingts ans étoit crée Gouverneur de la Republique, il envoya à Melius, Servilius Hala General de la Cavalerie, avec ordre de lui dire que le Dictateur le mandoit. Melius tout tremblant lui en demanda le sujet, & Servilius lui declara qne c'étoit pour venir playder sa cause, & se purger du crime dont Minutius l'avoit accusé dans le Senat. Aussi-tost Melius se retira dans la foule de ses partisans, & en regardant de part & d'autre, comme cherchant un lieu pour se sauver, il témoigna évidemment qu'il n'avoit pas envie d'obéir. Enfin par les ordres de Servilius l'Huissier se saisit de lui pour l'emmener, mais il fut bien-tost arraché de ses ma ns par les assistans. Alors il implore en fuyant l'assistance de la Multitude, & luy remontre que le Senat ne le vouloit opprimer que parce qu'il avoit soulagé la necessité des pauvres, & qu'il avoit tasché de faire du bien au Peuple ; Qu'il le prioit de luy donner du secours dans une si grande extremité, & de ne pas permettre qu'on le massacrast en sa presence ; Mais comme il prononçoit ces parroes, Servilius le joignit & le tua. Ainsi tout arrosé-

du sang de ce seditieux, & accompagné d'une troupe d jeunes Patriciens, il vint dire au Dictateur qu'il avoit pu ni Melius, qui aiant receu de sa part le commandement d le venir trouver avoit repoussé l'Huissier, & fait ses efforts pour émouvoir la Multitude. Surquoi le Dictateur *Courage*, dit-il, *Servilius, vous avez delivré la Republique*

8. En même tems il fit assembler la Multitude qu murmuroit de toutes parts, ne sçachant pas le sujet d cette action, ni comment les choses s'étoient passées. I dit *que Melius avoit été tué justement, & qu'encore qu'il eû été innocent du crime d'aspirer à se faire Roi, il étoit neantmoins coupable de n'estre pas venu trouver le Dictateur a commandement qu'il en avoit receu par la bouche du General de la Cavalerie. Que pour lui il étoit venu à la seance dans so Tribunal exprés pour connoistre de cette cause, & qu'il n'auroit pû la juger sans que Melius eût une fin conforme à son entreprise. Qu'il avoit été reprimé par la force, lors qu'i vouloit emploier la force pour ne pas se sousmettre à la justice. Qu'il n'avoit pas fallu agir avec lui comme avec un Citoien, puis qu'étant né chez un Peuple libre parmi la Justice & les Loix, il avoit bien osé concevoir l'esperance de se faire Ro dans une Ville d'où il n'ignoroit pas qu'on avoit chassé le Rois; où dans l'année de leur bannissement les Neveux du Roi enfans d'un Consul Liberateur de la Patrie, avoient été condamnez à mort par leur pere mesme, aussi-tost qu'on eut découvert le complot qu'ils avoient fait de rétablir les Rois dans la Ville, où Collatinus Tarquinius l'autre Consul fut contrain de se démettre de sa charge, & de s'en aller en exil, à cause de la haine qu'on portoit aux noms des Tarquins; où quelque tems apres Sp. Cassius fut chastié pour avoir voulu se faire Roi; où depuis peu les Decemvirs ont été punis par la confiscation de leurs biens, par le bannissement, & même de mort pour avoir voulu ressembler aux Rois durant le tems de leur administration. Quoi donc Sp. Melius aura conceu cette esperance dans la mesme Ville; Quel étoit-il pour faire de si hauts desseins? Par quels merites étoit-il recommandable? encore qu'il n'y ait point de noblesse, point d'honneur, & point de merites qui doivent ouvrir le chemin à la puissance Souveraine. S il*

n

ne fut pas permis aux Claudiens, & aux Cassiens, illustres par leurs Consulats, & par les charges de Decemvirs, illustres par la gloire de leurs Ancestres, & par la splendeur de leurs Maisons, de monstrer impunément de l'orgueil, & de l'arrogance, Sp. Melius qui loin de pouvoir esperer le Tribunat, ne pouvoit pas même le desirer; Ce riche Marchand de bled aura esperé d'achepter la liberté de ses Citoyens avec deux livres de bled? Il se sera mis dans l'esprit de reduire en servitude un Peuple victorieux de ses voisins, en lui jettant un morceau de pain? Il se sera imaginé, lui que la Ville ne pourroit regarder qu'à peine avec la dignité de Senateur, qu'elle le souffriroit pour son Roy, avec les mêmes marques d'authorité & de puissance que Romulus son fondateur, issu des Dieux & mis aussi au nombre des Dieux? Qu'on devoit considerer cela plustost comme un prodige, & comme une chose monstrueuse, que pour un attentat & pour un crime. Que ce n'estoit pas assez d'avoir expié par son sang un forfait si épouvantable, si les maisons & les murailles où ces furieux complots avoient esté formez n'estoient destruites & renversées, & que des biens qui estoient soüillez pour avoir esté destinez à achepter la domination souveraine ne fussent confisquez au public. Que partant il ordonnoit que les Questeurs vendissent ses biens, & qu'ils fussent appliquez au profit de la Republique. Il fit ensuite raser la maison de Melius, afin que la place où elle estoit servist à l'avenir de témoignage qu'on avoit puny une esperance si criminelle; & ce lieu là fut appellé Equimelien. L. Minutius en fut recompensé d'un bœuf à cornes dorées hors de la porte de trois Gemeaux, sans que le Peuple y contredist, & qu'il en monstrast aucun mécontentement, parce qu'il luy donna le bled de Melius au prix de huit deniers le boisseau. Je trouve chez quelques Autheurs, que Minutius passa du Senat parmy le Peuple, & qu'ayant esté creé pour onziéme Tribun, il appaisa la sedition que le meurtre de Melius avoit excitée. Mais il n'est pas croyable que le Senat eust enduré que le nombre des Tribuns se fust augmenté jusques à ce point, ny mesme qu'un Patricien en eust donné le premier exemple. D'ailleurs, il est à juger que le Peuple se fust conservé un privilege qu'on luy au-

roit une fois accordé, ou qu'au moins il eust essayé de se le conserver. Mais ce qui monstre sur toutes choses qu'il n'y a point en cela de verité, c'est la Loy que l'on fit quelques années auparavant, par laquelle il fut ordonné que les Tribuns ne se pourroient plus choisir de compagnons à leur fantaisie, Q. Cecilius, Q. Junius & Sex. Titinnius estoient seuls de tous les Tribuns qui n'avoient rien voulu decerner touchant la recompense de Minutius. Au contraire, ils ne discontinuoient point ou de le blasmer, ou d'accuser Servilius devant le Peuple de l'indigne & deplorable mort de Melius. Cela fut cause qu'ils obtinrent qu'on esliroit des Tribuns militaires plustost que des Consuls, s'asseurant que de six qu'on esliroit, (car il estoit déja permis d'en créer un pareil nombre) on esliroit aussi quelques Plebeiens sur le tesmoignage qu'ils donneroient de vouloir vanger le meurtre de Melius. Neantmoins, encore que durant cette année le Peuple eust esté persecuté par quantité d'émotions diverses, il ne créa que trois Tribuns avec la puissance & l'authorité Consulaire ; Et mesme on mit de ce nombre Quintius fils de Cincinnatus qui avoit esté Dictateur bien qu'en hayne de sa Dictature on cherchast un sujet de se mutiner. Mais Mamercus Emilius homme de grande reputation & de grand credit, emporta sur Quintius le premier rang par les suffrages du Peuple, & L. Julius eut le troisiéme.

9. Durant qu'ils estoient en charge, & qu'ils avoient le gouvernement de la Republique, Fidenes colonie Romaine se revolta, & se rendit aux Veiens, & à Lartes Tolomnius Roy des Veiens. Mais elle ajoûta un plus grand crime à sa rebellion, car les Fidenates tuerent par le commandement de ce Prince C. Fulcinius, C. Julius Tullus, Sp. Nautius, & L. Roscius Ambassadeurs des Romains, qui demandoient la cause de ce nouveau soulevement. Il y en a neantmoins qui excusent le Roy, & qui disent que, comme il jouoit aux dez, & que le jeu luy eut bien succedé, il s'écria de joye, & dit une parole ambiguë que les Fidenates prirent pour un commandement de

le

les tuër & que cela fut la cause de leur mort. Mais c'est une chose incroyable, qu'à l'arrivée des Fidenates, qui luy estoient nouveaux alliez, & qui le venoient consulter sur un meurtre qui devoit violer le droit des gens, il n'eust retiré du jeu ny son esprit ny sa pensée, & qu'une si lasche action ne luy eust point ensuite donné d'horreur. Il est bien plus vray-semblable qu'il voulut par ce meurtre s'obliger entierement les Fidenates, & leur oster par ce moyen toute sorte d'esperance d'obtenir grace des Romains. On dressa dans la place proche du lieu où se font les harangues, les statuës des Ambassadeurs qui avoient esté tuez à Fidenes.

10. Or comme les Volsques & les Fidenates étoient des Peuples voisins, & qu'ils avoient commencé la guerre par une action si abominable; il n'estoit pas mal-aisé de juger qu'on en viendroit à une sanglante bataille. C'est pourquoy le Peuple & les Tribuns n'entreprirent rien de nouveau pour songer à ce qui concernoit le general des affaires, & l'on n'empescha plus que M. Geganius Macerinus ne fust creé Consul pour la troisiéme fois, avec L. Sergius Fidenas, qui fut, comme je pense, appellé de ce nom, à cause qu'il eut la conduite de cette guerre. En effect, il fut le premier qui combattit avec succez au deçà du Teveron contre le Roy des Veiens, mais la victoire qu'il en remporta cousta beaucoup de sang aux Romains. Aussi l'on conceut plus de douleur de la perte de tant de Citoyens, que l'on ne receut de joye de la deffaite des ennemis; & même le Senat, comme quand les choses sont reduites à l'extremité, ordonna que Mamercus Emilius seroit creé Dictateur. Il fut donc creé en même tems, & nomma pour General de la Cavalerie L. Quintius Cincinnatus, qui avoit esté Tribun militaire l'année precedente, jeune homme certes, mais digne fils d'un pere qui avoit si bien servi la Republique. Au reste, l'on ajousta aux levées que les Consuls avoient faites, de vieux Capitaines experimentez dans la guerre, & l'on remplit le nombre des troupes, parce qu'on avoit perdu beaucoup de monde à la derniere bataille. Le Dictateur prit pour ses Lieutenans

Q.

Q. Capitolinus, & C. Fabius Vibulanus, & leur commanda de le suivre. Ainsi Emilius aussi grand que la charge qu'on luy donnoit chassa les ennemis du territoire de Rome, & les repoussa jusqu'au delà du Teveron. Ils se saisirent des montagnes qui sont entre Fidenes & cette riviere, où ils transporterent leur Camp, & n'oserent plus décendre dans la plaine, que les troupes de Falisques ne fussent venuës à leur secours. Alors les Toscans vinrent camper devant les murailles de Fidenes, & le Dictateur Romain entre les deux rivieres, assez proche de leur embouchure, où il s'enferma d'un retranchement qui prenoit d'une riviere à l'autre. Le lendemain il mit son armée en campagne. Mais les ennemis furent d'opinions differentes: les Falisques comme ennuyez d'une guerre qui les tenoit loin de leurs maisons, outre qu'ils avoient beaucoup de confiance en leurs forces demandoient la bataille. Les Veiens & les Fidenates disoient au contraire, qu'il seroit plus avantageux de traisner en longueur cette guerre: Et bien que Tolomnius trouvast l'opinion des siens la meilleure, toutesfois afin que les Falisques n'eussent pas sujet de s'ennuyer, il fait sçavoir qu'il donnera bataille le lendemain. Cependant, le retardement des ennemis augmenta le courage du Dictateur, & des Romains; Et le jour suivant les soldats ayant menacé d'attaquer le camp & la ville, si l'on ne vouloit combattre, enfin les deux armées sortent en bataille entre les deux camps, & les Veiens qui estoient les plus forts en nombre envoyerent quelques troupes par derriere la montagne pour attaquer le camp des Romains durant le combat. Au reste, les troupes de ces trois Peuples estoient ordonnées en cette maniere. Les Veiens avoient la pointe droite, les Falisques la gauche, & les Fidenates tenoient le milieu. Le Dictateur de son côté prit la pointe droite contre les Falisques; Capitolinus Quintius eut la pointe gauche contre les Veiens: & le General de la Cavalerie s'avança à la teste du bataillon du milieu. On fut quelque temps de part & d'autre sans dire mot & sans rien faire. Car les Toscans n'estoient pas resolus d'en venir aux mains, si on ne
le

les y contraignoit; Et le Dictateur ayant tourné les yeux du costé de Rome, attendoit que les Augures eussent observé les presages, & qu'ils donnassent le signal dont ils étoient convenus entre eux. Il ne l'eut pas si-tost apperceu, qu'il commande aux gens de cheval de donner sur l'ennemy avec de grands cris: l'Infanterie les suivit, & combattit si vivement que les Legions des Toscans ne peurent soûtenir l'effort des Romains. Il n'y eut que la Cavalerie des ennemis qui resista; car le Roy le plus brave & le plus courageux des siens, se presentant de tous côtez aux Romains, faisoit durer le combat & retardoit la victoire. Il y avoit alors entre la Cavalerie Romaine un Tribun militaire appellé A. Cornelius Cossus qui étoit beau; & de belle taille, & de qui la force & le courage n'étoient pas moindres que sa taille & sa bonne mine. Comme il avoit toûjours devant les yeux la grandeur de sa naissance, & la gloire qu'il tenoit de ses Ancestres, il voulut la laisser à ses descendans plus grande encore qu'il ne l'avoit receuë. Ainsi voyant que les troupes Romaines branloient par tout où donnoit Tolomnius, qu'il reconnut à ses armes, comme il alloit de part & d'autre pour encourager ses gens; *N'est-ce pas là*, dit-il, *cét infracteur de la societé humaine, & des droits de tous les Peuples? Certes si les Dieux permettent qu'il y ait sur la terre quelque chose de saint & d'inviolable, j'immoleray cette victime aux Manes de nos Ambassadeurs.* En même tems il pique son cheval & court la lance baissée contre le Roy, qu'il renversa. Aussi-tost en s'appuyant sur sa lance, il se jette à bas de son cheval, & comme le Roy se pensoit relever, il le fit retomber par terre en le heurtant de son bouclier, & enfin il le tua de plusieurs coups dont il luy traversa le corps. Ainsi il le dépoüilla des ses armes, & lui ayant coupé la tête qu'il ficha au bout de sa lance, il mit en fuitte les ennemis, par l'épouvante qu'ils receurent de la mort de leur Prince; Et la Cavalerie qui avoit toute seule rendu le combat douteux; fut deffaite & dissipée par l'horreur du même spectacle. Le Dictateur de son costé presse les Legions, les contraint de fuïr, & les taille en pieces proche de leur camp jusqu'où il les avoit poursuivies. La pluspart des Fi-

de-

denates qui connoissoient le pays se sauverent parmy les montagnes. Cossus traversa le Tibre avec sa Cavalerie, & remporta dans la Ville un grand butin du territoire des Veiens. Il y eut aussi un grand combat qui fut donné durant la bataille, à l'entrée du camp entre les troupes, que Tolomnius, comme nous avons dit, avoit envoyées par derriere. Car Fabius Vibulanus deffendit premierement les retranchemens, par les soldats qu'il mit alentour; & en suite comme il vid que les ennemis s'opiniatroient à un assaut, il fit sur eux une sortie à main droite par la principale porte avec les Triariens. L'épouvante que les ennemis en receurent les mit en déroute, & si le carnage qu'on en fit ne fut pas si grand que dans la bataille, parce qu'ils n'y étoient pas en si grand nombre, leur fuite ne fut pas moins pleine de frayeur & de desordre. Enfin toutes choses ayant heureusement succedé de tous côtez, le Dictateur revint à la Ville, & y entra en triomphe par une ordonnance du Senat, & du consentement du Peuple. Mais le plus beau spectacle de ce triomphe fut sans doute Cossus, qui portoit les dépoüilles opimes du Roy qu'il avoit tué de sa main, les soldats chantant à sa loüange tout ce qui leur venoit en fantaisie, & le comparant à Romulus. Il offrit solemnellement ces dépoüilles au Temple de Jupiter Feretrien, & les mit prés de celles que Romulus avoit remportées, qui furent les premieres appellées dépoüilles opimes, & qui depuis ce temps là avoient toûjours esté seules, aux quelles l'on avoit donné ce nom. Ainsi l'on ne regardoit pas le chariot du Dictateur, on ne jettoit les yeux que sur Cossus qui remporta presque seul tout le fruit de la magnificence de cette journée. Le Dictateur presenta à Jupiter dans le Capitole de la volonté du Peuple une couronne d'or du poids d'une livre, qui fut faite des deniers publics. Or j'ay dit aprés tous les autheurs qui ont écrit avant moy, que Cornelius Cossus Tribun militaire consacra au temple de Jupiter Feretrien les secondes dépoüilles opimes. Mais outre qu'on ne peut justement appeller des dépoüilles, dépoüilles opimes, que celles qu'un General d'armée a ôtées à un General des ennemis, & qu'on ne peut ap-

pel

peller General que celuy qui a la conduite de la guerre, le titre que portent ces dépoüilles, donne témoignage contre les Autheurs anciens, & contre moy-mesme, que Cossus estoit Consul lors qu'il les remporta. Pour moy, aprés avoir oüi dire à Cesar Auguste, qui a esté le fondateur ou le restaurateur de tous les Temples, qu'étant dans celuy de Jupiter Feretrien qu'il fit restablir, il avoit leu la même chose sur une camisole de toile, je croirois faire une espece de sacrilege de dérober à Cossus le témoignagne que rend Cesar en faveur de ces dépoüilles. Que s'il y a de l'erreur en cela, parce que les plus vieilles Annales, & les Livres des Magistrats qui sont en toile de lin gardez au Temple de Monete, & que L. Macer cite souvent pour ses Autheurs, nous apprennent que sept ans aprés A. Cornelius Cossus fut creé Consul avec T. Quintius Pennus, chacun peut en juger à sa fantaisie, & en avoir telle opinion qu'il luy plairra. Mais il n'est pas vraisemblable qu'un combat si illustre & si renommé puisse être renvoyé à cette année, veu qu'on demeura trois ans entiers, ou environ durant le tems que Cornelius fut créé Consul, sans faire presque aucune guerre, à cause de la peste & de la disette des vivres; Et même il y a quelques Annales, qui comme funestes & malheureuses apprennent seulement les noms des Consuls. Trois ans aprés que Cossus eut esté Consul, on dit qu'il fut fait Tribun militaire, avec la puissance & l'authorité de Consul, qu'il fut éslû la même année Gener. de la Cavalerie, & que, durant qu'il avoit cette charge, il fit à cheval un autre combat signalé. Cette conjecture est libre, mais comme je croi qu'il est permis dans les choses qui ne sont pas de consequence d'examiner toutes sortes d'opinions, je pense que celui qui fit ce combat ayant mis dans un Temple ces dépoüilles toutes recentes, & regardant comme des témoins qu'on ne pouvoit abuser & Romulus & Jupiter à qui elles étoient dediées, écrivit lui-même son nom & ses paroles, *A. Corn. Cossus Consul.* Durant le Consulat de M. Corn. Maluginensis & de L. Papinius Crassus on fit passer deux armées dans le pays des Veiens & des Falisques; On ne

en emmena beaucoup de bestail, & de prisonniers : mais on ne rencontra pas les ennemis, & l'on ne pût donner combat. Au reste, on n'y assiegea aucune place, parce que la peste se jetta parmi le Peuple ; Et l'on rechercha dans la Ville quelques sujets de mutinerie, mais on n'en trouva point d'occasion. Ce fut une entreprise que fit inutilement Sp. Melius Tribun du Peuple : car à cause de l'estime que l'on avoit pour son nom, il esperoit estre assez fort pour exciter quelques mouvemens ; & en effet il avoit fait assigner Minutius, & avoit proposé la confiscation des biens de Servilius Hala. Il accusoit Minutius d'avoir supposé un crime à Melius ; & accusoit Servilius du meurtre d'un Citoyen qui n'avoit pas esté condamné. Mais toutes ces choses parurent vaines au Peuple par la consideration mesme de leur Autheur. Au reste, la peste qui s'augmentoit chaque jour donnoit de grandes inquietudes, & outre cela les prodiges apportoient de tous costez de la terreur & de la crainte, car à tout moment on venoit dire dans la Ville, que les maisons tomboient dans la campagne par les tremblemens de terre. C'est pourquoi l'on fit des processions publiques où les Devineurs dictoient au Peuple les prieres. L'année suivante fut encore plus contagieuse sous le Consulat de L. Virginius, & de C. Julius qui estoit Consul pour la deuxiéme fois ; Et comme elle apporta une grande desolation dans la Ville & dans la campagne, non seulement personne ne sortit hors des frontieres Romaines pour aller faire des courses sur les ennemis, & le Senat & le Peuple ne se souvinrent plus d'aller declarer la guerre ; mais les Fidenates qui s'étoient d'abord retirez ou dans leur Ville, ou sur les montagnes ou dans leurs forteresses, se jetterent sans crainte & de gayeté de cœur sur les terres des Romains. Il se joignirent ensuite aux Veiens, car les Falisques ne peurent estre persuadez à reprendre les armes ny par la calamité des Romains, ny par les prieres de leurs Alliez ; Ainsi les Veiens & les Fidenates passerent le Teveron avec lour forces jointes, & vinrent planter leurs enseignes assez pres de la Porte coline. L'épouvante n'en fut pas moins grande dans

dans la Ville que dans la campagne. Auſſi-toſt le Conſul Julius diſpoſa les gens de guerre ſur les ramparts & ſur les murailles ; & cependant, Virginius conſulte le Senat dans le Temple de Quirinus ; On reſout de créer Dictateur A. Servilius, que quelques-uns ſurnommoient Priſcus, & d'autres Structus. Et Virginius ayant retardé à le nommer juſqu'à ce qu'il euſt eu l'avis de ſon Collegue, enfin de ſon conſentement il le nomma Dictateur que la nuit étoit déja bien avancée. Servilius choiſit pour General de la Cavalerie Poſthumius Eburius Helva ; & ordonna que le lendemain auſſi-toſt qu'il ſeroit jour tout le monde ſe rendiſt hors de la Porte coline. Tous ceux qui étoient capables de porter les armes ne manquerent pas de s'y trouver ; & l'on tira de l'épargne les Enſeignes qu'on porta au Dictateur. Cependant, les ennemis ſe retirerent ſur les lieux les plus eminens, & les plus avantageux pour eux. Mais le Dictateur les ſuivit avec ſes troupes en bataille, combattit proche de Nomente, mit en fuite les Legions des Toſcans, les repouſſa juſques à Fidenes, & les enferma là dedans par le moyen de quelques tranchées. Mais comme les murailles de cette Ville eſtoient hautes, & qu'elle eſtoit bien fortifiée, elle ne pouvoit eſtre priſe par eſcalade, & l'on ne pouvoit pas eſperer de l'emporter par un long ſiege, parce que des vivres qu'on y avoit fait auparavant apporter, non ſeulement il y en avoit aſſez pour ſubvenir à la neceſſité, mais il y en avoit en abondance. Ainſi le Dictateur ayant perdu l'eſperance de l'aſſieger, & de la contraindre de ſe rendre, ſe reſolut de faire une mine qui conduiſiſt à la fortereſſe, & de la commencer par un coſté de la Ville, qui n'étoit pas bien gardé, parce qu'on le croyoit aſſez fort, & aſſez bien deffendu de ſoy-même. Cependant, il s'approcha des murailles par d'autres chemins, & ayant diviſé ſon armée en quatre corps, qui ſuccedaſſent au combat les uns aux autres, il batit vivement la Ville durant tout le jour & toute la nuit, pour oſter aux ennemis la connoiſſance de ce qu'il faiſoit faire. Enfin la montagne ayant eſté percée, il eut un paſſage de ſon camp à la fortereſſe, & lors que les

Toſ-

Toscans estoient occupez à repousser des menaces feintes, sans penser au danger certain qui les touchoit de si prés, le bruit que les Romains firent sur leur teste, leur monstra que la Ville étoit prise. C. Furius Pecilus, & M. Geganius Macerinus qui furent Censeurs en cette année, commencerent l'exercice de leur charge dans le Champ de Mars, & l'on y fit pour la premiere fois le denombrement du Peuple. Je trouve chez Macer Licinius que l'années d'aprés on continua les mesmes Consuls, c'est à dire Julius pour la troisiéme fois, & Virginius pour la seconde. Il est vrai que Valerius Antias, & Q. Tubero disent que M. Manlius, & Q. Sulpitius furent Consuls en cette année. Toutefois, dans une si grande contrarieté Tuberon & Macer citent pour leurs autheurs les livres de toile: & l'un & l'autre ne dissimule point que les Anciens ont escrit qu'il y eut des Tribuns militaires en cette année. Veritablement, Licinius fait profession de suivre en toutes choses les livres de toile, & Tuberon s'égare & n'est pas bien certain de la verité. Mais parmi tant de choses qui se sont tenuës cachées dans les tenebres de l'antiquité & que l'on ne peut esclaircir, cela est aussi demeuré dans l'obscurité & dans l'incertitude. L'epouvante se répandit de tous côtez dans la Toscane, aprés la prise de Fidenes. Non seulement les Veiens en furent étonnez, mais encore les Falisques, qui se remettoient en memoire qu'ils étoient d'abord entrez avec eux dans cette guerre, bien qu'ils ne les eussent point aydez dans leur derniere rebellion.

11. Enfin ces deux Estats ayant envoyé des Ambassadeurs environ chez douze Peuples, & obtenu que l'Assemblée generale de la Toscane se feroit au Temple de Voltomne, le Senat ordonna que Mamercus Emilius seroit encore créé Dictateur, comme si l'on eust esté menacé de quelque grand orage de ce costé-là. Aussi-tôt qu'il eut été esleu il nomma pour General de la Cavalerie A. Posthumius Tubertus, & l'on fit des appareils de guerre d'autant plus grands, qu'il y avoit plus à craindre de toute la Toscane ensemble, que de deux Peuples seulement. Cependant, on demeura plus long-tems qu'on n'es-

n'esperoit dans une espece de tranquilité & de paix. De sorte que, comme quelques Marchands eurent rappotté qu'on avoit refusé du secours aux Veiens; Qu'on leur avoit répondu qu'ils achevassent d'eux-mesmes une guerre qu'ils avoient d'eux-mesmes excitée, & qu'ils ne devoient point chercher pour compagnons de leurs infortunes, ceux à qui ils n'avoient point voulu faire part de leurs esperances; alors le Dictateur qui ne vouloit pas avoir esté créé en vain, & qui voyoit que l'occasion d'acquerir dans la guerre de la gloire lui estoit ostée, se resolut de faire quelque chose dans la paix qui laissât quelque memoire de sa Dictature. Il se proposa donc de diminuer la puissance de la charge de Censeur, soit qu'il crût qu'elle fut trop grande, soit qu'il fust plûtost offensé de sa longue durée, que du grand honneur qui lui estoit attaché. C'est pourquoi il fit assembler le Peuple, & lui remonstra, *Que les Dieux immortels avoient pris le soin & la conduite de la Republique pour ce qui concercoit le dehors, & qu'ils tenoient toutes choses dans un estat tranquille & asseuré; Que pour lui il veilleroit dans la Ville à conserver la liberté du Peuple Romain, que le meilleur moyen de la conserver, & la meilleure garde qu'on lui pouvoit donner, estoit d'empescher que les grandes charges ne fussent pas de longue durée, & de limiter le tems de celles dont on ne pouvoit limiter le pouvoir. Que tous les autres Magistrats n'étoient que d'un an, & la censure de cinq années. Que cela estoit trop rude de demeurer tant de tems, & une si grande partie de la vie assujety aux mesmes personnes. Et partant qu'il vouloit faire une Loy afin que cette charge ne fust doresnavant que d'un an & demy.* Le jour suivant cette Loy fut publiée, & receuë du consentement de tout le Peuple. *Mais Messieurs*, dit-il, *afin de vous tesmoigner combien j'ay d'aversion pour la puissance qui est de trop longue durée, je me dépoüille maintenant de la Dictature.* Ainsi s'estant demis de sa charge; & ayant limité le tems de celle des autres, ou plustost y ayant mis fin, il fut reconduit en sa maison avec l'applaudissement & les bonnes graces de tout le Peuple. Les Censeurs fâchez qu'il eust retranche la puissance d'un Magistrat du Peuple Romain l'oste

l'osterent de sa Tribu, lui firent payer pour sa taxe huit fois plus qu'il n'avoit accoûtumé de payer, le priverent du droit de bourgeoisie, & ne luy laisserent d'autres marques de Citoyen, sinon qu'il estoit obligé comme les autres de contribuer aux necessitez de la Ville. Mais on dit qu'il supporta cette injure avec beaucoup de constance, & avec un grand courage, considerant plûtost la cause de l'infamie, que l'infamie même. Bien que les principaux du Senat n'eussent pas souhaité qu'on diminuast l'authorité de la Censure, ils ne pouvoient neantmoins souffrir sa trop grande severité, parce qu'ils connoissoient bien qu'ils seroient toûjours plus long-tems & plus souvent assujetis à cette charge qu'ils ne la pourroient obtenir. Mais on dit que le Peuple fut si indigné du traitement qu'on fit à Mamercus, que personne ne le pût empécher d'outrager les Censeurs que Mamercus mesme. Cependant les Tribuns du Peuple empêchoient de toutes leurs forces par les remonstrances qu'ils faisoient qu'on ne creast des Consuls. De sorte que la chose en étant presque venuë à un interregne, enfin ils obtinrent des Tribuns militaires avec la puissance de Consul. Mais ils ne pûrent obtenir le prix qu'ils pretendoient de cette victoire ; car ils demandoient que quelqu'un de ces Tribuns fust Plebeien, & neantmoins on ne crea que des Patriciens, M. Fabius Vibulanus, M. Fossius, & L. Sergius Fidenas. La peste de cette année fut cause qu'on ne songea point à d'autres choses. On voüa un Temple à Appollon, afin de faire cesser le mal ; Et les Duumvirs firent beaucoup d'autres choses, suivant ce qu'ils trouverent dans leurs livres pour appaiser la colere des Dieux, & détourner du Peuple cette maladie. Il mourut neantmoins beaucoup de monde & de bestail dans la Ville & dans la campagne ; & comme on craignoit la famiue parmy les laboureurs & les païsans, on envoya dans la Toscane, dans le Pomptin, à Cumes, & enfin en Sicile pour avoir du bled. On ne parla piont de faire des Consuls pour cette année, mais on fit encore des Tribuns militaires avec la puissance Consulaire, qui furent tous Patriciens comme auparavant. L'on donna cette charge

à L. Pinarius Mamercus, à L. Furius Médullinus, & à Sp. Posthumius Albus. La peste diminua en cette année, & l'on n'apprehenda pas de manquer de bled, parce qu'on y avoit déja donné ordre. Cependant, on proposa de faire la guerre dans les assemblées des Eques & des Volsques, & dans la Toscane au Temple de Voltomne. Mais il fut resolu que l'on ne feroit rien d'un an, & l'on deffendit pour autant de tems de tenir aucune Assemblée, bien que les Veiens remonstrassent qu'ils estoient menacez du même malheur qui avoit ruïné Fidenes. Durant ce tems-là les Chefs, & les premiers de la Populace de Rome, voyant qu'il y avoit déja long-tems qu'ils aspiroient en vain aux plus grandes charges, & qu'on avoit la paix au dehors, commencerent à faire des Assemblées secrettes dans la maison des Tribuns, & à se plaindre, *Qu'ils avoient esté jusques-là méprisez par le Peuple de telle sorte qu'encore que depuis tant d'années on eust commencé a créer des Tribuns militaires avec la puissance de Consul, jamais aucun Plebien n'avoit pu parvenir à cét honneur. Que leurs Ancestres avoient sagement ordonné qu'on ne receust point de Patriciens dans les charges qui étoient reservées aux Plebeiens, & qu'autrement les Tribuns seroient tous Patriciens; Qu'au reste, ils étoient si peu considerez, mesme par ceux qui étoient de mesme condition qu'eux: & qu'ils n'estoient pas moins méprisez par la Multitude, que par le Senat.* Quelques-uns excusoient le Peuple, & rejettoient toute la faute sur le Senat. *Ils disoient que c'étoit seulement par l'ambition & par l'artifice des Patriciens que le chemin des honneurs & des dignitez étoit fermé au Peuple. Que si le Peuple pouvoit un peu se remettre, & mepriser leurs prieres mêlées de menaces, peut-être qu'il se souviendroit des siens en donnant ses voix, & qu'ayant acquis du credit il obtiendroit aussi l'authorité & la puissance.* Enfin on jugea à propos que pour vaincre cette ambition des Patriciens, les Tribuns proposeroient une Loy, par laquelle il seroit deffendu de s'habiller de blanc quand on voudroit demander quelques charges. Veritablement c'est une chose qui sembleroit aujourd'huy de peu d'importance, & qu'on n'estimeroit pas digne d'une consultation serieuse, mais elle excita en ce tems-là de gran-

grandes diſputes entre le Senat & le Peuple. Neantmoins les Tribuns demeurerent victorieux, & obtinrent que cette Loy ſeroit receuë. Il y avoit grande apparence à voir l'animoſité qui eſtoit dans les eſprits, que le Peuple donneroit aux ſiens toutes ſes voix & toutes ſes inclinations. Auſſi pour empécher qu'il n'agiſt librement, le Senat ordonna qu'on esliroit les Conſuls: Et le pretexte qu'il en prit fut la guerre des Eques & des Volſques, dont les Latins & les Herniques vinrent apporter la nouvelle. Ainſi T. Quintius fils de Lucius, à qui l'on donne auſſi le ſurnom de Cincinnatus & de Pennus, fut créé Conſul avec Cn. Julius Mento. En effet, les menaces de cette guerre ne furent pas vaines, ny plus long-tems differées; car ſuivant la Loi ſacrée qui eſt parmi ces Peuples dans une puiſſante contrainte, d'aſſembler leurs forces ils leverent des gens de guerre, & ſe rendirent en Algide avec deux puiſſantes armées. Là les Eques & les Volſques camperent & ſe retrancherent ſeparément, & les Capitaines eurent plus de ſoin que jamais de ſe fortifier, & d'exercer leurs gens. C'eſt pourquoi les nouvelles qui en furent apportées à Rome, y jetterent plus de crainte & plus d'épouvante; ſi bien que le Senat trouva bon de nommer un Dictateur, parce qu'encore que ces Peuples euſſent ſouvent eſté vaincus. neantmoins ils ſe ſoûlevoient alors avec plus de force & de puiſſance, qu'ils n'avoient fait auparavant; D'ailleurs; la peſte avoit emporté une partie de la jeuneſſe, mais on apprehendoit ſur toutes choſes la mauvaiſe intelligence des Conſuls qui ne pouvoient s'accorder enſemble, & qui eſtoient toûjours en diſpute dans le Conſeil. Il y en a qui diſent que ces Conſuls furent battus en Algide, & que cela fut cauſe que l'on crea un Dictateur. Mais au reſte il eſt aſſeuré que s'ils ne pouvoient s'accorder dans les autres choſes, ils s'accorderent au moins en cela ſeulement, qu'ils s'oppoſerent à la volonté du Senat, pour empécher qu'on ne nommaſt un Dictateur. Enfin, comme on apportoit à chaque moment de mauvaiſes nouvelles, & qu'on eut veu que les Conſuls ne ſe vouloient point ranger ſous l'authorité du Senat, Q. Servilius Priſcus qui avoit exercé les

plu

plus grandes charges avec honneur : *C'est vous*, dit-il aux Tribuns du Peuple, *puisque les choses sont reduites à une si grande extremité, que le Senat appelle aujourd'hui à son secours, afin que dans le peril qui menace la Republique, vous contraigniez les Consuls suivant le pouvoir que vous en avez, le nommer un Dictateur.* Aussi-tôt que les Tribuns eurent oui ce discours, qui leur fit imaginer que l'occasion se presentoit d'étendre leur puissance & leur authorité, ils se retirerent à part & prononcerent pour tous les autres Tribuns, *Qu'ils vouloient que les Consuls obeissent au Senat, & que, s'ils s'opposoient plus long tems au consentement de cet Ordre le plus venerable de tous, ils ordonneroient qu'ils fussent mis en prison.* Les Consuls aimerent mieux être vaincus par le Tribun que par le Senat, mais ils protesterent que le premier Magistrat de la Republique avoit été trahi & deshonoré par le Senat même, & que le Consulat etoit reduit sous le joug & sous la puissance des Tribuns, puis que les Consuls pouvoient estre desormais contraints par un Tribun, & ce qui est la plus grande violence que puisse en craindre un particulier, estre menez en prison par son ordonnance. Comme les Consuls ne pûrent aussi s'accorder ensemble pour nommer un Dictateur, le sort tomba sur T. Quintius pour le nommer. Il nomma donc A. Posthumius Tubertus son beau-pere, homme severe dans le commandement, & Tubertus nomma L. Julius pour General de la Cavalerie. En mesme tems on fit cesser toutes sortes d'affaires, & l'on ne fit rien dans toute la Ville que de se preparer à la guerre. Quant à ceux qui pretendoient en estre exempts, on en remit la connoissance à la fin de tant de troubles ; tellement que ceux-là mesme qui eussent pû se prevaloir d'une exemption se laisserent librement enroller, & l'on ordonna aux Latins & aux Herniques d'envoyer un certain nombre de gens de guerre. On obeït de part & d'autre au Dictateur avec un grand soin de le faitsfaire, & toutes ces choses furent faites avec une extreme diligence. On laissa C. Julius Consul pour la garde de la Ville, l'on ordonna le Ceneral de la Cavalerie L. Julius, pour faire conduire dans le camp toutes cho-

ses necessaires afin qu'on n'y manquât de rien, & le Dictateur suivant les paroles que luy dictoit A. Cornelius grand Pontife voüa les grands Jeux à cause du trouble present. Il partit ensuite de la Ville, & aiant divisé son armée avec Quintius l'autre Consul, il arriva où étoient les ennemis. Comme ils avoient remarqué que leurs deux camps n'estoient pas esloignez l'un de l'autre, ils campe-rent environ à mille pas de l'ennemy, le Dictateur vers Tuscule, & le Consul au lieu le plus proche de Lavinium. Ainsi ces quatre armées étoient retranchées dans autant de camps differens, & il y avoit entre elles une plaine assez vaste non seulement pour faire des escarmouches, & quelques combats legers, mais pour donner de part & d'autre des batailles rangées. Aussi, depuis qu'on eut campé on ne cessa point d'escarmoucher, & le Dictateur le permettoit librement, parce que de cette épreuve que les siens faisoient peu à peu de leurs forces avec l'ennemy, il connoissoit bien qu'ils concevoient l'esperance de la victoire, & que par le succez des petits combats ils se promettoient tout l'avantage d'une bataille generale. Mais les ennemis qui voyoient bien qu'ils ne pouvoient rien esperer d'un combat sans supercherie, attaquerent de nuit le camp du Consul, & s'abandonnerent au hazard d'un évenement douteux. Il s'éleve donc aussi-tost un grand bruit, qui donna l'alarme non seulement aux sentinelles du Consul, & ensuite à toute l'armée ; mais qui réveilla même le Dictateur. Comme les choses avoient besoin d'un prompt secours, le Consul ne manqua ny de courage, ny de prudence. Une partie des soldats fut mise à la garde des Portes, & l'autre sur les retranchemens qu'ils borderent de toutes parts. Mais parce que dans le camp du Dictateur il y eut moins de bruit & de tumulte, on eut aussi plus de loisir de penser à ce qu'il estoit besoin de faire. Ainsi aprés avoir envoyé du renfort au Consul sous la conduite de Sp. Posthumius Albus l'un de ses Lieutenans, il se rendit luy-mesme avec une partie de ses troupes par un chemin destourné, en un lieu esloigné du bruit, d'où il pût surprendre l'ennemy, & l'attaquer

l'impourveu. Il laissa dans le camp Q. Sulpitius pour y prendre garde, & donna la charge des gens de cheval à M. Fabius; mais il lui commanda de ne point marcher qu'il ne fust jour, parce qu'il étoit plus difficile de conduire de la Cavalerie durant le tumulte de la nuit, que des gens de pied. Enfin il ordonna, & fit avec ordre en cette occasion tout ce que peut faire & ordonner un bon General d'armée. Mais il donna sans doute une marque de prudence & de courage, qui est au dessus de toutes les louanges ordinaires, en ce qu'il envoia M. Geganius avec quelques troupes d'élite attaquer le camp des ennemis, dont il avoit appris que la plus grande partie étoit dehors. M. Geganius aiant donc assailli ceux qui étoient demeurez dans le camp, & qui songeoient plûtost au peril où ils pensoient avoir reduit les autres, qu'à leur propre conservation, s'en rendit Maistre avant mesme que les ennemis sceussent qu'on l'avoit attaqué. Aussi-tost il en donna le signal avec quelque fumée comme il avoit été accordé; & lors que le Dictateur l'apperceut il cria hautement qu'on avoit pris le camp de l'ennemi, & commanda qu'on le publiast de toutes parts. Cependant, le jour étoit venu, & l'on pouvoit facilement discerner toutes choses. Fabius avoit donné avec sa Cavalerie, & le Consul avoit fait une sortie de son camp sur les ennemis épouvantez. Le Dictateur d'un autre côté aiant attaqué les troupes qui devoient secourir les autres, avoit opposé par tout sa Cavalerie, & son Infanterie victorieuse aux ennemis qui se répandoient de tous côtez, selon les bruits differents & le tumulte qu'ils entendoient. De sorte que se trouvant enveloppez au milieu des troupes Romaines, il ne s'en fust échapé pas un de la punition de leur revolte, si Vectius Messius Capitaine des Volsques, plus illustre par ses actions que par sa Noblesse, n'eust fait ces reproches aux siens, qui commençoient déja à se mettre comme en un Globe. *Quoi donc*, leur dit-il, *vous serez-vous presentez aux traits de vos ennemis, sans dessein de vous deffendre & de vous vanger? Pourquoi avez-vous les armes à la main? ou pourquoi de vostre propre mouvement avez-vous commencé le mal, Peuple*

seditieux durant la paix, lasche & timide durant la guerr(e). Croiez-vous que quelque Dieu descende du Ciel pour vous pr(o)teger, & qu'il vous retire de ce peril? Si vous en voulez sor(tir), il faut vous faire un chemin avec l'épée. Suivez-moi don(c) maintenant où vous me verrez marcher: venez enfin av(ec) moi vous qui avez encore envie de revoir vos maisons, v(os) peres, vos femmes, & vos enfans. Ce n'est point une mu(raille), ce n'est point un rempart qui s'oppose à vostre passage ce sont seulement des gens armez qui s'opposent à des gens a(r)mez. Vous étes pareils en courage, mais vous étes plus for(ts) par la necessité même, qui est la derniere & la plus forte d(e) toutes les armes. Il n'eut pas si-tôt parlé, il n'eut pas si-t(ôt) commencé à executer ce qu'il avoit dit, qu'il fut suiv(i) par ses gens. Ils firent donc de nouveaux cris, donnere(nt) teste baissée contre les troupes que Posthumius leur avo(it) opposées, & repousserent le vainqueur jusqu'à ce qu'e(n)fin le Dictateur vint au secours des siens qui comme(n)çoient déja à reculer. Ce fut de ce costé-là que vint fo(n)dre toute la furie du combat. La fortune & l'esperan(ce) des ennemis s'appuyoient seulement sur Messius; on r(é)pandit beaucoup de sang de part & d'autre, les Capita(i)nes des Romains ne combatirent pas sans estre blessez, n(é)antmoins il n'y eut que Posthumius qui se retira du com(bat), ayant receu un coup de pierre qui luy enfonçoit l'(os) de la teste. Bien que le Dictateur eust esté blessé à l'épaul(e) & que Fabius eust eu la cuisse rompuë, & le Consul (le) bras rompu, on ne pût les retirer d'une bataille si do(u)teuse & si sanglante. Enfin par l'effort que fit Messius (a)vec une troupe de jeunes gens hardis & courageux, (il) passa au travers du sang & des corps morts, jusqu'(au) camp des Volsques qui n'estoit pas encore pris. En me(sme) tems chacun tourne de ce costé-là, & le Consul q(ui) poursuivit les ennemis debandez jusques au camp, l'a(t)taque d'un costé tandis que le Dictateur en fait appr(o)cher ses troupes par un autre endroit. Cette attaque (ne) fut pas moins chaude que le combat l'avoit esté; C(ar) on dit que le Consul jetta une enseigne sur le retranch(e)ment, afin d'animer davantage ses gens, & que l'effo(rt) qui fut fait pour recouvrer cette enseigne fut cause q(ue)

l'(...)

l'on entra dans le camp, où le Dictateur ayant forcé les retranchemens on étoit déja aux mains. Alors les ennemis mirent bas les armes, & se rendirent à la mercy des vainqueurs. Enfin ce camp ayant esté pris aussi bien que l'autre, tous les ennemis excepté les Senateurs furent vendus; une partie du butin fut renduë aux Latins & aux Herniques qui reconnurent ce qui leur appartenoit; l'autre partie fut venduë à l'enchere: Et le Dictateur ayant laissé le Consul dans l'armée pour la commander, retourna à Rome où il entra en triomphe, & se démit aussi-tost de la Dictature. Ceux qui disent que A. Posthumius fit couper la teste à son fils victorieux, parce qu'ayant trouvé l'occasion de combattre avec succez, il étoit sorti sans commandement de son poste, tâchent sans doute d'obscurcir un si celebre Consulat, & d'en rendre la memoire triste & funeste. Mais pour moy, je n'ay garde d'ajoûter foy à ce discours, & certes il m'est permis de n'en rien croire parmy une si grande diversité d'opinions. L'argument & la preuve que j'en ay est, que cette sorte de severité a toûjours été appellée Manliene, & non pas Posthumiene, & que l'Autheur d'un exemple si inhumain a eu un tître conforme à sa cruauté. En effet il en a esté appellé l'imperieux & le severe Manlius; au contraire on n'a jamais rien imputé à Posthumius qui ayt pû tacher sa memoire. Cn. Julius Consul dedia le Temple d'Apollon en l'absence de son Collegue, sans avoir tiré au sort à qui écherroit cet honneur. Aussi Quintius en témoigna du mécontentement, & aprés qu'il eut congedié son armée, & qu'il fut de retour à la Ville, il en fit ses plaintes au Senat, mais en vain. On ajoûte à cette année remarquable par tant de grandes actions, une chose qui ne sembloit pas alors concerner les affaires du Peuple Romain; C'est que les Carthaginois qui devoient estre quelque jour des ennemis si considerables, passerent pour la premiere fois en Sicile avec une armée, durant les dissensions des Siciliens pour secourir l'un des deux partis. Au reste les Tribuns du Peuple firent effort dans la Ville pour faire créer des Tribuns militaires avec l'authorité de Consul, mais ils n'en peurent

venir à bout, & L. Papirius Craſſus fut créé Conſul av[illegible] L. Julius. Alors les Ambaſſadeurs des Eques vinrent d[illegible] mander au Senat l'alliance des Romains, mais on le[illegible] propoſa de ſe rendre au lieu de parler d'alliance, & nea[illegible] moins ils obtinrent une tréve de dix années. Pour l[illegible] Volſques, aprés la perte qu'ils avoient faite en Algide, l[illegible] choſes s'y convertirent en reproches & en diſputes, e[illegible] tre ceux qui vouloient la paix, & ceux qui demandoie[illegible] la guerre; Et par ce moyen les Romains eurent la paix [illegible] tous côtez. Les Conſuls ayant été avertis par l'un d[illegible] Tribuns, que les autres Tribuns faiſoient deſſein de pr[illegible] poſer la Loi touchant l'eſtimation des Amendes qui étc[illegible] ſur toutes choſes agreable au Peuple, les previnrent [illegible] les empeſcherent de la publier.

12. L. Sergius Fidenas fut fait Conſul pour la ſecon[illegible] fois, & avec lui Horatius Lucretius Tricipitinus. Ma[illegible] il ne ſe fit rien de memorable durant leur Conſulat. Ce[illegible] qui leur ſuccederent en cette charge furent A. Corneli[illegible] Coſſus, & T. Quintius Pennus. En ce tems-là les Veie[illegible] firent des courſes dans le territoire des Romains, & [illegible] bruit étoit que quelques-uns de la jeuneſſe de Fiden[illegible] avoient part à ce deſſein, & aux pillages que l'on faiſo[illegible] La connoiſſance de cette affaire fut remiſe à L. Sergius [illegible] Q. Servilius, & à Mamercus Emilius. Quelques-u[illegible] furent releguez dans Hoſtie, parce qu'on ne voioit p[illegible] bien pourquoi ils s'étoient alors abſentez de Fidenes, [illegible] l'on envoia de nouveaux habitans dans cette Coloni[illegible] auſquels on donna les terres de ceux qui avoient été tu[illegible] à la guerre. Il y eut en cette année une grande ſechere[illegible] ſe. Non ſeulement il ne plût point, mais la terre fut com[illegible] me épuiſée de ſon humidité naturelle, & ne pût fourn[illegible] aſſez d'eaux aux rivieres pour entretenir leurs cours: E[illegible] comme les fontaines & les ruiſſeaux furent taris de to[illegible] côtez, quantité de beſtail mourut de ſoif, & la gal[illegible] perdit le reſte. Ce mal paſſa par contagion juſques au[illegible] hommes; Premierement il attaqua les païſans & les eſcl[illegible] ves, & enſuite il ſe répandit dans la Ville. Non ſeulemen[illegible] les corps furent infectez, mais meſme les eſprits ne fu[illegible]

ren

rent pas exempts de maladies : Car ils se laisserent aller à des ceremonies diverses.& comme à une Religion estrangere , en souffrant que ceux qui sçavent profiter de la foiblesse & de la superstition des autres introduisissent en leurs maisons de nouvelles façons de sacrifier , & de faire des devinations. Enfin ce desordre continua jusqu'à ce que les premiers de la Ville commencerent à rougir de la honte du Public, voyant que pour appaiser les Dieux on faisoit dans toutes les ruës , & dans tous les Temples des Sacrifices estrangers, & qui n'estoient point en usage. C'est pourquoy on donna charge aux Ediles de prendre garde qu'on n'adorast que les Dieux Romains , & qu'on ne leur sacrifiast que suivant les coûtumes du pays. Au reste,la vangeance qu'on vouloit prendre des Veiens fut remise à l'année suivante , sous le Consulat de C. Servilius Hala,& de L. Papirius Mugilanus ; Et même il y eut quelque scrupule de conscience,qui empescha de leur declarer aussi-tost la guerre , & d'envoyer chez eux une armée. On avoit depuis peu de tems donné bataille contre les Veiens prés de Nomente & de Fidenes, & ensuite on leur avoit accordé une tréve dont le tems estoit déja expiré,& qu'ils avoient rompuë auparavant. Cependant, on ne laissa pas de leur envoyer des Fecialiens , (*Herauts d'armes*)qui demanderent selon les anciennes ceremonies les choses qui avoient esté enlevées , mais ils ne furent point écoutez.Aprés cela l'on fut en dispute,si on leur declareroit la guerre de l'avis & de l'authorité du Peuple, ou si c'estoit assez pour cela d'une ordonnance du Senat. Mais par les menaces que firent les Tribuns d'empescher les levées , ils obtinrent que les Consuls proposeroient cette guerre au Peuple. Toutes les Centuries l'approuverent , & la Multitude l'emporta encore par-dessus le Senat , en ce qu'elle obtint qu'il n'y auroit point de Consuls l'année suivante; On crea en leur place quatre Tribuns militaires avec la puissance de Consul . T. Quintius Pennus qui sortoit du Consulat , C. Furius, M. Posthumius, & A. Cornelius Cossus. Cossus fut laissé dans la Ville pour Gouverneur, les trois autres ayant fait leurs le-

levées marcherent contre les Veiens,& firent voir par experience combien il est prejudiciable dans la guerre qu plusieurs commandent ensemble.En effet,comme chacu vouloit soûtenir son opinion, & qu'ils étoient de divers sentimens, ils ouvrirent à l'ennemi le chemin pour les venir attaquer, & lui en presenterent l'occasion. Car tandi que l'un vouloit que l'on sonnast la retraite, & que l'autr commandoit que l'on sonnast la charge, les Veiens attaquerent l'armée incertaine du commandement qu'elle devoit plûtost embrasser. De sorte que les Romains tournerent le dos, &se retirerent en desordre dans leur camp qu étoit assez proche de là ; Mais en cette occasion l'infamie fut bien plus grande que la perte ; & la Ville qui n'avoi pas accoûtumé d'estre vaincuë, en fut infiniment affligée Alors on commença à monstrer de la haine aux Tribuns & l'on demanda un Dictateur, comme étant l'unique secours en qui la Republique devoit esperer. Mais dautant que le Dictateur ne pouvoit estre nommé que par un Consul,&que cette difficulté s'opposoit à l'essection qu'on en vouloit faire,on alla consulter les Augures qui en osterent tout le scrupule. A.Cornelius nomma Mamercus Emilius, qui en recompense le nomma General de la Cavalerie. Ainsi la bonne fortune de la Ville eut besoin qu'une veritable vertu se joignist avec elle ; & la condamnation des Censeurs ne pût empescher qu'on n'allast prendre un homme dans une maison injustement notée d'infamie, pour lui donner la conduite de toutes choses.

13. Cependant, les Veiens enflez de leurs bons succez, envoyerent des Ambassadeurs chez tous les Peuples de la Toscane,& se vanterent qu'ils avoient deffait trois Generaux dés armées Romaines en une bataille ; Et bien que le Public ne voulust point faire d'alliance avec eux pour ce qui concernoit cette guerre, neantmoins ils attirerent de tous costez quantité de Volontaires par l'esperance du butin. Il n'y eut que les Fidenates à qui il vint dans l'esprit de se revolter ; & comme si c'eust esté un crime, que de ne pas enmmencer la guerre par un crime, ils tuerent les nouveaux habitans qu'on leur avoit envoyez, ainsi qu'ils

avoient.

avoient tué auparavant les Ambassadeurs ; & soüillez encore de leur sang ils se joignirent avec les Veiens. Les Chefs de ces deux Peuples consulterent entre eux s'ils prendroient Veies ou Fidenes pour le siege de cette guerre ; & aprés leur consultation ils jugerent Fidenes la plus commode: C'est pourquoi les Veiens passerent le Tibre, & firent transporter dans Fidenes & des armes, & tout ce qui étoit necessaire pour la guerre.

14. L'épouvante fut extreme dans Rome, quand on vid que les Veiens venoient à Fidenes avec leur armée. Les Romains encore estonnez de leur déroute plantent leur camp devant la Porte Coline ; on borde les murailles de gens de guerre, on fait cesser toutes les affaires, on fait fermer toutes les boutiques, & Rome ressemble plûtost à un camp qu'à une Ville. Alors le Dictateur voiant la Ville en une si grande consternation, envoye de tous costez des Crieurs publics pour faire assembler le Peuple, à qui il fit des reproches, *De monstrer si peu de courage & de si grandes inquietudes pour un petit revers de fortune, pour une legere perte qu'ils avoient soufferte, non pas par la valeur des ennemis, ni par la lascheté des Romains, mais par la mauvaise intelligence de leurs Generaux. Qu'il devoit avoir honte de redouter un ennemi qu'il avoit vaincu six fois; Que Fidenes avoit esté aussi souvent prise qu'assiegée ; Que les Romains & les ennemis étoient encore les mêmes qu'ils avoient tousjours été ; Qu'ils avoient les mesmes courages, les mesmes forces, & les mesmes armes ; Que pour lui il étoit encore Mamercus Emilius ce mesme Dictateur qui avoit nagueres deffait dans la Ville de Nomente les forces des Veiens, des Fidenates, & des Falisques qui s'étoient joints avec eux. Que A. Cornelius General de la Cavalerie, seroit le mesme dans le combat que durant qu'il estoit Tribun militaire, lors qu'il tua Tolomnius Roi des Veiens en la presence des deux armées, & qu'il emporta les dépoüilles opimes dans le Temple de Jupiter Feretrien. Que les Citoiens de Rome devoient donc se souvenir, que les triomphes, que les dépoüilles, que les victoires marchoient avec eux; Qu'au contraire les ennemis n'avoient de leur costé que le crime d'avoir tué les Ambassadeurs contre le droit de tous les Peuples, & d'avoir durant la paix*

égorgé les habitans de Fidenes; que des tréves rompuës, qu'une septiéme revolte qui enfin leur seroit funeste. Qu'ils prissent donc les armes asseurez de la victoire, que tout aussi-tost qu'ils seroient campez vis à vis des ennemis, il avoit cette confiance que ces hommes detestables ne se réjoüyroient pas long temps de la honte d'une armée Romaine; & que le Peuple Romain reconnoistroit, que ceux-là avoient bien mieux servy la Republique qui l'avoient creé Dictateur pour la troisiéme fois, que ceux qui s'estoient efforcez de deshonnorer sa seconde Dictature, parce qu'il avoit diminué la puissance & l'authorité des Censeurs. Ainsi aprés qu'on eut fait les Sacrifices accoûtumez, il partit avec ses troupes & alla camper à quinze cens pas au deça de Fidenes, ayant à la droite les montagnes, & à la gauche le Tibre. Il commanda à T. Quintius Pennus l'un de ses Lieutenans de se saisir des Montagnes, & d'une certaine eminence que les ennemis avoient à dos. Le lendemain les Toscans encore superbes de l'heureux succez des jours precedens se mirent en bataille, mais le Dictateur ne fit rien jusqu'à ce que ses espions lui eussent rapporté que Quintius avoit gagné cette eminence, qui estoit proche de la forteresse de Fidenes; Et en mesme tems il fait déployer les Enseignes. Il fait marcher à grands par son Infanterie en bataille contre l'ennemi, & commande au General de la Cavalerie de ne point combattre sans commandement, & qu'au reste il lui en donneroit le signal quand il jugeroit qu'il en seroit tems, afin qu'en se ressouvenant de son combat avec le Roy Tolomnius, des dépoüilles opimes, de Romulus, & de Jupiter Feretrien, il ne fist rien en cette occasion qui ne fût digne de son estime. Enfin les Legions Romaines se jettent avec impetuosité sur les ennemis. Les Romains enflammez de haine & de colere appellent les Fidenates impies, les Veiens voleurs, & les uns & les autres infracteurs de la tréve, meurtriers des Ambassadeurs, infames, soüillez du sang de leurs Citoiens, traîstres & parjures confederez, laches & timides ennemis; & en même tems qu'ils parlent ils monstrent par leurs actions & leur haine & leur furie. Ils avoient déja du premier choc ébranlé les ennemis, lors

lors qu'ils virent ſortir des Portes de Fidenes une eſpece de combattans dont on n'avoit point ouy parler juſques-là. Car une multitude de gens armez de feu, & toute reſplendiſſante des flambeaux qu'elle portoit, comme pouſſée par quelque rage ſe vint jetter ſur les Romains, & les eſtonna d'abord par cette nouvelle ſorte de combat. Alors le Dictateur manda le General de la Cavalerie avec ſes gens, fit revenir des montagnes T. Quintius, courut lui-même à la pointe gauche, qui cedoit déja à la flamme, reſſemblant plûtoſt à un embraſement qu'à une bataille; & lui cria à haute voix. *Quoy donc*, dit-il, *vous fuyez devant un ennemi deſarmé? Et comme des mouches à miel vaincus avec un peu de fumée vous lui quittez déja la place? Ne pouvez-vous eſteindre ces feux avec vos eſpées? Que n'arrachez-vous ces flambeaux des mains de vos ennemis? Que ne vous en ſervez-vous contre eux-mêmes, s'il faut ici combattre avec du feu, & non pas avec des armes; Rélevez donc vôtre courage, ſouvenez-vous du nom Romain, de la vertu de vos Anceſtres, & de la vôtre. Renvoyez cet embraſement dans la ville de vos ennemis. Et puis que vous n'avez pû gagner Fidenes par vos bienfaits, mettez la en cendres par ſes propres flammes. Le ſang de vos Ambaſſadeurs & de vos Citoyens, enfin vos frontieres ruïnées vous demandent cette vangeance.* Les troupes parurent eſmuës à ce commandement du Dictateur, les uns ſe deffendent des feux qu'on leur lance, les autres les arrachent de force des mains de leurs ennemis, & les uns & les autres armez de feu font paroiſtre comme deux armées de flammes. Le General de la Cavalerie recommence auſſi le combat de ſon côté, il commande à ſes gens d'oſter la bride à leurs chévaux, & lui-même le premier picque ſon cheval ſans bride, & donne au milieu des flammes. Les autres chevaux qui ſe ſentoient libres portent leur homme contre l'ennemi; & la poudre qui s'eſleva ſous eux, & qui ſe meſla avec la fumée, derobant la clarté aux yeux des hommes & des chevaux, les empeſcha de s'épouvanter de la même choſe qui avoit eſtonné les ſoldats. De ſorte que par tout où paſſe la Cavalerie elle fulmine, elle abbat, elle tuë. Cependant, on entendit

dit une autre clameur, qui estonna & tint en suspens l'une & l'autre armée. Mais le Dictateur s'écria aussi-tost que Quintius son Lieutenant accompagné de ses troupes avoit attaqué les ennemis à dos; Et lui-mesme rehaussant sa voix les charge plus vivement qu'il n'avoit fait. Ainsi comme deux armées pressoient les Toscans à dos & de front, & qu'il n'y avoit plus de moyen pour eux de reculer dans le camp, ny de fuyr dans les montagnes d'où étoit descendu cet ennemy nouveau, & que les chevaux des Romains avoient mis en desordre leur Cavalerie, la plus grande partie des Veiens debandez & sans conduite taschent de gagner le Tibre; & les Fidenates qui restoient prennent le chemin de Fidenes. Ils étoient si épouvantez qu'ils se vinrent jetter en fuyant au mileu du sang & du carnage; les uns furent taillez en pieces sur le rivage, & les autres jettez dans l'eau qui les engloutit. Ceux-là mesmes qui sçavoient nager perdirent cette faculté par leurs blesseures & leur épouvante, & peu se sauverent à la nage. Les autres troupes des ennemis passent au travers du camp pour se sauver dans la Ville; mais la mesme impetuosité qui les emporte entraisne aprés eux les Romains, & principalement Quintius, & avec luy ceux qui étoient descendus des montagnes, & qui n'étoient pas encore fatiguez, parce qu'ils n'étoient venus qu'au dernier combat. Ils entrent donc dans la Ville pesle-mesle avec les ennemis, & en mesme tems ils montent sur les murailles, d'où ils font signe à leurs gens que la Ville estoit prise. Lors que le Dictateur qui étoit déja arrivé dans le camp, que les ennemis avoient abandonné, eut apperceu ce signal, & que ces soldats qui ne demandoient qu'à butiner couroient déja au pillage; il les mene droit à la porte par l'esperance qu'il leur donne de faire un plus grand butin dans la Ville, que dans le camp. Aussi-tost qu'il y fut entré il marcha du costé de la Citadelle, où il voyoit que les fuyards couroient en foule. Le carnage n'y fut pas moindre que dans la bataille, jusqu'à ce que les ennemis ayant mis bas les armes, demanderent la vie au Dictateur. Ainsi la Ville & le camp furent pillez. Le lendemain

demain on donna à chacun un prisonnier, & deux à ceux qui avoient le mieux fait, depuis les gens de cheval jusqu'aux Capitaines d'infanterie selon qu'ils les tiroient au sort, & tous les autres prisonniers furent mis en vente. Alors le Dictateur ramena son armée victorieuse & chargée de butin; rentra dans Rome en triomphe; & aprés avoir commandé au General de la Cavalerie de se demettre de sa charge, il se demit de la sienne le seiziéme jour de sa creation, ayant rendu dans la paix le commandement qu'il avoit receu dans la guerre, & dans le trouble de toutes choses. Quelques-uns ont rapporté dans leurs Annales, qu'il se donna aussi proche de Fidenes un combat sur l'eau contre les Veiens, mais cela me semble également incroyable & difficile, parce que le fleuve n'est pas assez large en cet endroit, & qu'il étoit alors plus estroit qu'il n'est aujourd'huy, si l'on s'en doit rapporter aux anciens. Peut estre que pour empescher le passage du Tibre, il y eut quelque combat sur les batteaux, & que pour eslever cette avanture comme il arrive ordinairement, on lui donna ce grand nom de Bataille navale. On crea l'année suivante pour Tribuns militaires avec la puissance de Consul A. Sempronius Atratinus, L. Quintius Cincinnatus, L. Furius Medullinus, & L. Horatius Barbatus. On accorda aux Veiens une tréve de vingt ans, & aux Eques de trois ans seulement, bien qu'ils en demandassent davantage; & au reste il n'y eut ny desordre, ny mutinerie dans la Ville. Il n'y eut aussi l'année d'aprés ny guerre au dehors, ny sedition au dedans; & les Jeux qui avoient esté voüez pour les guerres precedentes, la rendirent celebre par le pompeux appareil des Tribuns militaires, & par l'affluence des Peuples qui y vinrent de tous costez. A. Claudius Crassus, Sp. Nautius Rutilus, T. Sergius Fidenas, & Sextus Julius Tullus étoient Tribuns en ce tems-là. Mais la feste & le spectale de ces Jeux, où du consentement public les estrangers estoient venus, leur fut encore plus agreable par la courtoisie, & par les bons traitemens qu'ils receurent de leurs hostes. Aprés ces Jeux les Tribuns du Peuple ne manquerent

pas

pas de faire des harangues seditieuses, & des reprimandes au Peuple, *de ce que par l'admiration qui l'aveugloit pour des personnes qu'il avoit haies, il souffroit qu'on le retinst dans une servitude perpetuelle; Et que non seulement il n'eût pas la hardiesse d'entretenir l'esperance d'avoir sa part au Consulat, mais que, quand il avoit été question de créer des Tribuns militaires, aiant autant de droit que le Senat dans cette creation, il ne s'étoit souvenu ni de soi-mesme, ni des siens. Qu'il cessât donc de s'étonner si personne ne se vouloit mêler de ses affaires, ni veiller pour ses interests. Qu'il n'y avoit que du travail & du danger où l'on devoit esperer de l'utilité & de l'honneur; Qu'on n'auroit plus garde de rien entreprendre, si on ne proposoit de grands prix aux grands efforts; Qu'on ne devoit pas s'imaginer qu'un Tribun du Peuple allât se jetter aveuglement dans le danger sans esperance d'aucun fruit, & entreprendre des combats dont il est asseuré de ne rien remporter, sinon que le Senat, contre qui il se sera declaré, lui fera une guerre immortelle, & que parmi le Peuple pour qui il aura combatu il n'en sera pas plus honoré, ne lui étant permis ni de rien esperer, ni de rien poursuivre; Que c'étoit par les grands honneurs que les courages devenoient grands; Que, quand on auroit cessé de mépriser le Peup. personne ne le mépriseroit encore qu'il fust Plebien; Qu'il faloit faire experience en quelques-uns, s'il y auroit quelque Plebeien qui pût exercer les plus hautes charges, & si c'est un prodige & un miracle, qu'il soit né quelqu'un parmi la multitude qui ait le courage grand, & qui soit capable de grandes choses? Qu'aprés avoir obtenu de force qu'on prendroit aussi parmi le Peuple des Tribuns militaires, des hommes éprouvez durant la paix & durant la guerre avoient poursuivi cette charge, mais, que d'abord aiant été repoussez ils avoient servi de risée aux Patriciens, & qu'enfin ils avoient cessé de s'exposer plus longtems à la honte, & aux mocqueries; Que pour lui il ne voioit pas pourquoi on n'abolissoit pas une Loi qui permettoit une chose qu'il étoit impossible de faire. Et qu'enfin l'ignominie seroit moindre si l'injustice privoit les Plebeiens des dignitez, que s'ils en étoient repoussez comme des personnes indignes.*
Ces discours qui furent écoutez avec applaudissement, exciterent quelques-uns à demander le Tribunat militaire;

taire, chacun promettant de faire quelque chose durant qu'il seroit en charge, pour le bien & pour l'avantage du Peuple. On fit concevoir des esperances de diviser les terres, d'establir hors de Rome de nouvelles Colonies, & de mettre des impositions sur ceux qui possedoient des heritages, afin de payer les gens de guerre de cét argent. Mais les Tribuns militaires ayant epié le temps qu'il y avoit peu de monde dans la Ville, firent secrettement advertir le Senat de s'assembler à un certain jour pour ordonner en l'absence des Tribuns du Peuple, que, sur le bruit qui couroit que les Volsques estoient venus faire des courses sur les terres des Herniques, les Tribuns militaires iroient reconnoistre l'estat des choses, & que cependant on esliroit des Consuls. Les Tribuns y allerent, & laisserent pour Gouverneur dans la Ville Appius Claudius fils du Decemvir, jeune homme actif & remuant, & qui dés le berceau avoit nourry de la hayne contre les Tribuns du Peuple, & contre le Peuple. Les Tribuns du Peuple ne pûrent rien contester contre ceux qui avoient fait cette Ordonnance, parce qu'ils s'étoient absentez, ny contre Appius Claudius, parce que la chose étoit déja faite. On crea donc pour Consuls C. Sempronius Atratinus, & Q. Fabius Vibulanus. Il se fit en cette année une chose qui pour avoir été faite en un pais étranger, n'en est pas moins digne de memoire. C'est que Vulturne ville de Toscane, qu'on appelle aujourd'hui Capouë fut prise par les Samnites, & appellée Capoue du nom de Capys leur General, ou ce qui approche davantage de la verité, elle fut nommée ainsi à cause de la campagne qui l'environne. Quoi qu'il en soit, ils s'en rendirent les maistres, aprés que les Toscans qu'ils avoient travaillez par une longue & ennuyeuse guerre, les eurent receus dans cette Ville, & qu'ils leur eurent fait part de leurs terres. Car comme dans une feste publique les anciens habitans de ce lieu s'estoient endormis remplis de vin & de viande, les Samnites les attaquerent de nuit, & leur couperent à tous la gorge. Aprés cela les Consuls que nous avons nommez entrerent en charge environ sur le milieu de Decembre; Et alors non seu-

ſeulement ceux qui avoient eſté envoyez pour obſerver la contenance des Volſques, avoient rapporté qu'ils ſe preparoient à la guerre, mais même les Ambaſſadeurs des Latins & des Herniques apportoyent nouvelle, que jamais les Volſques n'avoient pris tant de peine à choiſir de bons Capitaines, ny à lever des gens de guerre; Qu'on n'entendoit rien dire autre choſe parmi eux, ſinon qu'il faloit pour jamais renoncer à la guerre, & ſe laiſſer impoſer le joug de la ſervitude; ou qu'il ne faloit ceder ny en vertu, ny en patience, ny en diſcipline militaire à des ennemis, avec leſquels on vouloit diſputer la domination, & la gloire de commander. Certes ils n'apportoient pas de fauſſes nouvelles, mais le Senat ne s'en mit pas beaucoup en peine; & Sempronius même à qui la conduite de cette guerre étoit écheuë, & qui ſe confioit à ſa bonne fortune, comme à une puiſſance invincible, parce qu'il menoit une armée victorieuſe contre des Peuples ſouveut vaincus, fit toutes choſes legerement, & avec beaucoup de negligence. De ſorte que la diſcipline Romaine étoit plûtoſt dans l'armée des Volſques que dans celle des Romains: Auſſi la fortune, comme il eſt ſouvent arrivé, prit le party de la Vertu. En effect dés le premier choc que donna Sempronius ſans rien conſiderer, ſans avoir aucunes troupes de reſerve, & ſans avoir bien diſpoſé ſa Cavalerie, le premier cry que l'on jetta fit voir aſſez manifeſtement de quel côté inclineroit la victoire. Il fut plus grand & plus gay du côté des ennemis, mais du côté des Romains il fut plus morne, plus languiſſant, & fut repris à pluſieurs fois. Cette clameur incertaine, & qui ne ſe faiſoit entendre que par repriſes, fit juger que la crainte s'emparoit déja des Romains. Ce qui fut cauſe que les ennemis en devinrent plus hardis & plus forts. Ils attaquent donc avec plus d'impetuoſité, ils heurtent l'ennemi avec leurs boucliers en même tems qu'ils le preſſent avec l'eſpée: Au contraire les Romains qui les regardoient avec effroy, ne témoignent que de la crainte; leurs caſques tremblent ſur leurs teſtes, ils ſont irreſolus de ce qu'ils feront, ils ſe ſerrent l'un contre l'autre, tantoſt les Enſeignes étoient aban-
don-

données par ceux qui devoient combattre au devant, & tantost elles se retiroient dans leurs bataillons. Neantmoins on ne fuyoit pas encore, & l'on n'avoit pas encore vaincu. Les Romains songeoient plûtost à se couvrir de l'ennemi qu'à le combattre; mais les Volsques pressoient vivement, & l'on en tuoit davantage que l'on n'en voioit fuïr. Enfin on cede de toutes parts, en vain Sempronius fait des reproches à ses gens, en vain il les anime au combat. L'authorité & le respect n'ont plus de pouvoir, & l'on eust pris aussi-tost la fuite, si Sextus Tempanius Capitaine de la Cavalerie n'eût remedié par son esprit à des choses si desesperées. Il cria donc à haute voix que les gens de cheval qui vouloient le bien & le salut de la Republique, missent pied à terre, & voyant que toute la Cavalerie s'étoit émeuë à cette parole, comme au commandement du Consul, *Si les gens de cheval*, (dit-il) *n'arrestent l'empetuosité des ennemis, nous avons perdu l'Empire, la Republique est ruïnée. Suivez ma lance comme si c'estoit un guidon, & monstrez aux Romains & aux Volsques qu'il n'y a point de Cavalerie qui vous ressemble lors que vous estes à cheval, ny d'Infanterie qui vous cede lors que vous combattez à pied.* On approuva ce qu'il dit par un bruit qui s'éleva de tous côtez, & en même tems il marche le premier portant sa lance toute droite. Par tout où ils passent ils se font un chemin par la force, & portant leurs targes devant eux ils se jettent avec furie où ils voyent qu'on maltraitoit davantage leurs gens. Ainsi l'on recommence le combat par tout où leur impetuosité les emporte, & il n'y avoit point de doute que l'ennemi n'eust pris la fuite, si ce peu de monde eust pû estre en tous lieux en même tems. Mais comme ils n'étoient point soûtenus, le General des Volsques fit signe à ses gens de s'ouvrir pour laisser passer cette nouvelle cohorte de gens de pied, à dessein de les envelopper lors que l'ardeur du combat les auroit emportez trop avant. Cela fut fait comme il avoit esté commandé, ils se trouvent bien-tost enfermez, & ne pûrent s'en retourner par où ils s'étoient fait un passage, parce que les ennemis s'estoient serrez principalement

au

au lieu par où on les avoit laissé passer. Le Consul & les Legions Romaines ne voyant plus cette troupe qui avoit couvert & deffendu toute l'armée, s'exposent aux dernieres extremitez, de peur que l'ennemi n'opprimast de si vaillans hommes qu'il avoit déja enveloppez. Alors les Volsques se diviserent, & n'eurent pas peu de besogne; car il faloit qu'en mesme tems ils soûtinssent contre le Consul & les Legions, & que de l'autre côté ils fissent teste à Tempanius, & aux siens, qui firent toutes sortes d'efforts pour aller rejoindre leurs gens. Mais voyant qu'ils ne pouvoient rien avancer, ils gagnerent une petite eminence, où ils se rallierent en rond, & s'y deffendirent vaillamment, & en hommes qui vendent cherement leur vie, & qui ne veulent pas mourir sans vengeance. Le combat ne finit point qu'il ne fust nuit, & le Consul de son côté ne sortit point de la meslée tandis qu'il resta un peu de jour. Enfin la nuit separa les Romains & les Volsques, tous deux en doute de la victoire. Mais cette incertitude mit dans les deux camps une si grande épouvante, que les deux armées croyant chacune avoir perdu la bataille se retirerent sur les montagnes prochaines, & abandonnerent les blessez, & la plus grande partie de leur bagage. Cependant, l'eminence où Tempanius s'estoit jetté demeura assiegée jusques aprés minuit. Mais aussi-tost qu'on eut rapporté aux assiegeans qu'il n'y avoit plus personne dans leur camp, ils crûrent qu'ils avoient esté vaincus, & prirent la fuite à la faveur des tenebres, les uns d'un côté les autres d'un autre, selon que la frayeur les emportoit. Neantmoins, Tempanius qui craignoit quelque embuscade demeura jusqu'au jour au mesme endroit; Et sur le matin il alla lui-même avec quelques-uns des siens reconnoistre l'estat des choses. Il apprit des ennemis blessez, que les Volsques avoient abandonné leur camp, & aussi-tost transporté de joye il fait descendre les siens de la montagne, & passe dans le camp des Romains. Mais y ayant trouvé la même desolation que dans celui des ennemis, il en fait enlever autant de blessez qu'il lui fut possible d'en emmener, & avant que l'ennemy pût reconnistre

noiſtre ſa faute,il prit les chemins les plus courts pour ſe rendre bien-toſt dans la Ville, ne ſçachant en quel endroit étoit allé le Conſul. Déja le bruit s'eſtoit répandu dans Rome du mauvais ſuccez de la bataille, & que le camp avoit eſté abandonné ; mais on eſtimoit ſur toutes choſes que la Cavalerie eſtoit perduë, & la douleur de cette perte n'eſtoit pas moindre parmi le Public que parmi les perticuliers. Cette nouvelle avoit extraordinairement eſtonné la Ville, & Fabius l'autre Conſul s'eſtoit mis à la garde des portes, lors qu'on vid de loin Tempanius & les ſiens, qui donnerent de l'épouvante à ceux qui ne les reconnurent pas d'abord, & qui ne ſçavoient pour qui les prendre. Mais auſſi-toſt qu'ils eurent eſté reconnus, la crainte ſe convertit en une ſi grande joye, que les acclamations qui ſe firent de les voir revenir ſains & victorieux, ſe répandirént en un moment par toute la Ville. On ſort des maiſons un peu auparauant affligés, & où on les avoit pleurez comme perdus ; & leurs meres & leurs femmes auparavant deſolées,oubliant la bienſeance par un ſi grand excez de joie, courent à bras ouverts au devant de cette troupe & embraſſent les unes leurs enfans & les autres leur marys, avec de ſi grands tranſports qu'elles ſembloient être hors d'elles mêmes. En même tems les Tribuns du Peuple qui avoient fait aſſigner M. Poſthumius,& T. Quintius,parce qu'on leur imputoit le mauvais ſuccés qu'on avoit eu prés de Veies, s'imaginerênt que la hayne qu'on avoit nouvellement conceüë pour Sempronius,leur eſtoit une occaſion de renouveller l'envie dont ils vouloient accabler les autres. C'eſt pourquoi ils firent aſſembler le Peuple,& aprés qu'ils ſe furent plaints que la Republique avoit eſté trahie à Veies, par ſes Capitaines, que depuis l'armée l'avoit eſté chez les Volſques par le Conſul, parce que les premiers traiſtres n'avoient pas eſté punis, & qu'on avoit envoyé à la boucherie de vaillans hommes,& laſchement abandonné le camp, C. Julius l'un des Tribuns fit venir devant eux Tempanius ; & en leur preſence Tempanius lui dit, *Dites-moy ce que vous penſez. Croyez-vous que le Conſul Sempro-*

pronius ait à propos commencé le combat ; croyez-vous qu'il ait bien ordonné ses troupes, & qu'il ait fait le devoir d'un sage Consul? Dites-nous aussi si les Legions Romaines ayant esté mises en fuite, vous n'avez pas de vous-mesmes fait mettre pied à terre à la Cavalerie, & fait recommencer le Combat? Si, lors que vous vous fustes detaschez de nostre armée vous & vos gens, le Consul n'a pas esté lui-même à vostre secours, ou s'il ne vous en a pas envoyé? Si le jour d'aprés, vous en receustes quelque assistance? Si vous estes rentrez vous & les vostres dans nostre camp, par vostre courage & par vos efforts? Quel Consul, & quelle armée vous y avez trouvés? Si le camp avoit esté abandonné, & si l'on avoit abandonné les blessez? Il faut que vous répondiez à toutes ces choses, sans feinte & sans dissimulation; selon cette fidelité que vous devez à la Patrie, & à qui seule on doit aujourd'hui le salut de la Republique. Dites-nous enfin où est Sempronius, & où sont nos Legions? Si vous avez esté abandonné, ou si vous avez abandonné le Consul & l'armée? Si nous sommes vaincus, ou si nous sommes victorieux! On dit que la réponse que fit Tempanius à toutes ces choses fut simple & sans ornement; mais qu'elle fut grave & digne d'un homme de guerre; qu'elle ne fut ny remplie de vanité, ny de ses propres loüanges, & qu'il ne se réjoüit point, & ne tira point d'avantage de la faute d'autrui. Il dit donc, *Que pour ce qui concernoit la prudence de Sempronius, & la connoissance qu'il avoit de l'art militaire, ce n'estoit pas à faire à un simple soldat de juger de la conduite & de la capacité de son General, mais que le Peuple Romain en avoit deu faire jugement, lors qu'il le crea Consul par ses suffrages. Que partant il ne faloit pas lui demander quels avoient esté les desseins, les resolutions & les secrets du Consul general d'armée, & qu'il en laissoit la consideration aux plus grands esprits; Que pour lui, il ne pouvoit dire que les choses qu'il avoit veues. Qu'au reste il avoit veu avant que d'estre separé de l'armée, le Consul combattant à la teste des siens, animer ses gens à bien faire & courir en homme de cœur parmi les enseignes des Romains, & les épées des ennemis; & qu'il ne pouvoit dire le reste, parce qu'il l'avoit perdu de veuë; Que neantmoins il avoit bien*

jugé par le bruit & par les cris qu'il entendit, que le combat avoit duré jusqu'à la nuit, & qu'il croyoit que le grand nombre des ennemis avoit empêché le Consul de passer jusqu'à cette eminence, où il s'estoit retiré avec les siens. Qu'il ne sçavoit pas où estoit l'armée, mais qu'il estimoit que comme dans ce trouble il s'étoit jetté lui & sa troupe en un lieu avantageux pour se deffendre, le Consul avoit fait de mesme, & qu'il auroit campé en lieu seur afin de conserver l'armée. Qu'il croyoit que les affaires des Volsques n'estoient pas en meilleur état que celles du Peuple Romain, & que la nuit avoit mis de la confusion de toutes parts, & rendu l'erreur reciproque. Enfin aprés avoir prié qu'on ne le retinst pas davantage fatigué de travail, & chargé de playes comme il estoit, on le renvoya avec beaucoup de loüanges non seulement de son courage, mais encore de sa moderation. Tandis que cés choses se faisoient le Consul étoit déja arrivé par la voye Lavicane au Temple de la Deesse de la Paix. On y envoya aussi-tost de la Ville des chariots & d'autres sortes de voiture, afin de soulager l'armée lasse du combat & du chemin qu'elle avoit fait durant la nuit. Quelque tems aprés le Consul entra dans la Ville. Mais bien qu'il eust grand besoin de se justifier, il ne s'employa pas tant à s'excuser de la faute qu'on lui imputoit, qu'à donner à Tempanius les loüanges qu'il meritoit. M. Posthumius qui avoit été Tribun militaire dans la guerre dés Veiens fut exposé comme coupable au jugement du Peuple en colere, à cause du mauvais succez de cette guerre, & fut condamné environ à cent écus d'amende. Quant à T. Quintius son compagnon dans cette charge qui rejettoit sur celuy qu'on avoit deja condamné toutes les fautes de leur Tribunat, il fut envoyé absous par toutes les Tribus, parce qu'étant Consul il avoit heureusement reüssi contre les Volsques, sous la conduite de Posthumius Tubertus Dictateur, & depuis contre les Fidenates, lors qu'il étoit Lieutenant de l'autre Dictateur Mamercus Emilius. On dit que la memoire de Cincinnatus son pere, personnage venerable, lui servit beaucoup en cette occasion; & que l'on considera en sa faveur les prieres de Capitolinus Quintius déja vieux & caduc, qui demanda avec ardeur,

qu'a-

qu'ayant si peu de tems de reste à vivre, il ne fust point contraint de porter à Cincinnatus une si mauvaise nouvelle. Le Peuple crea pour ses Tribuns, encore qu'ils fussent absens, Sext. Tempanius, A. Sellius, L. Antistius & Sext. Pompilius, que les gens de cheval à la persuasion de Tempanius avoient choisis pour leurs Capitaines dans l'occasion dont nous avons déja parlé. Et dautant que le nom de Consul estoit odieux au Peuple, à cause de la haine qu'il avoit pour Sempronius, le Senat ordonna qu'on éliroit des Tribuns militaires avec la puissance de Consul. On crea donc L. Manlius Capitolinus, Q. Antonius Merenda, & L. Papirius Mugillanus. Dés le commencement de cette année L. Hortensius Tribun du Peuple fit assigner C. Sempronius Consul de l'année precedente. Mais lors que ces quatre Collegues l'eurent prié en la presence du Peuple, de ne point persecuter leur General innocent, & en qui l'on ne pouvoit rien trouver à redire qu'un deffaut de bonne fortune, il leur accorda comme malgré lui ce qu'ils demandoient, estimant que l'accusé n'avoit pas tant de confiance aux prieres des Tribuns, qui ne parloient en sa faveur que par maniere d'acquit, qu'en leur puissance & en leur secours. C'est pourquoy tantost il se tournoit vers lui, & lui demandoit qu'estoit devenu ce courage & cette magnanimité de Patricien, & où étoit cette ame genereuse qui s'appuyoit sur son innocence, puis qu'un Consulaire comme il étoit, venoit chercher la protection des Tribuns, & s'estoit caché sous leur ombre. Tantost il s'adressoit à ses Collegues, & leur parloit en ces termes. *Mais*, leur disoit-il, *si je vous monstre qu'il est coupable, qu'étes-vous resolus d'en faire? Osterez-vous au Peuple son authorité & ses droits? Voulez-vous renverser la puissance des Tribuns?* Aprés qu'ils lui eurent répondu que le Peuple Romain avoit une authorité souveraine sur Sempronius, & sur toutes les autres choses, & qu'ils n'avoient ny l'envie ny le pouvoir de priver le Peuple Romain de la puissance qu'il avoit de juger souverainement; mais que, si leurs prieres ne pouvoient rien pour un Capitaine, qui leur tenoit lieu de pere, ils changeroient d'habit avec lui; Alors Hortensius leur répondit en ces termes,

mes. *Non, non,* dit-il, *le Peuple Romain ne verra point ses Tribuns en deüil. Pour moi, je ne veux point retenir plus long tems Sempronius, puisque, durant qu'il a commandé, il a obtenu cet avantage, qu'il s'est rendu si cher & si agreable aux gens de guerre.* Cette affection des quatre Tribuns, & l'humeur d'Hortensius, qui ceda si facilement à de justes prieres, plurent également à la Multitude & au Senat. Mais au reste, la fortune ne fut pas long-tems favorable aux Eques, qui s'attribuoient la victoire douteuse des Volsques, comme une chose qu'ils avoient gagnée. Car l'année suivante, bien que durant le Consulat de Numerius Fabius Vibulanus, & de T. Quintius Capitolinus, fils de Capitolinus, il ne se fist rien de memorable sous la conduite même de Fabius, à qui cette charge étoit écheuë par le sort, toutesfois les Eques s'étant comme presentez en bataille avec leur armée tremblante furent deffaits & mis en fuite. Mais le Consul n'en acquit pas beaucoup de gloire, aussi lui refusa-t-on l'honneur du triomphe; & parce que la honte qu'on avoit receuë par la déroute de Sempronius, étoit en quelque sorte effacée, on lui accorda l'ovation. Comme cette guerre s'étoit achevée avec moins de resistance qu'on ne craignoit, ainsi il nâquit dans la Ville d'une tranquilité profonde une infinité de discordes qu'on n'attendoit pas entre le Peuple & le Senat; parce qu'on vouloit augmenter le nombre des Questeurs, & en establir encore une fois autant qu'il y en avoit déja d'établis. Car le Senat ayant approuvé cette proposition que lui firent les Consuls, qu'outre les deux Questeurs de la Ville on en creast encore deux pour assister les Consuls à la guerre, les Tribuns disputerent contre eux pour faire en sorte, qu'une partie des Questeurs fussent pris parmi le Peuple, ayant jusques-là tous esté Patriciens. Le Senat & les Consuls s'opposerent d'abord à cette demande avec beaucoup d'ardeur & de violence. Mais depuis ils se relâcherent, & accorderent que, comme on avoit fait dans la creation des Tribuns militaires, il seroit libre tout de même au Peuple de donner son suffrage pour l'élection des Questeurs. Enfin voiant qu'ils ne pouvoient rien gagner, ils ne parlerent plus d'augmenter les Questeurs, mais les Tri-

Tribuns recommencerent d'en parler, & l'on proposa en suite beaucoup d'autres choses qui ne tendoient qu'à la sedition, comme la Loi touchant la division des terres. C'est pourquoi le Senat aima beaucoup mieux que l'on creast des Consuls que des Tribuns militaires, & parce qu'il ne pouvoit rien ordonner à cause des oppositions & des empéchemens des Tribuns, la Repub. retourna à un Interregne, non pas toutefois sans de grandes disputes, ni de grandes difficultez; parce que les Tribuns empéchoient que les Patriciens ne s'assemblassent. Aprés avoir passé la plus grande partie de l'année suivante en contentions & en disputes entre les nouveaux Tribuns du Peuple, & quelques Entre-rois; (Car tantost les Tribuns empéchoient le Senat de s'assembler pour nommer un Entre-roi, & tantôt ils s'opposoient à l'Entre-roi, de peur qu'il ne fist une ordonnance du Senat pour la creation des Consuls;) Enfin L. Papirius Mugillanus aiant eté nommé Entre-roi, commença par des reprimandes qu'il fit au Senat & aux Tribuns, & en suite il leur remonstra, *Que la Republique aiant été abandonnée par les hommes, la providence des Dieux l'avoit prise en sa protection, & qu'elle ne subsistoit alors que par la treve des Veiens, & par le retardement des Eques. Que s'il venoit cependant quelque trouble de ce côté-là, vouloient-ils laisser opprimer la Republique faute d'un Magistrat Patricien? Qu'il n'y avoit point d'armée ni de Chef pour lever des troupes; Pensoient-ils donc repousser une guerre étrangere par une guerre intestine? Que si ces deux malheurs arrivoient ensemble, à peine pourroit-on empêcher qu'avec toute l'assistance des Dieux la Republique ne succombast; Qu'il faloit plûtost que les uns & les autres relaschassent quelque jour de leur droit, & que suivant un honneste milieu, on pût enfin en venir à une bonne intelligence, le Senat en souffrant qu'on fist des Tribuns militaires au lieu de Consuls, & les Tribuns du Peuple en ne s'opposant plus à l'élection de quatre Questeurs qu'on prendroit indifferemment parmi le Peuple & parmi les Patriciens, suivant les voix & les suffrages du Peuple.* La premiere Assemblée se fit pour la creation des Tribuns militaires, & l'on nomma à cette charge L. Quintius Cincinnatus pour la troisiéme fois, Sex. Furius;

tius Medullinus pour la seconde, M. Manlius, & à Sempronius Atratinus. Ce dernier presida à l'éléction des Questeurs, mais bien que cette Magistrature fust poursuivie par quelques Plebeiens, & particulierement par le fils d'Antistius Tribun;du Peuple,& par le frere de Pompilius qui étoit aussi Tribun;neantmoins toute leur puissance & leur faveur ne peut jamais empêcher qu'on ne leur preferât des personnes,dont les peres & les aieuls avoient obtenu le Consulat,Les Tribuns du Peuple en témoignerent de la furie,& sur tous Pompilius & Antistius offensez par le refus qu'avoient souffert des personnes qui les touchoient de si prés. *Que vouloit dire cela, que ni pour les services du Peuple,ni pour les outrages qu'il avoit receus du Senat,ni enfin pour remedier à l'ambition des Patriciens,à qui l'on permettoit des choses qui n'avoient jamais été permises,on n'eût pas créé d'entre le Peuple, sinon un Tribun militaire,au moins seulement un Questeur? Que les prieres d'un pere pour son fils,& d'un frere pour son frere, tous deux Tribuns du Peup. n'avoient point eu de pouvoir,& qu'on n'avoit point consideré une puissance venerable & sainte,qui avoit été établie pour le secours de la liberté. Qu'il y avoit en ce procedé de la fraude; Que A. Semp. avoit aporté dans cette élection plus d'artifice que de sincerité; & qu'ils avoient sujet de se plaindre, que des personnes qui leur appartenoient, eussent été privées de cet honneur par un effet de sa malice.* Mais voiant qu'ils ne pouvoient rien entreprendre contre lui à cause de son innocence, & de sa dignite,ils déchargerent leur colere sur C.Semp.son cousin,& par le secours de M. Canuleius leur Collegue,ils le firent assigner comme coupable de l'ignominie qu'on avoit receuë dans la guerre des Volsques.En suite les mêmes Tribuns firent mention dans le Senat de la division des terres, à quoi Sempronius avoit toûjours puissamment resisté,car il sçavoit bien que s'il ne faisoit cette resistance il deviendroit moins considerable au Senat.Et bien qu'il sceût aussi que s'il perseveroit dans cette opposition sur le tems même qu'il devoit être jugé, il offenseroit le Peuple, il aima mieux s'xposer à la haine,& trahir sa propre cause, que d'abandonner les interests de la Republique. Ainsi il persista dans son opi-

nion, qu'il ne faloit point faire au Peuple une largesse dont il n'y auroit que trois Tribuns qui remporteroient la loüange ; Qu'on ne cherchoit pas à donner des terres à la Multitude, mais qu'on vouloit le rendre odieux au Peuple; Qu'il recevroit constamment tous les coups de cette tempeste, & qu'il ne faloit pas qu'un Citoyen fust en si grande recommandation dans le Senat, que pour épagner un homme seul on nuisist à la Republique. Quand le jour de son assignation fut écheu, il plaida luy-même sa cause avec la mesme force, & le mesme courage ; Et bien que le Senat fist toutes sortes d'efforts afin d'appaiser le Peuple, il fut neantmoins condamné à une amende de cent cinquante écus. Posthumie Vestale fut accusée d'inceste en cette mesme année ; mais elle se justifia de ce crime qu'on luy imputoit sur un soupçon, parce qu'elle avoit trop de soin de son corps, & de se parer, & qu'elle avoit l'esprit plus libre, & se mettoit moins en peine de sa reputation qu'il n'estoit bienseant à une fille. Sa cause fut plaidée deux fois, & enfin elle fut renvoyée absoute; Mais le grand Pontife de l'avis de tout le College, lui deffendit ces passetems qui avoient fait mal juger d'elle, & ordonna qu'à l'avenir elle monstreroit plus de devotion que de gentillesse. En la mesme année les Campaniens prirent la Ville de Cumes que les Grecs occupoient alors, & l'année suivante eut pour Tribuns militaires Agrippa Menenius Lanatus. P. Lucretius Tricipitinus, Sp. Nautius, & C. Servilius.

14. Cette année fut remarquable, plûtost par le bonheur du Peuple Romain, & par le grand peril qui le menaça, que par son dommage & par ses pertes. Les esclaves avoient conspiré ensemble de brûler la Ville, & de mettre le feu en plusieurs endroits éloignez les uns des autres, & de se saisir du Capitole les armes à la main, tandis que le Peuple seroit occupé de part & d'autre à éteindre l'embrasement. Mais Jupiter détourna une entreprise si detestable, car il y en eut deux qui découvrirent ce crime, & les coupables furent punis. On donna pour recompense aux delateurs la liberté ; & outre cela la valeur de cent écus en mon-

monnoye de cuivre qu'on tira des deniers publics, ce qui étoit une grande richesse en ce temps-là.

16. Quelques jours aprés il se répandit dans Rome une nouvelle, qui n'étoit appuyée par aucuns Autheurs dignes de foi, que les Eques vouloient recommencer la guerre, & que les Lavicains nouveaux ennemis se joignoient avec les vieux, & avoient intelligence ensemble. Pour ce qui concernoit les Eques, Rome étoit déja accoûtumée à leurs entreprises, comme à des choses solemnelles qui se renouvelloient tous les ans; mais on envoya aux Lavicains des Ambassadeurs, qui n'en raporterent que des réponses si douteuses & si ambigues, qu'on ne pouvoit en conjecturer qu'ils se preparassent à la guerre, ny aussi que la paix pût estre de longue durée. Cela fut cause qu'on donna charge aux Tusculans de prendre garde qu'on ne fût point surpris par quelque nouveau remuement du côté des Eques. L'année suivante aussi-tôt que les Tribuns militaires Sergius Lidenas, M. Papirius Mugillanus, & C. Servilius fils de Priscus, sous la Dictature du quel Fidenes avoit été prise furent entrez en charge, les Deputez de Tuscule leur vinrent donner avis que les Lavicains avoient pris les armes, & qu'aprés avoir fait des courses sur les terres de Tuscule avec l'armée des Eques, ils étoient venus camper en Algide. Alors on declara la guerre aux Lavicains, & le Senat ordonna que deux des Tribuns marcheroient contre eux, & que l'autre demeureroit à Rome pour la conduite des affaires. Mais il y eut dispute entre-eux à qui iroit à la guerre, parce que chacun s'estimoit le meilleur Capitaine, & qu'ils méprisoient tous le gouvernement de la Ville, comme une chose peu glorieuse. Enfin lors que le Senat étonné de cette dispute si malseante à des personnes qui avoient une même charge, l'eut quelque tems considerée, Q. Servilius parla en ces termes, *Puisque vous n'avez aucun respect ni pour cet ordre, ni pour la Republique, l'authorité qu'un pere doit avoir sur son enfant terminera cette dispute, & sans qu'il soit besoin de tirer au sort, mon fils demeurera dans la Ville. Cependant plaise aux Dieux, que ceux qui ont tant de passion de commander dans cette guerre, soient plus prudens & mieux unis*

dans sa conduite, qu'i's n'ont esté à la desirer. Au reste, on trouva bon de ne pas lever de tout le Peuple des gens de guerre, mais seulement de dix Tribus qui furent trées au sort. Les Tribuns en prirent les plus jeunes; & les plus capables de porter les armes, & les menerent à la guerre. Mais la dispute qui avoit commencé dans la Ville, se ralluma entre-eux dans le camp avec plus de force & d'ardeur par l'ambition de commander. Ils n'estoient jamais d'accord d'une même chose; Chacun ne consideroit que son opinion particuliere, chacun ne vouloit pas qu'on executát d'autre commandement que le sien, ils se méprisoient l'un l'autre, & enfin leurs Lieutenans les aiant blâmez de ce desordre, ils s'accorderent de commander chacun à son tour. Cette nouvelle aiant été apportée à Rome, on dit que Q. Servilius sage par son âge & par son experience, demanda aux Dieux que la mauvaise intelligence des Tribuns ne fust point plus prejudiciable à la Republique, qu'elle l'avoit été devant Veies; & que, comme s'il eust été asseuré d'une calamité évidente, il sollicita son fils de lever des soldats, & de tenir des armes prestes. En effet il ne fut pas mauvais devin. Car un jour que L. Sergius devoit commander, s'estant laissé conduire en un lieu desavantageux proche du retranchement des ennemis par une vaine esperance de se rendre maistre de leur camp, parce qu'ils avoient feint d'avoir peur, & qu'ils s'y estoient retirez, les Eques vinrent fondre inopinément sur lui par une vallée assez roide, & mirent en deroute les Romains. Il y en eut davantage ou de tuez, ou d'étouffez par le renversement & par la cheute des uns & des autres, que dans la fuite & par la main des ennemis; Mais à peine ce jour-là pût-on conserver le camp, & le lendemain comme on vid que les ennemis l'environnoient en plus grand nombre, on l'abandonna lâchement. Les Capitaines, les Lieutenans, & toutes les forces qui estoient alentour des Enseignes se retirerent à Tuscule; & les autres écartez de part & d'autre dans les champs, se rendirent par divers chemins à Rome, où ils firent le mal plus grand qu'il n'estoit. Neantmoins l'épouvante en fut d'autant

moins grande, que l'évenement répondoit à l'opinion qu'on en avoit euë, & qu'un des Tribuns militaires tenoit déja des forces prestes pour remedier à ce desordre. D'ailleurs, il avoit fait en sorte que les petits Magistrats avoient appaisé le tumulte, & en même tems les espions qu'il avoit envoyez vinrent asseurer que l'armée & les Capitaines étoient à Tuscule, & que les ennemis étoient encore dans leur camp. Mais ce qui releva entierement les courages, c'est que par une ordannance du Senat Q. Servilius Priscus fut nommé Dictateur, personnage certes considerable, & de qui la Republique avoit éprouvé la prudence en beaucoup de fâcheuses occasions, & sur tout par l'evenement de cette guerre, que les contestations des Tribuns militaires lui avoient renduë suspecte & redoutable avant un si malheureux succez. Quelques-uns disent qu'il nomma pour General de la Cavalerie le même Tribun militaire qui l'avoit nommé Dictateur, c'est à dire son fils; D'autres ont écrit que Hala Servilius fut General de la Cavalerie en cette année. Quoy qu'il en soit Servilius Priscus se mit en campagne avec une nouvelle armée, & ayant fait venir avec lui ceux qui étoient à Tuscule, il alla camper à deux mille pas de l'ennemy. Cependant, la victoire que les Eques avoient obtenuë avoit fait passer dans leur armée la même presomption, & la même negligence qui avoit été parmi les Chefs des Romains. C'est pourquoy comme le Dictateur eut envoyé sa Cavalerie pour commencer le combat, & que du premier choc elle eut mis en désordre les premiers rangs des ennemis, il commanda aux Enseignes des Legions de marcher promptement, & tua lui-même un de ses Enseignes qui luy sembloit estre trop lent. L'impetuosité avec laquelle il attaqua fut si grande, que les Eques ne la purent soûtenir: Et aïant été deffaits ils s'enfuyrent dans leur camp, dont on se rendit maistre en moins de tems que n'avoit duré le combat, & avec moins de resistance qu'on n'en avoit monstré dans la bataille. Ainsi le camp fut pris, & le Dictateur en donna le pillage aux soldats. Les gens de cheval poursuivirent les ennemis, & aprés qu'ils eurent rap-

porté que tous les Lavicains estoient deffaits, & que la plus grande partie des Eques s'étoient retirez à Laviques, le lendemain le Dictateur y conduisit son armée, enferma cette Ville de toutes parts, la prit par escalade, & en permit le pillage. En suite estant retourné à Rome avec son armée victorieuse, il se démit de cette charge huit jours aprés qu'elle lui eut esté donnée. Et avant que les Tribuns du Peuple, qui demandoient qu'on distribuast à la Multitude le territoire des Lavicains renouvellassent les mutineries qu'excitoit ordinairement la Loi de la division des terres, Le Senat assemblé en grand nombre avoit à propos ordonné qu'on meneroit une Colonie à Laviques. On y envoya donc quinze cens habitans, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Aprés la prise de cette Ville on crea Tribuns militaires avec la mesme puissance qu'avoient les Consuls, Agrippa Menenius Lanatus, L. Servilius Structus, Lucretius Tricipitinus, & Sp. Rutilius Crassus, les trois premiers pour la seconde fois; Er l'année suivante A. Sempronius Atratinus fut nommé à cette charge pour la troisiéme fois, & M. Papirius Mugillanus, & Sp. Nautius Rutilus pour la seconde. Durant ces deux années toutes choses furent tranquilles au dehors, mais la Loy de la division des terres mit de grands troubles dans la Ville. Sp. Mecilius pour la quatriéme fois Tribun du Peuple, & Metilius pour la troisiéme ayant esté éleus en leur absence, étoient les Autheurs du desordre. Car ils proposoient que les terres qu'on avoit prises sur l'ennemi fussent également divisées par testes. Et dautant que par cette proposition la plûpart des biens de la Noblesse eust esté confisquée au Public, il ne faloit point douter qu'il ne naquist de là de grandes contestations & de grands combats entre la Multitude & le Senat. En effet, comme la Ville étoit située sur un fond étranger, il n'y avoit presque point de terres qu'on n'eust gagnées par les armes, & il n'y eût eu presque personne, excepté le Peuple, qui eust possedé quelque chose de ce qui eust été vendu & donné au Public. Les Tribuns militaires s'efforcerent de remedier à ce mal, tantost en consultant le Senat, & tantost en faisant chez
eux

eux des assemblées particulieres des principaux du Senat; mais ils n'y purent trouver de remede. Enfin, dit-on, Ap. Claudius le plus jeune des Senateurs, & petit fils de celui qui avoit été Decemvir, remonstra *Qu'il apportoit de sa maison un vieux remede, mais asseuré par l'experience qu'on en avoit faite; Qu'en effet son Ayeul avoit fait connoistre au Senat, qu'il n'y avoit qu'un moien de ruiner la puissance des Tribuns; qu'il faloit seulement faire en sorte qu'un de leurs Collegues s'opposast à leurs propositions. Que les hommes nouveaux, & de qui l'authorité est encore toute nouvelle, sont facilement portez par le credit des plus Grands à changer d'opinion, si quelquefois on sçait leur tenir des discours plus conformes au tems present qu'à le majesté du Senat. Qu'ils n'ont de courage & de l'affection que pour leur propre avancement; Que quand ils verront que quelques-uns de leurs Collegues qui auront plus d'authorité qu'eux, les auront privez de la bienveillance qu'ils attendoient du Peuple, & qu'ils ne verront plus de moien de le favoriser. il ne faut point douter qu'ils ne prennent d'eux-mêmes le parti des Patriciens, & qu'ils ne tâchent par ce moien de gagner en general les bonnes graces du Senat, & en particulier des principaux de cet Ordre.* Chacun approuva ce discours, & particulierement Q. Servilius Priscus, qui le loüa de n'avoir point degeneré de la Maison des Claudiens. Ainsi l'ordre fut donné à chacun en particulier, de tascher par toute sorte de moiens d'obliger les Tribuns de s'opposer au dessein de leurs compagnons. Le Senat s'étant levé, les principaux Senateurs ne manquerent pas de satifaire à la resolution qu'on avoit prise. Ils vont accoster les Tribuns, ils leur remonstrent, il les persuadent qu'ils feront une chose agreable à chacun en particulier, & à tout le Senat en general; & enfin ils réüssirent si heureusement, qu'ils gagnerent six Tribuns. Le lendemain on parla tout exprés dans le Senat de la mutinerie que Mecilius & Metilius tâchoient d'exciter par une liberalité de si mauvais exemple; Et les principaux declarerent qu'on ne pouvoit trouver de remede à un si grand mal, si ce n'étoit en l'assistance des Tribuns; Que la Republique trompée comme un miserable parti-

culier devoit recourir à la puissance des Tribuns. Que ce seroit une chose honorable & à eux, & à leur charge, de monstrer que le Tribunat n'avoit pas tant de forces pour persecuter le Senat, & exciter la discorde entre les deux Ordres, que pour resister à la malice de leurs compagnons. Il se fit en suite un grand bruit dans le Senat, lors que de tous les costez de la Cour on invoqua les Tribuns. Et quand on eut fait le silence, ceux qui avoient été gagnez en faveur des Patriciens, protesterent hautement qu'ils s'opposeroient aux entreprises de leurs compagnons, si le Senat les jugeoit prejudiciables à la République, & en même tems on leur en fit des remercimens. Les autheurs de cette proposition firent aussi-tost assembler le Peuple, appellerent leurs compagnons traistres au Public, ennemis de son interest, & esclaves des Consulaires. Mais enfin aprés avoir dit contre leurs Collegues quantité d'autres choses injurieuses, ils se deporterent de leur poursuite. L'année suivante que P. Cornelius Cossus, C. Valerius Potitus, Quintius Cincinnatus Numerius, & Fabius Vibulanus étoient Tribuns militaires, eût été funeste & malheureuse par deux guerres continuelles, si un scrupule de Religion n'eust point obligé les principaux des Veiens de differer la guerre, parce que le debordement du Tibre qui s'estoit répandu sur leurs terres avoit ruiné beaucoup de villages. Dailleurs la perte que les Eques avoient receuë trois ans auparavant, les empêcha de secourir les Volaniens Peuple de leur nation; d'où l'on avoit fait des courses dans les terres des Lavicains qui en étoient proches, & porté la guerre aux nouveaux habitans. Aprés cette faute ils esperoient se deffendre avec toutes les forces des Eques; mais ils en furent abandonnez & perdirent leur Ville & leurs frontieres, non pas par une guerre memorable, mais seulement par un siege & par de legers combats. L. Sextius Tribun du Peuple tenta de faire ordonner qu'on envoyât une Colonie à Voles comme on avoit fait à Lavicques, mais cette proposition n'eut point de lieu à cause de l'empeschement des autres Tribuns, qui protesterent de ne point souffrir que le Peuple fist aucune Loi, si ce n'étoit

du

du consentement & de l'authorité du Senat. L'année d'aprés durant que Cn. Cornelius Cossus, L. Valerius Potitus, Q. Fabius Vibulanus, & M. Posthumius Regilensis étoient Tribuns militaires, la Ville de Nole fut reprise par les Eques, qui la fortifierent de nouveau, & y envoyerent une Colonie. On donna la conduite de cette guerre contre les Eques à Posthumius, homme méchant & sans foy, comme il le témoigna plûtôt dans la victoire que durant la guerre. Car aprés avoit lassé les Eques, & leur avoit fait perdre courage par de frequentes escarmouches, avec des troupes qu'il avoit levées en diligence, & qu'il avoit conduites à Nole, enfin il prit de force la Ville, où aprés avoir battu les ennemis il attaqua les Citeyens; & bien que durant l'assaut il eût promis à ses gens le pillage de cette Ville, neantmoins quand la place fut prise il manqua à sa parole. Pour moi, je croirois que cela fut cause de la colere & de l'indignation de son armée, plûtôt que de dire qu'en une Ville nagueres pillée & repeuplée depuis peu, il y avoit moins de butin que le Tribun n'en avoit fait esperer. Mais la haine que ses gens lui portoient s'augmenta par une parole peu judicieuse & indiscrete, qu'il prononça dans une Assemblée lors qu'il fut retourné à Rome, aiant été mandé par ses Collegues, à cause des seditions qu'excitoient les Tribuns. En effet comme Sextius Tribun du Peuple proposoit la Loi de la division des terres, & qu'il eut dit qu'il vouloit aussi proposer d'envoyer à Nole une Colonie, parce que ceux qui l'avoient prise par leurs armes étoient dignes de la posseder, avec toutes les terres qui en dependoient, Posthumius fit cette réponse; *Il en arrivera mal à mes gens s'ils ne se taisent.* Cette parole n'offensa pas plus la Multitude, que le Senat quelque tems aprés. C'est pourquoi le Tribun du Peuple qui étoit homme actif, & qui ne manquoit ny d'adresse ny d'éloquence, ayant trouvé parmy ses adversaires un esprit superbe, & une langue qui ne se pouvoit retenir, & qu'il pouvoit en l'irritant obliger de dire des choses qui attireroient de la haine non seulement contre lui, mais encore contre tout le Senat & son party; Il n'y en avoit point parmi les Tribuns militaires qu'il attaquât si souvent que

Posthumius. Alors même tirant de l'avantage d'une parole si cruelle & si inhumaine, *Messieurs*, dit-il au Peuple, *n'avez-vous pas entendu les menaces qu'il fait aux soldats comme s'ils étoient ses esclaves? Neantmoins, cette bête farouche vous semble plus digne d'un si grand honneur, que ceux qui vous envoient à des Colonies, qui vous donnent des Villes & des terres, qui vous donnent les moiens de passer en paix vostre vieillesse, qui combattent pour vostre bien & pour vos interests, contre des ennemis si cruels & si superbes Ne vous étonnez donc pas pourquoi il y a aujourd'hui si peu de monde qui veuillent embrasser vostre parti; Que peut-on esperer de vous? Quoi, des honneurs que vous donnez plûtost à vos ennemis qu'aux deffenseurs du Peuple Romain? Vous venez de vous plaindre pour une seule parole que Posthumius a prononcée; Mais de quel effet sera suivi cette plainte? Car s'il s'agit maintenant de donner vos suffrages, preferez-vous celui qui vient de vous menacer, à ceux qui veulent fonder vostre fortune, vous donner des terres & des maisons?* Mais lors que cette parole de Posthumius eut été rapportée dans le camp, elle fit sur les soldats beaucoup plus d'impression que sur les autres. Faut-il, disoit-on de tous côtez, qu'un voleur, qu'un méchant, qui a privé les soldats d'un butin qui leur étoit deu, les vienne encore menacer d'une nouvelle infortune? Comme le murmure se fut répandu par tout le camp, le Questeur s'imagina qu'il appaiseroit le bruit par la même violence qu'il avoit été excité. Il envoia donc un Licteur pour se saisir d'un soldat qui crioit plus haut que les autres, mais cela ne fit qu'augmenter le tumulte & les reproches. Le Questeur aiant été frappé d'une pierre fut contraint de se retirer; Et celui qui l'avoit blessé ajoûta ce discours à cette violence, que le Questeur avoit receu la peine dont le General avoit menacé les Soldats. Posthumius fut mandé pour donner ordre à cette mutinerie, mais il aigrit davantage les choses par la rigueur des recherches, & par la cruauté des supplices. Enfin, comme sa colere s'agmentoit de plus en plus, & qu'aux cris de ceux qu'il avoit commandé de faire noier sous la claie, il fut accouru quantité de monde, il descendit de son Tribunal tout transporté de fureur;

fureur, pour faire lui-même la punition de ceux qui s'opposoient à celles des autres. Mais, parce que les Licteurs & les Capitaines qui lui voulurent faire faire place en frapperent quelques-uns, on conceut de ce procedé tant d'indignation & de colere que le Tribun militaire fut aussi-tost lapidé par son armée. Lors qu'on eut rapporté à Rome cette épouvantable action, les Tribuns militaires voulurent faire informer par l'authorité du Senat de la mort de leur Collegue, mais les Tribuns de Peuple s'y opposerent. Toutefois cette contention procedoit d'une autre dispute; Car les Patriciens qui apprehendoient que le Peuple irrité & craignant cette poursuite, ne creast de son corps des Tribuns militaires, faisoient tous leurs efforts afin qu'on creât des Consuls; & dautant que les Tribuns du Peuple ne vouloient point endurer qu'il se fist aucune ordonnance dans le Senat, & qu'ils s'opposoient à la creation des Consuls, les choses revinrent à un Interregne. Mais à la fin le Senat demeura victorieux; car l'Entreroy Q. Fabius Vibulanus ayant fait assembler le Peuple, M. Cornelius Cossus & L. Furius Medullinus furent faits Consuls. Dés qu'ils furent entrez en charge, il fut ordonné par le Senat qu'on proposeroit au Peuple la poursuite du meurtre de Posthumius, afin de commettre qui lui plairroit à cette recherche. Le Peuple d'un commun consentement commit les Consuls, qui userent de toute sorte de moderation dans cette poursuite. Mais bien que par une grande douceur ils eussent restreint la punition à un petit nombre des plus coupables, qui se donnerent eux-mêmes la mort; neantmoins ils ne purent pas si bien faire que le Peuple ne s'en fachât. Car il disoit qu'on ne se soucioit pas d'executer les ordonnances qu'on avoit si souvent faites pour son bien & pour ses interests, & que, quand on avoit fait quelque arrest pour avoir son sang & sa vie, on l'executoit aussi-tost, & qu'il avoit tant de force que l'on n'y pouvoit resister. Il sembloit qu'il fût à propos aprés avoir puni la mutinerie des soldats de proposer, comme pour adoucir les esprits, la distribution du territoire des Volaniens; En effet on eust diminué par ce moien le desir qu'on avoit de la Loi touchant la division des ter-

res, qui ostoit aux Patriciens des heritages qu'ils possedoient injustement. Mais le Peuple fut d'autant plus indigné, qu'il reconnut non seulement que la Noblesse étoit opiniastre à retenir des terres publiques, dont elle ne jouïssoit que par la force ; mais même qu'elle ne vouloit point endurer que des terres vagues qu'on venoit de prendre sur l'ennemi fussent données à la Multitude pour estre bien-tost comme toutes les autres choses la proye & le butin de peu de personnes.

17. La même année le Consul Furius mena des troupes contre les Volsques, qui venoient faire des courses sur les frontieres des Herniques. Mais n'ayant pas trouvé l'ennemi où il pensoit le rencontrer, il prit la ville de Ferentine, où un grand nombre de Volsques s'estoient retirez. Le butin y fut moins grand que l'on ne l'avoit esperé, parce que les Volsques qui voyoient bien qu'ils ne pouvoient garder cette place, en étoient sortis de nuit, & avoient emporté avec eux ce qu'il y avoit de plus considerable. Le lendemain la Ville fut prise qu'il n'y avoit presque personne, & les terres qui en dépendoient furent données aux Herniques. Cette année demeura tranquille par la moderation des Tribuns du Peuple, mais Icilius qui leur succeda sous le Consulat de Q. Fabius Ambustus, & de C. Furius Paulus ne leur ressembloit point du tout. Dés le commencement de son année il commença comme une charge attachée à son nom & à sa race, à émouvoir des seditions par la proposition de la Loy touchant la division des terres ; & en même tems la peste se jetta dans Rome. Mais elle donna plus de crainte qu'elle ne fut dangereuse; De sorte qu'elle obligea tout le monde de ne plus faire des assemblées ny des disputes, & de se retirer dans sa maison, pour avoir seulement le soin de se bien traiter, & de prendre garde à soy. Enfin l'on crût qu'elle fut moins prejudiciable à la Ville, que n'eust esté la sedition qu'on apprehendoit. Mais la Ville ayant esté delivrée de cette fascheuse maladie, sans qu'il mourust beaucoup de monde, bien qu'il y eust beaucoup de malades ; comme on ne cultiva point la terre durant ce tems-là, ce qui arrive d'ordinaire

naire durant la peste ; cette année contagieuse fut suivie d'une année sterile, M. Papirius Atratinus, & C. Nautius Rutilius étant Consuls. Enfin la famine eût été bien-tôt plus insupportable que la peste, si l'on n'y eust remedié de bonne heure ; en effect on envoya de tous côtez chez les Peuples voisins qui habitent le long du Tibre, & de la mer de Toscane, afin d'acheter des bleds. Les Samnites qui occupoient les villes de Cumes & de Capouë, rejetterent orgueilleusement ceux qu'on avoit envoyez chez eux, & leur deffendirent le commerce. Au contraire, les Potentats de la Sicile leur donnerent de l'assistance avec toute sorte de douceur & d'humanité. Mais le plus grand & le plus prompt secours qu'on receut vint de la Toscane par le Tibre. Comme les Consuls trouverent la Ville presque deserte & depeuplée, à cause des maladies, & qu'ils ne pûrent envoyer plus d'un Senateur à chaque ambassade, ils furent contraints de le faire accompagner de deux Chevaliers. Ainsi durant ces deux années il n'arriva rien de fascheux ni au dedans ni au dehors que la peste & la necessité des vivres. Mais l'apprehension de ces maux ne fut pas si tost passée, que toutes les choses qui avoient accoûtumé de troubler la Ville, la discorde au dedans, & la guerre au dehors se renouvellerent. Les Eques se preparerent à la guerre sous le Consulat de Mamercus Emilius, & de C. Valerius Potitus. Et bien que les Volsques ne prissent pas les armes du consentement du Public, il y eut pourtant quelques volontaires qui se mirent à la solde des Eques. Comme le Consul voulut faire des levées au bruit de ces ennemis, qui s'étoient déja jettez dans le pays des Latins & des Herniques, M. Menenius Tribun du Peuple, qui renouvelloit la proposition de la Loy de la division des terres s'y opposa, de sorte que sous l'esperance d'avoir la protection du Tribun, personne ne voulut prester le serment. Mais comme on y pensoit le moins, on aporta nouvelle que la forteresse de Carventane avoit esté prise par les ennemis. Cét accident honteux aux Romains rendit Menenius odieux au Senat, & aux Tribuns qui se disposoient déja à resister à sa proposition, & leur don-

na

na un plus juste sujet de lui faire resistance. C'est pourquoy aprés que cette affaire eut été long-tems differée par des disputes continuelles, enfin comme les Consuls prenoient à témoin les Dieux & les hommes, qu'ils imputeroient à Menenius qui empéchoit les levées, toute la honte & toute la perte qu'on recevroit, & qu'on avoit deja receuë, & que Menenius crioit au contraire qu'il ne retarderoit point davantage les levées, si ceux qui possedoient injustement des terres qui appartenoient au Public, les vouloient abandonner, les neuf autres Tribuns terminerent cette dispute par leur ordonnance, & prononcerent de l'avis & du consentement de toute leur bande; Que sans avoir égard à l'opposition de leur Collegue, ils donneroient du secours à Valerius Consul, s'il vouloit faire chatier ceux qui refuseroient d'aller à la guerre. Le Consul se voyant fortifié par cette ordonnance des Tribuns, en fit saisir quelques-uns qui imploroient le secours du Tribun, & la crainte obligea les autres de prester le serment. Ainsi encore que l'armée eust de la haine & de l'aversion pour le Consul, elle fut conduite à la forteresse de Carventane, d'où elle chassa ceux qui la gardoient, & la reprit en arrivant; car la plus grande partie de la garnison qui étoit allée piller de part & d'autre, lui donna par ce moyen occasion de la reprendre. On y trouva quelque butin, parce que les ennemis y avoient apporté, comme en un lieu asseuré, tout ce qu'ils avoient pris aux lieux d'alentour; mais le Consul fit tout vendre à l'enchere, & commanda aux Questeurs d'en mettre l'argent dans l'Epargne, & dit que les soldats auroient part au butin quand ils ne refuseroient plus d'aller à la guerre. Ce procedé augmenta la haine que le Peuple & les soldats portoient au Consul; de sorte que le Senat lui ayant decerné l'Ovation, (*Petit triomphe*,) les soldats qui le suivoient, & qui chantoient des vers grossiers & sans ordre, selon leur coustume, se répondant les uns aux autres se moquoient quelquefois du Consul, & donnoient des loüanges à Menenius, dont on ne prononçoit point le nom, que le Peuple répandu parmy les ruës ne lui donnast des applaudissemens, & ne disputast avec les soldats à qui parleroit

leroit plus haut en sa faveur. Cela donna au Senat plus d'étonnement & de soucy, que cette insolence dont les soldats avoient usé envers le Consul,& qui leur étoit presque ordinaire. Et comme si l'on n'eût point douté que Menenius n'eût esté Tribun militaire, s'il eust demandé de l'estre, on lui en osta toute l'esperance par l'ellection qu'on fit des Consuls. On crea donc pour Consuls Cn. Cornelius, & L. Furius Medullinus pour la seconde fois. Jamais le Peuple n'eut un si grand mécontentement de voir qu'on n'eût pas remis à ses suffrages l'ellection des Tribuns militaires. Il en monstra le ressentiment dans la creation des Questeurs, & se vangea en mesme temps. En effect il crea alors pour la premiere fois des Questeurs de son corps,& de quatre qui furent faits il n'y eut qu'un Patricien qui fut receu dans cette charge. Ce fut Ceso Fabius Ambustus, & les trois Plebeiens furent Q. Silius, P. Elius, & P. Papius, qu'on prefera à de jeunes hommes des meilleures maisons de la Ville. J'ay remarqué que les Iciliens, qui étoient d'une maison de tout tems ennemie des Patriciens, & dont il y en avoit trois qui avoient été faits en cette année Tribuns du Peuple, avoient persuadé au Peuple une ellection si libre & si hardie. Car comme ils lui faisoient monstre de quantité de grandes choses qu'il souhaitoit avec passion, ils protesterent qu'ils n'entreprendroient rien en sa faveur, s'il ne monstroit au moins assez de courage pour aspirer à la dignité de Questeur, la seule charge que le Senat avoit laissée commune entre les Patriciens, & le Peuple qui l'avoit desirée tant de fois, & que les Loix lui avoient enfin accordée. Cela tint lieu parmi le Peuple d'une victoire signalée, parce qu'il s'imagina que la Questure n'étoit pas le plus grand honneur où il parviendroit, mais que par ce moyen il avoit ouvert aux siens le chemin du Consulat & des triomphes. Au contraire le Senat en murmura, non parce qu'il voyoit ses honneurs communiquez à la Multitude, mais comme s'il les eût entierement perdus. Il disoit que si l'on prenoit cette coûtume, ils n'avoient plus que faire d'élever des enfans, pour estre chassez du rang & de la place de

leurs Anceſtres, pour voir les autres dans la poſſeſſion de leurs dignitez, pour eſtre ſeulement Saliens, (*Preſtres de Mars*) ou Flamines, (*Preſtres de Jupiter, ou des autres Dieux, ſelon le nom qu'ils portoient*) afin de ſacrifier pour le Peuple, & demeurer eternellement ſans authorité & ſans puiſſance. Ainſi les eſprits eſtans irritez de part & d'autre, comme le Peuple eut commencé à s'élever, & à concevoir de plus hautes eſperances, voyant que pour deffendre ſa cauſe il avoit trois Chefs d'un ſi grand nom, les Patriciens qui eſtimerent que toutes choſes alloient reſſembler à l'election des Queſteurs, puiſque l'un & l'autre, (*Les Tribuns militaires & les Queſteurs*) dépendoit des ſuffrages du Peuple, s'efforcerent de faire créer des Conſuls, dont la charge n'étoit pas encore commune entre les Patriciens & le Peuple. Les Iciliens dirent au contraire qu'on devoit créer des Tribuns militaires, & qu'enfin le tems étoit venu qu'il faloit quelquefois partager les charges & les honneurs entre le peuple & les autres. Mais il n'y avoit rien qui dependiſt de la charge & du miniſtere de Conſul, dont ils puſſent faire un pretexte pour empeſcher ce que les Conſuls voudroient faire: Cependant, il vint à propos nouvelle, que les Volſques & les Eques étoient ſortis de leurs pays, & faiſoient des courſes ſur les terres des Latins & des Herniques. Au bruit de cette guerre les Conſuls voulurent lever des troupes, mais les Tribuns s'y oppoſerent puiſſamment & dirent que cela regardoit le Peuple & eux auſſi. Ils étoient trois & tous trois actifs & courageux; il y en eut deux qui prirent la charge de demeurer aſſiduement prés des Conſuls, & d'obſerver chacun le ſien, & le troiſiéme eut ordre de prendre garde au Peuple pour l'arreſter, ou le pouſſer ſelon les occaſions, tellement que les Conſuls ne pouvoient faire des levés, ny les Tribuns l'élection qu'ils demandoient. Enfin la fortune prit auſſi le party du Peuple, & la nouvelle vint à Rome, que, comme ceux qui étoient en garniſon dans la fortereſſe de Carventane étoient allez au fourrage, les Eques étoient ſurvenus; & avoient repris cette place, aprés avoir taillé en pieces auſſi bien ceux qu'on avoit laiſſez pour ſa garde, que ceux

qui

qui pensoient y revenir, ou qui s'estoient écartez dans la campagne. Ce malheur ajousta beaucoup de force à la poursuite & à l'authorité des Tribuns. Car aprés avoir été sondez plusieurs fois pour faire en sorte qu'ils ne s'opposassent plus à la guerre, & qu'ils n'eurent voulu ceder ny à la tempeste qui menaçoit le Public, ny à la hayne particuliere qu'ils pouvoient attirer sur eux, ils obtinrent que le Senat ordonneroit de créer des Tribuns militaires à condition neantmoins qu'on ne recevroit personne à cette charge qui eust esté Tribun du Peuple en cette année, & que pas un des Tribuns du Peuple ne seroit continué pour l'année suivante. Sans doute le Senat entendoit parler des Iciliens, qu'il accusoit tacitement d'aspirer au Consulat, pour recompense des seditions qu'ils avoient si souvent excitées. Alors on commença à faire des levées, & l'on se prepara à la guerre du consentement de tout le monde. Plusieurs Autheurs laissent en doute si les deux Consuls allerent à la forteresse de Carventane, ou si l'un des deux demeura dans la Ville pour presider à l'Assemblée. Mais il faut tenir pour certain ce qui n'est point contesté entre-eux, & dont ils sont d'accord ensemble, qu'aprés avoir perdu beaucoup de tems devant cette forteresse on fut contraint de lever le siege; Qu'une autre place appellée Verrugue fut reprise par la même armée au pays des Volsques, & qu'on fit de grandes courses & un grand butin sur les Eques, & sur les terres des Volsques. Au reste, comme la victoire étoit démeurée au Peuple, en ce qu'il lui fut accordé de faire telle élection qu'il voudroit ou de Consuls, ou de Tribuns militaires; les Patriciens tout de même l'emporterent par dessus le Peuple par le succez de cette creation. Car contre l'opinion de tout le monde on crea Tribuns militaires trois Patriciens C. Julius Tullus, Corn. Cossus, & C. Servilius Hala. On dit que les Patriciens userent en cela d'artifice, & que les Iciliens les en accuserent, parce que comme ils avoient meslé quantité de personnes indignes de cette charge, avec ceux qui la meritoient justement, le dégoust de la bassesse de quelques-uns trop visible & trop apparente donna au Peu-

ple

ple mesme de l'aversion pour les Plebeiens. Cependant soit que les Volsques eussent conceu de plus ambitieuses esperances pour avoir gardé Carventane, soit que la prise de Verrugué les eût davantage irritez, il vint nouvelle qu'ils reprenoient les armes avec toute sorte d'ardeur; Qu'ils avoient donné le rendez-vous, & mis le siege de cette guerre chez les Antiates; Qu'ils avoient envoyé des Deputez chez les Peuples de l'une & de l'autre nation, pour leur reprocher leur lâcheté; que se tenant cachez entre leurs murailles, ils avoient souffert l'année precedente que les Romains fussent venus piller leurs terres, & qu'ils eussent pris Verrugue; Que déja le Peuple Romain n'envoyoit plus d'armées dans leurs pays, ny même de colonies, & qu'il n'avoit pas seulement partagé leurs heritages; mais qu'apres leur avoir osté la Ville de Ferentine il l'avoit donnée aux Herniques. Comme les esprits s'irriterent à ces reproches, quantité de jeunes gens se firent enroller par tous les lieux où allerent les Deputez. Ainsi la jeunesse de tous ces Peuples s'estant rendue à Antium, les ennemis y camperent & y attendirent les Romains. Cette nouvelle fut receuë dans Rome avec plus d'épouvante que la chose ne le meritoit; Et le Senat resolut en cette occasion, cequ'on avoit accoûtumé de resoudre dans les grands troubles, car il ordonna qu'on nommeroit un Dictateur. On dit que Julius & Cornelius en témoignerent des ressentimens d'indignation & de colere, & que cette affaire ne se termina qu'avec de grandes disputes. Aprés cela comme les principaux Senateurs se furent plaints, mais vainement, que les Tribuns militaires ne vouloient plus desfendre de l'authorité du Senat, & qu'ils eurent imploré le secours des Tribuns du Peuple, disant qu'en une pareille occasion la violence d'un Consul avoit été autrefois reprimée, par leur puissance & par leur credit, les Tribuns bien aises de la dissention des Patriciens, répondirent qu'il n'i avoit point d'apparence d'attendre du secours de ceux qui ne devoient pas être reputez du nombre des Citoyens, ni même du nombre des hommes; Que si quelque jour la conduite de la Republique, les dignitez & les hon-

neurs étoient communiquez indifferemment à tout le monde, alors ils donneroient bon ordre que les ordonnances du Senat ne demeureroient pas vaines & sans effet; Que cependant, les Patriciens affranchis de toute honte, & sans respect des Loix & des Magistrats, exerçassent aussi la charge des Tribuns s'il trouvoient cela avantageux. Cette division qui arriva si mal à propos lors qu'on avoit sur le bras une si grande guerre, fut l'entretien & comme l'occupation de tous les esprits; mais enfin aprés que Julius & Cornelius eurent chacun, à son tour, conteste longtems, qu'il n'étoit pas juste de leur oster une dignité que le Peuple leur avoit donneé, veu qu'ils étoient assez capables de conduire eux-mêmes cette guerre, Hala Servilius Tribun militaire prit la parole & dit, *Qu'il avoit long tems gardé le silence, non pas faute de sçavoir quelle opinion il devoit suivre; Car y a-t-il quelque bon Citoyen qui voulust prendre d'autres resolutions que celles qui favorisent le Public? mais parce qu'il eust mieux aymé que ses Collegues cedassent volontairement à l'authorité du Senat, que de souffrir qu'on implorast contr'eux l'authorité des Tribuns du Peuple; que pour lui, si le tems le permettoit, il leur donneroit encore le loisir de se dépoüiller d'une opinion si obstinée; Mais que puisque la necessité de la guerre ne pouvoit attendre les conseils, & les resolutions des hommes, la Republique luy étoit plus considerable que l'amitié de ses Collegues; Que, si le Senat demeuroit dans le même sentiment, il nommeroit la nuit suivante un Dictateur, & que si quelqu'un s'y opposoit il se contenteroit de l'authorité & de l'ordonnance du Senat.* Ainsi ayant merité les loüanges & l'amitié de tout le monde, on nomma P. Cornelius Dictateur, & Cornelius le crea General de la Cavalerie. Ainsi il servit d'exemple à ses Collegues, & à ceux qui le voulurent considerer, que la fortune & les honneurs sont quelquefois plus favorables à ceux qui les recherchent le moins. Au reste, cette guerre ne fut pas beaucoup memorable, car les ennemis furent deffaits d'abord & sans difficulté prés d'Antium. L'armée victorieuse alla saccager le pays des Volsques; On prit de force un Chasteau sur le lac de Fucine, & trois mille hommes qui étoient dedans, le reste des Volsques fut repoussé dans leur

Ville, & n'eurent pas la hardiesse de deffendre leurs terres. Le Dictateur comme pour ne pas manquer à sa bonne fortune, aiant heureusement achevé cette guerre, & étant retourné à Rome avec plus de bonheur que de gloire, se démit de sa Dictature. Et les Tribuns militaires sans faire aucune mention de créer des Consuls, de dépit comme je croi, qu'on eût fait un Dictateur, firent publier l'Assemblée pour élire des Tribuns militaires. Alors le Senat fut en une plus grande inquietude, qu'il n'avoit encore été, voiant que son parti étoit trahi & abandonné par les siens mêmes. C'est pourquoi comme en suscitant les plus indignes du Peuple à poursuivre cette charge, ils avoient l'année precedente dégoûté le Peuple même de la donner à ceux qui la meritoient le mieux; Ainsi dans l'occasion presente les plus considerables des Patriciens par leur noblesse & par leur credit se resolurent à la poursuivre, & obtinrent toutes les places, sans que les Plebeiens en pussent obtenir pas une. On crea donc quatre Tribuns militaires qui avoient eu déja cette charge, L. Furius Medullinus, C. Valerius Potitus, Numerius Fabius Vibulanus, C. Servilius Hala, que l'on y continua & à cause de ses vertus, & à cause de cette bienveillance qu'il s'étoit acquise depuis peu par sa seule moderation. Or comme la tréve qu'on avoit faite avec les Veiens étoit expirée, on leur envoia en cette année des Ambassadeurs avec des Fecialiens, (*Herauts d'armes qui avoient charge de declarer la guerre & de faire la paix*) pour demander ce qu'ils avoient pris. Mais les Veiens envoierent sur leur frontiere au devant d'eux pour les prier de ne point aller à Veies qu'ils n'eussent auparavant été à Rome trouver le Senat, dont ils obtinrent qu'on ne leur demanderoit rien pour cette fois, à cause des discordes intestines qui travailloient leur Estat. Tant s'en faut qu'il voulust prendre cette occasion de tirer son avantage de l'incommodité d'autrui. On eut quelque mauvais succez du côté des Volsques, car on perdit le fort de Verrugue, & la garnison fut taillée en pieces. En quoi certes on peut reconnoistre combien dans les grandes affaires un seul moment est de grande consequence;

quence ; car lors que les soldats assiegez demandoient du secours, on eût pû encore leur en donner, si l'on eût fait tant soit peu de diligence, puisque l'armée qu'on y envoia arriva assez-tost pour défaire les ennemis qui venoient de tuer la garnison de Verrugue, & qui s'étoient écartez de part & d'autre pour piller. On rejetta la cause de ce retardement plustost sur le Senat que sur les Tribuns qui aiant oui dire que les assiegez se deffendoient courageusement, ne songerent pas qu'il n'y a point de grande force qui ne puisse estre surmontée par une autre. Neantmoins ces vaillans soldats ne demeurerent sans vangeance, ni durant leur vie, ni aprés leur mort. L'année suivante lors que P. Cornelius Cossus, Cn. Cornelius Cossus, Numerius Fabius Ambustus, & L. Valerius Potitus étoient Tribuns militaires, la guerre des Veiens se renouvella, à cause de la réponse orgueilleuse de leur Senat, qui fit dire aux Ambassadeurs qu'on avoit envoyez pour demander ce qu'on avoit pris, que, s'ils ne se retiroient promptement de la Ville & des frontieres des Veiens, on leur feroit le mesme traitement que Lartes Tolomnius avoit fait autrefois à d'autres Ambassadeurs de leur nation. Le Senat en colere de cette réponse, ordonna que les Tribuns militaires proposeroient au plustost au Peuple de declarer la guerre aux Veiens. On n'eut pas si tost fait cette proposition, que la jeunesse commença à murmurer, *Que la guerre qu'on avoit contre les Volsques, n'étoit pas encore achevée; Que les soldats de deux garnisons venoient d'être taillez en pieces; Que les places où ils avoient été tuez, étoient occupées par les ennemis avec beaucoup de peril pour la Republique; Qu'il ne se passoit point d'années qu'on ne donnast quelque bataille, Et que, comme si on se repentoit de n'avoir pas assez enduré, on vouloit declarer la guerre à un Peuple puissant & redoutable, qui attireroit à son parti toutes les forces de la Toscane.* Ce feu qui se répandoit de lui-même parmi le Peuple, fut encore augmenté par ses Tribuns. Ils disoient *que la plus grande guerre étoit celle que le Peuple avoit à soustenir contre le Senat, Qu'on tâchoit de dessein formé de le fatiguer par les travaux de la guerre, & de l'exposer comme victime à la*

su-

fureur des ennemis; Qu'on vouloit le tenir loin de la Ville, & se défaire de lui, de peur qu'estant en paix dans sa maison, & se ressouvenant de la liberté & des Colonies, il ne songeast encore au partage des terres publiques, & à conserver l'avantage de donner librement ses voix. Et en même tems ils embrassoient les vieux soldats, ils comptoient les campagnes qu'ils avoient faites, leurs blessures & leurs cicatrices. Ils leur demandoient s'il y avoit encore quelque place en leurs corps pour recevoir de nouvelles playes & si, aprés avoir répandu tant de sang, ils en avoient encore de reste à donner à la Rep. Comme ils debitoient quelquefois ces entretiens particuliers, & quelquefois aussi dans les Assemblées publiques, & que par ce moyen ils eurent destourné le Peuple du dessein de faire la guerre, on tira en longueur la publication de la Loi, & si on eust continué de la rendre odieuse, il y avoit grande apparence qu'on l'auroit entierement supprimée. Cependant, on trouva bon que les Tribuns militaires menassent une armée dans le territoire des Volsques, & l'on ne laissa dans Rome que C.Cornelius. Quand les autres virent que l'armée des Volsques ne paroissoit nulle part, & qu'il n'y avoit point d'apparence qu'ils en voulussent venir à une bataille, ils diviserent leurs troupes en trois pour aller piller les frontieres. Valerius marcha du costé d'Antium, P. Cornelius alla vers Ecetres, & par tout où ils passoient ils pilloient les maisons, & faisoient le degast dans la campagne afin d'amuser les ennemis. Quant à Fabius il fit ce que l'on souhaitoit davantage, il alla assieger Anxur sans faire de desordre ny de pillage. Cette Ville estoit la même qu'on appelle aujourd'hui Terracine, elle est située sur des marescages, & Fabius fit mine de la vouloir attaquer de ce costé-là. Cependant, il avoit envoyé quatre cohortes par un autre endroit sous la conduite de Servilius Hala, qui se saisirent d'une éminence qui commandoit à la ville, & de là avec de grands cris ils attaquerent les murailles où il n'y avoit aucune défense. Ceux qui deffendoient la Ville basse contre Fabius, s'estant estonnez de ce grand bruit, donnerent moyen à Fabius de planter ses eschelles; de sorte que toutes les murail-

les

les furent bien-toſt remplies par les ennemis, & la carnage y dura long tems, autant de ceux qui fuyoient que de ceux qui reſiſtoient, autant de ceux qui eſtoient armez que de ceux qui eſtoient deſarmez : c'eſt pourquoy les vaincus voiant qu'il n'y avoit point d'eſperance de ſe ſauver, étoient contraints de eombattre. Mais auſſi-toſt on fit pubblier qu'on ne fiſt main baſſe que ſur ceux qui étoient armez, & en même-tems la multitude quitta volontairement les armes. On en prit deux mille einq cens priſonniers, & Fabius ne voulut pas qu'on touchat au reſte du butin, juſqu'à ce que ſes Collegues fuſſent arrivez. Car il diſoit que leurs armées avoient auſſi contribué à la priſe d'Anxur, puis qu'elles avoient empeſché que le reſte des Volſques ne luy vinſt donner du ſecours. Auſſi-toſt qu'ils furent arrivez, les trois armées pillerent cette place, qui avoit été riche de tout tems ; Et cette humanité des Generaux concilia pour la premiere fois le Peuple avec le Senat. On ajouſta à cela une liberalité la plus grande & la plus à propos qu'on pouvoit faire; Car avant que le Peuple & ſes Tribuns en euſſent fait aucune ouverture, le Senat de lui-même ordonna qu'on payeroit ordinairement les ſoldats des deniers publics, chacun aiant auparavant accouſtumé d'aller à la guerre à ſes deſpens. On dit que le Peuple ne receut jamais rien avec de plus grands témoignages de joye, qu'on vint de tous coſtez à grandes troupes dans le Palais, qu'on baiſoit les mains des Senateurs qui en ſortoient, & qu'on les appelloit les veritables Peres du Peuple ; que chacun avoüoit qu'ils avoient fait une choſe ſi conſiderable, qu'il n'en perdroit jamais la memoire tant qu'il auroit un reſte de vie, & que pour reconnoiſtre les bienfaits d'une Patrie ſi liberale il n'épargenroit jamais ni ſon corps ni ſon ſang dans les plus dangereuſes occaſions; Qu'au moins leur famille ne ſeroit jamais plus contente, ny plus en repos, que quand ils s'employeroient pour le ſervice de la Rep. & que ce bien leur ayant eſté donné ſi liberalement ſans avoir eſté demandé par les Tribuns, ny pourſuivy par eux-mêmes, rendoit la joye & l'obligation d'autant plus grande. Il n'y avoit que

les

les Tribuns du Peuple qui ne prissent point de part à la rejoüissance publique, & à cette union de tous les Ordres de l'Estat. Ils disoient que cela n'apporteroit point tant de satisfaction à tous les Patriciens, & ne leur seroit point si favorable qu'ils l'esperoient; Que cette resolution avoit semblé meilleure d'abord qu'on ne l'éprouveroit par l'experience. Car enfin d'où pouvoit-on tirer cét argent que des tributs que l'on mettroit sur le Peuple? *Qu'ils avoient donc fait des largesses du bien d'autruy; qu'encore que quelques-uns la voulussent permettre, ceux qui estoient exempts d'aller à la guerre n'avoient garde de souffrir que les autres portassent les armes à des conditions meilleures qu'ils ne les avoient portées, & que, s'estant eux-mêmes payez de leur solde, ils ne voudroient pas contribuer à celle des autres.* Ils émeurent une partie de la multitude par de semblables discours, & enfin le tribut ayant été imposé, les Tribuns firent sçavoir qu'ils assisteroient de toutes leurs forces ceux qui refuseroient de le payer. Mais les Patriciens défendirent constamment une chose qu'ils avoient si heureusement commencée. Ils payerent les premiers ce qui avoit été imposé, & parce qu'il n'y avoit point encore d'argent monnoyé, quelques-uns firent porter sur des chariots du cuivre dans l'Epargne, & rendirent par ce moyen leur contribution plus magnifique & plus specieuse. Aprés que les Senateurs eurent contribué selon les biens que chacun pouvoit avoir, les premiers d'entre le Peuple qui étoient amis des Patriciens, commencerent tout de même à payer selon qu'ils l'avoient accordé entr'eux. Enfin la multitude voyant les loüanges qu'ils recevoient du Senat, & qu'ils étoient considerez comme de bons Citoyens, par ceux qui étoient capables de porter les armes, méprisa aussitost l'assistance que lui offroyent les Tribuns, & l'on ne disputa plus qu'à qui payeroit plus promptement.

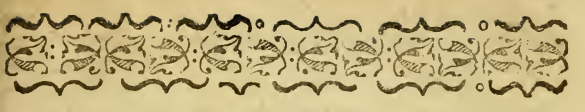
18. Alors la proposition de declarer la guerre aux Veiens aiant ésté receuë, les Tribuns militaires menerent à Veies une armée qui étoit pour la pluspart composée de Volontaires. T. Quintius Capitolinus, P. Quintius Cincinnatus, C. Julius Tullus pour la deuxiéme fois, A. Manlius,

L. Spurius Medullinus aussi pour la deuxiéme fois, & Manlius Emilius Mamercinus etoient alors Tribuns militaires, & furent les premiers qui assiegerent la ville de Veies. Au commencement de ce siege les Toscans tinrent leur assemblée generale au Temple de la Deesse Voltomne; mais ils ne demeurerent pas bien d'accord ensemble, s'ils donneroient secours aux Veiens avec les forces publiques, & au nom de tous les Toscans. L'année suivante le siege ne fut pas continué avec la mesme vigueur, parce qu'on en tira une partie des Tribuns, & de l'armée pour l'envoyer contre les Volsques. Les Tribuns militaires de cette année furent C. Valerius Potitus pour la troisiéme fois, Manius Sergius Fidenas, P. Cornelius Maluginensis, Cn. Cornelius Cossus, Ceso Fabius Ambustus, & Sp. Nautius Rutilus pour la seconde fois. On combattit en bataille rangée contre les Volsques, entre Ferentine & Ecetres, & les Romains remporterent la victoire. En suite les Tribuns assiegerent Artene ville des Volsques; & comme les assiegez voulurent faire une sortie, les Romains les repousserent, & entrerent pesle mesle avec eux dans la Ville. Ainsi la Ville fut prise, excepté le Chasteau qui étoit fort de lui-même, où une partie des soldats se sauverent. Tous ceux qui se trouverent au dessous furent taillez en pieces, & l'on prit un grand nombre de prisonniers. On l'assiegea en meme tems, mais il n'y avoit pas grande apparence de le prendre de force, parce qu'il y avoit assez de monde pour le deffendre & d'ailleurs on ne pouvoit pas aussi esperer qu'il se rendist, parce qu'on y avoit fait transporter tout le bled qui étoit dans la ville avant qu'elle fust prise. On se fust donc ennuyé de demeurer devant cette place, si elle n'eût été livrée aux Romains par un esclave, qui y fit monter les soldats par un endroit difficile, & par ce moyen ils s'en rendirent les maistres. Ils taillerent en pieces ceux qui la gardoient; & le reste de la multitude épouvantée de cette surprise se rendit à la discretion des vainqueurs. Aprés avoir rasé & la Ville & le Chasteau d'Artene, on retira les troupes du pays des Volsques, &

toutes les forces Romaines tournerent du costé de Veies. Outre la liberté qu'on rendit à celui qui avoit livré la place ; on lui donna pour recompense les biens de deux riches familles, & il fut appellé Servius Romanus. Il y en a qui croient qu'Artene appartenoit aux Veiens, & non pas aux Volsques ; & ce qui a donné lieu à cette erreur ; c'est qu'il y avoit une Ville du même nom entre Cere & Veies, mais les Rois de Rome la ruïnerent. Enfin elle n'appartenoit pas aux Veiens, & l'autre dont nous venons d'écrire & le siege & la ruïne, étoit dans le Pays des Volsques.



TA



TABLE

Des Matieres les plus remarquables du premier Tome de Tite-Live.

A

Chasse

Cen-

Le

Fa-

F

Figuier,

Ha-

I

M

N

O

Orai-

P

Popu-

R

A

Fin du Premier Tome.







